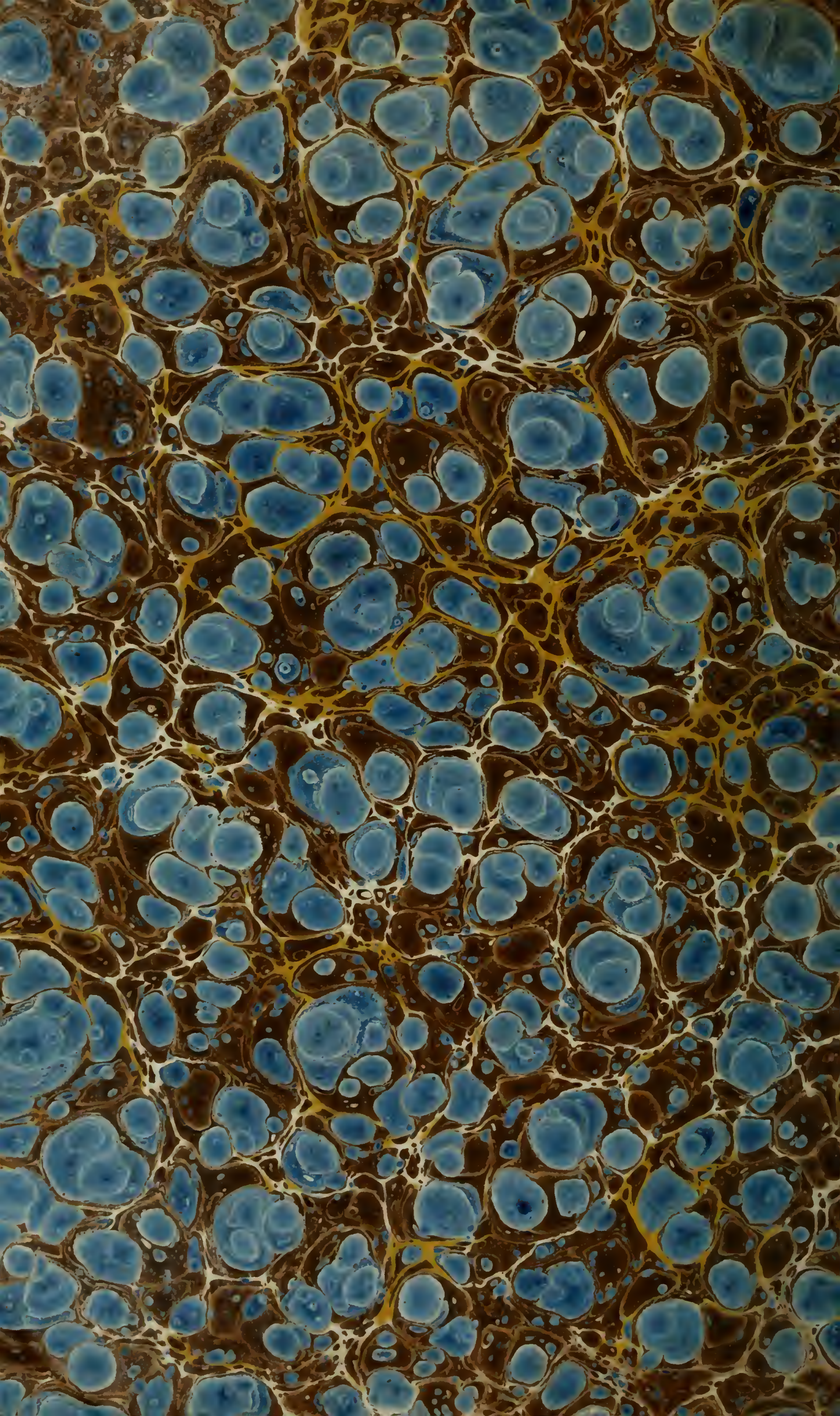
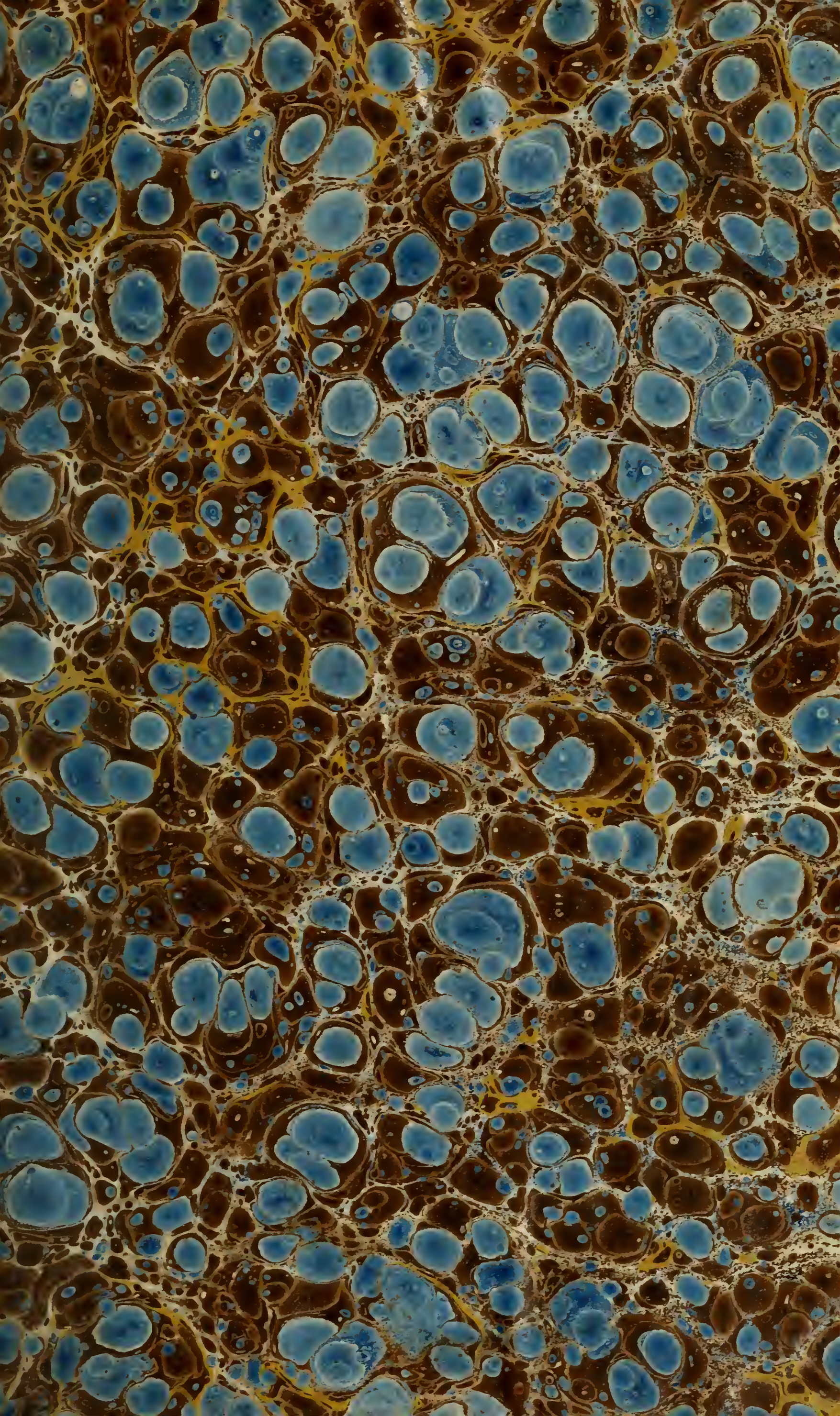






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES



SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Vingtième.

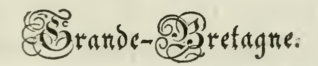
Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-St.-HONORÉ, N° 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1828.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE BRITANNIQUE.



PHYSIONOMIES PARLEMENTAIRES

A LA CHAMBRE DES LORDS.

ASPECT DE LA CHAMBRE DES PAIRS. — UNE SÉANCE ROYALE. — LES COMMUNES A LA BARRE. — LE ROI. — LORD ELDON. — ÉLOQUENCE DE LA CHAMBRE HAUTE. — ERSKINE. — LORD LIVERPOOL. — LE COMTE GREY. — LORD HOLLAND. — LORD HARROWBY. — LE COMTE LAUDERDALE. — LE GRAND CAPITAINE. — LE MARQUIS DE WELLESLEY. — LORD KING. — LE COMTE DE ROSSLYN. — LORD GRENVILLE. — LE MARQUIS DE LANDSDOWN. — LORD ELLENBOROUGH. — PAIRS ECCLÉSIASTIQUES.

Dans cette machine si vaste et si compliquée, que l'on nomme Constitution Anglaise, machine que l'on vante, sans la comprendre, et dont les ressorts échappent aux regards de ceux même qui les dirigent, la Chambre des Pairs occupe une place éminente et invariable. C'est, si j'ose le dire, un instrument dont l'action est lente, mais uniforme et constante; dont la masse impose; dont la solidité brave les outrages du tems; dont la lourdeur même garantit la durée. Je viens de la nommer invariable; expression exacte,

quant à son influence toujours prépondérante, mais qui manque de justesse, si vous l'appliquez à la permanence des sentimens politiques qui la dominent. Depuis un siècle, l'esprit qui anime la Chambre haute a subi une métamorphose complète: soumise, comme tous les corps de l'état, comme le trône même, à cet irrésistible progrès qui entraîne la société, elle n'a pas cessé d'exercer son empire, elle n'a rien perdu de ce contrôle souverain que nos institutions lui assignèrent dans l'origine. Mais qu'est devenue cette fierté des barons, tyrans du peuple et dictateurs des rois? Ce dernier débris de l'arrogance féodale, comment s'est-il évanoui? Ce qu'il y a encore d'aristocratique dans la Chambre des Pairs n'est plus rien qu'une aristocratie d'administration, toute ministérielle, sans rapport, éloigné ni intime, avec l'indépendance et l'orgueil de ces nobles (1) qui imposèrent des lois à leur monarque, et ne se constituèrent les défenseurs du peuple que pour l'opprimer eux-mêmes.

La politique anglaise offre aujourd'hui un étrange spectacle : notre aristocratie se divise en deux armées; l'une toute populaire, l'autre toute dévouée aux intérêts du trône. Telle est la puissance de cette partie de la nation que l'on appelait jadis *les communes*, que la moitié de l'aristocratie se trouve forcée de s'appuyer sur elle, et n'acquiert qu'à ce prix le crédit et le pouvoir. Ainsi, la vraie force politique est dans la masse, et, sans vouloir en convenir ouvertement, nos nobles, par leur situation même, reconnaissent tacitement la prépondérance des communes et leur propre décadence.

En réfléchissant d'une manière purement théorique, et abstraction faite des observations historiques et réelles, sur

(1) Note du Tr. En Angleterre, la qualité de noble, *nobleman*, est exclusivement attribuée à la pairie.

la composition de la Chambre haute, on la croirait irrévocablement attachée aux priviléges de la couronne. C'est de cette dernière que les pairs tiennent leur titre et leur influence, soit par hérédité, s'ils sont laïcs, soit pour la vie, s'ils appartiennent au sacerdoce. Le peuple, qui nomme ou est censé nommer ses représentans à la Chambre des Communes, reste absolument étranger aux honneurs comme aux intérêts, comme aux mutations de la pairie. D'après toutes les lois de la probabilité, on devrait donc s'attendre à voir cette dernière absolument indifférente, si ce n'est contraire aux vœux et au bien-être de cette partie de la nation avec laquelle elle n'a aucun rapport. Eh bien! les faits donnent un démenti à tout ce système. L'opposition de la Chambre des Pairs est aussi énergique, aussi nombreuse que celle de la Chambre des Communes : pairs héréditaires, évêques nommés par le trône, discutent avec une liberté parfaite les questions qui leur sont soumises; et presque toujours la double armée des ministériels et des ennemis du ministère se trouve correspondre exactement dans l'une et dans l'autre assemblée. En vain a-t-on, pendant ces dernières années, multiplié les nominations de pairs; l'influence de la cour n'y a rien gagné : l'opinion publique et la force des choses l'ont emporté sur toutes les manœuvres et sur toutes les prévoyances.

Avant d'être élevé à la pairie, il faut qu'un membre des Communes ait su atteindre un degré de considération et de prépondérance, tel qu'une subséquente dégradation lui devienne impossible. Si, à cette première considération qu'il a acquise, vous joignez le nouveau titre qui le place au sommet de l'ordre social, comment pourrez-vous attendre de lui ce mépris de l'opinion, cette servitude d'actions et de pensées, que l'on obtient à peine de ces jeunes courtisans de la fortune, qui ne peuvent perdre un crédit

qu'ils n'ont pas, dont le seul but est de s'enrichir à tout risque, et de s'élever aux honneurs publics, au détriment de leur honneur particulier ?

Si la Chambre des Communes, par son organisation, sa composition, le choix de ses membres, les matières qui font le sujet de ses discussions, et le mode de ses débats, se rapproche un peu des habitudes et des ridicules du barreau, la Chambre haute ne s'éloigne pas beaucoup de la gravité solennelle et de la formalité des juges. Ici, tout est activité, vivacité, véhémence d'actions et de langage ; là, tout est repos, aménité, dignité tempérée par la grâce des manières, mêlée d'ennui, mais exempte de ridicule, et surtout éloignée de la vulgarité. Ces pairs héréditaires procèdent avec lenteur, discutent paisiblement, se décident avec maturité : les balles de coton, qui servent de siége au chancelier qui les préside, auraient été, dans ces tems où le bel esprit trouvait partout des emblêmes, le juste symbole de leurs mœurs parlementaires et le type de leur caractère collectif. Habitués à toutes les délicatesses, à toutes les élégances, à tous les raffinemens de la société la plus haute, ils ont perdu ces aspérités de l'éloquence et des manières, marques distinctives d'une existence moins brillante et moins asservie aux lois et aux scrupules de l'étiquette. Il faut avouer qu'ils sont rarement amusans, mais jamais ils ne choquent ; et cette léthargie physique et morale, qui peut s'emparer de l'étranger, assistant pour la première fois à une séance de cette assemblée, ne l'empêche pas d'avouer que les règles de la décence et celles du bon goût y sont observées ; que tout y est convenable ; que tout s'y passe avec un ordre admirable ; enfin qu'on l'a endormi, selon les usages reçus.

Qui n'aurait cependant envie d'être témoin de l'une de ces séances, où les plus grands intérêts du pays se décident en dernier ressort ? Non-seulement la Chambre des

Pairs partage avec la couronne et la Chambre inférieure le droit de faire les lois et de les défaire; non-seulement elle surveille et vérifie, mais elle constitue la suprême judicature de la Grande-Bretagne, tribunal soumis aux seules inspirations de sa conscience et de son honneur. Les affaires de haute trahison ressortent d'elle; elle casse les sentences des autres juges, et forme la dernière cour d'appel : circonstance assez bizarre dans quelques-uns de ses résultats; car il arrive souvent que les parties en appellent du chancelier siégeant à Lincoln's Hill (1), au même chancelier présidant la Chambre des Pairs.

Comme la Chambre haute est censée former un tribunal, on peut assister à ses débats sans rien débourser : chose inouie à Londres, où l'esprit commercial a tiré parti des plus légères circonstances, et merveilleusement exploité la curiosité publique. En sortant de la Chambre des Communes, tournez à gauche, engagez-vous dans un labyrinthe de galeries obscures, demandez votre chemin deux ou trois fois, et vous parviendrez à cette salle antique et gothique où les nobles pairs se rassemblent. Vos regards sont d'abord éblouis par l'éclat du trône, que supportent des colonnes d'ordre corinthien, et qu'environnent des draperies dont l'élégance fait singulièrement ressortir la triste nudité du reste de la salle. Une tapisserie, qui doit au laps des années sa nuance grise et jaunâtre, règne autour de la chambre, et déploie à vos yeux tous les vaisseaux de l'invincible Armada, entassés contre toutes les règles de la perspective, et entourés des portraits d'Élisabeth et de sa cour, portraits effacés, ternis, pâles, véritables spectres des anciens âges. A droite du trône, est un siége pour l'héritier présomptif; à la gauche, un autre siége pour l'héritier immédiat de ce dernier. Au-dessous du succes-

(1) Cour d'équité.

seur à la couronne s'assoient les pairs ecclésiastiques ou pairs spirituels, jouissant du privilége du fauteuil à dos. Un peu plus bas, vous apercevez les siéges des membres de l'administration et des pairs que le ministère compte parmi ses défenseurs. Enfin, une natte de jonc, placée aux pieds de ces derniers membres, offre aux enfans des pairs, et, je crois aussi, aux élus de l'autre chambre, un espace aussi étroit qu'incommode, où ils peuvent s'étendre, s'ils sont fatigués, et rester debout, s'ils l'aiment mieux.

De l'autre côté, vous voyez les bancs de l'opposition, et au centre les tables des secrétaires; la balle de laine sur laquelle le chancelier d'Angleterre repose, et celles qui servent de siéges aux douze juges. Rien ne sert d'appui à ces vénérables fonctionnaires, quand la lassitude les surprend; rien ne soutient leurs bras ou leurs épaules: soit qu'on ait prétendu leur donner ainsi une leçon d'activité, leur rappeler par un signe sensible et amer la difficulté de leur office; ou qu'on ait voulu, comme le disait Shéridan, leur faire faire un « exercice de droiture ». Au surplus, la charge de chancelier d'Angleterre ne souffre aucun repos chez celui qui la remplit. Il achète, par une fatigue extrême et des occupations aussi nombreuses que compliquées, aussi tristes qu'épineuses, l'influence et la richesse. C'est peut-être, de tous les fonctionnaires de tous les pays, le plus laborieusement et le plus constamment occupé.

Si vous êtes bien avec les gardiens de la salle, on vous permettra de vous tenir derrière le rideau qui sert de fond, et qui se trouve derrière le trône : autrement, vous resterez à la barre, toujours debout. Au dessous de la barre, sont les témoins, les avocats, les journalistes chargés de recueillir les paroles solennelles échappées à la noble cour. Les accusés et leurs conseils se tiennent dans une position également perpendiculaire. On suppose que la dignité de la pairie n'admettrait pas de spectateurs assis;

et les gens qui viennent écouter l'éloquence de la Chambre haute sont traités tout comme s'ils n'y étaient pas.

Pour voir, dans toute sa splendeur, la noble assemblée dont je parle, allez la visiter le jour où Sa Majesté George IV vient en pompe ouvrir les séances du Parlement. Le coup-d'œil est magnifique, et la circonstance solennelle : c'est le roi d'une nation originairement pauvre, et devenue la maîtresse des trésors du monde ; le souverain d'une île peu féconde, métamorphosée en marché de l'univers ; c'est ce roi puissant, mais pour le bien, légitime et non arbitraire, qui vient donner le signal de ces débats politiques dont les peuples les plus éloignés recueilleront les oracles. Sans parler de l'intérêt spécial attaché aux matières dont le discours du trône donne l'éveil et annonce la discussion prochaine, quel spectacle plus curieux et plus fertile en émotions et en pensées que celui que j'indique ? Ici la magnificence n'est point vaine : elle cache de grands intérêts ; elle est le signe extérieur de grands mouvemens. Ces aigrettes, ces couronnes ducales, ces manteaux d'hermine, ces rubans, ces étoiles qui brillent sur toutes les poitrines, symboles de la grandeur héraldique ou d'une fortune improvisée, attestent l'influence que tous ces personnages vont exercer sur le sort des nations. A côté de quelques frivolités brillantes, et de ces inutilités chamarrées d'or, dont il y a foule à toutes les cours, vous reconnaissez la sainteté des évêques, la splendeur des noms historiques, l'éclat des talens, masse imposante et majestueuse, que fait ressortir encore la magnificence du costume. Une lumière blafarde, s'échappant à regret de trois ou quatre fenêtres, dont la forme est aussi difficile à déterminer que leur dimension est étroite, tantôt paraît s'éclipser, tantôt se projette sur les vieilles tapisseries et sur les acteurs de cette scène singulière.

Si une députation de la Chambre des Communes s'ap-

proche de la barre, l'effet du spectacle deviendra, non plus brillant, mais plus remarquable par le contraste. Les membres de la députation roturière, vêtus de simples habits, modestes jusqu'à l'humilité, prodigues de révérences composées et réglées par l'étiquette, ajoutent un degré de plus à la solennelle majesté de l'autre portion du sénat anglais. George IV, par la grâce de ses manières et l'élégance toute royale qui respire dans sa personne, complète la scène qui, sans lui, serait très-imparfaite : c'est un vieil axiome de politesse et de politique que, si la santé du roi le permet, il doit ouvrir lui-même les sessions du Parlement.

Nous ne sommes plus au tems où la loyauté servile et aveugle tombait à genoux devant je ne sais quelle chimérique idole de *royauté* absolue. Dans cette époque où la raison avait peu de droits, et le bon sens peu d'empire, régnait une sorte de fanatisme en politique : on adorait alors une fiction; on vouait un culte au beau idéal de l'arbitraire. Tout a changé : aujourd'hui, on respecte le roi, comme occupant le trône; on le révère pour le bien qu'il fait; on l'aime comme homme. Ce vieux respect qui nous présentait les monarques à nos hommages, comme des dieux terrestres, s'est écroulé. Ainsi tombe une montagne dont les débris vont enrichir et fertiliser la plaine : au lieu d'exiger une admiration stérile, une idolâtrie de convention, la royauté devient un objet d'amour, de reconnaissance, d'orgueil; c'est un culte à la place d'une superstition, une loyauté, pleine de gratitude et d'affection, au lieu d'un fanatisme d'habitude. Quel souverain, digne du trône, ne préférerait pas cette nouvelle espèce de loyauté?

George IV, dont le caractère est essentiellement anglais, et dont l'esprit est libéral dans son principe, trouva, en montant sur le trône, l'administration intérieure entachée

de rouille, et la gloire anglaise sur le point de déchoir. Il chercha des hommes assez habiles et assez courageux pour remédier aux maux qu'il voyait. Le bonheur des tems, la capacité des ministres, les dangers même auxquels la Grande-Bretagne fut exposée, et dont elle triompha, secondèrent ses vues vraiment royales. Un règne éclatant, le plus beau de tous ceux dont nos annales conservent la mémoire, couronna ses espérances, immortalisa ses efforts; et le monde ne vit pas sans admiration ni sans envie un pays où le patriotisme pouvait être encore de la loyauté, le ministérialisme du dévouement, et l'attachement au monarque de l'indépendance (1).

Ce changement, qui a modifié l'antique idolâtrie pour le trône, s'est opéré sans peine, par un insensible progrès, par une attraction secrète et semblable à celle qui soutient et balance l'univers, ou qui rapproche du pôle l'aiguille aimantée. Les opinions subissaient une métamorphose totale, sans que personne y prît garde : une immense révolution s'achevait en silence; les idées philosophiques et libérales s'insinuaient à la cour, à l'insu de ceux même qu'elles gagnaient; et, pendant ce bouleversement de toute la politique ancienne, le souverain, vivant dans une retraite élégante et voluptueuse, comme étranger au mouvement qu'il avait protégé, se contentait de s'adresser au peuple par ces actes publics qui sont l'éloquence des rois.

Choisissez une autre séance, où la majesté royale ne rejette pas sur le second plan toutes les notabilités de la pairie. Je suppose que vous arriviez de bonne heure; vous n'y trouvez personne, que le chancelier qui vient prendre place sur la balle de laine. Peut-être, quelque évêque, de profond savoir, s'est-il assoupi sur le fauteuil commode

(1) Ce morceau a été composé avant la mort de M. Canning.

dont le dossier supporte son embonpoint; et, les mains jointes sur l'abdomen, le corps enseveli sous les fourrures blanches qui le couvrent, à demi endormi, à demi éveillé, il rêve au discours éloquent qu'il va prononcer sur la législation matrimoniale, chaos informe, dont la bizarrerie fait la honte du code anglais. Je ne compte pas, au nombre des habitans de la salle, les gardiens, les secrétaires, un journaliste étendu sur la natte, un étranger comme vous, qui cherche en vain dans ce désert les traces de la grandeur aristocratique. Vous n'apercevez qu'un seul personnage, le chancelier d'Angleterre. Il est là, paisible comme un brahmine qui fait sa prière : une sérénité imperturbable respire sur son visage; vous lisez sur ses traits un mélange de douceur, de finesse, de persévérance, et vous reconnaissez lord Eldon (1).

Fixons quelques instans nos regards sur cet homme, ou, s'il faut se conformer à l'usage et à l'étiquette, sur ce noble pair, qui, né dans la roture, marche à la tête de l'aristocratie britannique : esprit sagace, d'une netteté et d'une fermeté admirables, homme nouveau, l'architecte de sa propre grandeur, en dépit de l'envie, de l'isolement et de la pauvreté; d'une érudition profonde, d'une activité sans bornes; souvent dirigé par de faux principes, mais fidèle à ces principes; consciencieux, alors même qu'il se trompe; incapable de se plier à la circonstance; imbu de préjugés qui se mêlent à des vertus; dangereux dans sa conduite politique, et attaché au passé avec une bonne foi de dévouement vraiment incroyable; souvent digne de blâme, toujours digne d'estime. Heureux de le trouver isolé de tout ce qui pourrait distraire notre attention et écarter de lui nos regards, étudions à loisir cet homme extraordinaire. Son visage indique le calme des passions

(1) Lord Eldon a cessé aujourd'hui d'être chancelier.

et la perspicacité de l'intelligence : ferme et douce, sa physionomie annonce la sincérité, la force et la conscience de la force. Soyez sûr qu'il approfondira d'un coup-d'œil rapide tout ce que la chicane peut lui offrir de ruses, de détours et d'énigmes; et que ces lèvres immobiles, dont une singulière force musculaire semble décider les mouvemens, ne s'ouvriront jamais pour prononcer le mensonge, et n'exprimeront la vérité qu'avec grâce. Ses yeux se font remarquer par une expression douce et pénétrante, par une sorte de transparence profonde, qui ne ressemble pas à cette vague et nébuleuse distraction du regard, commune à la plupart des gens de loi : vous diriez plutôt cette limpidité des lacs situés dans les pays de montagnes, limpidité qui en trahit la profondeur. Lord Eldon est sans doute absorbé par quelque méditation intime, par quelques problêmes où se combattent les intérêts et les lois : s'il s'agit d'un sophisme légal à réfuter, d'une fraude à déjouer, d'un artifice combiné avec soin qu'il faut éclairer et punir; de si hautes pensées ne troublent pas un moment la riante gravité de son maintien et de son visage. Il y a, dans son aspect, quelque chose de la naïve bonne humeur d'un enfant : lorsque l'on pense que cette gaîté douce n'a pas abandonné lord Eldon un seul moment, pendant le cours de ses longs travaux, on ne peut s'empêcher d'attribuer une sérénité si rare au calme de la conscience, et de regarder ce bonheur de son caractère comme une juste récompense de l'accomplissement de ses devoirs.

Je suis loin de vanter la politique de lord Eldon, ses maximes de gouvernement, les mesures qu'il a soutenues, les préjugés qu'il a si vivement adoptés. Avocat et juge avant tout, lord Eldon est accoutumé à ne jamais considérer le monde que comme il va, les choses que telles qu'elles sont. Une amélioration, un changement, une ré-

forme quelconque choquent les habitudes de son esprit. Agir d'après un axiome convenu, d'après un principe connu, chercher des antécédens, s'y conformer, les vénérer comme les bases sacrées de l'ordre social : tels sont, pour lord Eldon, les premiers devoirs de l'homme d'état. Le respect pour les lois conduit aisément à la superstition du passé ; l'amour des coutumes établies, à la haine des coutumes nouvelles ; l'exacte observation des formes, à négliger le fond des choses. Aussi un homme de loi philosophe est-il une anomalie : tout avocat libéral ne l'est point en vertu, mais en dépit de sa profession ; et si l'on me cite, comme un éclatant exemple du contraire, l'éloquent et célèbre Brougham, je répondrai que, malgré son génie au barreau, cet homme de génie a d'autres vues, d'autres pensées, d'autres travaux, des objets de méditation plus chers à son esprit, vers lesquels il revient toujours, comme vers le sujet spécial de ses études. Avocat par occasion et par métier, économiste et philosophe par goût, grand orateur par l'impulsion de son génie et l'inspiration des événemens, on le voit sans cesse sortir du cercle fatigant des répliques, dupliques, tripliques, rescrits, statuts, pour s'occuper des améliorations qu'il réclame, et des réformes qu'il projette.

Garde-des-sceaux (1), c'est-à-dire préposé aux actes publics, émanés de la conscience royale, lord Eldon est loin d'avoir rempli cette charge éminente et épineuse d'une manière aussi honorable pour lui, aussi utile à sa patrie, que sa réputation et son talent auraient pu le faire espérer. Surveiller la conscience d'un roi ! quelle tâche ! et qui a jamais pu s'en acquitter avec un succès sans mélange ? Sa profonde connaissance des lois, son exactitude, son intégrité, n'ont pas pu garantir lord Eldon des dangers nom-

(1) *Lord Keeper of the seal.*

breux attachés au poste de garde-des-sceaux : pourquoi exiger de l'homme des talens incompatibles et des qualités qui se repoussent et s'excluent? Pourquoi demander au même personnage la hardiesse et l'étendue des vues politiques, la stricte obéissance aux réglemens établis, le minutieux amour de l'ordre, la haine des préjugés, le talent d'accomplir les innovations nécessaires, l'admirable adresse d'éviter à la fois tous les écueils!

Quoi qu'il en soit, l'avocat Jean Scott, si long-tems pauvre, oublié, méconnu; Jean Scott, dont la famille obscure, le nom vulgaire, l'indigence et l'isolement n'ont pas arrêté sa marche rapide vers les honneurs et la fortune; cet homme, que la postérité ne connaîtra que sous le nom de lord Eldon, chancelier d'Angleterre, se classera parmi les personnages les plus remarquables dont nos annales conservent la mémoire. Ses ennemis eux-mêmes, si ardens et si infatigables dans leurs attaques, ne peuvent lui refuser ni une vaste érudition, ni une rare puissance de dialectique. Quelquefois, sans doute, il s'abaisse jusqu'au sophisme, part de principes erronés, admet comme incontestables des théorèmes inadmissibles; mais alors même qu'il se trompe, sciemment ou à son insu, l'habitude logique de son esprit le force à tirer des conséquences exactes de prémisses fausses; un fantôme de raisonnement le guide : il y a, dans son argumentation, une tenue et une concaténation qui vous surprennent; et la réflexion la plus attentive peut seule vous indiquer le point de cette chaîne, auquel la solidité manque, et dont l'anneau fragile est prêt à se briser.

Lord Eldon n'a aucune de ces qualités extérieures et de ces brillantes facultés, au moyen desquelles l'orateur éblouit son auditoire, et fait illusion sur les talens plus solides qui lui manquent. Sa voix est aigre; sa prononciation, lente et provinciale, trahit l'homme né dans les

régions les plus éloignées et les plus sauvages du comté de Northumberland. Son langage est sans apprêt; son style diffus, naturel jusqu'à la simplesse, lâche jusqu'à la négligence. Souvent il est difficile de reconnaître, dans les formes matérielles de son éloquence, la profonde pénétration, la sagacité, pour ainsi dire, prophétique, et la clarté méthodique de son esprit. C'est un improvisateur sans affectation, dont le style ingénu et la diction naïve ne s'accordent guère avec la solennité de la Chambre haute. Une plaisanterie, un calembourg même lui échappent quelquefois : railleur sans amertume, conteur ingénieux, employant des locutions domestiques et familières jusqu'à la trivialité; la saillie goguenarde est son péché d'habitude. Mille fois moins ridicule et moins condamnable sous ce rapport, que ces rhéteurs frénétiques, dont l'éloquence est un perpétuel orage, et qui, dans un tourbillon de périphrases, de métaphores et d'hypotyposes, engouffrent le bon sens, leur intelligence et la vôtre.

Malgré les nuances d'inconvenance et de mauvais goût, dont nous venons d'ébaucher les principaux caractères, le chancelier de la Grande-Bretagne échappe au ridicule, et surtout à la haine. Une bonté d'ame, une sincérité, une sérénité, une bienveillance, une facilité d'humeur dont le charme se fait sentir dans ses paroles, dont son aspect même et sa physionomie portent l'empreinte, lui concilient tous ceux qui le voient et l'écoutent. Surchargé de devoirs pénibles et multipliés, jamais il ne perd cet aplomb, cette gaîté, cette égalité de caractère, rarement unies à de hautes fonctions et à de longs travaux. Politique arriéré; hostile, sans le vouloir, aux libertés publiques; jamais chez lui le préjugé ne s'arme de colère, jamais son dévouement ne se change en fureur. Son imperturbable sang-froid, la douceur de ses répliques, la modération de sa polémique, désarment ses ennemis, en-

couragent ses partisans ; et, se combinant avec une vigueur d'intelligence peu commune, imposent à ceux même que ses argumens ne réussissent pas à convaincre.

Telle est la faible et légère esquisse de quelques-uns des traits les plus saillans d'un portrait si remarquable. Qu'une main plus habile les rassemble, qu'un pinceau plus ferme les termine : on aura l'image exacte du chancelier d'Angleterre. Je cherchais à me rendre compte à moi-même de la vérité de mes observations morales ; et je fixais mes regards sur la physionomie de lord Eldon, qui seul, au milieu du désert de la Chambre haute, solitaire parmi les balles de laine des juges, feuilletait quelques papiers. Cependant une députation de la Chambre basse venait de faire son entrée incognito ; et, quand je retournai la tête, j'aperçus l'honorable Sir Watkins Williams Wynne, baronet, à la tête de sa petite troupe parlementaire.

Vîtes-vous jamais un paysan devant un seigneur? C'est là le symbole le plus juste d'une députation de la Chambre des Communes, se présentant devant la Chambre haute. Rien de plus insolemment suzerain que la nonchalance des nobles membres, pendant que les fils de la roture, ou du moins leurs représentans, s'épuisent en frais d'éloquence et de révérences. Le chancelier qui, le sac à la main (1), s'avançait à leur rencontre, répondait seul à leurs saluts réitérés ; seul, il prêtait l'oreille à leurs discours. Les députés, penchant et relevant leurs têtes par un mouvement alternatif assez semblable à celui que l'image d'un mandarin chinois accomplit sur l'étalage d'un magasin de thé, n'obtenaient pas la faveur d'un regard. J'ai vu, pendant cet intervalle de tems, un *très-révérend* (2) rouler entre ses doigts le cornet de papier dont le tube acoustique, parve-

(1) *Green-bag.*

(2) Pair ecclésiastique.

nant jusqu'à l'oreille de lord Liverpool, confiait aux conduits auditifs de ce dernier des saillies et des réflexions apparemment fort amusantes, puisque l'un et l'autre ne pouvaient s'empêcher de rire. Lord Holland, les jambes croisées, le menton appuyé sur un bâton de coudrier, fredonnait entre ses dents une barcarole de Rossini. Le comte Grey, serrant ses lèvres, et contractant les muscles de son visage, rappelait cet héroïsme physique des enfans de Lacédémone, qu'on battait de verges, et qui s'imposaient la dure loi de ne pas pousser un cri. Lauderdale exprimait son ennui par une grimace un peu farouche; Kenyon, par une physionomie dédaigneuse. Quelques membres mitrés, laissant tomber sur leur poitrine leur tête appesantie, paraissaient saluer la députation, dont le sommeil les empêchait de saisir les paroles et d'apercevoir les membres. Enfin, les ambassadeurs des communes, toujours humbles, marchant à reculons, les yeux fixés sur les insignes du pouvoir, que le chancelier tenait en main, saluant de trois pas en trois pas, disparurent. Les portes se fermèrent sur eux; et les pairs, rappelés à l'exercice de leurs fonctions par le bruit des portes qui retombaient, se préparèrent à la discussion.

Dès les premiers mots qui furent prononcés, la différence qui se trouve entre le ton et les habitudes des deux chambres me frappa de la manière la plus vive. Un décorum strictement gardé, une gravité soutenue et mêlée d'une certaine suavité dans le langage et les manières, je ne sais quelle douceur un peu effacée, dans l'expression et l'élocution; ces caractères se retrouvaient dans tous les discours qui retentissaient à mon oreille. L'éloquence des nobles pairs, moins brillante et moins piquante que celle des communes, me parut s'attacher plus constamment et plus fortement à la question; conserver, avec plus de décence, les égards parlementaires et le ton de la bonne

compagnie; enfin, ne point se lancer dans ces excursions scientifiques, épigrammatiques ou poétiques, qui répugnent à la véritable éloquence des assemblées politiques. Je n'entendais plus ces menaces ridicules, ces apostrophes emphatiques, ces exagérations violentes, ces gratuites insultes, si communes dans les débats de l'autre Chambre. Je savais gré aux orateurs de leur modestie, de leur politesse, et surtout de cette briéveté de bon goût, qui, dédaignant le babil et venant au fait, se renfermait dans le point même de la discussion qu'elle se contentait d'éclaircir. Souvent, cette habitude, et ces causeries paisibles de la Chambre haute, ont été des objets de satire; de mauvais plaisans l'ont traitée d'*Hôpital des Incurables*. Un bon mot est un mauvais argument. Ces incurables ont souvent porté remède aux maux de l'état; leur constitution est bonne : se guérir, pour eux, ce serait empirer.

Si l'on veut connaître les causes de cette dignité constante et soutenue qui caractérise le sénat anglais, on devra placer en ligne de compte, et suivre, dans leurs résultats, des influences de plusieurs espèces : le sentiment de la prépondérance aristocratique, les mœurs de la cour, l'habitude du grand monde, la conscience d'une fortune et d'un crédit impérissables, la gravité du ministère sacré, la présence du monarque ; tous ces motifs concourent à modérer les passions, à calmer les esprits, à jeter sur la Chambre des Pairs ce voile ou ce nuage de solennité un peu lourde dont j'ai cherché à reproduire l'impression.

Les sentinelles avancées de la constitution anglaise, ce sont les communes; les juges en dernier ressort, ce sont les pairs : les unes sont appelées à combattre, les autres à porter la sentence. Malgré la spécialité de ces diverses attributions, il est souvent arrivé à la Chambre haute de corriger les négligences, et de suppléer aux oublis du sénat inférieur. Presque toujours il échappe à la sagacité des

communes quelque clause secrète, quelque subterfuge, quelque article combiné dans un intérêt personnel et avec un but illégal : c'est la Chambre des Pairs qui reconnaît le défaut et raie l'article. Mais, comme elle s'exprime avec moins de véhémence, l'opinion publique, toujours guidée par ses impressions extérieures, lui attribue moins de patriotisme qu'à l'autre Chambre; souvent, par une injustice vulgaire, on est tenté de la regarder comme une réunion de sinécuristes honoraires, destinés à représenter sur un grand théâtre. Quiconque ne fait pas valoir ses services, court grand risque de les voir oubliés.

La discussion fut longue, polie, mais animée. Le premier orateur que j'entendis fut lord Erskine, qui, depuis cette époque, a payé son dernier tribut à la nature, et rejoint dans leur tombe les Bacon, les Burke, les Chatham. Peu d'hommes l'égalèrent jamais pour l'éloquence, l'amour du pays, le dévouement à la liberté, l'ardente vigueur du langage, la vivacité des perceptions, l'art d'émouvoir et celui de convaincre. Comme lord Eldon, il eut à lutter contre une fortune et une position défavorables, et vainquit le sort par cette laborieuse et triomphante patience du génie, devant laquelle tous les obstacles s'abaissent. Chez lui, le talent triompha des circonstances, la vigueur de l'ame s'éleva paisible au-dessus de toutes les attaques de l'adversité, le développement du génie s'opéra en dépit des hommes et de la destinée. L'éducation du collége, le patronage des grands lui manquaient; mais l'inspiration secrète était là, jointe au courage, aidée par la force de l'esprit. Le défenseur de la liberté britannique, au dix-neuvième siècle, prit sa place entre les plus grands hommes de tous les tems.

Lorsque l'on vit un mouvement général entraîner les populations vers la liberté, un mouvement contraire précipiter leurs maîtres vers l'arbitraire; lorsque cette double

impulsion fut prête à déchirer à jamais le vieux contrat social des nations européennes; lorsque le gouvernement britannique, tout froissé de sa défaite récente et de la perte d'une puissante colonie, tremblant devant le spectacle d'une révolution voisine et menaçante, crut sa sécurité en péril, et, oubliant un moment son habituelle sagesse, essaya de prévenir les désastres qu'il redoutait, par des mesures ennemies de la prospérité, de la liberté nationales : dans ce moment, où les conseillers du trône, devenus imprudens et cruels par la peur de perdre leurs places, cédant aux angoisses d'un désespoir commencé, et devant leur audace à leur crainte, appelaient sur leur tête les calamités qu'ils prétendaient prévenir; où les talens les plus remarquables, effrayés de la situation des affaires, ne savaient que créer de vaines utopies; où l'indépendance du sujet, cette clé de la voûte de la liberté britannique, courait risque d'être anéantie; où la loi du jury, la page la plus glorieuse de notre code de libertés, se trouvait exposée à une interprétation qui la détruisait : dans ce tems, en un mot, où la justice semblait prête à quitter le glaive des lois, pour saisir la torche des guerres civiles; où l'anarchie et le despotisme se montraient également menaçans; où la constitution anglaise, ébranlée dans ses derniers fondemens, allait s'écrouler pour écraser de ses débris gouvernans et gouvernés : Erskine se leva; son arme, c'était la vérité; son égide, le génie. En défendant nos lois, il sauva l'Angleterre. D'une main puissante, il maintint ce vieil accord de nos franchises et de notre volontaire obéissance. Le peuple lui dut son salut; le trône, son existence.

Tel fut le service rendu par lord Erskine à sa patrie et au genre humain. Jamais, dans aucun pays, homme ne réunit plus de droits à la reconnaissance de ses compatriotes. Environné de considération et d'estime, il a cependant subi, sous quelques rapports, cette ingratitude

commune à tous les peuples dont le génie est démocratique. En vieillissant, il avait perdu beaucoup de son influence, sans rien perdre de ses facultés intellectuelles, ni de l'admiration qu'il inspirait à ses concitoyens. Tel est le cœur de l'homme : ingrat dans les individus, comme chez les nations, l'oubli lui est facile. Le bon roi de la veille s'efface de la mémoire ; le monarque vivant l'éclipse : et le patriote de l'an passé cède la place au patriote d'aujourd'hui. Un insatiable besoin de nouveautés tourmente l'espèce humaine : elle aime celui de qui elle espère ; elle néglige celui qui a satisfait ses vœux, et jamais l'ardeur de sa gratitude n'a su égaler celle de son espérance.

Parmi les membres existans de la Chambre haute, le comte (1) de Liverpool et le comte Grey passent pour les chefs de l'armée ministérielle et de l'armée d'opposition ; du moins, c'est ainsi que les politiques de province distribuent les rangs et répartissent les rôles. Ceux qui ne connaissent ces deux nobles pairs que d'après les fragmens de leur éloquence insérés dans les journaux, d'après la conduite qu'ils ont tenue, et les sentimens qu'ils ont exprimés, courent grand risque d'échanger les qualités et les défauts dont leurs caractères se composent, de se représenter Liverpool, le tory, l'homme du pouvoir, sous des traits austères et d'une fierté hautaine ; Grey, l'avocat du peuple, l'orateur élégant, comme un philantrope bienveillant, aimable et d'un facile commerce : c'est absolument le contraire. Transposez ces qualités si diverses ; vous aurez l'image parfaite de l'un et de l'autre. Lord Liverpool est tout aménité, tout bienveillance ; lord Grey, sombre jusqu'à la misanthropie, fier et même farouche, inspire un respect

(1) *Earl.* La hiérarchie féodale de l'ancienne France n'offre point de titre exactement correspondant à celui d'*earl*, supérieur au *comte*, inférieur au *duc* et au *marquis*.

mêlé de crainte : l'un est un philantrope aimable et de bonne compagnie ; l'autre, un véritable baron féodal.

Lord Liverpool, doué d'un jugement sain, mais sans profondeur ; homme d'esprit, sans une grande élévation de pensée ; logicien lucide, sans posséder une haute puissance dialectique ; a des talens distingués, mais non supérieurs : il les a cultivés avec soin, plutôt dans les détails que dans l'ensemble. Les grandes masses lui échappent, les questions compliquées se refusent à son observation (1). Sa physionomie a de la grâce ; son langage a du charme ; son extérieur plaît, et l'aisance de ses manières séduit. A ces qualités, joignez une voix claire et sonore, un style un peu lent, mais naturel, une diction facile et pure, bien qu'un peu surchargée de mots ; enfin, pour dernier prestige, un air de bonne foi et de conviction, qui, alors même qu'une bévue lui échappe, nous fait regretter qu'un homme aussi aimable ait pu se tromper. Il y a des gens qui nous plaisent à cause des principes qu'ils défendent ; on aime lord Liverpool, malgré ses doctrines. Un ton de sensibilité et de candeur donne de l'influence à ses erreurs même, en dépit de ceux qui l'écoutent.

Retournez la médaille, vous connaîtrez les qualités et les défauts de lord Grey. Les principes qu'il soutient sont admirables de vérité, son style est énergique, son esprit étendu, vigoureux et profond ; mais une fierté si hautaine respire dans toute sa personne, que, si l'on est de son avis, c'est, pour ainsi dire, malgré soi. Champion du peuple,

(1) NOTE DU TR. Dans un de nos premiers numéros, nous avons raconté qu'un jour Mme de Staël se plaignait à lord Liverpool de la prolixité des orateurs anglais : « Mais à propos, mylord, s'écria-t-elle, dites-moi donc ce qu'est devenu un lord Hawkesbury, qui m'ennuyait à lui tout seul plus que tous les autres ensemble ? » Lord Hawkesbury était devenu, sans qu'elle s'en doutât, ce même lord Liverpool, à qui elle faisait cette malencontreuse question. Hawkesbury était le titre qu'il portait dans la première partie de sa vie politique.

il a l'air de se croire infiniment supérieur à ceux qu'il défend. Connaissant mieux que personne, et faisant valoir, avec un talent admirable, les droits de ses concitoyens; plein de dignité, d'éloquence, de passion, d'audace; je ne sais quel secret orgueil se fait sentir dans tout ce qu'il dit, et vient modifier désagréablement l'impression heureuse que laissent ses paroles. Sa taille est élégante, son costume n'est pas exempt d'affectation dans sa simplicité. Quand il se tait, et que vous l'observez, son sourcil froncé, sa bouche contractée, son œil errant çà et là, la rougeur maladive qui se trouve empreinte sur ses joues pâles, l'abaissement fébrile des deux coins de ses lèvres, l'air de mécontentement et d'humeur qui le caractérise, vous font croire qu'il éprouve à la fois une souffrance physique et morale. Il se lève : sa voix est faible et criarde; et, la débilité de son organisation contrastant avec l'émotion qui l'agite, vous êtes tenté de croire qu'il va succomber à la tâche trop pénible qu'il vient de s'imposer. Mais cette expression s'efface et s'évanouit par degrés : sa force se déploie; il embrasse tout son sujet d'une vigoureuse et féconde étreinte. Bientôt l'harmonie s'établit entre la passion qui le domine, les pensées qu'il émet, et l'action qu'il emploie : jamais une série d'argumens ne s'est trouvée enchaînée d'un lien plus fort et plus solide. Sa voix s'élève, acquiert une énergie mâle et concentrée, devient expressive, et, malgré une prononciation un peu gutturale, remplit de ses éclats tout l'espace de la salle. Son élocution, forte, simple, souvent acérée et brûlante, jamais ampoulée ni guindée, se trouve en rapport exact avec le reste de ses qualités, avec la dignité élégante de son maintien, et la hauteur virile de son langage. L'orgueil, cet élément essentiel et primitif de toutes les factions, respire dans son éloquence : on l'admire, on s'y soumet, on se sent vaincu par la force intellectuelle de l'orateur : tout vous accable, rien ne vous séduit.

Si lord Grey semble faire revivre le farouche suzerain des tems féodaux, lord Holland, au contraire, est le type exact du caractère anglais, dans son essence populaire et native : c'est John Bull qui s'est fait homme. Lord Holland ne pouvait naître et vivre qu'en Angleterre : tout est britannique dans sa personne, dans son humeur, dans son maintien : chez lui, rien d'étranger, rien de factice. Supposons que vous rencontriez tour à tour Liverpool, Holland et Grey. Vous causerez avec le premier ; et, si quelque affaire pénible vous préoccupe, vous lui confierez sans crainte le secret de vos pensées : vous saisirez cordialement la main de lord Holland ; et, faisant un profond salut à lord Grey, vous passerez de l'autre côté de la rue. Le premier sera votre confident de cœur, le second votre ami de table, le troisième l'objet de votre admiration profonde et craintive.

Lord Holland est laid, non d'une laideur vulgaire, repoussante et basse, mais de cette laideur pleine de franchise et de bienveillance, qui vous prépare à aimer l'homme, à vous rapprocher de lui, et à ne lui porter ni envie, ni ombrage dans votre commerce avec lui. On lit sur sa figure le besoin d'être heureux et de rendre heureux ses semblables. D'une familiarité extrême, d'une bonhomie aimable, l'air de la bonne humeur et de la bonne foi empreint sur tous les traits, il ne vous rappelle en rien la majesté de son titre héréditaire, et vous êtes tenté de plaisanter avec lui aux dépens de la solennité un peu pédantesque dont tous ses confrères empruntent le masque. Observez cependant de plus près cette physionomie si joyeuse, l'éclat rapide du regard, le jeu facile et la mobilité des muscles, la malignité ingénue qui soulève les coins de cette bouche : vous reconnaîtrez que cette bonhomie apparente, dont un embonpoint extrême augmente encore la lourdeur, a bien aussi ses secrets, ses talens et ses dangers. Le genre d'ironie qui

appartient à lord Holland n'a rien de cette gaîté douce et un peu fade, dont lord Eldon a pris l'habitude; ce n'est pas le sarcasme amer de lord King, ni l'invective de lord Grey : il y a de l'éloquence, de la vivacité, de la naïveté dans son sourire.

Qu'une proposition inconstitutionnelle ait frappé son oreille, il prend la parole : l'éclair s'échappe de ses yeux bleus et transparens qu'un sourcil épais recouvre. Vous le voyez s'animer; tout son discours se trouve d'avance dans la mobile expression de ses traits. Toujours simple et sans prétention, il saisit avec vigueur les principaux points de son attaque; présente son opinion sous des couleurs chaudes et naïves, se laisse aller à l'impulsion de ses sentimens, colore avec hardiesse et facilité ses idées, passe d'un ton à un autre, mêle la saillie à l'éloquence, vous émeut, vous touche, vous amuse, et brille surtout par la largeur et la force des développemens, par l'éclat des images et la rapidité du trait. Sa logique manque de vigueur, sa manière est hasardeuse et vague; il ne vaut rien dans la polémique personnelle, et faiblit dans la discussion des détails : mais, si l'on juge en elle-même l'active et féconde énergie d'une intelligence, peu cultivée d'ailleurs, on regardera ce noble pair comme le plus naturellement éloquent, si ce n'est comme le plus habile et le plus instruit de tous ses rivaux.

Une nuance d'hésitation et de tristesse se mêle à la gaîté naturelle de lord Holland. On voit qu'il désespère un peu de cette liberté universelle et entière à laquelle il a voué ses talens et ses efforts : vous diriez qu'il doute lui-même de la possibilité de voir se réaliser jamais les scènes brillantes que son imagination sait peindre de couleurs si séduisantes. Lord Holland serait un excellent chef de parti dans un tems calme; mais le regret, la plainte, l'amertume ne lui vont pas. Il a besoin de bonheur. D'urgentes et pé-

rilleuses circonstances, la colère des factions à braver, leur haine à soutenir, leurs intrigues à déjouer, dérouteraient son honnêteté, révolteraient sa franchise, embarrasseraient sa loyauté un peu crédule.

Lord Harrowby, dont les vues politiques ne ressemblent en rien à celles de lord Holland, et qui se distingue par des qualités morales et intellectuelles absolument différentes de celles qui caractérisent son collègue, s'élève à peu près à la même hauteur que lui parmi les hommes politiques et les hommes éloquens. Dépourvu de cette expression de bonhomie bienveillante, qui nous plaît et nous charme chez lord Holland, il la remplace par des formes élégantes et polies; il connaît mieux les ressorts de la machine administrative, les détails du gouvernement et le train des affaires : l'un est un orateur plus brillant, l'autre un homme d'état plus utile. Le jugement, la raison, les ressources d'une dialectique claire et vigoureuse, distinguent l'ancien président du conseil; une ardeur généreuse, une abondance éloquente, l'élan d'un noble cœur, assurent au nom de Fox (1) l'estime et l'admiration publiques. Il y a de la douceur, de la finesse dans la manière de lord Harrowby : son style est sans art, sa voix est faible, il n'apporte aucune prétention dans l'accomplissement de son devoir; cependant l'onction de ses paroles, la sincérité de son langage rendent son autorité imposante : c'est un caractère sans éclat, mais non sans grâce, ni même sans force.

Opposez a ces deux nobles pairs le comte (2) Lauderdale : son langage a la dureté du fer; son maintien en a la roideur. Une singulière faculté locomotive l'a promené d'un banc de la salle à l'autre; et, dans ce long voyage à travers tous les partis, il n'a jamais paru satisfait ni de la place

(1) Fox est le nom de famille de lord Holland.

(2) *Earl Lauderdale.*

qu'il occupait, ni de celle qu'il avait précédemment occupée. Je ne sache que trois siéges qu'il n'ait pas encore essayés dans l'enceinte de la Chambre des Pairs : c'est le trône, la balle de laine du chancelier, et le fauteuil ecclésiastique. Trop fidèle à l'axiome de l'apôtre : *Éprouve tout, et attache-toi à ce qui est le mieux,* lord Lauderdale, malheureux jusqu'ici dans ses épreuves, n'a rien trouvé, dans toutes les nuances de notre politique, qui lui parût mériter sa constance, et justifier son dévouement. Je suis loin de le blâmer : telles sont nos mœurs publiques. Tory aujourd'hui, whig demain, l'homme d'état ne manque jamais de raisons excellentes pour excuser la rapidité de ses évolutions, la contrariété de ses caprices. Je ne suis ici qu'un simple historien, et non un satirique : je rapporte les faits, sans en déduire les conséquences, et même sans les commenter.

On peut pousser la finesse jusqu'à la subtilité, sans être doué d'une grande sûreté de jugement ; tel est, selon moi, lord Lauderdale : sa manière est savante et ingénieuse, mais elle est sophistique. Il s'empare d'une mauvaise position, et la défend très-bien. Minutieux, et, si je puis employer cette expression populaire, taquin dans les discussions parlementaires, argumentateur adroit et captieux, il lui manque cette apparente bonne foi de langage, qui persuade presque sans efforts. Vous ne reconnaissez pas en lui le patriote, mais l'homme de faction ; ni le politique, mais le logicien qui met tout son art à bien soutenir sa thèse : aussi son influence et son crédit sont-ils faibles, et inférieurs à son talent.

Au milieu des sénateurs de la Grande-Bretagne, mes regards cherchent le capitaine heureux, devant lequel la fortune humilia le plus grand guerrier des tems modernes. Où est le duc de Wellington ? Ressemble-t-il à ce célèbre

duc d'Argyle, qui faisait trembler l'Europe, comme dit le poète,

..... Sous un double tonnerre,
Celui de la parole et celui de la guerre (1)?

Hélas! tout a bien changé! Ce nouveau duc d'Argyle, auquel nous ne contestons pas les foudres de Mars, est déshérité de celles de l'éloquence. La terreur qui l'environnait, dit-on, sur le champ de bataille, s'est évanouie. Puisse-t-il, par considération pour sa gloire, par intérêt pour lui-même, et pour sauver l'honneur national, rester paisible sur les bancs sénatoriaux, parler le moins possible, et conserver à la fois sa propre dignité, sa renommée intacte et l'honneur de la pairie dans son intégrité!

Après tout, sa gloire militaire doit lui suffire. Pourquoi s'exposer au ridicule? pourquoi flétrir une réputation européenne? Lord Wellington est gauche dans ses manières, impérieux dans son maintien, bref et rude dans son langage; il n'est point maître de son élocution, connaît peu les matières politiques, et moins encore les artifices de l'art oratoire. Commander à des soldats, ranger des troupes en bataille, ces occupations glorieuses et difficiles ne supposent point l'art de ranger des syllogismes dans l'ordre convenable, ni de remporter les honneurs d'une discussion. Si les qualités de l'orateur et celles du général d'armée ne s'excluent pas entièrement, du moins elles sont peu compatibles. La tactique militaire a quelque chose de mécanique : c'est le talent de transformer les hommes en machines qui tuent; la tactique parlementaire est tout intellectuelle : il s'agit d'entraîner, de convaincre, d'émouvoir. Or, c'est à quoi lord Wellington, en dépit de son

(1) Thompson.

air d'assurance, et de cette satisfaction paisible qui respire sur son visage, n'est jamais parvenu jusqu'à ce jour.

Le marquis de Wellesley, frère du duc de Wellington, moins célèbre que lui comme homme de guerre, jouit de plus d'influence dans le Parlement, et mérite une attention spéciale : sa voix, son élocution, les images qu'il emploie, tout en lui rappelle l'Irlande, sa patrie. Il a cette ardeur d'enthousiasme, cette vivacité, cette exubérance de paroles, cette hardiesse métaphorique, si souvent reprochées aux indigènes de l'ancienne Hibernie. A ces qualités ou à ces défauts, ajoutez une instruction plus forte, plus étendue que celle de la plupart des lords, l'aplomb que lui donnent les plus hautes magistratures remplies avec éclat dans l'Inde, dont il a été gouverneur général, et en Irlande, dont il a été vice-roi; une facilité de langage et d'improvisation, un agrément de manières vraiment remarquables. Orateur peu didactique, la chaîne de ses idées est assez lâche et négligemment rattachée : cependant il produit un grand effet. Discoureur véhément et fleuri, doué, dans sa petite taille, d'un extérieur imposant, il n'a ni la solennité pétulante de son frère, ni la dureté acrimonieuse de Lauderdale. Il prodigue un peu trop sans doute ces hyperboles hasardées et ces ornemens bizarres qui constituent l'éloquence irlandaise; mais il étonne et il émeut : c'est un orateur.

Il est, dans toute la Chambre des Pairs, peu de membres sur lesquels votre regard s'arrête avec plus de plaisir que sur lord King. Sa physionomie est celle d'un homme d'esprit et d'un homme aimable. En effet, c'est à lui qu'appartiennent la plupart des saillies hasardées au sein d'une assemblée si vénérable. Des saillies, dans la Chambre des Pairs, dans cette enceinte consacrée à des discussions si importantes, si graves, si épineuses ! Comment concilier la plaisanterie avec les convenances, et la gaîté de l'humeur

anglaise avec la dignité du rang? Lord King a résolu ce problême. Son épigramme est décente, mêlée d'aménité et de grâce, mais toujours elle porte et touche au but. Jamais vous ne le verrez dépasser la limite que son rang et sa position tracent autour de lui, et se livrer à cette verve, à cette débauche de jovialité, que la roture peut seule se permettre. Sous cette apparence de frivolité, se cache une argumentation, sinon très-profonde, au moins très-précise. Souvent il emploie, comme Swift, la forme de l'apologue ironique, qui ne lui réussit pas mal, et dont la netteté de sa manière et la vivacité de ses saillies augmentent encore l'effet : en un mot, si ce n'est pas un orateur éloquent, c'est un orateur élégant.

Voici un sénateur guerrier et presque sauvage, un chef de clan écossais, un descendant des rois des montagnes, qui sollicite un regard et réclame une place dans cette longue galerie de portraits: c'est le comte de Rosslyn (1). Il ne ressemble en rien à lord Wellington; et si la gloire ne l'a pas couronné des mêmes lauriers, il a droit, comme homme d'état et comme orateur, à une plus haute estime. Quelque chose de paisible et de martial respire dans toute sa personne : vous diriez un autre Washington; tant il y a de dignité, de simplicité, de force, de décision, d'intégrité, d'homogénéité, dans cette physionomie mâle, fière et candide! Il commande le respect par sa seule présence. Versé dans l'étude des lois constitutionnelles de sa patrie, défenseur éloquent des libertés du peuple, militaire intrépide, homme de résolution et de bon sens, il ne cherche pas à capter la bienveillance de ses auditeurs ou de ses collègues. Ne l'écoutez pas, vous, qui n'allez chercher dans la Chambre haute du Parlement que des fleurs de rhétorique ou des émotions oratoires. Lord Rosslyn ne vous entretiendra que de faits présentés dans leur simplicité, ou plutôt

(1) *Earl Rosslyn.*

dans leur nudité primitive. Logicien vigoureux, il néglige tout ce qui ne s'adresse qu'aux passions ; il dédaigne tous ces artifices qui plaisent à l'esprit et le flattent sans l'éclairer : une dignité simple, naïve et franche, une grandeur guerrière, une éloquence civique, animent ses discours. Son organe est peu harmonieux, et l'arrangement de ses périodes est loin de satisfaire aux exigences de l'art ; mais il y a du courage dans ses paroles, de la noblesse dans ses pensées, du désintéressement dans tout ce qu'il avance : quoique attaché à un parti, il n'est l'esclave d'aucun préjugé de secte ou de faction. Point de figure qui se dessine plus noblement que la sienne, dans cette assemblée si noble, et, pour ainsi dire, souveraine, dont j'esquisse le tableau.

Lord Grenville, vieux débris de la pairie du dernier siècle, et que l'on regarde en général comme un des *meneurs* les plus influens de la Chambre haute, m'a, je l'avoue, complètement désappointé. Ce maintien étudié, cette fierté répulsive, ce ton de mécontentement et de morgue, s'accordaient mal, suivant moi, avec sa haute réputation politique. Aussi vain que lord Grey est orgueilleux, des nuances assez délicates séparent leurs caractères. Lord Grey, dans sa mélancolie et sa morosité habituelles, semble se demander à lui-même s'il a bien réellement droit à ces honneurs publics dont il brigue l'éclat ; lord Grenville, au contraire, a l'air de s'interroger avec défiance et chagrin, sur le degré d'estime dont il jouit dans le monde : l'un se fait juge de son mérite, l'autre appréhende le jugement d'autrui ; l'un veut s'élever dans sa propre estime, l'autre cherche à briller. Telles sont les distinctions assez subtiles, mais justes, que l'étude de ces deux hommes d'état m'a permis d'établir entr'eux. Lord Grey a plus de talent que lord Grenville ; mais la voix de ce dernier est plus agréable, plus brillante et plus sonore.

La pompeuse solennité de ses manières, l'élégance affectée de son style, nuisent à l'effet de son éloquence. Il est bon à entendre une fois; mais comme il devient l'écho de lui-même, et répète jusqu'à satiété les mêmes tours, les mêmes élans, les mêmes procédés oratoires, on ne tarde pas à se sentir fatigué d'une éloquence qui n'a rien de spontané, de naïf et d'imprévu. Quelle que soit la fierté de lord Grenville, il vient cependant de faire une amende honorable fort inattendue. Il faisait partie du ministère, quand M. Pitt fit convertir en loi les plans chimériques du docteur Price, sur l'amortissement : lord Grenville soutint ces plans de toutes ses ressources, et contribua beaucoup à les faire prévaloir; mais il a tout récemment publié une brochure pour reconnaître et désavouer avec franchise ses anciennes aberrations.

On a également surfait, selon moi, les qualités et les talens de lord Landsdown. Sans le nom que porte ce noble marquis, je doute qu'il eût jamais atteint le degré de réputation dont il jouit. Inférieur à lord Grenville, sous le rapport des connaissances positives; plus modeste, plus simple même dans sa manière; diffus dans son langage, métaphysicien sans profondeur; équivoque dans l'énonciation de ses principes; il laisse soupçonner quelque arrière-pensée politique, voilée sous ce déluge de paroles un peu obscures et d'argumens ténébreux.

Un jeune membre qui parle beaucoup et qui parle bien, lord Ellenborough, mérite une place dans ce tableau analytique. Il tient d'excellens propos, presque toujours, comme disait je ne sais quel ancien, *hors de propos*; c'est un choix de paroles, une coquetterie du discours, une afféterie extrême : lord Ellenborough, qui, sans doute, ne prononce jamais que l'expression réelle et sentie de sa propre pensée, a cependant l'air d'un acteur. Judicieux, léger, versatile, son esprit a plus d'éclat et de trait que de

puissance. Cependant, accordons-lui un rare mérite, celui de n'être enchaîné à aucun parti, de marcher dans sa propre voie, et de se fier à ses seules forces.

Mes observations sur les membres laïcs de la Chambre haute ne pourraient se prolonger sans inconvénient pour mes lecteurs et sans ennui pour moi-même. J'ai choisi les caractères les plus saillans de cette assemblée, et je dois convenir que le reste des personnages qui la composent n'est pas exempt d'uniformité, ni de monotonie. Ajoutons que, dans les rangs où le talent ne brille pas, se trouvent des hommes utiles, administrateurs éclairés, habiles dans les détails, personnages nécessaires, et sur lesquels reposent, en grande partie, les intérêts réels et positifs de la nation. On sait que souvent une roue de cuivre fait mouvoir une horloge d'or : je ne m'appesantirai pas long-tems sur ces roues de cuivre, indispensables sans doute, dont je reconnais la secrète importance, mais dont l'obscurité se dérobe à mes recherches.

Il me reste à parler des pairs ecclésiastiques : j'allais les oublier, tant leur rôle est pâle et leur influence secondaire à la Chambre haute ! La baronie fictive que la loi leur accorde, et l'avantage qu'elle leur donne sur les pairs temporels, disparaissent dans la réalité : évêques et archevêques n'ont, dans le fait, aucun poids dans la balance politique. Ils représentent le clergé : c'est là tout leur office; c'est leur unique emploi. Que les ecclésiastiques se trouvent bannis de la Chambre basse, tandis qu'on les admet dans la Chambre haute; d'autres expliqueront, s'ils veulent, cette étrange anomalie de la constitution anglaise : il me suffit de la constater.

Les pairs ecclésiastiques parlent rarement : presque toujours c'est pour protéger les droits de l'église : rien de plus naturel; quelquefois, pour prévenir la collision des intérêts de l'église et ceux de l'état : rien de mieux ; enfin,

c'est pour exprimer leur horreur des réformes, leur adhésion aux lois anciennes, leur respect pour les choses comme elles sont : rien de plus convenable à des hommes qui prêchent une religion éternelle et une foi immuable. La ligne qu'ils ont à suivre est si étroite, et la dignité, le repos, la grandeur calme du caractère ecclésiastique s'accordent si mal avec la violence des discussions politiques, que leur position est vraiment embarrassante. Le docteur Marsh, évêque de Peterborough, un peu moins évêque que baron, a essayé de se classer parmi les hommes éloquens et les grands politiques de cette Chambre. Vains efforts : son érudition a paru déplacée, sa faconde plus abondante qu'énergique, son style plus convenable à la chaire évangélique, qu'aux grands débats d'une assemblée délibérante. Il a trop peu lu dans le grand livre de la nature humaine, et trop dans les livres que la science consulte. Le ton dogmatique, inséparable des études et des habitudes de la théologie, lui est devenu trop inhérent, pour qu'il fût capable d'embrasser dans leur ensemble, et de communiquer aux autres les grandes idées, les vastes principes de la politique. Enfin, sa voix est celle d'un prédicateur; sa logique, celle d'un casuiste; son éloquence, celle d'un professeur : il y a quelque chose de froid, de rétréci, de borné dans ses vues. Il pose toujours en principe ce qu'il devrait prouver, argumente par des citations, se tire des questions embarrassantes par des subtilités de casuistes, et ne trouve jamais cette haute et ardente éloquence, cette éloquence positive, qui s'adresse aux passions des hommes, frappe leur cœur, élève leur esprit : tant il est difficile de briller dans deux sphères différentes! Le duc de Wellington et le docteur Marsh le prouvent également : l'un, guerrier célèbre, orateur dédaigné; l'autre, savant estimé, prédicateur habile, et membre inutile du Parlement.

(*Babylon the Great.*)

Gymnastique Moderne.

GYMNASTIQUE DES ANCIENS ET DU MOYEN AGE. — ART DE JOUER DU COUTEAU, PAR LE PEINTRE ALBERT DURER. — DÉCADENCE DE LA GYMNASTIQUE CHEZ LES MODERNES ET SES CAUSES. — SA RENAISSANCE A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — PATRIOTISME PRUSSIEN. — SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA VERTU. — ÉCOLES GYMNASTIQUES INSTITUÉES A BERLIN DANS UN BUT HOSTILE CONTRE LES FRANÇAIS. — LE DOCTEUR JAHN, LEUR FONDATEUR. — OMBRAGES DU GOUVERNEMENT PRUSSIEN CONTRE CES ÉCOLES. — MEURTRE DE KOTZEBUE. — ARRESTATION DU DOCTEUR JAHN. — UN DE SES ÉLÈVES PORTE LA GYMNASTIQUE AUX ÉTATS-UNIS. — LE COLONEL AMOROS. — PERSÉCUTION DIRIGÉE EN SUISSE CONTRE LA GYMNASTIQUE. — DÉPART DU DOCTEUR VOELKER ET DU CAPITAINE CLIAS. — ÉCOLES QU'ILS FONDENT A LONDRES. — CALISTHÉNIE OU GYMNASTIQUE DES FEMMES. — SA VOGUE EN ANGLETERRE DANS LES CLASSES SUPÉRIEURES. — ANNIVERSAIRE DU COMBAT DE GROSS-BEEREN. — GYMNASTIQUE MÉDICALE.

DANS le sens le plus étendu que l'on ait donné au mot *Gymnastique*, cet art comprend tous les exercices du corps pour lesquels il faut un apprentissage, dont les préceptes peuvent être rédigés et enseignés. Les anciens, qui la cultivèrent avec beaucoup plus de soin que les modernes ne lui en accordent, y distinguaient trois parties : l'une militaire, l'autre médicale, et la troisième athlétique ; celle-ci était réprouvée par les médecins, abandonnée aux athlètes de profession, dont l'ignoble emploi se bornait à divertir le peuple aux jours de fête et dans les cérémonies publiques. Tout ce qu'il en reste aujourd'hui est confiné dans la Grande-Bretagne, où l'art de *boxer* obtient encore des honneurs peu d'accord avec la délicatesse de la civilisation européenne.

En renouvelant parmi nous un art pratiqué par les anciens, il était nécessaire de l'adapter à nos mœurs, à nos

opinions, et même à nos préjugés. Il ne nous est plus possible d'imiter exactement les Grecs et les Romains, dussions-nous rester fort au-dessous de ces beaux modèles! Cependant il faut les étudier, afin d'en approcher autant que nous le pourrons; car nous ne devons point dissimuler que le succès a constaté les avantages de leurs méthodes, et que nous n'avons rien de mieux à faire que de les suivre en tout ce qui est à notre portée. Ainsi, les auteurs qui ont pris soin de recueillir tout ce que les Grecs et les Romains ont écrit sur la gymnastique ne se sont point chargés d'une érudition stérile; il fallait, en rentrant dans la carrière, rechercher les traces de ceux qui l'ont parcourue avec gloire, et se laisser diriger par ces guides éprouvés. On sait gré à MM. Jahn et Eiselen des notions qu'ils nous ont données sur les exercices gymnastiques de l'antiquité, et de l'exactitude scrupuleuse de leurs descriptions; ils n'essaient point de deviner ce que les historiens et les auteurs anciens n'ont pas dit, et consentent à ignorer ce qu'il n'est plus possible de savoir.

La gymnastique moderne a passé d'Europe en Amérique: en faisant cette acquisition, les Américains n'ont point négligé de s'approprier aussi les écrits relatifs au nouvel art. Un ancien disciple du docteur Jahn, actuellement professeur à Northampton (Massachusetts), les a résumés, et il en est résulté le traité le plus complet que l'on ait publié jusqu'à présent. L'histoire de l'art y précède l'exposition des préceptes. C'est de cet ouvrage que nous avons tiré les faits, et presque toutes les observations que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Il est vraisemblable que l'origine de la gymnastique a précédé celle des gouvernemens réguliers et de la législation; qu'elle fut pratiquée par des peuples chasseurs et guerriers; conservée par ces mêmes peuples, lorsqu'ils parcoururent successivement les degrés intermédiaires entre l'état

sauvage et la civilisation. Les indigènes américains avaient leurs jeux gymnastiques aussi bien que les Spartiates; et, dans les forêts du Nouveau-Monde, comme sur les bords de l'Eurotas, ces jeux étaient une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse, et le divertissement favori de l'âge viril. Mais on pense bien que les exercices du jeune Grec différaient, en plusieurs points, de ceux du jeune sauvage: les arts se modifient et se conforment à l'état de la société, suivant ses progrès et ses variations. Les anciens Perses n'eurent que des exercices militaires; leur gouvernement n'avait en vue que de former des soldats : ce n'est que dans la Grèce que les institutions tendaient à développer toutes les facultés de l'homme, pour lui-même et pour sa patrie. L'établissement régulier de la gymnastique y remonte à une très-haute antiquité; car Homère nous a dépeint les jeux athlétiques auxquels Achille se livrait avec ses compagnons : la course, la lutte, la fronde, le disque, étaient les passe-tems de ce héros. Ces exercices furent aussi considérés par les Romains comme un amusement utile aux guerriers, puisqu'ils les introduisirent dans les camps sous le nom de *ludi castrenses*; et, de nos jours, le capitaine Parry en a fait un excellent usage pour conserver la bonne humeur et la santé de ses équipages, au milieu des glaces du pôle arctique.

On dit que le premier gymnase fut construit à Sparte: cependant ce ne fut pas dans cette ville que l'art parvint à ce haut degré de perfection que nous admirons encore aujourd'hui; que les grâces vinrent l'embellir; et qu'il eut pour objet de développer dans le corps humain tous les genres de beauté : ce fut Athènes qui obtint cette gloire. On devait s'y attendre: cette ville eut des gymnases avant que Solon lui donnât ses lois; car ce législateur mit au nombre des crimes capitaux les vols commis dans ces lieux de rassemblemens d'hommes dépouillés de leurs vêtemens, forte-

ment occupés et dont l'attention était absorbée par les exercices auxquels ils se livraient. Au tems de Platon, Athènes avait cinq gymnases, dont trois furent très-célèbres. On y avait ajouté des portiques pour les philosophes et leurs disciples, des galeries pour la promenade, et des bains publics. Les écoles de musique et de déclamation s'établissaient dans les mêmes lieux; les instructions utiles ou seulement agréables y étaient offertes aux citoyens, et les auditeurs s'y portaient en foule. L'*Académie* illustrée par les leçons de Platon, le *Lycée* que choisit Aristote pour l'enseignement de sa doctrine, et le *Cynosargue*, furent les trois gymnases dont l'histoire a conservé les noms : ils ont bien mérité cette distinction.

Parmi les édifices construits à Sparte pour le même objet, mais avec beaucoup moins de magnificence, le plus célèbre fut le *Craneum*. Tous ces établissemens avaient leur administration, des officiers pour maintenir l'ordre, des instituteurs pour différentes sortes d'exercices. Parmi les préposés aux exercices, nous devons faire une mention particulière des *Sophronistes :* c'étaient des fonctionnaires choisis par le peuple, et chargés de veiller à ce que la décence fût maintenue dans ces foules d'hommes entièrement nus. Ces dispositions conservatrices de la morale publique avaient été prises avant le tems où les lois de Solon furent mises en vigueur : Pausanias parle obscurément de leur décadence, et des causes qui l'amenèrent. Dans chaque gymnase, on réservait un emplacement pour les exercices athlétiques compris dans la dénomination générale de *Pentathlon* (Πένταθλον). Lorsque la Grèce fut soumise aux Romains, l'esprit républicain ne maintint plus les anciennes institutions ; elles dégénérèrent, et la gymnastique partagea leur destinée. Bientôt on n'y connut plus que deux divisions : la *palestrique* et l'*orchestrique*. La première comprenait tous les exercices propres à dé-

velopper la force musculaire et la vitesse des mouvemens, et la seconde ceux qui appartenaient aux arts d'agrément; la danse et la pantomime étaient de ce nombre. Aux tems de leurs prospérités, les Grecs avaient réuni tous les moyens de perfectionner les facultés de l'homme. Les plus belles formes étaient continuellement sous leurs yeux: les exercices gymnastiques les leur montraient pleines de vie et de mouvement: les sculpteurs les reproduisaient partout. C'était ainsi que la nation toute entière acquérait la connaissance du beau, et le goût exquis qui la distinguait. Aussi long-tems qu'elle fut guerrière, elle attacha beaucoup de prix aux exercices propres à former de bons soldats: vaincue et subjuguée, elle chercha des consolations au sein des beaux arts, dans les entretiens des philosophes, les discussions des rhéteurs; mais on n'y vit point reparaître le génie des arts, de l'éloquence, de la philosophie. Les tems des Phidias, des Démosthènes et des Platons étaient passés: reviendront-ils un jour chez les Grecs rendus à la liberté?

La religion concourut, avec le sentiment du beau, à mettre la gymnastique en grand honneur, dans l'ancienne Grèce. Le paganisme, ayant créé ses dieux à l'image de l'homme, et leur attribuant les passions et les faiblesses de l'humanité, leur consacra des fêtes conformes à l'idée qu'il s'en était faite, et crut se les rendre favorables en les divertissant par la célébration des jeux qui lui plaisaient le plus. Cette manière d'honorer la divinité et d'implorer son assistance fut celle de tous les peuples; à cet égard, les rites religieux ne diffèrent que par la nature des jeux qu'ils instituent. Chez les nations guerrières et barbares, ce sont des combats; si les mœurs sont plus douces, ce sont des danses: le majesté des cérémonies n'en exclut point les grâces. Les Grecs y firent servir tous leurs exercices gymnastiques; ce qui témoigne qu'ils attachaient un très-haut prix à ces jeux,

et explique la puissante influence et la longue durée de ces institutions nationales. Un athlète, couronné aux Jeux Olympiques, s'élevait au-dessus de l'humanité. Le Grec eut l'art ou le bonheur de ne point séparer, dans ses hommages, les trois mobiles de l'enthousiasme le plus exalté, c'est-à-dire, la force, la beauté et la religion. On peut même dire que l'amour de la beauté physique fut, dans la religion des Grecs, ce que l'amour divin est dans la religion chrétienne; le principe de vie, de force, d'activité. A l'exception des poèmes d'Homère, on ne trouve, chez ces peuples, rien de mieux imaginé que leurs fêtes pour attacher les citoyens à leur patrie, inspirer le sentiment de la dignité nationale et la haine de la servitude. Les étrangers n'étaient point admis à ces solennités; c'étaient des réunions de famille. Les colonies les plus éloignées y étaient invitées, et ne manquaient point de s'y rendre: les hostilités étaient suspendues entre tous les états de la Grèce. Des rois ne dédaignaient point de venir disputer une couronne d'olivier à de simples républicains; mais, comme les meilleures institutions peuvent dégénérer et se corrompre, celle-ci ne put échapper à cette destinée. Peu de tems après l'établissement des Jeux Olympiques, on ne vit plus concourir, pour le prix, que des hommes dont l'éducation toute entière n'avait eu d'autre but que de paraître avec avantage à ces solennités: l'émulation diminua, l'enthousiasme s'affaiblit; et, à la fin, les athlètes que les divers états de la Grèce avaient encore l'ambition d'envoyer aux solennités de l'Élide, aux Jeux Isthmiens et Néméens, n'eurent plus rien de commun avec les gymnases publics, et furent exercés dans des salles particulières, construites exprès pour eux. Ces hommes étaient, en général, très-peu recommandables par leurs qualités civiques et sociales: Euripide leur reproche sévèrement de n'être propres qu'à troubler le repos de l'état et des hon-

nêtes citoyens. Au reste, le peu que l'on sait, à cet égard, est fort obscur, et s'il n'est pas possible de continuer les recherches relatives à cette partie de l'histoire de la gymnastique, on s'en consolera sans peine.

La natation fut, dans tous les tems, une partie essentielle de l'éducation chez les Grecs et chez les Romains. On sait qu'à Sparte, pour attirer le mépris sur un homme, il suffisait de lui reprocher de *ne savoir ni lire ni nager*. On ne nous a point dit si la Grèce et Rome eurent des écoles de natation; elles y étaient peu nécessaires. La plupart des novices dans l'art de nager n'avaient pas besoin d'autres guides que la nature et un peu d'expérience : ceux qui ne pouvaient se passer de conseils ni de secours, en recevaient de leurs camarades, de leurs amis, de leurs parens. Caton le Censeur se chargea lui-même de cette partie de l'éducation de ses enfans, et certes l'estime que l'on portait alors à la natation était bien justifiée par les services que cet art peut rendre, au sein de la paix comme en tems de guerre. Nager est un exercice aussi agréable que salutaire, à la portée de tous, dans nos sociétés modernes aussi bien que chez les anciens. Si l'on n'avait point perdu l'habitude de consulter les auteurs un peu vieux, nous engagerions nos lecteurs *gens du monde* à s'entretenir, pendant quelques minutes, au sujet de la natation, avec Mercurialis, à lire le chapitre XIII du troisième livre de son docte ouvrage intitulé : *Artis Gymnasticæ apud antiquos celeberrimæ libri sex*. Malheureusement, cet ouvrage est en latin, et semble n'être destiné qu'aux savans; d'autant plus qu'il est chargé du poids de plus de deux siècles : mais la rouille du tems, dont il est couvert, n'empêche point que ce soit un excellent traité de gymnastique, et un livre plein d'une érudition très-propre à exciter la curiosité.

La course fut aussi très-estimée, et reçut des palmes aux Jeux Olympiques. On pensait, avec raison, que cet exer-

cice est nécessaire au guerrier, dont les succès dépendent quelquefois de la rapidité de sa marche. Cette opinion des anciens n'a pas cessé d'être vraie, et conserve toute son importance dans l'état actuel de l'art militaire, où la victoire est souvent fixée par des marches rapides et soutenues. L'équitation n'était pas moins considérée que la course, et recevait autant de prix. On a plus écrit sur cet art que sur la plupart des exercices, comme on peut le voir dans le livre de Platon intitulé *Hippias*. Aucune occupation ne semblait plus digne d'un homme libre que de soumettre un cheval au frein, de le rendre docile à la volonté et aux moindres signes du cavalier. La danse, ou, pour mieux dire, la pantomime, avait aussi une part dans la distribution des prix; mais, chez les anciens, cet exercice n'avait rien de commun avec la *danse de société* des modernes, à laquelle les deux sexes prennent une part égale. Il se rapprochait beaucoup plus de la danse théâtrale, dont Noverre a publié, en 1760, un traité, réimprimé à Pétersbourg en 1803 (1), avec les autres écrits de ce choréographe. Noverre était fort instruit, homme de sens et de goût; l'art de la danse théâtrale lui est certainement redevable, en très-grande partie, des progrès qu'il a faits, depuis la publication du traité dont nous parlons. Cet art, tout-à-fait comparable à la danse des anciens, était une partie essentielle des talens d'un homme accompli. Ceux qui voudront approfondir cette grave matière pourront consulter Lucien, qui nous a laissé une dissertation sur l'*orchestrique*.

Enfin, la lutte fut aussi jugée digne d'être admise aux solennités où toute la Grèce était réunie, et des palmes furent décernées aux vainqueurs dans cet exercice, qui, chez les Grecs, n'était pas plus courtois qu'il ne l'est à

(1) Il en existe une édition française plus complète et plus récente.

Londres. Quelques-uns de ces vainqueurs firent résonner la lyre de Pindare :

> Sive quos olea domum reducit,
> Palma cœlestes, pugilemve, equumve
> Dicit..................

Les anciens auteurs ne nous apprennent que peu de chose sur la gymnastique des femmes grecques. Nous savons seulement qu'elles s'exerçaient partout à la danse, et que, dans quelques villes, elles étaient admises à disputer entre elles le prix de la course et de la natation, en présence du peuple réuni aux jours de grandes solennités. Comme les mœurs se relâchèrent de plus en plus dans la Grèce subjuguée, les femmes n'y observèrent plus aussi sévèrement la réserve imposée à leur sexe, et finirent par se mêler aux hommes dans les jeux publics. Mais ces jeux changèrent promptement de caractère chez un peuple qui avait perdu son indépendance. Ils se réduisirent, par degrés, aux exercices des athlètes de profession, et furent conservés dans cet état, pendant les premiers siècles de notre ère. Quelques voyageurs ont même cru reconnaître, dans certains usages des Grecs modernes, des traces des Jeux Olympiques ; mais l'auteur de cette notice a parcouru l'Élide, visité tous les lieux, interrogé les habitans, et n'a pu rien voir ni rien apprendre.

Après la chute de la république, les Romains dûrent changer de mœurs, et ils se résignèrent à n'être que les imitateurs des Grecs. La vie de ceux-ci était fort paisible ; c'était le délassement, le repos des anciens Romains. On construisit des gymnases en Italie, sous le règne et par les ordres de Néron, mais ces copies s'éloignèrent beaucoup de leurs modèles. En Grèce, on y avait mis des bains où l'on se lavait après les exercices ; en Italie l'accessoire devint la chose principale : les bains furent chauffés ; on les

environna de jardins dans l'étendue desquels on réserva seulement quelques places pour l'équitation, la course et la natation. Chez les Romains, la gymnastique n'obtint point l'honneur d'être convertie en institution nationale. On trouve, il est vrai, dès les premiers tems de cette nation, quelques fêtes où la jeunesse s'exerçait à différens jeux; tels furent, par exemple, les *consualia*, que Romulus établit en l'honneur de Neptune. Il n'était point au pouvoir d'un peuple austère et qui n'estimait les choses qu'en raison de leur utilité, de donner à ses institutions les charmes répandus sur toutes celles de la Grèce. Lorsque les Romains eurent fait une haute fortune, leurs fêtes devinrent somptueuses comme celles des riches, mais le bon goût n'y présida jamais : il semble même que la barbarie des spectacles publics s'accrut à Rome avec l'opulence de cette reine du monde. Après que Trajan eut remporté, sur les Daces, une victoire éclatante, la joie fut si grande à Rome, que les fêtes y durèrent cent vingt-trois jours, pendant lesquels les combats d'animaux et de gladiateurs ne discontinuèrent point : on y vit paraître jusqu'à 10,000 hommes et 11,000 bêtes. Les paris s'y élevaient très-haut, comme en Angleterre, aux courses de chevaux. Que devait être un peuple stupidement orgueilleux, qui, sous la verge de ses tyrans, sous le fer de ses bourreaux, se disait encore maître du monde, et qui passait la plus grande partie de son tems à voir couler le sang humain? certes, il mérita sa destinée, et des maîtres tels que Tibère, Caligula et Néron.

Mais laissons-là ces Romains dégénérés, et revenons aux plus beaux tems de la république. Il y eut alors à Rome une gymnastique; mais elle fut sérieuse comme la nation : c'était une école de soldats. On s'y exerçait à la course comme en Grèce; on montait à cheval, on nageait; on ne songeait nullement à rien faire avec grâce; on atta-

chait beaucoup plus de prix à l'emploi de la force. Les jeunes gens s'accoutumaient à porter de lourds fardeaux, à fournir une longue carrière, à manier des armes pesantes. La jeunesse, échauffée par ces exercices violens, courait vers le Tibre et s'y plongeait sur-le-champ ; ce fait doit attirer l'attention des médecins. L'instruction du soldat comprenait alors beaucoup de choses, qui aujourd'hui ne paraissent pas aussi importantes que la tenue militaire, le soin de l'uniforme et autres menus détails : on voulait surtout que chaque recrue s'exerçât long-tems à *combattre au poteau* (dimicare ad palum), avec une épée courte et large dont les soldats de César firent un si terrible usage contre les troupes de Pompée, à la bataille de Pharsale.

La chute de l'empire romain et l'invasion des barbares furent comme un second déluge qui fit disparaître, pour long-tems, des connaissances acquises par des siècles de civilisation. Le torrent dévastateur entraîna la gymnastique ; on ne la voit reparaître qu'avec les tournois. Cette institution chevaleresque ne pouvait demeurer long-tems étrangère aux grâces, quand même elle ne les aurait pas connues dès son origine : l'adresse n'y était pas moins nécessaire que la force, et, si elle ne remportait pas le prix, elle en était au moins dédommagée par les suffrages des dames. Ces jeux étaient peut-être une tradition des exercices militaires des Romains, modifiés suivant les goûts des peuples qui les adoptèrent. Ce fut au neuvième ou dixième siècle que l'on vit le premier tournoi en France ; ce qui ferait penser que les Francs en apportèrent dans les Gaules quelques notions confuses. Cependant plusieurs auteurs, et notamment le célèbre Herder, affirment que les tournois sont un divertissement arabe transporté en Europe. Cette opinion est peu vraisemblable, quoique l'esprit militaire, la franchise et la générosité des Sarrazins ne la contredisent point. Peut-être même l'invasion de l'Es-

pagne par les Maures, et les établissemens de ces peuples en Sicile et en Italie, contribuèrent-ils efficacement à orner de quelques vertus la chevalerie dont l'établissement ne fut, dans le vrai, qu'une ligue offensive et défensive des oppresseurs contre les infortunés dont ils redoutaient le désespoir. De plus, la magnificence mauresque, les arts que ces Africains avaient rapportés à l'Europe devenue barbare, leurs connaissances, leur poésie, devaient rehausser l'éclat des fêtes, embellir les tournois, s'ils les avaient trouvés établis. Comme les Arabes étaient dépositaires des richesses littéraires de l'ancienne Grèce, ils avaient sans doute profité de ce qu'ils y avaient appris sur les jeux gymnastiques, et pouvaient les imiter en tout ce qui n'était pas contraire à leurs mœurs et à leur religion : les Européens n'avaient point d'autres modèles que les Romains, auxquels ils furent long-tems soumis, dont ils parlaient la langue, dont ils avaient adopté la législation et presque tous les usages. Les tournois de Grenade et de Cordoue eurent donc une élégance, des ornemens de bon goût, dont le nord de l'Europe n'avait encore aucune idée. En France et en Allemagne, les armes ne furent pas toujours courtoises; la lice fut quelquefois ensanglantée. Plusieurs chevaliers perdirent la vie dans un tournoi par lequel on célébrait l'avénement de Conrad Ier au trône impérial; Albert de Brandebourg, surnommé l'Achille, se présenta, dit-on, jusqu'à onze fois avec des armes de guerre à ces divertissemens pacifiques, les transformant ainsi en de véritables combats.

Les usages et les règles des tournois ne furent d'abord confiés qu'à la tradition. En 1066, Godefroy de Preuilly les recueillit, les rédigea, leur donna la forme d'un code, qui fut généralement adopté. Mais ces lois, librement consenties, furent peu respectées; elles n'empêchèrent point l'institution de dégénérer au point que l'empereur pro-

hiba les tournois dans ses états, et que le Pape lança contre eux les foudres de l'église.

Arrêtons-nous encore un moment sur la comparaison des jeux gymnastiques des Grecs, des combats que les Romains nommaient des *jeux*, et des tournois du moyen âge. Chez les Grecs, les exercices publics qui faisaient partie des fêtes étaient conformes à l'esprit de la religion nationale, et dirigés par l'amour du beau : ils étaient une partie essentielle des cérémonies religieuses; on les regarda comme *sacrés* (ἱεροί). Rien n'y était cruel ni de mauvais goût, et si la lutte et le pugilat exposaient les athlètes à quelques blessures, c'était contre l'intention et le but de l'institution. Aux Jeux Olympiques, un athlète n'était admis dans l'arène qu'après avoir juré sur l'autel de Jupiter, sur les entrailles encore fumantes des victimes, qu'il épargnerait son adversaire, et prendrait soin que ses coups ne fussent point mortels. A Rome, les jeux du cirque étaient d'affreux combats où le sang devait couler et des hommes périr dans les angoisses d'une agonie habilement prolongée. Les femmes assistaient à ces massacres ainsi qu'aux tournois, où elles étaient placées plus convenablement, et qui souvent même étaient un hommage offert à quelques belles par de galans chevaliers. En Grèce, il fut long-tems défendu aux femmes, sous peine de mort, de se présenter aux Jeux Olympiques.

Les tournois subirent la destinée de la chevalerie ; ils déclinèrent et tombèrent avec elle. L'une des causes de cette révolution n'a pas été appréciée comme elle devait l'être : on a bien connu les effets de l'invention de la poudre, de la supériorité que l'infanterie recouvra peu à peu dans les armées, des progrès de la tactique; mais on n'a pas aussi bien jugé du pouvoir de la religion mieux comprise, de l'influence du savoir, allié naturel de toute religion bienfaisante. En effet, on devait apercevoir, avant tout, l'action

des causes matérielles : elle tombe sous nos sens, se rend visible, et, pour ainsi dire, palpable ; au lieu que l'action des causes morales est secrète, et ne se manifeste qu'aux observateurs très-attentifs.

Les terribles effets de la poudre avaient fait renoncer aux armes défensives ; la cotte d'armes et l'écu étaient relégués dans les garde-meubles des châteaux. Ce fut alors qu'on vit paraître un nouvel art, un nouvel exercice gymnastique, l'escrime. On ne peut fixer avec quelque exactitude l'époque de cette sorte d'invention, ni celle de ses progrès successifs : tout ce que l'on sait, c'est que les premiers traités de l'escrime sont du seizième siècle. Les premières écoles où cet art fut enseigné publiquement furent ouvertes en Italie ; mais bientôt elles se répandirent dans toute l'Europe, et quelques-unes furent très-renommées, principalement en Allemagne. On y introduisit une sorte de *bottes* que les Allemands ont nommées *feststossen* (bottes fermes), et des positions du corps qui n'étaient point connues dans les autres écoles : ces différences subsistent toujours. L'épée à deux mains fut totalement abandonnée, quoique les traités enseignent encore à s'en servir. On ignore pourquoi le sabre droit s'est maintenu en Allemagne, principalement parmi les populations d'origine slavone, quoique l'arme de la cavalerie soit le sabre courbe.

L'art moderne de l'équitation s'est propagé en même tems que celui de l'escrime, mais il paraît beaucoup plus ancien. Les Romains introduisirent des voltigeurs dans leurs cirques ; ils les nommaient *desultores*. Cependant il paraît constant que l'art, tel que nous l'avons, est moderne, et que c'est en France qu'il a fait les progrès les plus remarquables. Dans les salles d'armes du moyen âge, on enseignait le maniement de la dague, et même du couteau, sorte d'escrime dont les Hollandais faisaient beaucoup de

cas. L'homme qui voulait faire preuve d'adresse, dans cet exercice, entrait dans une taverne à l'heure des repas, prenait un couteau et le fichait dans la porte : c'était une manière de défier les assistans ; arracher le couteau, c'était accepter le défi. La lutte fut aussi de mode, à la même époque, et fit partie des spectacles publics aux jours de fêtes. Des traités spéciaux furent composés pour les amateurs de ces exercices. L'art de boxer eut dès-lors des règles, des doctrines, une théorie dont l'application était enseignée par d'habiles instituteurs. Le fameux peintre Albert Durer composa un ouvrage intitulé : *Armorum tractandorum meditatio Alberti Dureri, anno* 1412. Parmi les armes dont l'auteur s'est occupé, les couteaux ne sont pas oubliés. Cet ouvrage très-curieux n'a pas été imprimé ; le manuscrit appartient à la bibliothèque de la Madelaine, à Breslaw.

La première école d'équitation, où l'on ait enseigné l'art moderne, fut établie à Naples. Ce fut sous le règne de Henri VIII que l'Angleterre fit la même acquisition. Les autres exercices n'avaient point d'école spéciale ; mais, dans plusieurs lieux de l'Europe, et principalement en Suisse, on en sentait l'importance, on essayait de les introduire ou d'y suppléer. Quelques villages suisses eurent des lutteurs qui allaient défier ceux des villages voisins. Dans le duché de Mecklenbourg, à certains jours de fête, de jeunes filles en robes très-légères s'exercent à la course, comme dans l'ancienne Grèce.

Ce n'est que dans les très-grandes villes et de notre tems, que l'on a établi des écoles de natation. Quant aux joutes sur l'eau, elles remontent jusqu'au moyen âge, où elles eurent plus de vogue qu'elles n'en conservent aujourd'hui. On voit sans peine que le public ne prend plus qu'un très-faible intérêt à un exercice dont les applications utiles ne se présentent point à la pensée, et ne peuvent

avoir lieu que très-rarement, dans des circonstances que l'on ne peut assigner.

Il faut en convenir : si les exercices gymnastiques sont tombés en désuétude, depuis près de deux siècles, on doit s'en prendre aux amusemens moins virils qui ont été plus goûtés, aux théâtres, aux bals, etc. On a cependant conservé l'équitation, l'escrime, la danse, mais seulement pour les personnes *comme il faut*; ces plaisirs ne pouvaient être populaires, et ils furent plus exclusifs pour la caste privilégiée, à mesure que le peuple était placé plus bas, et cette caste plus haut. En Angleterre, où la distance entre les rangs sociaux ne fut jamais aussi grande que sur le continent, il y eut aussi moins de différence entre les usages et les divertissemens de la noblesse et ceux du peuple : les exercices gymnastiques auxquels on n'avait pas renoncé n'y furent point le partage exclusif des nobles.

L'histoire du pugilat chez les modernes est encore à faire. En Angleterre même, terre classique de cet exercice depuis qu'il a recouvré quelque célébrité, il n'est peut-être plus tems de retrouver son origine et de suivre ses progrès. Les Grecs avaient deux sortes de combats à coups de poings : Virgile a décrit la première dans l'*Enéide*; c'était le ceste. Quelquefois les athlètes armaient leurs mains de gantelets qu'ils nommaient *sphæromachia* : il paraît que cette manière de frapper fut moins usitée que l'autre; on préféra les armes naturelles, toujours prêtes et plus favorables à l'adresse : mais, dans l'une et l'autre sorte de combat, l'adresse assurait la victoire, et par conséquent il fallait un apprentissage et un enseignement. Il en faut aussi pour l'exercice du bâton, encore plus répandu dans certaines parties de la France que les combats à coups de poings ne le sont en Angleterre.

Les modes contribuèrent peut-être beaucoup à la décadence de la gymnastique. Comment, par exemple, s'exer-

cer à la lutte avec des cheveux frisés et poudrés, et lorsque la tête est coiffée d'une perruque? Le long règne de cette mode bizarre aurait fait perdre jusqu'au souvenir d'une grande partie des jeux gymnastiques, si les auteurs classiques ne les avaient rappelés continuellement à la mémoire.

Ce fut dans le cours du dernier siècle que l'éducation parvint à s'affranchir par degrés du joug de la routine, et à suivre une meilleure direction. La pensée avait rompu ses liens, et refusait de reconnaître comme vrai, juste et utile ce que la raison n'approuvait point. On sentit qu'il fallait perfectionner à la fois toutes les facultés de l'homme; la gymnastique fut remise en honneur. Salzmann, ecclésiastique allemand, établit la première école de cet art dans la Thuringe, vers la fin du dix-huitième siècle : il y mit un maître d'exercices très-habile et très-instruit, Gutsmuth, auquel on doit un ouvrage qui est le résumé des leçons qu'il donnait à ses élèves. Quoique l'on ait publié, depuis, plusieurs autres ouvrages sur le même sujet, le traité de Gutsmuth n'a rien perdu de sa réputation. Ce professeur exerçait ses élèves à courir, grimper, sauter, nager, etc. Son école fut très-fréquentée, et méritait de l'être : on a compté 344 élèves distingués, qu'il forma dans l'espace de 32 ans : ces élèves étaient de différentes nations, et trois appartenaient à des familles royales. On a remarqué aussi que la mort ne lui enleva pas un seul de ses écoliers. Sept ou huit familles s'étaient mises sous sa direction ; tant on estimait ses préceptes d'hygiène! De tous les enfans qui naquirent dans ces familles, trois seulement succombèrent aux dangers du premier âge; deux de ceux-ci n'avaient pas atteint leur première année.

L'école de Gutsmuth était un beau modèle; cependant elle n'eut qu'un très-petit nombre d'imitateurs. Le pouvoir des vieilles habitudes n'était pas encore assez affaibli, le des-

potisme des modes absurdes subjuguait toujours les cours et les villes, et d'ailleurs on redoutait les innovations. Il fallut donc ajourner la restauration de la gymnastique à une époque moins défavorable.

L'invasion de l'Allemagne par les armées françaises amena cette époque. Dès que le poids du joug étranger se fit sentir, l'esprit patriotique se ranima partout, et ce fut en Prusse qu'il manifesta le plus d'ardeur, fait qui n'a point échappé aux observations de Walter Scott. L'indépendance germanique était le vœu de tous les cœurs, le sujet de tous les entretiens, en tout tems et en tous lieux. On sentait qu'il n'était pas encore possible de se débarrasser des Français par la force des armes : il fallait que le peuple allemand devînt capable de cet acte de vigueur ; il fallait qu'une éducation nouvelle lui rendît les vertus qui attachent à la patrie, remplissent les cœurs de son amour, inspirent le courage de se dévouer pour elle. Cette généreuse entreprise ne parut pas inexécutable. Peu de tems après le traité de Tilsitt, une Société se forma, devint bientôt nombreuse, influente, et fut l'origine de la fameuse *Confédération de la vertu* (Tugendbund). Cette dénomination lui fut imposée par la reconnaissance publique ; dans son institution elle prenait le titre de *Société pour l'avancement des sciences morales*. Son but principal était de cultiver et de répandre les connaissances sans lesquelles il n'y a point de liberté politique ; de rapprocher, par le sentiment des intérêts de la commune patrie, les diverses classes de l'état que l'imprudent orgueil des nobles avait révoltées ; de rétablir l'union si nécessaire dans les circonstances pénibles où l'on se trouvait. La bataille d'Iéna fit voir que la force d'une monarchie ne peut être que celle de la nation toute entière, et qu'une noblesse ignorante et fière est d'un bien faible appui pour la sûreté des états. La Société avait en même

tems d'autres vues non moins dignes d'estime ; elle se proposait de venir au secours des familles ruinées par la guerre. Des milliers de malheureux à soulager étaient continuellement sous ses yeux : elle fit un appel aux ames généreuses, et fut entendue. Des noms illustres vinrent grossir les listes de ses souscripteurs. Le célèbre de Stein faisait alors partie du ministère prussien ; il seconda la Société avec zèle, et consolida son existence par l'approbation royale : le monarque signa lui-même l'acte de sa constitution et le réglement qu'elle avait adopté. Ce n'était donc point une société secrète comme ses ennemis l'ont prétendu : ce reproche ne pouvait être fait, tout au plus, qu'à quelques-unes des sociétés affiliées, dont on n'a point connu le nombre ni remarqué l'influence.

Chaque membre de la *Tugendbund* choisissait la voie qui lui paraissait la meilleure pour arriver au but commun. L'un d'eux, homme très-instruit, fit des lectures publiques et des commentaires d'un ancien poëme allemand, composé au commencement du moyen âge ; il est intitulé : *Niebelungen-Lied.* On ne peut le comparer à l'*Iliade* sous le rapport de la versification et de l'harmonie du langage ; mais, quant au choix du sujet et à l'ordonnance du plan, aux caractères, aux descriptions de la nature, Homère est au-dessous du poëte allemand. Ces lectures ramenaient le goût des antiquités et de la langue germaniques, et ce goût rendait encore plus insupportable la présence de l'étranger qui venait imposer ses lois, sa langue, ses usages.

Frédéric-Louis Jahn, membre de la même Société, conçut un autre moyen d'agir sur l'esprit de ses compatriotes, et de les rendre capables de se soustraire au joug de la France. Il tira de l'oubli les exercices gymnastiques ; et il établit, en 1811, le premier *Turnplaz,* lieu disposé pour ces exercices. Il pensait qu'en fortifiant les corps, on parvien-

drait à rendre, en même tems, aux facultés de l'ame l'énergie que des mœurs efféminées leur avaient fait perdre, et que le luxe raffiné des Français aurait affaiblie même chez un peuple mieux préservé de cet excès de civilisation. Le luxe français avait envahi l'Europe avant les commotions politiques auxquelles on n'était nullement préparé : il fallait opposer, aux effets qu'il avait produits, une force morale très-active. Il y avait autant d'intérêts divers, isolés, et souvent opposés, autant de nations que de classes dans la population; il s'agissait de réunir ces élémens épars, et de recomposer une seule nation. On ne pouvait rien attendre de l'âge mûr : toutes les espérances reposaient sur la jeunesse ; elle fut le but de tous les efforts. Comme les jeux gymnastiques rapprochent toutes les classes de la société, on s'en servit comme d'un moyen de faire cesser leur isolement, de les accoutumer à s'entr'aider, de former, entre des jeunes gens de classes différentes, ces liaisons d'école que l'on conserve dans l'âge mûr, d'autant plus douces et plus durables, qu'elles sont fondées sur des sympathies naturelles. Les idées de M. Jahn sur l'influence de la gymnastique étaient précisément celles des législateurs de la Grèce : mais les exercices de Sparte et d'Athènes devaient subir quelques changemens pour qu'ils pussent convenir aux hommes de ce siècle. Le but de la gymnastique moderne était le même que celui des anciennes institutions; seulement il fallait y arriver par une route un peu différente. C'est ainsi que le célèbre restaurateur d'un art si utile rendait compte à ses auditeurs des motifs qui l'avaient déterminé à fonder son école.

M. Jahn plaça son établissement près de l'une des portes de Berlin, et il y réunit quelques jeunes gens de cette capitale. Ses vues, sur la forme et les développemens qui pourraient assurer le succès de la gymnastique moderne, n'étaient pas encore fixées; il avait besoin de quelques es-

sais, et pensait avec raison que la forme serait d'autant meilleure, qu'elle serait plus d'accord avec les goûts de la nation, et que les développemens spontanés seraient les plus heureux et les plus étendus. Les expériences se multiplièrent ; elles furent soigneusement discutées, et, au bout de deux ans, on eut un système complet de *Turnkunst*, nom allemand de la gymnastique moderne. Le lieu d'exercice était ouvert à la vue de tout le monde : aux jours de congé, les écoliers y étaient admis après midi, et ils s'y portaient en foule.

La guerre fit suspendre, pendant quelque tems, les travaux des professeurs et les plaisirs des élèves ; mais, à la paix, les exercices recommencèrent. Les écoles de gymnastique furent multipliées, non-seulement en Prusse, mais dans toute l'Allemagne, les états de l'Autriche exceptés. On n'y cherchait d'abord qu'une manière agréable et salutaire d'occuper quelques momens de loisir ; on vit bientôt que ces établissemens étaient des pépinières de patriotisme. Pendant les dernières guerres, elles fournirent des compagnies d'une bravoure à toute épreuve : à la paix, cette jeunesse rentra dans les écoles, pleine d'enthousiasme pour la cause nationale, et parvint aisément à inspirer le même sentiment à ceux qui n'avaient pas encore porté les armes. On s'occupait alors fortement, dans toute l'Allemagne, des moyens de consolider l'existence des États Germaniques. Cette idée est saisie avec ardeur par les gymnases : on y compose des chants patriotiques ; on les fait retentir partout ; on fait des voyages à pied pour se visiter, s'entretenir des intérêts communs. Les états contribuent, en partie, aux frais de ces courses ; le surplus est acquitté par des contributions volontaires. A l'imitation des anciens, on établit trois fêtes gymnastiques auxquelles on imprime un caractère national : la première est célébrée le 31 mars, jour de l'entrée des alliés dans Paris ; la seconde,

commémoration de la bataille de Waterloo, a lieu le 18 juillet; et la troisième le 18 octobre, jour de la bataille de Leipzig. Après les exercices, on se réunit le soir autour de grands feux allumés sur les hauteurs et dans les plaines, et la journée se termine au milieu des chants et des conversations amicales.

Mais le gouvernement bureaucratique de la Prusse ne vit pas long-tems de bon œil une institution qui pouvait former et diriger l'opinion publique, lui donner de la force, et devenir son organe. De nobles idées naissaient dans ces gymnases; elles remplissaient la tête et faisaient palpiter le cœur de la jeunesse qui les fréquentait : à mesure que le sentiment de la patrie devient plus énergique, le besoin de la publicité est aussi plus fortement senti. Le ministère eût voulu supprimer ces écoles, mais elles étaient défendues par des hommes puissans et qu'il fallait ménager; on se résigna donc à suivre les voies obliques dans lesquelles il est facile de tendre des piéges à un adversaire sans défiance, et de l'y faire tomber. La calomnie ne fut pas négligée : on fit circuler de misérables libelles contre les gymnases. Enfin le ministère eut un prétexte pour se débarrasser de ce sujet d'inquiétudes; il saisit avidement l'occasion que lui fournit l'assassinat de Kotzebue, par l'étudiant Sand : les gymnases furent supprimés, et Jahn emprisonné avec quelques-uns de ses élèves. On sait quelle fut la singulière destinée de l'estimable professeur; quoique reconnu et proclamé innocent, il n'en fut pas moins condamné à une détention de cinq ans. A peu près à la même époque, le colonel Amoros transportait la gymnastique en France, et formait son établissement à Paris.

En 1824, les persécutions des *libéraux* avaient recommencé avec un redoublement de violence. Le professeur Vœlker, qui exerçait paisiblement la jeunesse dans son

gymnase en Suisse, fut forcé de quitter le continent et chercha un asile en Angleterre. Il fut le fondateur du premier établissement gymnastique à Londres ; il eut du succès et des imitateurs.

Peu de tems après, un autre Suisse, le capitaine Clias, vint aussi en Angleterre avec de fortes recommandations du duc d'York et du duc de Wellington. Ses deux protecteurs exécutèrent le projet qu'ils avaient formé pour l'instruction des soldats anglais : sous leurs auspices, le capitaine Clias établit un vaste gymnase à Chelsea, dans l'édifice où les enfans des soldats sont élevés aux frais de l'état. Lorsque ce nouvel établissement fut en activité, le professeur prit la plume, rédigea ses leçons et les publia. Son livre est clair et court, mais on n'y trouve rien qui ne soit aussi dans le traité du docteur Jahn, et beaucoup de choses que ce traité contient ne sont point dans l'ouvrage du capitaine. Cet ouvrage est une compilation faite par un homme judicieux, qui profite habilement de ce qui est bon et bien fait, sans avoir la prétention de le présenter sous une forme nouvelle. Il a fait de nombreux emprunts à Jahn, et son chapitre sur la natation est la traduction littérale d'une brochure publiée en 1818, par un officier prussien d'une haute distinction et qui a rendu de très-grands services aux alliés dans la dernière guerre contre Napoléon. Ce général est très-instruit de tout ce qui concerne la gymnastique ; on lui doit l'invention d'une manière d'enseigner à nager, qu'il mit lui-même en expérience dans l'école de natation qu'il établit à Berlin en 1817. Sa méthode a traversé l'océan ; on en fait usage à Boston, dans une très-bonne école que cette ville possède depuis peu.

Parmi les disciples du docteur Vœlker, on compte quelques dames de haut rang, auxquelles il enseigna des exercices convenables à leur sexe. Dès que le public en fut instruit, la mode s'empara de cette nouveauté : ces exer-

cices furent offerts aux nombreuses prosélytes qui voulurent y prendre part ; les établissemens furent multipliés ; des livres furent imprimés pour guider les instituteurs et les élèves. On imagina qu'un nouvel art venait d'être créé : il fallait un nom pour le désigner ; on adopta celui de *Callisthénie*. Il ne sera pas superflu d'examiner quels sont les titres de la prétendue découverte, et s'il était indispensable de créer un mot pour la désigner spécialement et la distinguer de la gymnastique ordinaire. S'il peut être utile de faire une distinction entre ces différens exercices et de l'annoncer par une nomenclature, ce n'est pas du sexe, mais de l'âge qu'il faut tenir compte.

La gymnastique est maintenant assez répandue dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde, pour que l'on puisse résumer, et présenter sous un point de vue général, les observations sur l'influence qu'elle exerce et qu'elle éprouve en raison des lieux, des hommes, des formes de gouvernemens, etc. En Angleterre, ses progrès ont surpassé les espérances de ceux qui l'y avaient portée. En Allemagne, lieu de sa résurrection, elle s'améliore de jour en jour : la Bavière et le royaume de Wurtemberg n'ont jamais cessé de la traiter favorablement. La Prusse même commence à s'adoucir à son égard, et permet, à certaines conditions, l'ouverture de nouveaux gymnases. Aux États-Unis, un disciple de Jahn avait introduit la gymnastique à Northampton, comme nous l'avons dit. Dans la même année, le docteur Follen, secondé par plusieurs habitans de Boston, formait dans cette ville un établissement très-digne des succès qu'il a obtenus. Peu de tems après, la ville de Providence eut son gymnase, et plusieurs autres suivirent son exemple. L'école militaire de West-Point adopta les exercices gymnastiques les plus convenables à sa destination. A New-York, le professeur Griscom associa les jeux de l'ancienne Grèce à l'instruction que reçoit la

jeunesse dans l'excellente école à laquelle il est attaché. Ainsi les épreuves auxquelles il fallait soumettre cette institution, renouvelée après tant de siècles d'oubli, peuvent être regardées comme complètes ; voyons quel en a été le résultat.

Des observateurs ont vu les établissemens gymnastiques du continent européen, de l'Angleterre et de l'Amérique : ils leur reprochent un inconvénient assez grave; c'est qu'ils ne sont considérés que comme des lieux destinés à la jeunesse des *écoles*. L'homme fait cesse de les fréquenter, et perd le goût de ces exercices qui plaisaient tant à son adolescence. Ce changement est, en quelque sorte, approuvé par la raison : l'homme fait éprouve le besoin d'exercer son esprit en même tems que son corps, au lieu que l'enfant laisse volontiers son intelligence en repos lorsque son corps est en mouvement. Dans un pays où la gymnastique serait considérée depuis long-tems comme une partie essentielle de l'éducation, les exercices devraient être divisés en deux classes : la première serait la part de l'enfance, de l'adolescence, et même de la jeunesse jusqu'à seize ou dix-sept ans. Les enfans de six ans y seraient admis, et, au-dessous de cet âge, les médecins auraient à résoudre cette intéressante question : quels sont les jeux les plus propres au premier âge pour fortifier la santé, développer le corps sans nuire à la naissante intelligence, et même, s'il est possible, en aidant ses progrès ?

Les exercices de la seconde classe conduiraient le jeune homme jusqu'à l'âge viril, et seraient goûtés long-tems encore après cette époque de la vie. On comprend, dans cette classe, la voltige, la lutte, l'équitation, l'art de conduire un char, l'escrime de l'épée et du sabre. Arrêtons-nous un moment sur ce dernier exercice, plus digne peut-être qu'aucun autre de prendre rang parmi les arts. Il n'y en a point qui exige autant de présence d'esprit, de pres-

tesse et de sûreté dans le mouvement de tous les membres; on n'y réussit point sans une extrême finesse de tact et un coup-d'œil encore plus rapide et plus juste que celui du chasseur. Il est donc un moyen très-efficace de perfectionner toutes ces éminentes facultés corporelles : il ne suffit point, pour lui rendre justice, de dire que son but et ses résultats sont beaux, il faut ajouter qu'ils sont *nobles*. Si on le compare à l'art de l'équitation, si justement estimé, et dans lequel l'homme ne cesse de faire des progrès que lorsque ses facultés commencent à décliner, on sera bientôt convaincu que l'escrime, considérée comme exercice gymnastique, doit réellement occuper le premier rang. Elle exerce beaucoup plus l'intelligence, le coup-d'œil observateur, l'homme tout entier, que ne peut le faire l'art de l'écuyer porté au plus haut degré de perfection : l'objet de ses études est l'homme même, au lieu que l'écuyer n'observe que le cheval, sous un seul aspect. Il n'est pas rare de rencontrer des écuyers très-habiles dont l'esprit a contracté l'habitude de rester en repos : il serait intéressant d'étendre ces remarques aux maîtres les plus célèbres dans l'art de l'escrime. Si l'on interroge l'histoire, elle est toute en leur faveur, et cite des noms illustres, des poètes, des artistes ; on y trouvera Léonard de Vinci, le Tasse, qui, plusieurs fois, mit en fuite trois agresseurs, et dont on a dit :

> Colla penna e colla spada
> Nissemo vole quanto Tasso.

Le père de ce poète immortel n'était pas moins habile que son fils dans l'art de l'escrime. Le nom d'Albert Durer et de plusieurs autres artistes renommés est aussi sur la même liste.

Les exercices de la lutte, de l'équitation et de la vol-

tige sur des chevaux vivans n'ont reparu que vers la fin du seizième siècle ou au commencement du dix-septième. La lutte ne convenait guère à une époque où les mouvemens réputés gracieux et *de bonne compagnie* avaient seuls le droit de plaire. L'équitation était proscrite à la fois par les moralistes comme faisant contracter des habitudes de mollesse, et par les médecins qui lui reprochaient de n'être pas un exercice suffisant pour les jeunes gens bien constitués. On lui eût préféré la course ou les longues marches, exercices réels et d'une utilité qui ne peut être méconnue. Mais l'équitation devait précéder la voltige, et, par cette raison, ce dernier exercice ne put être en vogue qu'assez tard, après une suite de révolutions dans les idées et dans les habitudes. L'art du cocher avait besoin aussi, pour acquérir un peu d'estime et de vogue, que de grands changemens fussent opérés dans les mœurs, et qu'il ne fût plus flétri par les préjugés. Cependant, à l'exemple des anciens qui lui décernaient des couronnes aux Jeux Olympiques, on pourrait joindre celui des peuples modernes qui ont reconnu son utilité, ses difficultés, et qui pensent qu'on ne déroge point en le pratiquant. Au reste, la mode a converti, à cet égard, des hommes qui eussent opposé au bon sens une résistance opiniâtre : aujourd'hui l'*homme comme il faut* ne dédaigne plus de montrer son habileté dans l'art de conduire un élégant cabriolet, un tilbury, un landaw, etc.

Comme les gymnases sont d'autant plus utiles qu'ils sont plus grands et qu'ils réunissent un plus grand nombre de personnes à leurs différens exercices, les gouvernemens dirigés dans les intérêts des nations n'ont rien de mieux à faire que de se charger de la construction, de la surveillance, et, en quelque sorte, de la direction des gymnases consacrés à la première classe d'exercices. La seconde classe n'a pas besoin des secours ni de l'intervention de l'autorité

publique; il lui convient, il est conforme à sa dignité, et, par conséquent, à ses vrais intérêts, de suffire à ses dépenses, et d'exercer sur elle-même la surveillance d'une saine raison. Mais revenons encore sur les établissemens publics destinés aux exercices de l'enfance et de l'adolescence : c'est là que les gouvernemens peuvent manifester leurs vues paternelles, leur prévoyance, leur sagesse. Que chaque ville ait son gymnase, car cette école réunira la population de toutes les autres, depuis l'enfant qui apprend à lire jusqu'au jeune homme prêt à entrer dans la vie civile. Qu'un instituteur soit attaché à chacun de ces établissemens, qu'on lui accorde un salaire convenable, qu'on lui adjoigne des aides, lorsque le nombre des élèves l'exigera : il n'en faut pas un grand nombre; deux ou trois surveillans au plus suffisent pour un millier d'élèves. C'est ici que l'enseignement mutuel déploie ses ressources, et les moniteurs ne manqueront point. Comme les jeunes écoliers ne se réuniront que deux fois par semaine dans ces gymnases, rien n'empêchera que le même local ne serve aussi pour les exercices de la seconde classe.

Les Grecs et les Romains avaient plusieurs sortes de jeux de balle ou de ballon, auxquels il est probable que l'on destinait le lieu nommé *sphæristerium* dans les gymnases. Ces jeux plaisaient tant aux Romains, qu'ils remplacèrent les cirques de leurs maisons de campagne par des *sphæristerium,* imités des Grecs. Au reste, nous ne savons que très-peu de chose sur cette sorte d'exercices chez les anciens; mais ce que leurs écrivains en ont dit fait soupçonner qu'à cet égard l'Allemagne est beaucoup plus avancée que Rome et Athènes ne le furent aux tems de leur plus grande prospérité.

Le jeu de barres, où l'on fait des prisonniers, est moderne. Né en France ou en Suisse, d'où il a passé en Allemagne, il mérite une place distinguée parmi les exercices

gymnastiques. Il occupe plus que la simple course; ses formes sont variées : il plaît aux spectateurs aussi bien qu'aux deux troupes qui se font cette petite guerre.

Si nous insistions encore sur l'extrême utilité de la gymnastique pour le perfectionnement de l'homme, nous insulterions à la raison de nos lecteurs. En regardant cette vérité comme démontrée, il s'agit d'en faire les applications dont chaque société est susceptible, dans l'état où elle se trouve, en attendant qu'il lui soit possible de faire plus ou mieux, et de mettre graduellement en pratique tous les moyens d'amélioration qui dérivent d'une éducation plus parfaite. Dans les monarchies, l'autorité publique se charge ordinairement de tout créer, instituer, administrer : elle est non-seulement le principal moteur, quelquefois elle est le seul qui puisse imprimer à la nation un mouvement efficace et durable. C'est donc du monarque que les sujets doivent attendre le bienfait des institutions gymnastiques. Dans les pays libres, l'impulsion vient des citoyens : le gouvernement laisse faire, protège et dirige vers la plus grande utilité publique. Aux États-Unis, la gymnastique est fondée, mais ses progrès sont peu rapides; et tous les états de l'Union n'y participeront que très-lentement, si l'on ne trouve quelque moyen d'accélérer la transmission, au sud et à l'ouest, des résultats constatés par l'expérience des états du nord. Une des meilleures voies de propagation, dans les cas dont il s'agit, ce sont les fêtes commémoratives; et certes les États-Unis ne manquent point de motifs pour en établir. Afin de donner une idée de ce que ces fêtes pourraient être en Amérique, voyons, d'après le récit d'un témoin oculaire, comment on célèbre, en Prusse, l'anniversaire du combat de Gross-Beeren, village à neuf milles de Berlin, où les Français, commandés par le général Regnier, furent battus par le général Bulow et le prince royal de Suède, le 23 août 1813, le jour même

où Napoléon annonçait à son armée que le maréchal Oudinot allait rentrer dans la capitale de la Prusse.

« Le 22 août, tous ceux qui voulaient prendre part à la fête se réunirent au gymnase, dans l'après-midi. Nous partîmes, sous la conduite du docteur Jahn, et nous prîmes la route de Gross-Beeren ; l'air retentissait de nos chants patriotiques. Arrivés dans le village, chacun s'y logea comme il put : un coin dans une cabane, une botte de paille pour notre lit, voilà tout ce qu'il nous fallait ; et même plusieurs d'entre nous se passèrent de cette sorte de luxe. On pense bien que cette jeunesse n'était point silencieuse, quoiqu'il y eût aussi dans la réunion un bon nombre de personnes plus âgées, et même des hommes graves. On eut, pour souper, des pommes de terre, du pain et du beurre, seuls alimens que l'on put trouver dans le village : cette frugalité ne déplut à personne. Dès le matin, les meilleurs chanteurs étaient réunis, et réveillèrent leurs camarades au bruit de leurs chants ; les dormeurs, dont le sommeil ne pouvait céder qu'à des moyens plus énergiques, ne tinrent point contre le bruit des cors : enfin, tout le monde fut sur pieds, tous les chanteurs étaient réunis ; des chansons, composées pour la circonstance, furent entonnées. Vint le déjeuner ; il était composé seulement de pain et de lait. Le champ de ce combat immortel était sous les yeux de l'assemblée : elle s'y transporta, le visita dans tous les sens, y reconnut la position des combattans, les mouvemens des deux armées ; des boulets furent déterrés, etc. : on revint ensuite pour assister au service divin qui fut célébré en plein air. Alors des tentes furent dressées, des baraques furent construites, et les marchands se mirent à débiter les provisions dont ils étaient bien munis. Des relations du combat furent distribuées, lues à haute voix, expliquées, commentées. Le

dîner vint : après le dîner, les exercices gymnastiques commencèrent au milieu d'une enceinte de spectateurs accourus de Berlin. On débuta par une course générale : toute la jeunesse, disposée sur une seule ligne, partit au signal, et fournit sa carrière. Pour les autres exercices, on se forma en quadrilles qui parurent successivement, ou en concurrence, comme aux tournois. A six heures, on se mit en route pour retourner à Berlin. Les chants, les jeux, les conversations intéressantes, rendirent le retour aussi agréable que le départ l'avait été. On revenait, pénétré d'une profonde reconnaissance pour les défenseurs de l'indépendance nationale, avec la ferme résolution de ne jamais perdre ce qu'ils nous avaient conservé. »

On reprochera peut-être aux solennités de cette espèce d'offrir à l'imagination de la jeunesse, sous l'aspect le plus propre à exciter l'enthousiasme, les combats sanglans, les ravages de la guerre, les funestes lauriers achetés si chèrement par les vainqueurs, et qui plongent les vaincus dans le deuil et la misère : on invoquera l'autorité d'une religion de miséricorde et de paix, et l'on n'aura pas de peine à prouver que ses divins préceptes sont peu d'accord avec l'esprit militaire que l'on s'efforce d'entretenir ou même d'exciter. Cette discussion est celle de la légitimité de la guerre, sur laquelle on a prononcé depuis long-tems. Aimer sa patrie, c'est la préférer à tout, et par conséquent repousser ce qui lui nuit, combattre ceux qui l'attaquent, et briser le joug qu'on lui présente : que signifierait une autre manière de l'aimer? Il n'est pas au pouvoir d'un Américain de ne pas sentir un peu d'aversion pour tout Anglais, lorsqu'il lit l'acte de déclaration de l'indépendance, et qu'il pense au sang qui a cimenté, sur les champs de bataille, l'heureuse et noble liberté dont il jouit. Ses devoirs lui sont tracés par l'exemple de ses

ancêtres : il l'apprend dans l'histoire de son pays; et l'esprit des fondateurs de la république se transmettra de génération en génération, ainsi que l'esprit du véritable christianisme, essentiellement d'accord avec tous les sentimens généreux, et, partant, avec l'amour de la patrie.

Pourquoi donc la jeunesse américaine serait-elle privée de ces divertissemens patriotiques, si chers à son âge, si conformes aux dispositions de son cœur? Les batailles de Bunker-Hill et de la Nouvelle-Orléans, la prise de Cornwallis, etc., sont des événemens dont le souvenir fera, dans tous les tems, une impression très-forte et très-utile à la patrie. S'agit-il de célébrer d'éclatans succès obtenus sur mer? Qu'on imite les Athéniens, qui consacrèrent, par une fête annuelle, le jour où leur flotte fut victorieuse à Salamine. L'histoire n'a pas assez de vie dans les livres : qu'on la ranime, qu'on lui rende le mouvement; elle échauffera les cœurs, perpétuera le dévouement à la patrie, et les prodiges qu'il est en état d'opérer.

Terminons par quelques remarques sur la gymnastique médicale dont les anciens auteurs ont beaucoup plus parlé que de celle des hommes en bonne santé. Galien en a traité assez au long dans son ouvrage *de sanitate tuenda*; mais, parmi les modernes, aucun médecin n'a traité de nouveau le même sujet avec les développemens qu'il exige. On n'ignore point cependant que certains exercices peuvent faire cesser des maux d'estomac : la médecine fera sans doute d'autres applications non moins heureuses. Mais, pour cultiver avec succès cette partie de l'art de guérir, il ne suffit point de consulter les anciens, dont les préceptes doivent être modifiés, adaptés à nos mœurs, mis au niveau des connaissances acquises. Nos maladies même ont peut-être subi quelques transformations, et ne cèderaient plus aussi sûrement aux remèdes qui eurent autrefois le pou-

voir de les guérir. Exceptons de cette révision générale les écoles de natation, telles qu'on en voit aujourd'hui à Berlin, à Paris, à Vienne, à Boston ; il n'est pas nécessaire de chercher de meilleures dispositions de l'emplacement destiné à cet exercice, pour les malades aussi bien que pour ceux qui ne le sont point. Espérons que ces précieux établissemens seront multipliés, quand même les autres exercices gymnastiques seraient accueillis avec indifférence : le besoin de celui-ci serait mieux senti, si l'on formait une liste exacte de tous les individus qui se noient chaque année, faute d'avoir appris à nager (1).

(*American Quarterly Review.*)

(1) NOTE DU TR. La gymnastique médicale fait partie, en Angleterre, de ce que l'on nomme l'art du *dresseur*, ou moyen de guérir les maladies par le régime. Voyez, à cet égard, l'article spécial inséré dans notre 27e numéro, pag. 132.

Histoire Contemporaine.

JOSEPH BONAPARTE (1).

Joseph-Napoléon Bonaparte est né à Corte, dans l'île de Corse, en 1768. Son père, député par les états de cette province, à Paris, l'amena sur le continent et le plaça au collége d'Autun, en Bourgogne, où il fit ses études avec beaucoup de distinction. Il se destinait au service militaire; mais il céda à la dernière volonté de son père, mort à Montpellier, à la fleur de son âge, et retourna, en 1785, dans son pays natal. En 1792, il se trouvait membre de l'administration du département dont le fameux Paoli était président.

Les Anglais profitant des troubles de la France, s'étant rendus maîtres de l'île, Joseph se retira sur le continent, et s'y maria, en 1794, à l'une des filles de M. Clari, mort en 1791, l'un des plus riches capitalistes de Marseille. Il joignit ses sollicitations à celles de ses collègues du département, dont quelques-uns étaient devenus membres de la Convention, pour obtenir les secours nécessaires, et chasser

(1) Note du Tr. Cette notice sur Joseph Bonaparte, frère d'un grand homme, et qui est lui-même un homme aimable et spirituel, est tirée d'un recueil périodique des États-Unis. On suppose généralement, en Amérique, que c'est le héros de cette histoire, qui en est aussi le rédacteur. Quoi qu'il en soit, elle se distingue par un ton de simplicité et de candeur, qui offre une analogie remarquable avec la grâce simple et l'aménité ordinaire de sa conversation. Elle contient, d'ailleurs, des révélations curieuses sur plusieurs circonstances mal connues des événemens dont il y est question; si ce n'est pas Joseph Bonaparte qui l'a écrite, il est évident, du moins, qu'elle l'a été sous ses yeux.

les Anglais de la Corse; mais ce ne fut qu'en 1796, à la suite de l'occupation de l'Italie par l'armée française, que leurs vœux furent remplis.

Joseph avait suivi son frère dans cette campagne. Le général Bonaparte, voulant faire la paix avec le roi de Sardaigne, le fit partir du Piémont, pour en démontrer la nécessité au Directoire.

Nommé ministre plénipotentiaire à Rome, puis ambassadeur extraordinaire, il entama directement avec S. S. le pape Pie VI, une négociation par laquelle S. S. devait employer, pour porter les Vendéens à la paix, tous les moyens d'autorité et de persuasion que la confiance de ces peuples donnait au chef visible de l'église catholique.

Ces bonnes dispositions furent entravées par l'influence du parti autrichien et par les imprudences des révolutionnaires, dont quelques-uns furent fusillés par un bataillon de troupes papales, dans la cour du palais de France, où ils s'étaient réfugiés. On sait qu'à Rome la résidence des envoyés de grandes puissances jouit du droit d'asile, ainsi que la plupart des églises : ce droit fut méconnu, et l'un des généraux français qui se trouvaient avec l'ambassadeur, le général Duphôt, fut tué à ses côtés, tandis qu'il aidait à ramener à la raison les deux partis.

L'ambassadeur, n'ayant pas reçu les satisfactions qui lui étaient dues, partit pour Paris, où le gouvernement approuva complètement sa conduite et lui proposa l'ambassade de Prusse; mais Joseph, nommé membre du conseil des Cinq-Cents, aima mieux répondre à la confiance de ses concitoyens, en entrant au Corps-Législatif.

Il s'y fit remarquer par beaucoup de sens et de modération : dans un comité général des membres des deux conseils, lorsque le Directoire attaqua le général Bonaparte, son frère, qui était alors en Égypte, il parla avec tant d'énergie et de raison qu'il confondit les accusateurs et

entraîna tous les suffrages. Peu de jours après, il fut nommé secrétaire du conseil des Cinq-Cents.

Sous le consulat, il fut membre du conseil-d'état. Chargé, avec MM. Rœderer et de Fleurieu, de terminer les différens qui existaient entre la France et les États-Unis d'Amérique, il fut l'un des négociateurs du traité du 30 septembre 1800, qui fut signé à sa terre de Mortfontaine.

Le 9 février 1801, il signa, à Lunéville, avec le comte de Cobenzel, le traité de paix entre la France et l'Autriche. On a remarqué, dans le cours de cette négociation, que, tandis qu'en vertu d'une suspension d'armes, conclue par les généraux en chef en Italie, Mantoue restait aux Autrichiens, une convention conclue à Lunéville, par les plénipotentiaires, mit l'armée française en possession de cette place importante.

Les négociations du concordat suivirent de près le traité de Lunéville. Cet acte important fut conclu, le 15 juillet 1801, par Joseph, par l'abbé Bernier, depuis évêque d'Orléans, et par le conseiller d'état Cretet, qui fut depuis ministre de l'intérieur. Les cardinaux Caselli, Spina et Gonsalvi, signèrent pour le Saint-Siége. La paix de l'église se trouva ainsi consolidée, les libertés de l'église gallicane garanties, et le volcan, attisé par le fanatisme dans les départemens de l'ouest, éteint.

Le traité d'Amiens fut signé le 25 mars 1802. Les instructions du plénipotentiaire anglais portaient que chaque gouvernement acquitterait les frais de ses prisonniers. Une balance de plusieurs millions restait à la charge de la France : cette circonstance arrêtait la négociation, lorsque lord Cornwallis dit confidentiellement à Joseph que quelques millions n'empêcheraient pas la conclusion de la paix; mais, quelques jours plus tard, le gouvernement anglais avait changé d'avis, et son plénipotentiaire reçut l'ordre d'insister sur la balance, comme condition *sine qua non*. Ce-

pendant lord Cornwallis, ne voulant pas avoir à rougir devant un homme pour lequel il avait pris de l'estime, déclara hautement que sa parole était donnée, et qu'elle ne reculerait pas devant quelques millions.

Joseph exprima, le premier, l'idée d'un concert entre les puissances contractantes, la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, pour la destruction du système de piraterie, par lequel, à la honte des grandes puissances de la chrétienté, les petites sont spoliées impunément par les états barbaresques. Cette pensée généreuse se trouve exprimée dans une lettre de Joseph à son frère, alors premier consul, qui l'adopta.

En 1803, il fut nommé sénateur et membre du grand conseil de la Légion-d'Honneur. Presque à la même époque fut signé, avec l'Autriche, la Russie, la Prusse, la Bavière, le traité de garantie relatif aux changemens politiques survenus dans l'empire germanique : c'est Joseph qui fut chargé de représenter la France.

En 1804, le camp de Boulogne fut formé : Napoléon désira que son frère en fît partie. Celui-ci accepta le commandement du 4e régiment de ligne, et il se rendit au camp où il ne fut pas étranger à l'esprit de concorde et d'union que l'on remarqua parmi tant de militaires, dont les opinions et les passions étaient bien divergentes.

Le sénat et le peuple français, en appelant Napoléon à l'empire, déclarèrent Joseph et ses enfans héritiers du trône à défaut d'enfans de Napoléon. La couronne de Lombardie lui fut offerte dans le cours de la même année; il la refusa d'une manière absolue, ne voulant pas renoncer aux nouveaux liens politiques qui l'attachaient à la France, ni contracter des engagemens qui lui semblaient onéreux pour la Lombardie.

Joseph resta à la tête de la direction des affaires à Paris, pendant la campagne d'Austerlitz. Peu de jours après cette

bataille, il reçut de l'empereur l'ordre d'aller en Italie prendre le commandement de l'armée destinée à envahir le royaume de Naples, dont le souverain avait rompu le traité qui le liait avec la France. Quatorze mille Russes et douze mille Anglais s'étaient réunis aux troupes napolitaines. Le 8 février 1806, quarante mille Français entrèrent dans ce royaume. Joseph, à la tête du corps du centre, arriva à Capoue, qui, après avoir fait mine de se défendre, ouvrit ses portes. Huit mille hommes y furent faits prisonniers de guerre.

Les Anglais et les Russes ayant opéré leur retraite, le roi Ferdinand s'était embarqué pour la Sicile, après avoir nommé à Naples une régence qui envoya des commissaires au quartier-général de l'armée française. Ils stipulèrent la reddition de la capitale et des places fortes; mais le prince de Hesse Philipstadt, commandant à Gaëte, ayant méconnu leur autorité, le siége de cette place fut ordonné. Le général Reynier eut ordre de suivre les troupes napolitaines qui faisaient leur retraite sur les Calabres. Il les battit à San Lorenzo, à Lago Negro, à Campo Jenese.

Joseph fit son entrée à Naples le 15 février 1806. Le peuple le reçut comme un libérateur. Il sut profiter de ces dispositions, et continua dans les fonctions publiques la plupart de ceux qui les remplissaient.

Joseph, après avoir organisé une administration provisoire dans la capitale, voulant reconnaître par lui-même l'état du royaume, et s'assurer de la possibilité d'une tentative sur la Sicile, se mit en marche avec un corps d'élite commandé par le général Lamarque.

Il s'arrête dans tous les villages, entre dans les églises principales où le clergé avait coutume de réunir le peuple. L'état où était réduit le pays favorisait ses vues : sous le plus beau ciel, à l'ombre des myrtes et des orangers, il n'était pas rare de rencontrer des populations entières

couvertes de haillons, couronnées d'épines, prosternées sur ce riche sol où elles paraissaient exténuées d'inanition, s'écriant : « Aide-nous, nous t'aiderons! » Tant les hommes qui avaient gouverné étaient parvenus à gâter l'ouvrage de la nature! Tant ces peuples avaient le sentiment que, quels que fussent les résultats de l'ordre des choses qui s'annonçait, ils ne pouvaient empirer leur position!

Ce fut durant ce voyage que Joseph apprit que l'empereur l'avait reconnu roi de Naples, et que les autres souverains du continent de l'Europe étaient disposés à le reconnaître prochainement.

Arrivé à Palma, à l'entrée du détroit de Messine, il dut se convaincre de l'impossibilité actuelle d'une expédition en Sicile. Les forces ennemies s'y étaient concentrées et avaient emmené avec elles tous les moyens de transport, et jusqu'aux plus petits bateaux. Il fut donc obligé d'ajourner cette expédition, et il continua son voyage à travers cette grande Grèce, jadis si florissante, alors si déchue. Il suivit les bords de la mer Ionienne, passant par Catanzaro, Cotroni, Cassano.

C'est dans ce voyage qu'il reconnut la possibilité d'exécuter un projet, conçu depuis long-tems, pour réunir par un canal la mer Tyrrhénienne avec la mer Ionienne; et qu'il fit lever les plans qui devaient servir à diriger cette grande entreprise. Il visita Tarente, traversa ensuite la Basilicata et une partie de la Pouille; il rentra dans la capitale où l'attendait une députation du sénat français qui, le félicitant sur son avénement au trône de Naples, se félicitait aussi de le conserver comme grand électeur et prince français.

Cette députation se composait du maréchal Pérignon, du général Ferino, du comte Rœderer. Ce dernier accepta le ministère des finances et profita habilement de l'appui que lui donnait le roi pour reconstituer les finances de ce

royaume sur des bases nouvelles, et établir un crédit public qui s'est maintenu malgré les changemens survenus depuis cette époque.

Le maréchal Jourdan avait été nommé par l'empereur, gouverneur de Naples, avant l'avènement du roi qui le conserva dans les mêmes fonctions. Le clergé, précédé par le cardinal Ruffo, la noblesse et le peuple s'empressèrent de fêter l'arrivée du nouveau monarque. La capitale se montra aussi satisfaite que les provinces.

Joseph nomma un conseil d'état composé d'un grand nombre de personnes qui lui furent indiquées par l'opinion publique, sans distinction de rang et même de parti; et un ministère où les avocats les plus célèbres se trouvèrent les collègues des barons de la plus haute naissance. Les Français, qu'il admit dans son conseil ou dans sa cour, étaient la plupart des hommes distingués par leurs talens dans les assemblées nationales de France. MM. Rœderer, Salicetti, Mathieu Dumas, Miot, Cavagnac, Stanislas Girardin, Jaucourt, Arcambal, Dedon, Maurice Mathieu, Saligny, Ferri, Hugo Blagniac et beaucoup d'autres. Toutes les améliorations dont il avait senti le besoin et la possibilité, dans ses conversations avec des hommes de toutes les classes du peuple, pendant la longue tournée qu'il venait de faire, il annonça la ferme volonté de les établir avec calme et maturité.

Il divisa son conseil, et laissa à chaque comité le soin de préparer toutes les améliorations possibles, leur donnant pour exemple la révolution française, dont ils étaient appelés à recueillir les fruits, s'ils savaient en éviter les écueils; prêchant à tous la modération et la justice, seuls guides pour le bonheur des nations.

Cependant la guerre n'était pas terminée. Gaëte tenait une partie de l'armée occupée : l'escadre anglaise était sur les côtes. Les troupes napolitaines battues, dispersées, s'é-

taient formées en bandes particulières qui désolaient le pays. La cour de Sicile obtint qu'une armée anglaise tenterait un débarquement dans le golfe de Sainte-Euphémie, où quatre mille Polonais et quelques soldats français furent battus; événement qui augmenta beaucoup les insurrections partielles.

Joseph, occupé à réunir les moyens nécessaires pour réduire Gaëte, se porta devant cette place et fit diriger sur le même point une flottille de chaloupes canonnières qu'on était parvenu à construire, armer et équiper; il visita les tranchées et les batteries les plus avancées. Il reconnut la place, où le brave Vallongue, général du génie, venait d'être tué, et ordonna la construction immédiate d'un monument consacré à sa mémoire.

Le 7 juillet, le roi retourna sous Gaëte, accompagné du général du génie Campredon et du général d'artillerie Dulauloy; et, en sa présence, 80 pièces d'artillerie commencèrent un feu dont l'effet fut tel que, le 18, deux brèches étaient praticables. Déjà le maréchal Masséna faisait ses dispositions pour l'assaut, lorsque la garnison de 7,000 hommes proposa une capitulation qui fut signée le même jour.

Masséna et son corps d'armée furent dirigés sur les Calabres, d'où les Anglais se retirèrent en Sicile à son approche. Joseph se porta lui-même à Lago Negro avec une réserve. Le maréchal Masséna ayant reçu l'ordre de rejoindre l'armée d'Allemagne, le roi le remplaça dans le gouvernement des Calabres par le général Reynier, qui détruisit entièrement un nouveau corps de troupes de six mille hommes débarqués de Sicile sous les ordres du prince de Hesse Philipstadt. La place d'Amantea fut prise; celle de Marathea l'avait été quelques jours auparavant par le général Lamarque.

Du côté de l'Adriatique, le général Saint-Cyr, com-

mandant les divisions italiennes, avait pacifié ces provinces, et venait de prendre Civitella del Ironto. Les chefs de bandes les plus actifs avaient péri ; et les tentatives d'assassinat sur le roi avaient échoué.

Les gardes nationales, instituées dans toutes les provinces, sous le commandement des plus riches propriétaires, qui tous avaient pris parti pour le nouvel ordre de choses, contribuèrent beaucoup à éteindre entièrement l'incendie, dès que les masses principales de l'ennemi furent battues et dispersées par l'armée.

Le roi, avant de retourner à Naples, se montre encore dans les provinces, interroge les peuples sur leurs besoins, sévit contre quelques fonctionnaires prévaricateurs, inspire partout la confiance, et obtient un triomphe bien plus doux que celui qui est commandé par la force. Fort de toutes les connaissances personnelles qu'il venait d'acquérir sur l'état du peuple, sur ses besoins et ses désirs, il ne lui fut pas difficile de faire sentir aux conseillers d'état, qu'il avait nommés dès les premiers jours de son avénement, qu'il fallait chercher le bien particulier de chaque classe de la société dans le bien de toutes.

Les principaux seigneurs du royaume furent les premiers à applaudir aux projets de réforme : ainsi la féodalité fut détruite de leur aveu ; les prélats les plus éclairés, qui faisaient partie du conseil d'état, adoptèrent la suppression des ordres monastiques dont les biens ne tardèrent pas à rétablir le crédit public. Une administration sage mit de l'ordre dans les finances. Les juges féodaux furent, en grande partie, élus à des places de judicature d'institution royale.

Ainsi le bien de la nation ne fut acheté ni par le sang, ni par les larmes, ni par la misère subite d'aucun individu. Tout fut fait pour le peuple ; mais rien par le peuple. La sagesse, la modération, présidèrent à ces grands change-

mens. L'on vit des moines, des prêtres, des nobles, contens de la félicité publique à laquelle ils participaient eux-mêmes, se consoler de la perte de quelques avantages particuliers.

Les intendans des provinces eurent l'ordre d'employer ceux des ex-moines qui auraient du talent et la volonté de se vouer à l'instruction publique. Ceux qui furent jugés propres à exercer les fonctions de curés, ne furent pas éloignés. Les plus infirmes, qui avaient vieilli dans les cloîtres et survécu à tous leurs parens, furent réunis, protégés, dans de grands établissemens publics où ils continuèrent de vivre en commun avec d'autres ecclésiastiques des divers ordres. Les savans valides et jeunes, qui voulurent continuer la vie commune, purent se livrer à l'étude des sciences qui avaient illustré leurs prédécesseurs, dans les fameuses maisons de Montecassin et de la Cava, qui leur furent affectées, et où furent réunis les bibliothèques et les manuscrits des autres maisons religieuses, dépôts précieux dont ils eurent la garde.

D'autres individus des ordres monastiques, encore jeunes, peuplèrent les deux grands établissemens de Cinquemiglia et de Montetenese, qui, formés sur le modèle de celui qui existe à Saint-Bernard, devaient veiller à la sûreté des voyageurs dans ces régions élevées des Calabres et des Abruzzes, presque toujours couvertes de neige.

Les prisons encombrées de malheureux qui y languissaient depuis un grand nombre d'années, furent vidées en exécution des jugemens des quatre tribunaux institués pour cet objet. Le régime des *irullatti*, moyen ignominieux de recruter l'armée dans les prisons, fut aboli.

Chaque province eut un collége et une maison d'éducation pour les demoiselles. Les filles des officiers et des fonctionnaires publics eurent une maison centrale sous la protection spéciale de la reine, établie à Aversa, et dans

laquelle furent admises de droit, à la fin de chaque année, les élèves les plus recommandables de toutes les maisons provinciales.

Des routes praticables aux voitures furent ouvertes jusqu'à Reggio, d'une extrémité du royaume à l'autre. La triple action de l'administration provinciale, du génie militaire et du génie civil, fut employée à l'envi : aussi l'on vit, dans le cours d'un an, exécuter une entreprise commencée depuis des siècles, connue seulement, dans le pays, par la contribution existante sous le prétexte et sous le nom de la confection de *la route des Calabres* (1).

De tems immémorial les voyages des rois étaient une charge pour les peuples, par les droits attachés à chaque officier de la maison royale : ces droits furent abolis.

Les peuples des Abruzzes voulurent, comme ceux des Calabres, recevoir la visite du roi. Il visita ces provinces, et il eut la satisfaction de voir la population entière accourir sur son passage, travaillant avec ardeur pour ouvrir des routes nouvelles et déjà convaincue que c'était l'hommage le plus agréable au roi.

Des chefs de bandes, réconciliés avec le nouveau gouvernement, par l'opinion des habitans, furent souvent admis à des entretiens particuliers avec le roi, qui n'a jamais eu à s'en repentir. Un de ces chefs, ayant résolu de passer à son service, et de lui montrer une confiance égale à la sienne, sachant que ce prince était attendu à Salerne avec un corps considérable de troupes, fait ranger en bataille ses gens sur la route. Le roi, accompagné seulement de quelques officiers, arrive bien avant sa garde. Il est complimenté par le colonel, passe en revue sa troupe qui lui prête serment : elle fraternise avec l'escorte du roi, entre avec elle dans Salerne, et devient le noyau d'un ré-

(1) La route fut faite et la contribution abolie.

giment napolitain. Le général d'artillerie Dedon établit plusieurs fabriques d'armes.

Déjà une armée de vingt mille Napolitains était organisée. Les réglemens d'administration à l'usage de l'armée française furent introduits dans l'armée napolitaine. Des régimens provinciaux furent créés, dont le commandement fut donné principalement aux fils aînés des familles les plus considérables : une école militaire fut établie, sous la direction du général Parisi ; un bureau topographique fut organisé sous la direction du savant géographe Zannoni ; les travaux de la belle carte du royaume furent repris et achevés ; les places fortes et les batteries des villes réparées. La marine avait un vaisseau de ligne, plusieurs frégates et quatre-vingt-dix chaloupes canonnières, armées d'une pièce de vingt-quatre, qui étaient destinées à l'expédition de Capri.

Des ingénieurs habiles avaient reconnu un emplacement pour la formation d'un village, où devait être employée une partie des *lazzaroni* qui infestaient la capitale de leur oisiveté et de leur misère. Deux mille de ces malheureux furent réunis en un corps d'ouvriers. Habillés, nourris, payés, ils finirent par donner à la capitale une nouvelle issue sous *Capo di Monte*, qui rivalisa avec la grotte Pausilipe. La ville fut embellie : cette partie de la population, que l'on croyait incorrigible, devint industrieuse.

Les crimes particuliers cessèrent dès qu'une administration paternelle s'occupa des plus malheureux, et, loin de les dégrader, sut les ennoblir par le travail. Le vieux et respectable *Cianciulli*, que le roi Ferdinand avait laissé l'un des trois régens du royaume, et qui était devenu grand juge sous le roi Joseph, avait coutume de dire, en arrivant au conseil, après avoir traversé ces ateliers, en s'adressant au ministre de la police : « J'ai vu les ateliers des lazzaroni ; avez-vous d'autre rapport à faire? » Voulant faire

entendre par là que le travail modéré auquel on assujétissait cette classe nombreuse, oisive, et, jusque-là, sans aucuns moyens d'existence, prévenait les crimes et l'action de la police.

La ville de Naples qui, comme la plupart des villes d'Italie, n'avait que quelques lampes disposées aux pieds des madones, fut, dès la seconde année du règne du roi Joseph, régulièrement éclairée comme la ville de Paris, avec des réverbères, où l'on fit, pour la première fois, usage des miroirs paraboliques.

Les hôpitaux furent dotés en biens nationaux; les seigneurs remboursés des droits de propriété, par des cédules propres à acquérir des biens nationaux; la dette publique acquittée en grande partie; une caisse d'amortissement fondée et dotée; un emprunt rempli en Hollande, garanti: le paiement en fut assuré en biens-fonds.

Les fouilles furent encouragées à Pompéia et dans la grande Grèce. Joseph établit un corps savant sous le nom d'Académie Royale, divisé en quatre classes. Dans cette académie, furent fondues celles d'Herculanum et de Pompéia. Les conservatoires de musique furent aussi encouragés, en même tems qu'un usage infâme, que le goût de cet art ne peut excuser, fut aboli. L'académie de peinture compta bientôt jusqu'à douze cents élèves.

Joseph voulut visiter la maison où était né le Tasse, à Sorrento: on n'arrive à cette ville qu'à cheval, aux bords des précipices. Le roi ordonna la réunion de toutes les éditions de ce poète célèbre, dans cette même maison, sous la garde de son descendant le plus direct, auquel il alloua un traitement. Il ordonna aussi la confection d'une route accessible aux voitures pour y arriver.

Dans son voyage de la Pouille, Joseph avait été frappé de l'établissement de la *Mesta.* Ce système pouvait être bon lorsque la culture avait fait peu de progrès. C'est le

système des Espagnols pour le pacage des brebis. Un immense pays, connu sous le nom de *Tavoliere di Puglia*, appartenant à la couronne, était enlevé à l'agriculture et consacré à la pâture des troupeaux innombrables qui y affluaient, chaque année, de tous les points du royaume. Une administration spéciale était établie dans la ville de Foggia, enclavée dans ce territoire. Le revenu annuel en était très-considérable, au point que l'on peut remarquer, dans l'histoire des guerres de ce pays, que la saison où les paiemens se faisaient entre souvent dans les combinaisons des généraux.

Joseph emmena avec lui, de Foggia, un des administrateurs qui lui avait remis un manuscrit du célèbre Filangieri : ce publiciste avait, depuis long-tems, proposé la destruction du système de la *Mesta*. A son retour à Naples, le roi fit discuter le projet par son conseil d'état, qui se trouvait alors composé de près de cinquante personnes : il fut adopté au grand avantage du trésor public ; ce riche et immense territoire ayant été acheté et mis en pleine valeur par d'industrieux agriculteurs.

Les douanes furent reculées aux frontières. Une contribution foncière, également répartie, permit la suppression de tous les autres impôts directs.

La liste civile fut fixée à cent mille ducats par mois, et la moitié de cette somme fut acquittée en cédules hypothécaires propres à acquérir des propriétés nationales dont le roi gratifia des personnes du pays attachées à sa cour. Ces propriétés entouraient sa résidence de Capo di Monte : il voulait inspirer de plus en plus aux seigneurs napolitains le goût du séjour de la campagne. C'est dans ce même esprit, qu'en instituant un ordre auquel tous les genres du service étaient appelés, le roi établit un grand dignitaire par province, résidant dans un établissement agricole dont l avait la haute administration.

Il excitait les barons, dont il devait traverser les terres, à rétablir leurs anciennes demeures ; il les engageait à l'accompagner et à se montrer les protecteurs du pays et les amis des pauvres. Il avait désigné plusieurs grandes maisons sur les points les plus éloignés de la capitale, pour y passer une partie de l'année, voulant juger par lui-même du progrès de ses institutions.

Autrefois l'étiquette la plus sévère réglait tout au palais ; le souverain n'était accessible qu'à un très-petit nombre de favoris. Sentant la nécessité de beaucoup voir, de beaucoup entendre, et ne craignant pas de laisser pénétrer ses pensées les plus secrètes et de mettre à profit tous les momens de la journée, Joseph ouvrit le palais à la noblesse, aux ministres, aux conseillers d'état, aux membres des cours de justice, aux officiers municipaux de Naples, et aux officiers supérieurs. C'est dans leurs familles qu'il choisissait journellement des convives. C'est ainsi qu'il sut influer sur l'esprit de toutes les classes de la société, et que l'on s'explique comment de si grands changemens ont pu s'opérer par les armes de la raison, sans jamais avoir recours à la force.

Joseph présidait lui-même le conseil d'état. Quoiqu'il n'y eût alors d'autre constitution que sa volonté, il n'adopta jamais un décret qu'il n'eût été approuvé par la majorité des voix. Il parlait l'italien avec facilité et il profitait de cet avantage pour développer et soutenir les nouvelles théories, dont l'expérience avait démontré, en France, les avantages.

A l'arrivée du roi Joseph à Naples, les revenus publics ne s'élevaient qu'à sept millions de ducats ; ils furent portés à quatorze millions. La dette publique était de cent millions : cinquante millions furent payés, et les moyens d'extinction des autres cinquante millions assurés. Tous les genres de prospérité étaient préparés ; mais, par malheur

pour le succès de ses plans, Joseph était appelé à d'autres destinées.

Déjà, dans l'entrevue qu'il avait eue à Venise avec l'empereur Napoléon, quelques mois auparavant, il avait eu connaissance des dissensions qui déchiraient la maison régnante d'Espagne et des embarras politiques qu'elles faisaient prévoir. Il reçut de Bayonne, où les princes d'Espagne se trouvaient près de Napoléon, l'invitation pressante de se mettre en marche pour cette ville. Rien n'était encore énoncé ni décidé, et ce fut dans cette incertitude et des projets et des événemens possibles, que Joseph partit avec l'espoir de revoir encore sa famille à Naples, où elle restait; mais, à peu de distance de Bayonne, il rencontra l'Empereur. Il lui dit que les passions des princes de la maison d'Espagne avaient précipité la crise qui arrivait trop tôt; qu'ils n'avaient pu s'accorder à Bayonne pas plus qu'en Espagne; que Charles IV avait préféré se retirer en France, à de certaines conditions, plutôt que de rentrer en Espagne sans le prince de la Paix; qu'ainsi que la reine, il aimait mieux voir monter sur son trône un étranger que Ferdinand; que, ni Ferdinand, ni aucun Espagnol ne voulait de Charles, s'il devait recommencer le règne de Godoy, et qu'ils lui préféraient aussi un étranger; que d'ailleurs il lui faudrait beaucoup plus d'efforts, pour soutenir Charles et le prince de la Paix, que pour changer la dynastie; que Ferdinand lui avait paru tellement médiocre, et d'un caractère si peu sûr, qu'il ne lui convenait pas de se commettre pour lui, et de soutenir un fils qui avait détrôné son père; que cette dynastie ne convenait plus à l'Espagne; que nulle régénération n'était possible avec elle; que les premiers personnages de la monarchie, par leur rang, leurs lumières, leurs caractères, réunis à Bayonne en Junte nationale, étaient en général convaincus de cette vérité; que, puisque le destin

le voulait ainsi, et qu'il pouvait faire aujourd'hui ce qu'il n'aurait pas voulu entreprendre, il avait désigné son frère, le roi de Naples, qui était agréable à la Junte et le serait à la nation; que Ferdinand lui avait demandé depuis long-tems une de ses nièces en mariage, et le royaume d'Étrurie, mais que, depuis son séjour à Bayonne, connaissant plus particulièrement ce prince, il ne pensait pas devoir accéder à ses demandes; que les princes espagnols étaient partis pour la France; qu'ils lui avaient cédé leurs droits à la couronne; qu'il les avait transmis à son frère le roi de Naples; qu'il était important que celui-ci n'hésitât pas; que les Espagnols, comme les souverains étrangers, pourraient penser que lui, Napoléon, voulait encore placer cette couronne sur sa tête, comme il avait fait de celle de Lombardie, quelques années auparavant, sur le refus de Joseph; que la tranquillité de l'Espagne, de l'Europe, la réconciliation de tous les membres de sa famille (1), dépendaient du parti que lui, Joseph, allait prendre; qu'il ne pouvait penser que le regret de quitter un beau pays, où il n'y avait plus de danger à courir, pût lui faire refuser un trône où il y avait des obstacles à surmonter, mais aussi beaucoup de bien à faire.

Arrivé à Bayonne, Joseph trouva tous les membres de la Junte réunis au château de *Marac*. Il répondit vaguement aux discours qui lui furent faits, et il remit à voir les jours suivans en particulier les divers membres de la Junte.

Les princes espagnols étaient partis : le duc de l'Infantado et M. de Cevallos passaient pour les partisans les plus prononcés de Ferdinand; l'un et l'autre se présentèrent le lendemain pour prendre congé. Joseph eut un long entretien avec le duc de l'Infantado, qui finit par lui offrir ses services, en lui disant qu'il voyait bien que tout ce que lui

(1) Il était alors question de faire reconnaître Lucien roi de Naples.

avaient mandé ses agens de Naples, où il possédait des fiefs, était vrai; et que si Joseph devait être, en Espagne, ce qu'il avait été à Naples, nul doute que la nation entière ne se ralliât à lui. Il l'assura qu'il trouverait les mêmes dispositions dans Cevallos et dans tous les membres de la Junte; que ceux qui passaient pour être les plus chauds partisans de Ferdinand n'avaient, pour ce prince qu'ils connaissaient peu et dont ils espéraient beaucoup, que cet attachement d'une nation mal gouvernée, qui se tourne vers celui qui peut plus facilement faire cesser ses maux. Cevallos tint à peu près le même langage à Joseph, qui vit ensuite successivement tous les membres de la Junte. Ils étaient au nombre de près de cent. Ils peignaient énergiquement les maux de leur patrie et la facilité qu'il y aurait de les faire cesser. En effet, les courtisans du père et du fils étaient d'accord sur un seul point, l'impossibilité de vivre ensemble sous le père ou sous le fils : Joseph seul, sacrifiant le trône de Naples pour monter sur celui d'Espagne, leur paraissait devoir accorder tous les partis, et ramener et surpasser le règne de Charles III.

Le soulèvement de Sarragosse et de plusieurs provinces, sous le prétexte que l'empereur Napoléon voulait assujétir l'Espagne à la France; l'assurance que les membres de la Junte (tous sans exception) donnaient à Joseph que son acceptation devait calmer tous les troubles, assurer l'indépendance de la monarchie, l'intégrité de son territoire, sa liberté et son bonheur, qui paraissait si facile à un prince qui ne passait les Pyrénées que dans ce but sacré, exaltèrent la générosité naturelle de Joseph. Il céda, en sacrifiant ses intérêts les plus chers, à l'espoir de faire le bien d'un plus grand nombre d'hommes, et finit par se résoudre à accepter le trône qui lui était offert. Il crut de son devoir d'aller au poste le plus périlleux. La vertu, et non l'ambition, le conduisit en Espagne.

Mais il ne voulut quitter le trône de Naples qu'avec l'assurance que ses institutions seraient conservées, et que les Napolitains jouiraient des bienfaits d'une constitution libre qui n'était que le résumé des principales lois qu'il avait rendues. Il obtint pour elle la garantie de l'empereur Napoléon, et ne consentit à entrer en Espagne qu'à cette seule condition.

Une constitution, fondée à peu près sur les mêmes principes, fut adoptée par la Junte et garantie également par l'empereur Napoléon. Joseph et les membres de la Junte jurèrent d'y être fidèles : si les événemens leur eussent laissé le pouvoir de tenir leurs sermens, nul doute qu'elle eût suffi à régénérer graduellement la nation. La reconnaissance de la souveraineté du peuple, représenté par les Cortès; l'indépendance des pouvoirs; la démarcation du patrimoine de la couronne et du trésor national; eussent seuls suffi pour retirer l'Espagne du gouffre où elle se trouvait plongée depuis tant de siècles (1).

Arrivé à Madrid, Joseph trouva le peuple exaspéré par la journée du 2 mai 1808. Étranger à tout ce qui s'était passé, et fort de sa conscience et de ses bonnes intentions, il convoqua pour le lendemain, au palais, toutes les personnes qui pouvaient être considérées comme représentant les diverses classes de la société : les grands d'Espagne, les chefs des ordres religieux, les curés, les membres des tribunaux, les officiers généraux, les principaux capitalistes, les syndics des arts et métiers. Toutes les salles se trouvèrent remplies, pour la première fois, par l'affluence de tant d'hommes étonnés de se trouver ensemble. Le nouveau roi s'expliqua avec candeur sur les événemens

(1) Son avénement au trône fut notifié, par le secrétaire-d'état Cevallos, aux puissances étrangères, qui toutes le reconnurent, à l'exception de l'Angleterre.

qui l'amenaient en Espagne, sur les motifs de sa conduite, sur ses projets. Il s'aventura seul dans les diverses salles encombrées par tant de gens prévenus contre lui, et il inspira tant de confiance par celle qu'il fit voir, qu'il enleva tous les suffrages : en peu de jours, ces missionnaires qu'il s'était donnés changèrent totalement l'opinion de la capitale. Mais ces heureuses dispositions furent détruites par la nouvelle du désastre de Baylen, arrivée six jours après cette réunion. La retraite sur Burgos fut effectuée ; le roi se trouva au milieu de l'armée du maréchal Bessières, qui, trois semaines auparavant, avait gagné la bataille de Rio Seco.

En quittant Madrid, il laissa le ministre de la justice Pinnella, Cevallos et le duc de l'Infantado, qui furent chargés de sonder les dispositions des chefs de l'armée espagnole victorieuse à Baylen. Dans ces entrefaites, le général Junot, ayant dû évacuer le Portugal, laissa toutes les forces anglaises et portugaises disponibles : les Espagnols affluèrent alors de tous les côtés, contre l'armée française, qui ne put reprendre l'offensive qu'au mois de novembre.

Les combats de Burgos, Judella, Somo Sierra, ouvrirent de nouveau les portes de Madrid. L'Empereur était arrivé lui-même, et s'était mis à la tête de son armée ; mais bientôt appelé, d'abord, par l'armée anglaise, sur les frontières de la Galice, d'où elle fut expulsée, et ensuite en Allemagne, par les Autrichiens, l'Empereur laissa à son frère le commandement des troupes qui restaient en Espagne.

Le roi Joseph rentra dans sa capitale le 22 janvier 1809. Le peuple n'avait pas perdu le souvenir des espérances qu'il avait conçues lors de sa première entrée. Chaque habitant venait de lui prêter individuellement le serment de fidélité dans sa paroisse. Joseph s'efforça de seconder ces

heureuses dispositions, en renouvelant, dans une occasion solennelle, l'assurance de l'indépendance de la monarchie, de l'intégrité de son territoire, du maintien de la religion, de la liberté des citoyens, « conditions, disait-il, du serment que j'ai prêté en acceptant la couronne ; elle ne s'avilira pas sur ma tête. »

Il promit la réunion des Cortès et l'évacuation de l'Espagne par les troupes françaises, dès que le pays serait pacifié. Enfin, pour exprimer ses sentimens d'une manière plus énergique, il avait coutume de dire : « Si j'aime la France comme ma famille, je suis dévoué à l'Espagne comme à ma religion. »

Le choix de ses ministres tomba sur les hommes désignés par l'opinion. La nomination des membres de son conseil-d'état fut faite dans le même esprit. Déjà cinq régimens avaient été organisés. Les gens flétris par des jugemens en furent exclus. Les peines infamantes cessèrent : on substitua, comme dans les armées françaises, le véhicule de l'honneur et de l'amour de la patrie, aux châtimens corporels, qui ne sont propres qu'à faire des esclaves.

Il reconnut la dette, et pourvut aux moyens de l'éteindre : il facilita la sécularisation des moines sans l'ordonner encore; reconnut par lui-même les travaux à faire pour terminer le canal de Guadarama; encouragea cette utile entreprise et favorisa de tous côtés l'industrie nationale.

Les premières relations extérieures étaient favorables. L'empereur de Russie avait répondu au général del Pardo, ambassadeur d'Espagne, par des félicitations fondées sur le caractère personnel du nouveau roi. Ferdinand lui avait écrit des lettres de félicitation, et une, entre autres, par laquelle il implorait son intervention pour obtenir de l'Empereur une de ses nièces en mariage ; le serment de fidélité des Espagnols qui étaient avec lui en France, était joint à ces lettres, qui furent communiquées, par le mar-

quis de Musqiz, aux chefs de l'insurrection : la plupart des membres de la Junte de Bayonne en avaient eu connaissance précédemment.

Les premiers événemens militaires furent heureux. Sarragosse avait ouvert ses portes au maréchal Lannes ; l'ennemi venait d'être battu à Medelin par le maréchal Victor. L'armée de Vénégas avait été rejetée au-delà de la Sierra-Morena, par suite du mouvement que le roi avait fait dans la Manche, avec sa garde, la division Dessolles, et le 4me corps, commandé par le général Sébastiani. L'armée anglaise, chassée de la Corogne, avait débarqué en Portugal, d'où elle venait de sortir sous les ordres de Sir Arthur Wellesley (1). Le maréchal Béresford, avec une armée portugaise, se dirigea sur le Haut Duero, et força, par ce mouvement, le maréchal Soult à se retirer d'Oporto sur le corps du maréchal Ney. Le roi, instruit de la situation des choses par le général Foy, que le maréchal Soult lui avait envoyé à Madrid, en partant d'Oporto, ne douta plus que le but des ennemis ne fût de réunir leurs forces pour tomber sur la capitale, qu'ils se flattaient de prendre au dépourvu. La grande armée espagnole du général Cuesta venait de passer le Tage à Almanez, pour se joindre aux Anglais. Le roi se détermina à les prévenir en les attaquant loin de sa capitale. Le maréchal Mortier, dont le quartier-général était à Villa Castin, reçut l'ordre de suivre les dispositions qui lui seraient indiquées par le maréchal Soult ; le maréchal Ney reçut le même ordre. Le général Foy repartit pour le quartier-général du maréchal Soult, instruit des projets du roi, qui devait lui-même se porter, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer, sur le Tage, en réunissant, au premier corps commandé par le maréchal Victor, le 4me, chargé de contenir dans la

(1) Depuis duc de Wellington.

Manche l'armée de Vénégas et de couvrir Madrid, tandis que le maréchal Soult se porterait rapidement, des rives du Duero, par la Sierra de Francia, vers le Tage pour prendre à revers les armées alliées.

Le 27 juillet 1809, les armées anglaise et espagnole sont réunies près de Talaveyra, et menacent le corps du maréchal Victor. Le roi n'avait plus eu de nouvelles du général Foy ni du maréchal Soult; et, quoiqu'il eût tout lieu d'espérer que le mouvement que devait faire ce maréchal était commencé, il n'en avait pas la certitude.

Cependant il n'avait à opposer aux forces anglaises et espagnoles, qui étaient doubles des siennes, que cinquante mille hommes. D'un autre côté, l'armée de Vénégas n'étant plus contenue par le 4me corps qui lui avait dérobé quelques marches, s'avançait vers Aranjuez et menaçait d'y passer le Tage pour se porter sur Madrid, où elle eût détruit toutes les ressources du gouvernement et de l'armée.

Dans cette situation critique, le roi se décida à ordonner l'attaque du plateau sur lequel était placée l'armée anglaise; le maréchal Victor ne doutant pas que les trente mille hommes à ses ordres ne fussent suffisans pour enlever cette position, pourvu que le reste des forces ennemies, composé des troupes espagnoles placées en avant de Talaveyra et sur l'Alberiche, fût contenu.

La bataille fut sanglante : Talaveyra fut évacué par les Espagnols, et l'armée française resta maîtresse du champ de bataille. Les ennemis perdirent, de leur aveu, plus de monde que l'armée française; mais le plateau occupé par les troupes anglaises ne put leur être enlevé. Cependant le résultat de cette journée fut favorable : l'ennemi, qui, l'avant-veille, menaçait le premier corps de l'armée française, fut contenu par ce corps; et, le roi s'étant porté rapidement sur Val de Moro, l'armée espagnole de Vénégas, qui avait passé le Tage à Aranjuez, renonça à son projet

sur Madrid. Rassuré sur le sort de sa capitale, le roi passa le Tage et entra à Tolède.

L'arrière-garde de l'armée combinée anglaise et espagnole, atteinte dans sa retraite au pont de l'Arzobispo, par les corps des trois maréchaux, fut taillée en pièces, et l'armée de Vénégas, forte de trente mille hommes, qui avait donné tant d'inquiétude à Madrid, attaquée le 11 août à Almonacid par le 4me corps et la réserve du roi, fut détruite et dispersée. Son artillerie et un grand nombre de prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Le roi avait pour major-général le maréchal Jourdan. Le général Sébastiani commandait, comme on l'a dit plus haut, le 4me corps, le général Merlin sa garde, le général Dessolles la réserve.

Le roi ne rentra dans Madrid qu'après avoir parcouru une grande partie de la Manche. Il témoigna sa satisfaction au général Belliard, qui avait montré beaucoup de fermeté dans ces circonstances difficiles, et à tous ceux qui l'avaient secondé. Les batailles de Talaveyra et d'Almonacid ayant arrêté les mouvemens de l'ennemi, le roi profita du calme qui les suivit, pour s'occuper de l'administration intérieure.

Il se décida à supprimer entièrement les ordres religieux, convaincu que cette mesure était également réclamée par l'ordre public et le rétablissement des finances. Toute juridiction ecclésiastique fut supprimée et dévolue aux tribunaux civils; les droits d'asile, attribués aux églises, abolis. Les conseils des Indes, des ordres, des finances, de marine, de guerre, dont les attributions étaient devenues en grande partie celles du conseil d'état, furent dissous; les douanes reculées aux frontières; le système municipal réglé; les lois sur l'éducation publique préparées dans le conseil d'état; la dette constituée et garantie; les cendres des hommes illustres et les monumens épars dans les cou-

vens supprimés, furent réunis dans plusieurs églises, et notamment dans l'église métropolitaine de Burgos.

Le bâtiment de l'Escurial fut destiné à recevoir jusqu'à quinze cents prêtres qui avaient été membres de divers ordres religieux, et qui désiraient continuer la vie commune, soit par des raisons de famille ou de santé, soit par la vocation qu'ils avaient de se consacrer à l'étude dans ces vastes dépôts, où se trouvaient enfouis tant de manuscrits et de richesses littéraires, qui attendaient des investigateurs et des lecteurs.

Le bâtiment de St.-François fut destiné aux séances des Cortès, les changemens à y faire mis au concours. Cent millions de réaux furent affectés à des indemnités pour les propriétaires qui avaient souffert par les ravages de la guerre.

Joseph, fidèle aux principes qui lui avaient si bien réussi à Naples, impassible au milieu des préventions excitées par les divers partis, ne proscrivait aucun individu, parce qu'il avait fait partie d'une corporation quelconque.

On voyait à son conseil d'état des généraux d'ordre religieux, qui votèrent la suppression des ordres (1); des officiers généraux, ci-devant insurgés (2), qui votèrent contre les insurgés; des inquisiteurs, qui votèrent contre l'inquisition (3); et, dans sa maison, des grands qui se prononçaient pour les lois populaires. Aussi, dans les villes récemment abandonnées par les troupes ennemies, trouva-t-il toujours les cœurs ouverts à l'espérance, et la confiance qu'avaient,

(1) Le père Rey, général des Augustiniens.

(2) Le lieutenant-général d'artillerie Morla, qui avait long-tems commandé à Cadix et à Madrid.

(3 L'abbé Llorente, ci-devant secrétaire de l'inquisition, conseiller d'état, auteur d'une histoire très-libérale de l'inquisition : mort il y a peu d'années.

Le grand inquisiteur Arce, archevêque de Sarragosse.

en son caractère personnel, ses ennemis mêmes, le rendit souvent dépositaire de leurs opinions de la veille, et arbitre de leur sort du lendemain.

Peu de mois après sa rentrée à Madrid, Joseph, informé que cinquante mille Espagnols étaient descendus de la Sierra-Morena dans la Manche, marcha à leur rencontre et les atteignit à Ocana, où ils furent complètement battus par vingt mille Français et quatre mille Espagnols à son service. Vingt-cinq mille prisonniers, qui, la plupart, prirent service pour lui, trente drapeaux et toute l'artillerie de cette armée, furent les fruits de cette victoire. Les Anglais, qui s'étaient avancés jusqu'à Truxillo et Badajoz, où ils étaient demeurés spectateurs du mouvement de leurs alliés sans y prendre part, se retirèrent en Portugal, dès qu'ils surent la destruction de l'armée espagnole.

A sa rentrée à Madrid, Joseph apprit les succès qu'avaient obtenus le général Kellerman à Alba de Tormes; le maréchal Suchet en Aragon; et le maréchal Augereau en Catalogne, où Girone était tombée en son pouvoir. Il résolut de suivre le cours de tous ces succès. La Junte de Séville avait convoqué les Cortès pour le mois de mars; il voulut les prévenir : parti de Madrid le 8 janvier 1810, peu de jours après sa rentrée, il se trouva le 11 au pied de la Sierra-Morena à la tête de soixante mille hommes. Le maréchal Victor se dirigea, par la droite, sur Almadin; le général Sébastiani, par la gauche, sur Lénarès; le corps du maréchal Mortier, et la réserve commandée par le général Dessolles, entrèrent par le centre en Andalousie. Le maréchal Soult avait remplacé, comme major-général, le maréchal Jourdan, revenu en France. Les positions de l'ennemi furent enlevées en peu d'heures : on lui fit huit à dix mille prisonniers. Le roi s'était fait accompagner de ses ministres, des principaux officiers de sa maison et de sa garde.

Il annonça hautement le désir de réunir les Cortès à Grenade, au mois de mars. Cordoue se rendit à lui sans coup férir, et ce fut dans cette ville qu'il reçut, des mains de l'archevêque, les aigles françaises, tombées au pouvoir des Espagnols, après la désastreuse affaire de Baylen : elles avaient été laissées dans la cathédrale, où elles étaient cachées au milieu des reliques des saints; elles furent envoyées à Paris par le colonel Tacher de la Pagerie.

Les peuples, détrompés des calomnies grossières dont ils avaient été imbus sur les armées françaises et leur chef; éclairés, par les Espagnols respectables qui entouraient le roi, sur ses vues, son caractère et ses qualités personnelles; reconnurent enfin qu'il ne s'agissait pas de soumettre l'Espagne à la France, mais d'établir la paix entre les deux nations, et de faire une réunion de véritables Cortès, qui seraient libres d'accepter ou de refuser le roi que la Junte de Bayonne leur avait donné, et auquel leurs anciens princes eux-mêmes avaient prêté serment. Joseph disait en toute occasion que, dès que les Anglais auraient évacué la Péninsule, les Français la quitteraient aussi, et que lui-même suivrait leur mouvement, s'il n'était pas retenu par les vœux sincères de la nation, éclairée sur ses véritables intérêts; que la constitution de Bayonne, suffisant aujourd'hui aux habitudes des peuples, pourrait être modifiée plus tard ; que la nation n'aurait jamais autant de liberté que son roi désirait qu'elle en eût, puisqu'il ne serait vraiment roi qu'autant que l'Espagne serait vraiment libre et délivrée de tous les étrangers. Ces sentimens généreux ouvrirent les portes de Séville, de Grenade, de Jaën. Le duc de Santa-Fé, ancien vice-roi du Mexique, ministre de Charles IV, de Ferdinand, de Joseph, président de la Junte, homme éminemment patriote et populaire, se rendit à Grenade et à Malaga, avec le général Sébastiani. Le maréchal Victor se dirigea

sur Cadix, et le roi entra à Séville où il fut reçu comme un libérateur. Le chef de la ville était venu à sa rencontre après avoir conféré avec plusieurs ministres que le roi lui avait envoyés de Carmona, quelques jours auparavant, et parmi lesquels se trouvaient M. le capitaine-général O'Farrill, M. d'Urquiso, qui, sous Charles IV, avait remplacé pendant quelque tems, au maniement des affaires, le prince de la Paix.

Cependant dix mille hommes du duc d'Albuquerque avaient devancé le corps du maréchal Victor à Cadix : les Anglais y étaient aussi accourus et avaient beaucoup renforcé la garnison; leurs escadres bloquaient le port. Les principaux habitans et les chefs insurrectionnels des quatre royaumes de l'Andalousie s'étaient réunis au Port Sainte-Marie, en face de Cadix. Ils entouraient le roi, dont ils espéraient alors la fin de leurs maux, et qui leur manifestait l'intention persévérante de réunir de suite les représentans de la nation, à Grenade. Tous les membres de la Junte centrale devaient faire partie des Cortès; tous les évêques, tous les grands, tous les chefs militaires, les riches capitalistes. Cette assemblée vraiment nationale aurait à délibérer sur une seule question :

« Accepte-t-on, ou n'accepte-t-on pas la constitution » et le roi que la Junte de Bayonne nous présente ? »

Si la négative était prononcée, le roi Joseph quitterait l'Espagne, déterminé à régner par le peuple espagnol, comme il voulait régner pour lui. L'enthousiasme avait électrisé tous les cœurs, enivré toutes les têtes; mais ces députés qui s'etaient offerts d'eux-mêmes pour aller parlementer avec leurs compatriotes, partis sur de frêles esquifs, furent arrêtés par les Anglais et ne purent débarquer à Cadix.

D'un autre côté, le gouvernement français était fatigué des énormes sacrifices que coûtait à la France l'opposi-

tion obstinée de l'Espagne. On voulait que la guerre nourrît la guerre, et le système du roi tendait à calmer l'exaspération du peuple par les bons traitemens, et, par conséquent, en modérant le plus possible ses sacrifices.

Un décret impérial institua des gouvernemens militaires dans les provinces espagnoles. Le général de division devint le président de la Junte administrative; l'intendant espagnol en devait être seulement le secrétaire. Cet état de choses ne pouvait pas manquer de détruire tout le bien produit par la campagne glorieuse d'Andalousie, entreprise de son chef par le roi, impatient de voir son sort se décider d'une manière quelconque : roi d'Espagne par les Espagnols, ou prince français par les Français, et en France.

Le duc de Dalmatie, major-général, pour couvrir sa responsabilité, exigea une lettre autographe du roi, avant de transmettre ses ordres pour cette expédition qui n'avait pas été ordonnée par l'Empereur. N'ayant plus l'espoir d'amener la reddition de Cadix par les moyens conciliatoires qu'il avait tentés, le roi quitta Port Sainte-Marie, pour visiter la partie orientale de l'Andalousie et dirigea sa route par Ronda.

Dans le cours de ce voyage, Joseph exprima hautement aux députations de Grenade, de Jaën, de Malaga, sa ferme volonté de ne jamais consentir à aucun démembrement de la monarchie, ni à aucun sacrifice quelconque de l'indépendance nationale; bien différent en cela de Ferdinand, qui avait proposé à l'Empereur la cession des provinces de l'Èbre.

De retour à Séville, le roi rendit des décrets qui réglaient la division du territoire, l'administration civile, la formation des gardes nationales. Les préparatifs pour le siége de Cadix étaient faits; mais, prévoyant qu'il trainerait en longueur, et appelé au centre du royaume pour remédier, autant que possible, au mauvais effet produit par l'établis-

sement des gouvernemens militaires dans les provinces, Joseph confia au maréchal Soult le gouvernement de l'Andalousie, et retourna à Madrid, après une absence de cinq mois.

Le duc de Santa-Fé, le marquis d'Almenara, deux de ses ministres, furent envoyés à Paris. Ce dernier était porteur d'une lettre de Joseph, qui annonçait à l'Empereur sa détermination de quitter un pays où il ne pouvait faire le bien ni empêcher le mal, si le système des gouvernemens militaires n'était pas détruit.

La situation de l'Empereur était alors si compliquée et tellement critique, qu'il ne put condescendre aux désirs du roi. Les deux ministres, de retour, rapportèrent à Madrid des espérances, mais non un résultat posi if de leur mission.

Le roi Joseph se rendit lui-même à Paris où il eut une entrevue avec son frère : l'Empereur le détermina à retourner en Espagne, par l'assurance positive qu'il lui donna que les gouvernemens militaires cesseraient bientôt ; que déjà ils avaient produit un bon effet sur le gouvernement anglais, qui offrait de quitter le Portugal si les troupes françaises évacuaient l'Espagne, et de reconnaître le roi Joseph si la nation espagnole le reconnaissait, et si la France consentait de son côté à reconnaître la maison de Bragance en Portugal. Les divers commandans militaires devaient être mis sous les ordres de Joseph ; les Cortès seraient réunies, et les troupes françaises sortiraient de l'Espagne, dès que le roi Joseph jugerait cette évacuation sans dangers.

C'est dans l'espoir du succès de cette négociation avec l'Angleterre, et de l'exécution fidèle des promesses de l'Empereur, de la garantie de l'indépendance, de l'intégrité de la monarchie espagnole, que le roi Joseph rentra à Madrid où il fut accueilli comme un puissant protecteur.

Le maréchal Masséna, entré en Portugal, à la tête d'une armée de soixante-quinze mille hommes, après avoir pris Almeida, Ciudad-Rodrigo et battu les Anglais à Busau, avait été obligé de se retirer en mars 1811, son armée se trouvant réduite à trente-cinq mille hommes, par les maladies, les marches forcées et le défaut de vivres.

Le maréchal Soult avait fait le siége de Badajoz, qui s'était rendu le 19 mars. Le maréchal Victor avait été attaqué dans ses lignes de Chiclana. Les Anglais avaient soutenu le feu de l'insurrection par des débarquemens de troupes, d'armes et d'argent, à Carthagène et à Alicante. Ils encourageaient puissamment la résistance de Cadix. Déjà circulaient les premiers bruits de la rupture prochaine de la France et de la Russie.

Les Anglais, n'étant plus contenus par l'armée du Portugal, venaient de s'emparer de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz. Le maréchal Victor, le reste de la garde impériale, plusieurs régimens de ligne, étaient rappelés en France. L'espoir d'une négociation avec le gouvernement anglais s'était évanoui ; les insurrections partielles s'étaient multipliées par la création de nouvelles *guerillas,* que l'or des Anglais et l'exaspération des habitans avaient encouragées: les communications devenaient, de jour en jour, plus difficiles. La Navarre était ravagée par les bandes de Mina, devenues une armée ; la disette désolait la capitale et les provinces. Telle était la face des affaires en Espagne, lorsque l'Empereur, partant pour la Russie, rendit au roi Joseph le commandement des armées.

Dans de telles circonstances, l'honneur ne lui permettait plus de refuser un poste difficile. Le maréchal Jourdan retourna près de lui. Les Anglais ayant pris, dans les premiers jours de mai 1812, les forts élevés pour la défense du Tage, menaçaient à la fois l'armée du midi et l'armée du Portugal. Isolée, chacune de ces armées était

trop faible pour résister à l'ennemi ; en se prêtant un mutuel appui, elles devaient le combattre avec avantage.

Joseph ordonna au maréchal Soult, et au maréchal Marmont, qui alors commandait en chef l'armée de Portugal, de se tenir en mesure de seconder réciproquement leurs opérations. Prévenu que les Anglais s'étaient avancés sur la Coa, il reconnut que tout le poids de leurs forces allait tomber sur le maréchal Marmont. Il envoya, au maréchal Soult, le colonel Desprez, son aide-de-camp, pour lui prescrire de porter à vingt-cinq mille hommes le corps commandé par le comte d'Erlon, qui passerait le Tage au premier avis, pour rejoindre le maréchal Marmont.

Cependant les Anglais, ayant passé l'Aguida, étaient arrivés sur la Tormes vers Salamanque. Joseph, prévenu, le 1er juillet, par une dépêche du maréchal Marmont, de l'exécution de ses ordres, les réitère à l'armée du midi et à celle du nord, et part lui-même de Madrid avec sa garde et les troupes des garnisons voisines. Il arrive, avec quatorze mille hommes, à Blasco-Sancho, se dirigeant sur Péñeranda, où devait s'opérer la réunion. Là, il apprend le résultat de la bataille des Arapiles. Le maréchal Marmont, quoique prévenu du mouvement du roi et sans attendre les secours qui venaient de Madrid, le 24 juillet, et ceux de l'armée du nord, arrivant le 23, avait passé la Tormes le 20, livré et perdu la bataille. Son armée, en pleine retraite, était suivie par l'armée anglaise, dont la poursuite fut ralentie par la présence des troupes du roi, qui, sur l'avis qu'il reçut le 27 juillet, du maréchal Marmont, par une lettre dont était porteur le colonel Fabvier, que l'armée du Portugal pourrait tenir sur la rive gauche du Duero et se lier avec celle du roi, si elle n'était pas abandonnée à elle-même, n'hésita pas à se porter sur Ségovie, mouvement hardi et même téméraire, si l'armée du Portugal eût passé le Duero : cette armée avait tra-

versé ce fleuve à Tudéla, en continuant sa retraite sur Burgos.

Joseph, rassuré sur l'armée du Portugal qui allait se renforcer de toutes les troupes de l'armée du nord, à mesure qu'elle s'approcherait de l'Èbre, mais inquiet de sa capitale et du centre du royaume, ne quitta Ségovie que le quatrième jour. Il rentra dans Madrid, avec l'espoir de s'y maintenir si les ordres donnés à l'armée du midi, promptement exécutés, lui amenaient un corps de vingt-cinq mille hommes; mais, dans toutes les hypothèses, décidé à ne quitter l'Espagne qu'avec les derniers Français, il irait au devant de ceux qui se trouvaient au fond de la Péninsule, pour revenir en force sur la grande armée anglo-hispano-portugaise, lui couper la retraite ou la combattre avec avantage : ce plan fut exécuté heureusement, malgré les obstacles de tous genres que l'on eut à surmonter. La cavalerie anglaise fut culbutée par la cavalerie aux ordres du général Treillard sous Madrid. Un corps de douze à treize mille hommes, débarqué à Alicante, se dirigeant sur la Manche, à l'avis de la marche du roi, rétrograda sur Alicante. Enfin l'armée du midi fit sa jonction avec l'armée du centre, le 2 octobre, à Fuente-Higuerra, où le roi se rendit et donna les ordres nécessaires pour l'exécution du mouvement qu'il avait conçu. Ces deux armées s'avancent sur le Tage, l'une par la Manche et l'autre par Cuença.

Le roi rentre à Madrid le 3 novembre : l'armée de Portugal, prévenue par le général Lenotte, aide-de-camp du roi, expédié de l'armée d'Aragon, suit le mouvement rétrograde des armées ennemies, qui évacuent Burgos, mais sans les presser.

Le roi part de Madrid, où il ne s'arrête qu'un jour, passe la Tormes, et se trouve sur le champ de bataille des Arapiles, avec plus de cent mille hommes. Les forces ennemies s'élevaient peut-être à un aussi grand nombre de

combattans, mais elles se composaient de trois nations différentes; la victoire ne pouvait donc être douteuse. Le roi, après avoir vu commencer, sous ses yeux, le mouvement de l'armée du midi qui devait couper la route de Salamanque à Ciudad-Rodrigo, dans le but d'intercepter la retraite de l'armée ennemie, va au-devant de celle de Portugal, qui arrivait sur le même champ de bataille, pleine d'une ardeur qu'il est facile de concevoir.

Cependant la pluie, qui tombait par torrens, avait rendu les chemins presqu'impraticables, et retardé beaucoup les mouvemens de l'armée du midi. Les Anglais profitèrent de ce retard et hâtèrent leur retraite par la route de Ciudad-Rodrigo, qui n'était pas encore occupée : le succès de cette journée se réduisit à cinq ou six mille prisonniers, parmi lesquels était le général de cavalerie lord Paget. Le roi entra à Salamanque avec l'armée de Portugal. Cette journée devait contrebalancer les désastres de la Russie; il n'en fut pas ainsi. L'ennemi rentra en Portugal, et l'armée française se trouva bientôt affaiblie de plus de trente mille hommes, qui eurent ordre de passer les Pyrénées.

Cependant une armée espagnole s'avançait dans la Manche, et cette armée demandait à être réunie à celle du roi. Il envoya l'un de ses aides-de-camp pour traiter avec ses chefs : cet officier était encore en pourparler avec eux, lorsque le roi reçut l'ordre précis de quitter Madrid et de prendre la ligne du Duero. L'état des affaires, en Russie, en faisait une nécessité absolue. Il fallut obéir, et le départ eut lieu immédiatement pour Valladolid. Dès que Madrid fut abandonné, le feu de l'insurrection se ralluma avec plus de violence que jamais, et les chefs espagnols, généralement mécontens de la disposition de la régence, qui les avait mis sous les ordres des Anglais, durent dissimuler leur mécontentement. Anglais, Espagnols, Portugais, s'avançaient, à la fois, contre l'armée française, singulière-

ment affaiblie par le départ des meilleurs officiers et sous-officiers destinés à former de nouveaux cadres en France.

Arrivé à Valladolid, le roi n'y resta que le tems nécessaire pour rassembler les corps qui étaient sur la Tormes, et en partit dès qu'ils furent réunis. Mais il lui fut impossible de mettre un ensemble parfait dans les opérations ultérieures. Le ministre de la guerre de France correspondait directement avec les chefs des armées du nord, de Portugal et des troupes placées dans les provinces de l'Ebre, et ordonnait fréquemment des marches rétrogrades à des corps qui devaient être remplacés par ceux qui étaient en ligne. Ceux-ci se trouvèrent donc tellement affaiblis qu'ils durent se concentrer sur Burgos sans combattre. Le corps du général Clausel avait reçu, directement de Paris, l'ordre de se porter en Navarre contre Mina.

Le roi, après avoir quitté Burgos, passa l'Ebre, et l'armée prit position en avant de Vittoria, dans l'espérance de pouvoir différer le combat jusqu'à ce que le corps du général Clausel l'eût rejoint; mais cette espérance fut trompée : le général Clausel ne put pas se trouver à la bataille de Vittoria, où trente mille Français en ligne disputèrent la victoire à plus de cent mille ennemis. De l'aveu des Anglais, leurs pertes surpassèrent celles de l'armée française. Joseph, pressé par plus de deux mille familles espagnoles qui suivaient sa fortune, n'avait pu leur refuser une escorte pour les conduire en France, où elles arrivèrent en sûreté. Ce convoi partit avant la bataille (1).

Le roi laissa dans Pampelune une garnison de quatre

(1) Quelques écrivains malveillans, ou mal informés, ont imprimé que cette escorte était principalement destinée à accompagner les équipages de la maison du roi : le fait est que ces équipages et les fourgons du trésorier de la liste civile n'ont pas fait parti de ce convoi; qu'ils sont restés sous Vittoria, où ils ont été pillés; et que M. Thibault, trésorier de la liste civile, et quelques-uns des employés, y ont été tués.

mille hommes. La retraite s'était opérée en bon ordre. Les troupes du général Foy, et toutes celles qui composaient les garnisons voisines, ainsi que les postes répandus sur les communications, s'étaient réunis au gros de l'armée qui se trouvait alors de près de cinquante mille hommes; mais il n'était plus tems de penser à l'Espagne. Le général Clausel s'était porté sur l'armée d'Aragon.

Dans le nord, les victoires de Bautzen et de Lutzen avaient bien conjuré l'orage momentanément; mais toutes les forces de la France pouvaient à peine suffire contre tant d'ennemis ligués contre elle. Joseph rentra à Paris où son frère le laissa avec le titre de son lieutenant, en partant pour se mettre à la tête de cette même armée, qui, après avoir combattu toutes celles de l'Europe dans leurs pays, était réduite alors à défendre son propre territoire.

L'impératrice Marie-Louise était régente de l'empire. Joseph, comme lieutenant de l'Empereur, eut les honneurs du commandement militaire. Ce qui restait des troupes de la garde était aux ordres du général Caffarelli. Le maréchal Moncey commandait la garde nationale, et le général Hulin les troupes de la garnison. Joseph fut laissé comme conseil à l'impératrice, ainsi que le prince Cambacérès, archichancelier de l'empire.

L'impératrice devait suivre l'avis de ces deux conseillers. Dans des circonstances aussi graves, Joseph ne refusa rien. Si les événemens de la guerre interceptaient toute communication entre le quartier-général impérial et la capitale, si les ennemis s'approchaient de Paris, il avait de l'Empereur l'ordre verbal, et, après son départ, l'ordre écrit, *de faire partir le roi de Rome et l'impératrice*, de se rendre avec eux sur la Loire, de les faire accompagner par les grands dignitaires, les ministres, les officiers du sénat, du corps législatif et du conseil-d'état.

Joseph, quelque tems après, reconnut la convenance de ces précautions, d'abord par des insinuations détournées, et ensuite lorsque, par des discours plus explicites, beaucoup de sénateurs ne dissimulaient plus leur opinion sur la proclamation de Napoléon II, celle de la régence de l'impératrice et de la lieutenance de Joseph, sous un empereur mineur.

Ce fut alors que Joseph fit sentir à son frère la nécessité de faire la paix à tout prix. Lorsque les faibles corps des maréchaux Marmont et Mortier furent ramenés sous Paris; qu'ils se dirent suivis par des forces ennemies bien supérieures; que toute communication fut interrompue entre l'Empereur et la capitale; que le cas prévu par les instructions verbales et écrites de l'Empereur, fut reconnu être le cas pressant; Joseph communiqua à l'impératrice et à l'archichancelier la dernière lettre de son frère, qui contenait et prescrivait l'ordre du départ.

Les ministres, les grands dignitaires et présidens des sections du conseil furent réunis, au nombre de vingt-deux membres. On reconnut dans ce conseil que le cas prévu était celui du moment actuel, et qu'il valait mieux laisser Paris à ses autorités et à ses forces particulières que de compromettre le sort de l'Empereur, et, en même tems, celui de l'empire tout entier (1).

Le ministre de la guerre (duc de Feltre) déclara qu'il n'y avait pas d'armes prêtes; qu'elles étaient livrées journellement aux troupes des nouvelles levées et à mesure

(1) C'est un ordre de choses que des patriotes étrangers ont senti mieux que ceux qui, dans les conseils législatifs de France, se sont opposés lorsqu'ils étaient aux prises avec les souverains et l'oligarchie de l'Europe) aux desseins de l'Empereur. Le président des États-Unis d'Amérique, Adams, père du président actuel, manifesta cette opinion, en répondant à un général français et au baron Quinette, membre du gouvernement provisoire, en 1815, qui mangeaient chez lui, il y a quelques années : « Vous n'avez pas compris l'empereur Napoléon. »

qu'elles partaient : ainsi il fut unanimement décidé que le gouvernement se transporterait à Chartres, et de là sur la Loire.

Cependant Joseph observa que l'on ignorait encore à quels ennemis on avait affaire : pour les reconnaître et agir en conséquence de cette reconnaissance, il offrit de ne pas partir avec l'impératrice. Les ministres de la guerre, de l'administration de la guerre, de la marine, se joignirent à lui : ils promirent de ne rejoindre l'impératrice qu'à la dernière extrémité, lorsqu'ils se seraient bien convaincus que l'on se retirait devant la presque totalité des armées alliées. Si, au contraire, on reconnaissait que l'on n'avait à combattre qu'un corps détaché que l'on pût détruire sans exposer la capitale, on aiderait les deux maréchaux de tous les moyens qu'elle pourrait offrir. Ce fut dans l'espérance de cette dernière hypothèse que fut rédigée la proclamation du roi Joseph, qui fut affichée dans la soirée. Le conseil applaudit à ses offres pleines de dévouement : la lettre de l'Empereur passa dans toutes les mains. L'impératrice, son fils, la cour, les membres du gouvernement, les ministres, M. de la Bouillerie, trésorier de la couronne, et les fonds qui lui étaient confiés, partirent.

Pendant la nuit, les maréchaux furent instruits de l'approche des ennemis. Le lendemain matin ils étaient aux prises avec leurs avant-postes. Joseph, accompagné des ministres de la guerre, de l'administration de la guerre, de la marine, selon ce qui avait été résolu par le conseil, sortit de Paris pour voir de plus près l'état des affaires. La garde nationale prit les armes afin de maintenir la tranquillité intérieure, et se porta aux diverses barrières pour s'opposer à toute insulte qui pourrait être tentée par des corps détachés.

Dans la matinée, le maréchal Marmont ayant fait prévenir le roi qu'il était déjà trop faible pour contenir les

troupes qu'il avait devant lui, Joseph fit dire au maréchal Mortier de renforcer le maréchal Marmont; ce qu'il fit avec beaucoup de zèle.

Après midi, un officier de génie de l'armée française, fait prisonnier, avait été admis en présence de l'empereur de Russie, du roi de Prusse et du général en chef autrichien. Cet officier avait vu le développement des forces ennemies. Il vint en rendre compte aux maréchaux, et après eux au roi. Le maréchal Marmont déclara qu'il ne pouvait tenir au-delà de quatre heures, ni empêcher que Paris ne fût inondé de troupes irrégulières dans la nuit. Il demandait à être autorisé à traiter pour la conservation et la sûreté intérieure de la capitale. Quelques légions de la garde nationale avaient sollicité la permission de se mettre en ligne hors des murs : elle ne fut point accordée, afin de ne pas priver Paris de leur secours dans l'intérieur et dans l'immense développement de son enceinte.

La décision du conseil tenu sous la présidence de l'impératrice régente fut exécutée littéralement dans une circonstance aussi grave, quand les ministres qui étaient près du roi reconnurent avec lui que la plus grande partie des forces alliées était sous Paris.

Ils ne partirent qu'à quatre heures, lorsqu'ils furent instruits que l'ennemi occupait St.-Denis, et que, dans quelques minutes, ils ne pourraient plus traverser la Seine. Joseph, passant par Versailles, se fit suivre par les dépôts de cavalerie qui étaient dans cette ville, et se rendit à Chartres, où il trouva l'impératrice, et de là à Blois.

On a beaucoup reproché au roi Joseph la proclamation par laquelle il assurait la garde nationale parisienne qu'il n'accompagnait pas l'impératrice, mais qu'il restait à Paris : telles étaient, en effet, ses intentions et celles du conseil qui avait été tenu; mais quelques heures de plus avaient tout changé, en amenant sous Paris toutes les

forces ennemies. Il ne restait au roi Joseph que le choix de trois partis : aller au poste désigné par l'Empereur en suivant l'impératrice, rester à Paris, ou suivre l'armée du maréchal Marmont : il n'y avait pas à hésiter entre ces trois partis; le roi Joseph, en suivant la régente, fit ce qu'il devait.

Eût-il mieux fait de voter pour que l'impératrice restât? Pouvait-il transiger avec ses devoirs? Subordonné aux instructions de l'Empereur, il dut les suivre en ne livrant aux ennemis, ni sa femme, ni son fils : devait-il s'exposer à présider à la déchéance de son frère et faire la paix en le sacrifiant? Ses ordres, dans le cas prévu, étaient de réunir sur la Loire, autour de la régente, les autorités nationales et toutes les troupes possibles; c'est ce qu'il fit : les armées des ducs de Castiglione, d'Albuféra et de Dalmatie étaient encore intactes; si l'Empereur fût arrivé sur la Loire, il eût encore pu balancer la fortune, en trouvant réunis sous sa main les moyens dont il avait ordonné la réunion. « Fais ce que dois, advienne ce qui pourra, » est sans doute la maxime de tout homme d'état qui se respecte (1).

Les armées d'Aragon et d'Espagne étaient disposées à suivre les mouvemens qui seraient imprimés par l'Empereur, lorsque l'abdication de Fontainebleau ne laissa plus d'autre parti à Joseph que celui de se retirer en Suisse, où il resta jusqu'au 19 mars 1815, jour où il sut l'arrivée de son frère à Grenoble. Il partit seul avec ses enfans. A leur aspect, les troupes postées sur la frontière arborèrent la cocarde tricolore, aux cris de *vive la nation! vive l'Empereur!* C'est ainsi qu'il traversa une partie de la France, et arriva à Paris le 22 mars.

(1) Voyez, sur ces divers événemens, le *Journal du Prisonnier de guerre*, inséré dans les numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14 de notre recueil.

La perte de la bataille de Waterloo ayant ramené les étrangers en France, Joseph se retira en Amérique où il devait se réunir à son frère Napoléon, qu'il avait laissé à l'île d'Aix, faisant les dispositions de son embarquement pour le Nouveau-Monde : le sort en disposa autrement ; toutefois Joseph ne quitta la France qu'après avoir su que l'Empereur en était parti.

Joseph, accueilli dans le Jersey, un des états de l'Union, par une loi faite à son occasion, et qui lui fut adressée avec une bienveillante politesse par le gouverneur de cet état en 1817, put y acquérir des propriétés, *sans devenir citoyen américain.*

La maison qu'il avait bâtie ayant été la proie des flammes, il y a quelques années, il reçut, de la part des habitans de Jersey, les plus touchantes preuves d'intérêt.

Juges éclairés et impartiaux des hommes, ces peuples libres ont pu devancer le jugement de la postérité, sur la foi que l'on doit prêter aux calomnies de toute nature dont on a essayé de noircir l'empereur Napoléon et les membres de sa famille. C'est ainsi que les peuples de Naples et même de l'Espagne, éclairés par l'expérience, avaient aussi apprécié à leur juste valeur les jugemens calomnieux dont on avait noirci le nouveau roi.

Séparé de sa famille et de sa patrie par de grands obstacles, nous aimons à croire qu'il reste au roi Joseph cette compensation de bien des peines ; une bonne conscience, avec laquelle un homme de bien n'est jamais seul.

(*Quarterly American Review.*)

Voyages.—Statistique.

RENCONTRE DANS LE DÉSERT.

N° I.

HOMS, L'ANCIENNE ÉMÈSE. — PROMENADES DANS LES CIMETIÈRES. — AUDIENCE DU GOUVERNEUR. — PREMIÈRE VUE DU DÉSERT. — SOCIÉTÉ TURQUE. — FIANCÉ DE SEIZE ANS. — LE KIAIA. — SA HAINE CONTRE LES ARABES. — PHYSIONOMIES BÉDOUINES. — NÉGOCIATION. — DÉPART POUR PALMYRE. — HALTE DANS LE DÉSERT. — SOLEIL DE SYRIE. — CAMP BÉDOUIN. — PÉRIPÉTIE. — DUPLICITÉ ARABE.

Homs ou Hems, l'*Émèse* des anciens, est la dernière ville que l'on rencontre dans le désert de Tedmor ou Palmyre; quand on vient de Balbec, on l'aperçoit long-tems avant d'y arriver. La grande élévation du cône tronqué sur lequel est construite la citadelle, et la ligne continue formée à la base par les bâtimens de la ville, fixent de loin, à l'horizon, l'attention du voyageur.

En entrant à Hems, on reconnaît que la citadelle, ou Acropolis, forme le centre d'un cercle dont les rues de la ville sont, en quelque sorte, les rayons. Elle est taillée de tous côtés dans le roc solide, entourée d'un mur en ruines, et couronnée d'une forteresse démantelée, et, autant que j'ai pu voir, sans canons. Les murs de la ville ne me parurent pas en meilleur état. Les faubourgs sont occupés par des cimetières, d'où, quand le vent du sud commence à souffler, il s'exhale des miasmes que des femmes turques peuvent seules supporter. Ces femmes considèrent leurs promenades dans les cimetières, ainsi que les plaisirs du bain, comme les principales distractions de leur monotone existence. Le soir, dans toutes les villes de l'Orient, on les voit se glisser en groupes nombreux sous les arbres qui

ombragent les sépultures. La blancheur de leurs vêtemens, car le blanc est le costume uniforme des femmes turques, comme le noir celui des Vénitiennes, contraste avec les massifs formés par la sombre verdure des cyprès. Au premier aspect, on serait tenté de les prendre pour des ombres qui errent autour de leurs derniers asiles, à la faveur des ténèbres de la nuit qui s'approche. Si je suis bien informé, leur conversation n'a cependant rien d'analogue avec le caractère lugubre de cette scène; et ce serait vainement qu'on y chercherait quelques traces de la philosophie d'Hamlet.

Les portes de la ville, hors celle qui a été décrite par les voyageurs, n'offrent aucun intérêt, et il n'existe pas, dans l'intérieur, de débris de l'antiquité qui méritent la peine d'être vus. A l'ouest, à deux cents pas des murs, il y a un mausolée de forme pyramidale : deux des côtés sont presqu'entièrement tombés, mais on voit encore quelques traces de l'inscription. Le style bizarre et tourmenté de ce monument indique qu'il a été construit à l'époque de la décadence de l'art. De ce point, l'œil s'étend, dans toutes les directions, sur un vaste espace couvert d'une rare végétation, et, dans le voisinage immédiat de la ville, de quelques bouquets d'arbres rabougris. Au-delà, on aperçoit, semblable aux brouillards d'une mer sans bornes, le voile diaphane formé par la poudre et les vapeurs du désert : les tons chauds et brillans dont le soleil colore cette scène lui donnent une vivacité et un éclat extraordinaires.

Ce fut le 3 juin que nous arrivâmes dans cette ville frontière de la Turquie, après une marche pénible de deux jours, depuis Balbec. Notre intention était de pousser jusqu'à Palmyre. Les renseignemens que nous avions pris à Damas nous faisaient croire que ce projet rencontrerait peu d'obstacles; la suite, comme cela arrive souvent, forma un contraste remarquable avec nos espérances.

Le premier aspect de la ville n'avait, certes, rien d'encourageant : les rues étaient silencieuses, les portes closes; sur la place du marché, au milieu des turbans des Turcs, on remarquait tant de faces noires de Bédouins, que nous craignîmes d'abord que quelque altercation ne se fût élevée entre le gouverneur et les tribus du voisinage. Ces alarmes furent bientôt dissipées par la politesse du *mouzzelim* ou gouverneur (1), à qui nous avions envoyé, immédiatement après notre arrivée, notre principal interprète, avec les lettres de Sali Visir, pacha de Damas. Après un court délai, son *seraf* fut dépêché vers nous : il nous conduisit avec des formes respectueuses à la demeure du mouzzelim. Lorsque nous fûmes entrés, on nous fit asseoir sur un divan, et on nous y servit, en grande pompe, les rafraîchissemens ordinaires.

Dans la matinée suivante, au sortir de notre déjeûner, nous visitâmes le mouzzelim, pour le remercier de sa réception, et concerter avec lui les moyens d'exécuter l'excursion que nous voulions faire. Nous le trouvâmes assis sur un mauvais divan, dans une chambre fort sale. Les murs étaient noircis par les vapeurs du tabac, et les fenêtres tapissées de toiles d'araignées; manque de tenue auquel nous étions un peu préparés par l'apparence misérable de l'escalier, et le désordre de la cour qui était audessous.

Le lever du mouzzelim avait je ne sais quelle apparence provinciale, assez semblable à celui d'un petit prince allemand. Il se composait de son *cafiji*, ou secrétaire particulier, de son ministre Scander, Copte, qui avait l'embonpoint ordinaire de ses compatriotes et la lourdeur de leurs formes, mais qui en avait aussi le bon sens. On vantait la sagesse de son administration et sa bienveillance pour les

(1) Fonctionnaire turc soumis aux pachas des *edjalets* ou provinces.

étrangers. Le centre de ce groupe était le mouzzelim lui-même. Il y avait, dans tout l'ensemble de sa physionomie, quelque chose d'épais, et les rides formées par la méditation paraissaient devoir en troubler bien rarement le calme habituel. Ses manières graves et simples avaient d'ailleurs un caractère d'honnêteté qui nous plut. Par degrés, nous apprîmes à nous connaître davantage, et nous vîmes que nous avions tiré des conclusions trop hâtives de l'extérieur du mouzzelim. Après la politesse accoutumée des pipes, il fut convenu que le mouzzelim enverrait, pour notre compte, son messager confidentiel à Douaki, chef de la tribu de Saba, qui était alors campée à un jour et demi de distance d'Homs, pour l'engager à conduire à Palmyre des voyageurs placés sous la protection immédiate du pacha, moyennant la récompense qui serait réglée de gré à gré, avant notre départ. Le même soir, le courrier quitta la ville, et, en attendant son retour, nous fûmes logés chez le séraf, par ordre du gouverneur.

Le messager ne revint que trois jours après. Comme nous étions déjà rassasiés de toutes les vues du voisinage, et que nous n'avions pas envie de lire nos livres pour la troisième fois, nous n'eûmes, pour venir à bout de notre tems, que les faibles ressources d'une société turque, et, pour aliment de nos conversations, que nos plaintes, tout anglaises, sur la chaleur déraisonnable du tems. L'établissement du séraf était nombreux et assez bruyant. Nous habitions un appartement placé à l'extrémité de la cour; cet appartement, d'une construction récente, était presqu'entièrement de bois et sans peinture, comme cela arrive fréquemment en Turquie : il paraissait destiné aux étrangers. La famille se réservait l'usage exclusif du reste de la cour, pavé avec beaucoup de soin et de goût.

Le père, vieillard septuagénaire et infirme, était retenu au lit, au moment de notre arrivée. Quoique les femmes

fussent chrétiennes, elles ne pouvaient pas franchir les limites du harem, et elles étaient protégées contre les regards profanes avec un scrupule tout-à-fait musulman. Nous eûmes occasion de voir souvent les deux frères : le plus âgé, qui avait alors une trentaine d'années, avait été marié quelque tems ; le second, âgé de seize ans, était à la veille de l'être. Son esprit était encore plus jeune que son corps : il avait la bruyante étourderie de l'enfance et la vivacité impérieuse d'un jeune Arabe. Il faisait mille questions à la fois, et, impatienté de leur lente transmission par notre interprète, c'était dans nos physionomies qu'il cherchait nos réponses. De là, une multitude de malentendus : mais, sans être retenu par notre ennui, et même par nos reproches, il prolongeait ce divertissement jusqu'au soir. Les cartes et la conversation étaient ses plaisirs favoris. Nous ne pûmes échapper à ses importunités qu'en essayant de faire son portrait ; c'est un moyen infaillible, dans le Levant, de se débarrasser d'un fâcheux. Jamais un Musulman ne se soumettra volontairement à laisser surprendre sa ressemblance par des hommes qu'il considère comme des vampires ou des nécromanciens. Le mariage était la chose dont probablement notre jeune homme s'occupait le moins. Son frère aîné trouvait, dans ce mariage, un texte inépuisable de plaisanteries tout-à-fait inintelligibles pour lui ; il n'avait jamais vu sa fiancée, et ne témoignait nulle curiosité de la voir : tout était conduit par son cher papa.

Un autre personnage de notre cercle, c'était le *kiaia* ou substitut du mouzzelim. Il mettait beaucoup de régularité dans ses visites. Sitôt que les débris de notre dîner étaient enlevés, il entrait dans notre appartement, suivi de deux ou trois personnes. Le kiaia était notre favori : il me semble que je vois encore la solennité de son regard officiel, et la bonhomie qui respirait dans la partie inférieure

de son visage. C'était une espèce de *Front-de-Bœuf* (1) du désert. Le tems et les services avaient laissé, sur sa figure, des traces profondes : il y avait cependant une vivacité militaire dans tous ses mouvemens, qui lui allait à merveille. Il parlait peu, et ses monosyllabes étaient les plus rudes que j'aie jamais entendus ; mais je trouvais, dans son ton brusque, une garantie de sa bonne foi. Sans être inattentif, il mettait moins d'ostentation dans ses politesses que la plupart de ses compatriotes. Son turban, comme lui-même, ne paraissait avoir jamais éprouvé de changement ; quant à son *khanjar,* il le devait à une aventure sur les limites du désert. A tout prendre, le kiaia était un personnage considérable à Homs : sa passion dominante était une haine instinctive contre les Arabes ; elle avait fait sa fortune près du gouverneur.

Jamais cette passion ne paraissait sommeiller, et nous prenions souvent un malin plaisir à en provoquer l'explosion. Un soir, après beaucoup de détours, nous dirigeâmes la conversation sur les fréquentes incursions des Bédouins, et sur l'attaque audacieuse qu'ils avaient faite dernièrement, dans le Hauran, contre les troupes du vizir. Ces questions embarrassaient ses prétentions militaires, et il y répondait d'un air contraint qui nous divertissait beaucoup. Comme je le trouvai en verve, je lui demandai si jamais il avait tué un seul Arabe de sa main. Je n'oublierai jamais l'étonnement prolongé et l'air de profond mépris qui se manifesta dans ses traits et son accent, quand il répéta mon mot *wackil !* un seul ! Il considérait la race tout entière comme la proie naturelle des Osmanlis, créée seulement et mise au monde pour leur procurer les plaisirs et l'exercice de la chasse. Un orangiste n'aurait pas parlé avec une indifférence plus orthodoxe des

(1) Personnage d'un roman de Walter Scott.

catholiques irlandais. Bientôt il s'anima, et les *gaudia certaminis* nous furent peintes avec la chaleur et l'exaltation d'un homme qui en avait partagé les dangers et la gloire. Puis il étala ses pistolets, et il en fit valoir les mérites avec une vanité fort amusante. Comme l'un de nous lui dit que nos pistolets anglais étaient très-supérieurs aux siens, il secoua la tête, les examina un instant, sourit, et retomba dans son silence ordinaire. Tedmor et notre projet l'en firent sortir de nouveau. Ce projet lui souriait, parce qu'il pouvait en résulter une chasse aux Arabes. Il était tout aussi convaincu qu'un Turc pouvait résister à une demi-tribu de Bédouins, que peut l'être un John Bull de la vieille roche, qu'il suffit du dernier de ses compatriotes pour mettre en fuite tout un régiment français. Il entretenait ainsi l'espoir que nous avions de réussir dans notre périlleuse excursion. Cependant, dans d'autres instans, il prenait une figure rembrunie, et il cherchait à nous mettre en garde contre la *fides punica* et la servilité captieuse de ces *payens*. Cet avertissement ne nous paraissait qu'un trait de caractère du kiaia, et nous y faisions peu d'attention; mais nos désastres subséquens nous obligèrent bientôt d'en reconnaître la sagesse.

C'est par ces plaisirs, fort modestes comme on voit, que nous parvînmes à passer le tems qui s'écoula entre le départ et le retour du messager. Deux Arabes de la tribu de Saba, envoyés par leur scheick Douaki, arrivèrent quelques jours après; nous nous empressâmes de les conduire chez le mouzzelim. En réponse à la commission du messager, ils apportèrent une lettre du scheick, rédigée avec la phraséologie obséquieuse du pays. « Les conditions et la somme demandée paraîtraient peut-être un peu fortes; mais le gouverneur ne devait pas s'en offenser. Dans les circonstances actuelles, cette entreprise était très-périlleuse, et la tribu avait rarement l'avantage de conduire des étran-

gers à travers son territoire. En conséquence le scheick demandait six cents piastres par tête, indépendamment de la dépense des chevaux, des chameaux et des guides. »

Ces propositions nous parurent si extravagantes, ainsi qu'au mouzzelim, qu'elles excitèrent d'abord l'hilarité générale. Les Bédouins sentirent qu'ils étaient allés trop loin, et, comme il paraît qu'on leur avait confié des pleins pouvoirs, ils acceptèrent l'offre que le mouzzelim leur fit, de traiter séparément cette affaire avec lui. Cette conférence se passa avec une gravité toute diplomatique, qui aurait fait honneur aux pupilles de lord Castlereagh; chacun soutenant ses dires par les argumens les plus plausibles. Chaque fois qu'une nouvelle clause était proposée, elle était transmise, en grande cérémonie, au mouzzelim, qui transmettait ensuite sa réponse aux Arabes, par le canal de nos interprètes. Les Bédouins, de leur côté, prenaient un air sombre et abattu. Puis, dans des discours animés qu'accompagnait une pantomime véhémente, nous les entendions s'écrier : *Alf, alf, berouf! berouf!* ce qui signifiait que, pendant notre excursion, il leur faudrait des milliers de poudre pour nous défendre. Quelquefois ils gardaient un silence farouche, pour exprimer tout le mécontentement qu'ils prétendaient éprouver des offres qu'on leur faisait.

Cette comédie se termina enfin, et le gouverneur s'avança vers nous, pour nous faire connaître les conditions qu'il avait obtenues. Douaki devait recevoir six cents piastres, à la charge par lui de nous ramener, sains et saufs, à Homs; notre conducteur en recevrait cinq cents aux mêmes conditions; nous devions, en outre, payer cinquante piastres pour chaque chameau; cinquante à chacun des trois Bédouins qui nous serviraient d'escorte, indépendamment du *bacchich*, ou cadeau, que nous ferions au soldat turc chargé du commandement en chef de l'expédition.

Ces divers articles furent transmis dans une lettre à Douaki, et on enjoignit aux deux Arabes de revenir le plus promptement qu'ils pourraient. Après s'être arrêtés quelques instans chez le séraf, ils montèrent sur leurs chameaux et partirent pour le désert.

Nous avions peu de raisons de nous féliciter de l'apparence et du caractère probable de nos guides à venir : c'étaient des hommes de petite taille et de moyen âge, tellement desséchés qu'on eût dit qu'ils n'avaient que des os, des nerfs et des muscles ; les hâles et le soleil du désert les avaient rendus presque aussi noirs que des Africains. Je ne leur trouvai pas cette audace sauvage à laquelle on devait s'attendre, d'après le mode de leur turbulente existence : leur physionomie habituelle avait, au contraire, quelque chose de bas, de rusé et de sournois ; ce n'était que par momens qu'elle prenait une teinte soudaine de férocité.

Nous n'en attendions pas moins leur retour avec une grande impatience ; mais il tarda bien davantage que nous ne croyions. Force il y eut d'user de nos anciennes ressources. « Les Arabes sont-ils arrivés ? » telle était notre première question, en nous levant le matin. Après déjeûner, nous parcourions des bazars mal fournis ; nous buvions de mauvais sorbets, car, même à Homs, on trouve de la glace ; nous considérions les plaines jaunissantes du désert, et nous sommeillions étendus sur notre divan. Le jeune fiancé venait interrompre, de tems à autre, ces monotones plaisirs. Puis arrivait le moment de notre dîner ; mais il était fort déchu, et l'hospitalité de nos hôtes commençait évidemment à se lasser. Nous avions, comme de coutume, du pillau, des œufs et de la viande bouillie dans de petits plats remplis de graisse, servis sur un mauvais tapis en lambeaux et couvert de taches, que l'on repliait sans le débarrasser des débris qu'il contenait, pour être déployé

de nouveau au repas suivant. Mais cette triste répétition d'inattention et de malpropreté, que nous avions soutenue d'abord avec une patience magnanime, dans l'espoir d'une prompte fin, commençait à nous paraître insupportable. D'ailleurs, l'économie du séraf nous avait retranché le café et l'eau-de-vie, perte capitale, qui nous parut fort pénible.

Nos soirées elles-mêmes n'étaient plus aussi animées que précédemment, et nous cessions d'attendre nos visites avec l'anxiété d'une douairière qui soupire après l'arrivée de la brillante cohue qui doit envahir tous ses salons. Toutefois, notre ami le kiaia nous était resté fidèle; nous le récompensions de ses assiduités en l'entretenant de ses scènes favorites de carnage. Je ne sais pas trop, cependant, si c'était bien pour lui faire plaisir que nous lui présentions, de tems en tems, le tableau de Constantinople envahi par des milliers de septentrionaux aux cheveux blonds. Ce n'était pas moins vivement que nous alarmions nos autres interlocuteurs, quand nous leur parlions des dangers auxquels le lit nuptial était exposé, même dans les harems de l'Asie, malgré la jalousie qui en garde les approches. Il était impossible de ne pas rire de l'effroi silencieux avec lequel ils m'écoutaient, lorsque je leur représentais l'inutilité de toutes leurs précautions; les nombreux avantages dont pouvait profiter un amant aventureux; les facilités que donnaient le costume, les bains, les promenades dans les sépultures. Quand j'avais fini, tous les maris présens se regardaient avec une horreur sympathique, et, après beaucoup d'*allahs!* ils répétaient d'une voix émue les dernières paroles de mon interprète. C'est ainsi que nous dévorions notre ennui et que nous nous soumettions, en véritables musulmans, et comme tous les voyageurs judicieux devraient le faire, aux décrets de la Providence.

L'heureux jour luit enfin. Nos Bédouins, avec leurs nouveaux compagnons, parurent de bonne heure : ils firent halte à quelque distance des murs. Le soldat à cheveux gris du gouverneur, qui paraissait d'un caractère insouciant et pacifique, nous amena Mercheb, le chef de la troupe, et qui devait être notre conducteur. C'était un homme de moyenne taille, de plus de quarante ans, qui probablement avait fait son métier de voleur avec plus d'adresse que de courage. Un regard et un langage équivoques; des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, mais qui n'avaient pas le feu ordinaire de l'œil arabe; je ne sais quoi de fade et d'obséquieux répandu dans toute sa personne; éveillèrent sur-le-champ nos soupçons. Un de ses amis qui l'accompagnait avait meilleure mine, et paraissait plus jeune et plus ouvert : il ne parlait pas davantage, mais son langage était plus énergique et plus décidé. Il était rarement consulté, et ne paraissait point empressé de donner son avis; dans l'occasion, cependant, nous trouvâmes qu'il n'était pas dépourvu de l'intelligence et de la sagacité de sa race. Il portait un grand *giubé* rouge, et par-dessus une peau de chèvre dont le poil était en dedans, quoique nous fussions en juin : un turban blanc, marque distinctive de ces tribus nomades, et la longue lance bédouine complétaient sa parure.

Nous apprîmes que la lettre avait été remise au scheick, qui, après quelqu'hésitation, avait accepté nos offres. Les chameaux attendaient avec leurs guides en dehors de la ville; mais Mercheb exigeait que la moitié de la somme convenue fût remise avant notre départ. Ravis de voir le terme de notre ennuyeuse captivité, nous nous rendîmes, mes compagnons et moi, chez le kiaia, dépositaire de l'argent, pour le prier de nous accompagner hors des murs, et de satisfaire promptement aux réclamations des Bédouins : il nous suivit lentement et en silence, et en secouant fré-

quemment la tête. Nous étions au nombre de six, indépendamment de nos gens. En arrivant au camp des Bédouins, nous trouvâmes onze chameaux de la belle race du désert, chaque chameau appartenant à un Arabe qui devait monter en croupe de l'un de nous. Le harnachement de ces animaux était détestable, et je fus obligé de prendre un de mes matelas pour m'en faire une selle. Enfin, après beaucoup de bruit et de vociférations, nous nous trouvâmes prêts à partir. Mes compagnons et moi, ainsi que Nicole et Aritoun et les deux guides, nous étions montés sur les chameaux ; le soldat du gouverneur avait un cheval. Par malheur, il s'en fallait bien que tout fût encore fini : le kiaia s'était assis sous un arbre, et, quoique nos arrangemens fussent parfaitement clairs, il fallut plus d'une grande heure de menaces et de prières, avant de pouvoir diviser, entre les Bédouins, les six cents piastres. Nos rangs se formèrent enfin, et, à trois ou quatre heures, nous nous dirigeâmes vers le désert, en traversant des terres cultivées. Nos guides n'observaient, dans leur marche, aucun ordre régulier. Peu de tems après notre départ, le onzième chameau avait disparu avec son cavalier : début de mauvais augure, et qui montrait le peu de compte que nous devions faire sur la foi arabe.

Au bout de trois quarts d'heure, nous atteignîmes le petit village de Dehr-el-Balbec : les Bédouins voulaient s'y arrêter et y passer la nuit, sous prétexte d'y faire cuire leur pain. Après une discussion assez longue, nous parvînmes à continuer notre route, en leur promettant de partager avec eux nos provisions. De ce côté d'Emèse, le désert nous parut différer très-peu de celui que nous avions laissé dernière nous, en venant de Balbec. Une rare végétation était plutôt semée que répandue sur un sol léger et tout-à-fait plat, où, pendant plusieurs milles, on ne voyait ni arbres ni habitations. Dans quelques endroits, nous

aperçûmes une quantité extraordinaire de fleurs, preuve irrécusable de la fertilité naturelle de la terre, et partout, en grande abondance, cette petite plante amère, pour laquelle les chameaux ont tant de goût. Ils ne laissaient pas échapper une seule occasion d'en manger, et ils augmentaient ainsi, par leur avidité, tous les autres désagrémens de notre voyage. Nous passâmes près d'une petite mosquée ou lieu de repos pour les voyageurs, qui était en ruines. Une heure après le coucher du soleil, nous descendîmes de nos chameaux, et nous nous assîmes près d'un petit ruisseau, presque dans les ténèbres. Nous ouvrîmes nos havresacs, et nous commençâmes à manger : les Arabes partagèrent notre pain et nos autres provisions. Tandis que nous mangions paisiblement, l'un de ces hommes s'approcha de nous; puis, posant le doigt sur ses lèvres, il nous enjoignit, d'un air impérieux, de l'écouter dans le plus profond silence: nous entendîmes alors les mots sinistres de *barouf, barouf, alf, alf!* et, bon gré mal gré, nous nous soumîmes à son injonction. Notre repas s'acheva dans le silence.

Dès qu'il fut fini, nous rejoignîmes avec empressement nos montures. Une petite rosée avait rafraîchi l'atmosphère, et les étoiles étincelaient dans un ciel d'une pureté incomparable : la nature tout entière paraissait plongée dans un repos délicieux. Nous pensions aux pasteurs de la Chaldée, et aux premiers pas de cette science qui devait un jour s'élancer, sur les ailes du génie, dans les profondeurs de l'espace. Après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes dans un creux formé dans le sable par les vents ou les pluies, qui parut très-favorable à nos guides pour l'établissement de notre bivouac. Nous étendîmes nos *abbas* ou grands manteaux de laine, et nous ne tardâmes pas à nous endormir, en regardant les étoiles scintiller dans le firmament. Les murmures gutturaux des Arabes couchés près de nous et le bruissement uniforme du vent du

désert contribuaient à rendre notre sommeil plus profond et plus calme. Deux heures s'étaient à peine écoulées, que nous fûmes violemment arrachés, par nos guides, à ce paisible sommeil : le matin était encore éloigné, mais ils objectaient à nos réclamations que la position n'était pas sûre, et qu'ils craignaient les incursions des tribus voisines, avec lesquelles ils étaient, comme de raison, dans des hostilités continuelles. Nous consentîmes à aller deux milles plus loin, où nous prîmes une nouvelle position à peu près semblable à la première. En arrivant à la seconde station, nous nous aperçûmes que deux de nos infidèles compagnons s'étaient cachés, pendant notre dernier sommeil. Nous étions trop fatigués pour prendre des informations ou faire des reproches : nous nous étendîmes sur le sable, aussitôt que nous fûmes arrivés, et nous dormîmes jusqu'au lendemain matin, sans nouvelle interruption.

Le soleil n'était pas encore levé que nous étions sur nos montures. Je trouvai que mon matelas ne suffisait pas pour m'empêcher de sentir les rudes aspérités de la selle. Bientôt j'éprouvai les douleurs rhumatismales que j'avais gagnées dans les bains de Damas, et qui m'avaient tant fait souffrir ; mais l'espoir d'arriver promptement à Palmyre soutenait mon courage et faisait plus que balancer ces petites tribulations. Nous n'étions pas cependant sans quelque inquiétude sur la route que l'on nous faisait suivre. Palmyre est située entre Homs et Damas ; c'était donc à peu près vers le sud sud-est que notre route aurait dû converger et nous marchions vers le nord. Après nous être réciproquement communiqué nos craintes à cet égard, nous sentîmes la nécessité d'une explication immédiate. Nous fîmes, en conséquence, venir Mercheb près de nous, et nous lui demandâmes quand nous arriverions à Tedmor. Il répondit avec beaucoup d'hésitation, que, probablement, nous serions en face des ruines, le lendemain

au soir. Cette réponse nous parut peu satisfaisante, et nous lui témoignâmes notre surprise des circuits qu'il nous avait fait faire. Il eut recours à sa première apologie, et nous dit, avec quelque apparence de raison, qu'il avait été forcé de faire ces détours dans la crainte de rencontrer des Bédouins de la tribu ennemie, et afin de se tenir le plus près possible des secours de la sienne.

Nous fûmes un peu calmés par ces explications. Comme il promit d'aller plus vite pour réparer le tems perdu, nous consentîmes à nous placer de nouveau sous sa direction, et à continuer notre route. Nous ne pouvions pas, toutefois, nous dissimuler que nous serions sans cesse exposés à des contre-tems de la même nature, et il était impossible de calculer le terme de notre voyage. Deux heures après, à notre grande surprise, nous nous trouvâmes en face d'un camp bédouin, vers lequel notre caravane s'avança, en suivant toujours la direction du nord. Le complot était évident, mais Mercheb et son compagnon, au lieu de répondre à nos questions et à nos reproches, s'occupaient d'échanger leurs chevaux, que le voyage avait plus fatigués que les chameaux, contre de beaux coursiers arabes qui paissaient dans le voisinage. On voulut bien enfin nous donner quelques explications. Il est vrai qu'on ne nous avait pas parlé de ce camp, ni d'une déviation de la route convenue; mais ce changement était indispensable. Ils avaient fait ce détour pour se procurer du pain, et, sitôt qu'ils en auraient, ils se remettraient en route. En attendant, il ne nous serait pas désagréable de nous reposer : on nous servirait du café et tout ce dont nous aurions besoin pour déjeûner; après quoi nous pouvions compter que notre voyage n'éprouverait plus d'interruption. Ces explications nous parurent assez plausibles, et nous nous soumîmes à ce que nous ne pouvions pas empêcher.

En entrant dans le camp arabe, nous comptâmes une trentaine de tentes faites, comme celles que nous avions vues de l'autre côté du Jourdain, d'une étoffe grossière de laine noire mêlée à du poil de chameau. Elles formaient deux lignes et n'étaient protégées par aucune espèce de défense. On nous conduisit immédiatement vers le scheick, qui nous reçut avec la courtoisie orientale ; mais sa tente était si encombrée par tous ceux qui s'y trouvaient, qu'après les salutations ordinaires nous lui demandâmes la permission de rester en dehors. Le vent du sud commençait à souffler ; nous cherchâmes un abri dans l'ombre formée par les tentes. Après avoir étendu nos abbas et donné nos montures aux Bédouins, nous nous plaçâmes dans une position également incommode pour causer et pour dormir. Au bout de quelques minutes, un enfant presque noir et aux cheveux crépus, nous apporta un peu de café qui était exécrable. C'était une fort légère contrariété ; notre philosophie en avait de plus grandes à soutenir.

Dans l'espoir que notre sort s'adoucirait, et afin de tuer le tems, le mieux que nous pourrions (l'ennui du désert n'est pas inférieur à celui de nos salons à la mode), nous nous mîmes à compter activement les chameaux qui défilaient devant nous pour aller prendre leur pâture du matin : si je ne me trompe pas, nous en trouvâmes plus de mille, pleins de jeunesse, d'activité et de vigueur. Après avoir fait cette prouesse et avoir bu notre détestable café, ce qui n'était pas le moindre des deux exploits, nous tentâmes, mais avec peu de succès, de dormir. Notre situation devenait à chaque instant plus désagréable. Mercheb nous avait assuré que tout allait être prêt, et que, dans une heure, nous serions sur nos montures ; mais le tems s'écoulait avec rapidité, le pain n'était pas encore cuit, les chameaux paissaient dans le désert et les Arabes étaient plongés dans un profond sommeil.

Cependant le soleil, en s'élevant sur l'horizon, remplissait l'air de tous les feux d'un été syrien : l'ombre disparut peu à peu, et le sirocco, qui continuait à souffler, poussait devant lui des tourbillons de poussière et de vapeurs brûlantes. On n'apercevait pas un seul nuage dans le vif azur du ciel, et, sur terre, il n'y avait ni un arbre ni un buisson qui pût nous abriter. Nous fûmes obligés de battre en retraite, et d'aller chercher un asile dans la tente du scheick. Elle était occupée par la moitié de la tribu : les parens, les amis, les hôtes du scheick, par des motifs de curiosité, s'étaient couchés pêle-mêle, en attendant la présence des étrangers. Nous n'avions pas à choisir : un Arabe n'est pas, sans doute, le camarade de chambrée le plus agréable possible ; mais, au dehors, se trouvait ce soleil de la Syrie, ce soleil formidable dans toute la force du méridien, et, à tout prendre, le contact d'un abbas malpropre était préférable à ces fièvres d'Asie si violentes et si opiniâtres. Nous nous décidâmes donc à entrer, et nous nous étendîmes, sans beaucoup de cérémonies, au milieu des Arabes. Les groupes bizarres qu'ils formaient devant nos yeux à demi clos ressemblaient à ces esquisses fantastiques jetées au hasard dans les cartons d'un peintre habile : ils produisaient à peu près, sur moi, l'effet d'un violent cauchemar. Je n'étais malheureusement que trop préparé à ce genre d'impression : j'avais beaucoup souffert de la fatigue et de la chaleur du jour ; mes douleurs rhumatismales s'étaient fort augmentées, et j'avais la crainte qu'un accès de fièvre ne m'empêchât de poursuivre ma route.

Nous restâmes, de cette manière, assez tranquilles pendant près de deux heures, cherchant plutôt le sommeil que nous ne le trouvions, jusqu'à ce qu'enfin, ennuyés de cet état négatif et inquiets des piéges que nous tendait la duplicité de nos guides, nous voulûmes savoir à quoi nous en

tenir, d'une manière positive, sur les projets de Mercheb. On le fit venir de suite dans la tente, ainsi que son ami. Il s'assit en face de nous, avec ce sourire hypocrite qui ne le quittait presque jamais. Le soldat du gouverneur était à sa droite, et nos interprètes à sa gauche ; le scheick et le Bédouin à la peau de mouton s'étaient placés derrière lui ; la nombreuse cohorte des parens et des amis du scheick formait le cercle tout autour. Je me rappelle seulement l'un d'eux : c'était un jeune homme noir, nu et très-maigre ; on eût dit que le soleil de ces contrées avait dévoré ses chairs, et ne lui avait laissé que des nerfs et des muscles. Son nez était court et épais, ses lèvres saillantes ; il avait, dans le regard, quelque chose de turbulent et de fougueux. Il paraissait prendre un très-vif intérêt à la cause de nos adversaires ; et c'était, je crois, l'un des plus proches des cent cousins du scheick. Quand on put obtenir du silence, ce qui ne fut pas moins difficile que dans une cour de justice d'Irlande, ou dans une chambre de députés français, et que les rudes clameurs de nos voisins furent, par les efforts du scheick, converties en un murmure sourd, la séance s'ouvrit, et nous commençâmes notre interrogatoire. Mercheb, qui prévoyait nos questions, se tourna vers notre interprète Nicolle, et lui dit, d'un ton suppliant et patelin : « Au nom d'Allah, qu'est-ce que les beys demandent ?

— Où sont les chameaux ? nous écriâmes-nous ; où sont les chameaux ?

— Les chameaux !... les chameaux se reposent tout comme vous : et, si cela est nécessaire, ils seront prêts avant que vous ne le soyez ; mais, avec la permission des beys, nous ne pouvons pas partir, ce soir, pour Tedmor.

— Et pourquoi cela ?

— A cause de la chaleur.

— Eh ! que nous importe la chaleur ! Nous sommes déjà

depuis trop long-tems dans ce pays; et nous ne pouvons pas différer d'un seul jour.

— Mais le voyage est périlleux; notre route est remplie de dangers.

— Comment, périlleux! quels dangers? N'êtes-vous pas tenu, par l'engagement que vous avez pris devant le mouzzelim, de nous défendre? votre scheick Douaki n'a-t-il pas promis de nous protéger? N'est-ce pas vous qui avez rapporté sa réponse à notre lettre? Il fallait parler de ces dangers auparavant, et nous aurions trouvé d'autres protecteurs.

— Mais alors nous ne connaissions pas ces dangers plus que vous.

— Et quand donc en avez-vous entendu parler?

— Ce matin, par le scheick.

— Et quels sont ces périls arrivés d'une manière si imprévue? »

Dans ce moment il y eut quelques mots échangés à voix basse, entre Mercheb, le scheick et l'homme à la peau de mouton. Quand je répétai ma question, Mercheb répondit :

« Nous avons appris ce matin qu'il y a trente chameaux, montés de deux cavaliers chacun, qui se trouvent entre le camp et Tedmor. Il nous est impossible de soutenir leur rencontre, puisque, ni les uns ni les autres, nous ne sommes armés. Il faut donc que vous preniez du renfort.

— Je suis prêt à aller à Tedmor, dit l'ami de Mercheb, avec beaucoup d'énergie; mais, ajouta-t-il à voix basse, en se tournant vers Nicolle, cela est bien aventureux, et il vaudrait mieux retourner à Homs.

— Quel serait le nombre d'hommes nécessaire? demandai-je.

— Autant que possible; autant qu'il s'en présenterait.

— Et que faudrait-il leur donner?

— Au moins cinquante piastres par tête.

— Quoi! indépendamment des six cents piastres que nous devons à votre chef, il faudrait encore en remettre cinq cents à chacun de vous? Non, non, jamais. Nous vous dénoncerons à Douaki.

— Et enfin que voulez-vous nous donner?

— Rien. Nous n'avons pas d'argent; nous n'avons pas d'armes; visitez-nous. Nous avons tout laissé à Homs.

— Mais l'un de vous restera comme otage, et vous nous enverrez ensuite l'argent. »

Nicolle, interpellé par Mercheb, répondit qu'il resterait volontiers si cela était nécessaire.

« Non, m'écriai-je! croyez-vous donc que nous vous portions assez peu d'intérêt, pour vous laisser dans les mains de ces mécréans? »

Ce refus produisit une nouvelle scène de confusion. L'interrogatoire fut suspendu, pendant quelques minutes, par le scheick. Il s'adressa, avec beaucoup de véhémence, à Mercheb : le soldat du gouverneur, qui paraissait fort mal à son aise, dans cet antre de bêtes féroces, lui fit quelques observations d'un ton timide.

Quand la conversation recommença, elle ne fut guère plus satisfaisante. Rien ne pouvait les convaincre de la vérité de nos assertions. Habitués à tous les actes de duplicité qu'ils pratiquent entre eux, ils nous tendaient toute espèce de piéges, pour nous faire convenir que nous avions de l'argent. Ils nous entretenaient, de nouveau, des dangers que présenterait la continuation de notre voyage; parlaient de Homs et ensuite de Palmyre, pour nous tenter; et puis, afin de nous prendre en défaut, nous offraient, à l'improviste, une grande quantité de dattes à acheter. Voyant que cela ne leur réussissait pas, ils s'avisèrent d'un autre expédient. Un Arabe entra tout-à-coup dans la tente,

et annonça au scheick que le fils de Douaki devait arriver vers le soir. Le scheick saisit avec empressement ce prétexte, et nous dit que c'était un motif impérieux pour nous de différer notre départ. Nous réclamâmes avec chaleur : nous fîmes des prières, des menaces; nous observâmes que nous avions rempli ponctuellement les engagemens pris avec le père; que, par conséquent, l'intervention du fils était inutile. Le scheick répondit froidement qu'à cet égard nous pouvions penser ce que nous voudrions; mais que nous resterions pour voir le fils de Douaki, que ce dernier était leur chef, et que nous devions ce témoignage de considération à la tribu.

Cependant le soir arriva, et le fils de Douaki ne parut pas, chose qui ne sembla pas les surprendre beaucoup. Ce jeune Bédouin, dont j'ai déjà parlé, se tenait constamment près de nous; nous considérait, de tems en tems, d'un regard farouche; puis proférait des exclamations violentes, en se tournant vers le scheick. Mercheb était assis à côté, les jambes ramassées sous lui, et soutenant son menton de ses deux mains grêles : sa barbe grise, la tranquillité sournoise de son œil de chat; contrastaient fortement avec la chevelure noire et touffue, le regard fougueux et la pantomime véhémente du jeune Bédouin. Quant au soldat du gouverneur, il paraissait préoccupé des plus sinistres pressentimens; et, non moins chagrin de ne pouvoir plus tirer parti de sa pipe, ce fut avec un grand soupir, suivi d'un *Allah!* prolongé, qu'il la remplit, pour la dernière fois, du tabac qui lui restait : il gardait le silence, quand Nicolle, à notre recommandation, ne le forçait pas de parler. Le scheick avait perdu en même tems son urbanité et son sang-froid : il se répandait en invectives et en menaces; ce qui paraissait édifier beaucoup les Arabes entassés dans sa tente.

« Quels sont ces étrangers? dit une figure qui s'avança

tout-à-coup au-dessus de son épaule, et que nous n'avions pas encore remarquée.

— Ce sont des *Inglis*, répliqua le soldat turc, sortant de sa léthargie. — Et des beys, ajoutèrent Nicolle et Mercheb.

— Des Inglis! des beys! et qu'est-ce que les Inglis?

— Une puissante nation du nord, reprit le soldat avec une certaine affectation d'importance, afin, probablement, de donner une haute idée de sa charge.

— Ce sont des Franji, dit un second.

— Non, dit un troisième, ce sont des Babyloniens. L'année dernière ils ont traversé notre territoire, en allant à Bagdad, et ils ont négligé de nous payer tribut. Par Allah! il faudra bien qu'ils paient maintenant. »

La conversation fut alors suspendue. Cette insinuation était de mauvais augure, et nous redoutions les commentaires. Tous les regards étaient fixés sur nous; nous gardâmes le silence.

« Qu'est-ce qu'ils veulent faire à Tedmor? s'écria une autre voix.

— Ils désirent voir les ruines, reprit Nicolle.

— Non! non! ils viennent chercher des trésors, les trésors cachés dans la terre; ils savent qu'il y en a beaucoup à Tedmor. Ce matin même, nous les avons vus qui en cherchaient autour de nos tentes. Celui-ci, ajouta l'orateur, en montrant l'un de nous, avait sur les yeux un instrument magique (1), avec lequel il pouvait voir dans les entrailles de la terre. Vous avez beau être savans; vous ne nous tromperez pas comme cela. »

Cette supposition nous fit sourire un instant, mais ce sourire disparut bientôt de nos physionomies. Notre situation, comme on voit, devenait plus critique de moment

(1) Une lorgnette.

en moment. Le soir s'approchait, nous n'avions plus à balancer. Par l'intermédiaire de notre soldat, nous insistâmes, avec toute l'énergie que comportait la prudence, sur la nécessité d'en venir à une prompte décision. Indépendamment du désir que j'éprouvais d'éviter de passer la nuit dans ce camp, au milieu de pareils amis, j'avouerai que j'avais un intérêt particulier de presser ces arrangemens; car je sentais que mes douleurs rhumatismales et les symptômes fébriles s'augmentaient beaucoup, et je craignais d'être bientôt dans l'impossibilité de me mettre en route.

Après une courte conférence entre eux, les Bédouins prononcèrent enfin leur arrêt. Ils refusèrent de nous conduire à Tedmor, et je crois que, dès le principe, ils n'avaient jamais eu l'intention d'y aller. Lorsqu'ils nous eurent signifié leur détermination, ils nous enjoignirent péremptoirement de monter sur nos chameaux pour retourner à Homs. Nous sortîmes avec empressement de la position désagréable où nous nous trouvions; car, pendant tout ce tems, nous étions restés étendus au milieu des bagages des Bédouins, et de leurs dégoûtantes provisions de bouche, sans avoir la place nécessaire pour nous retourner. Nos chameaux furent bientôt harnachés; le scheick avait donné, à cet égard, des ordres qui furent exécutés de suite. Cependant le soleil s'abaissait rapidement à l'horizon. La plaine, avec ses vapeurs diaphanes, offrait l'aspect d'une grande mer; la brise du soir soufflait doucement autour de nous: tout paraissait annoncer une belle nuit. « En marche! » s'écria notre guide. La troupe s'ébranla aussitôt; nous jetâmes un regard mélancolique vers Palmyre, qu'il fallait renoncer à voir, et nous nous lançâmes au grand trot dans l'immensité du désert.

(*New Monthly Magazine.*)

Lettres sur les États-Unis.

PREMIÈRE LETTRE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — CINCINNATI. — COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT DE L'OHIO. — ESPRIT DE SON GOUVERNEMENT. — CARACTÈRE DE SES HABITANS. — CANAUX. — COMMUNICATIONS COMMERCIALES. — AVANTAGES QUI EN RÉSULTERONT POUR NEW-YORK. — VOYAGE DANS LE KENTUCKI. — BIGBONE. — OSSEMENS ANTI-DILUVIENS. — UNE FERME DU KENTUCKI. — ESCLAVES DÉSERTEURS.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis l'établissement de l'indépendance des États-Unis. Pendant cette période, de grandes questions ont été résolues, et la fausseté du calcul qui présentait le bouleversement et la destruction définitive des nouvelles républiques comme un événement inévitable a été clairement démontrée. La plus sûre épreuve de tous les projets humains, le tems, a enfin décidé qu'un peuple peut être heureux et florissant avec des institutions libres et un gouvernement républicain.

L'enfance politique des États-Unis est finie; ils marchent à grands pas vers la maturité. Leur premier magistrat, bien pénétré de leur force, a pu prononcer ces paroles mémorables dans son adresse de 1820. « Malgré notre neutralité, nous regarderions toute tentative des cabinets de l'Europe, pour étendre leur système de gouvernement dans une partie quelconque de notre hémisphère, comme dangereuse et attentatoire à notre paix et à notre sûreté; et nous sommes bien déterminés à n'admettre aucun projet de colonisation formé par les Européens. » C'est en ces termes que les Américains ont, pour la première fois,

proclamé leurs droits à prendre une part effective dans les grandes transactions européennes : cette déclaration a été prononcée avec une fermeté de ton qui a contribué, sans contredit, à faire abandonner des projets qui, à cette époque, paraissaient de jour en jour s'approcher davantage du moment de leur exécution.

On ne peut nier que la liberté de l'Amérique n'ait eu une influence immense sur le monde civilisé, et surtout sur la France, l'Espagne, le Portugal, le royaume de Naples et le Piémont. Non que les mouvemens qui ont agité ces divers pays aient été la suite d'aucune instigation de la part des États-Unis ; mais parce que la force de leur exemple, et plus encore l'expérience de leurs succès, ont excité l'émulation des autres peuples et les ont encouragés à lever aussi l'étendard sacré de la liberté. Malheureusement il faut convenir que, d'un autre côté, la politique de l'Europe réagit avec tout autant de puissance sur l'Amérique du Nord. Un parti qui a toujours existé, depuis la révolution, étend maintenant ses ramifications dans les différentes provinces. Guidé par le principe de la diplomatie européenne, il s'enracine chaque jour plus profondément, entraîne dans ses rangs des capitalistes, des savans, des mécontens de toute espèce, et se fortifie ainsi d'une manière aussi rapide qu'alarmante (1).

Il est de fait que les principes monarchiques ont, aux États-Unis, beaucoup de partisans, qui, s'ils ne tentent point d'établir cette forme de gouvernement par une révolution violente, entreprise qu'ils regardent eux-mêmes comme impraticable, marchent vers ce but en profitant de toutes les circonstances favorables et en saisissant avec

(1) Voyez, sur les progrès du parti fédéraliste ou aristocratique aux États-Unis, le grand article inséré dans notre 32e numéro.

adresse tous les événemens qui peuvent amener la réussite de leurs projets. Il est bien à désirer que l'amour de la liberté se montre assez puissant pour neutraliser ce funeste poison. ..

Le gouvernement des États-Unis a subi beaucoup de changemens, dans les dix années qui viennent de s'écouler : ses chefs actuels ont réussi à amalgamer tellement les opinions, qu'il ne reste plus que deux partis prononcés, les aristocrates ou monarchistes et le parti démocratique. Les premiers considèrent comme une victoire l'élévation de M. Adams à la présidence. Les Anglais s'en applaudissent aussi. Nous ne croyons pas cependant que ces derniers aient lieu de s'en féliciter beaucoup ; car, si les plans de M. Adams réussissaient, la Grande-Bretagne ne tarderait pas à perdre les deux Canada, seule possession qu'elle ait conservée dans l'Amérique du Nord.

Les différentes nuances de la société ne sont point encore bien prononcées aux États-Unis, mais elles tendent chaque jour davantage à se faire sentir, et elles se développent autant que peut le permettre le combat perpétuel entre la richesse, le luxe, l'ambition et les sciences d'une part, et, de l'autre, la pauvreté et l'ignorance. Montrer l'état de la société en général, les rapports des différentes classes entre-elles, et, par ce moyen, offrir une idée précise des États-Unis tels qu'ils sont, tel est l'objet de ces lettres. Nous nous appliquerons aussi à indiquer aux émigrans la route qu'ils doivent suivre pour fonder, d'une manière stable, des établissemens avantageux, et nous leur donnerons un aperçu, aussi complet que possible, des diverses professions qu'ils peuvent embrasser.

Les capitalistes, les négocians, les médecins, les avocats, les cultivateurs, les artisans, trouveront, dans ces lettres, tous les renseignemens nécessaires pour les guider dans le choix à faire avant de former un établissement dans l'Union.

Des explications plus étendues nous semblent inutiles : celui qui trouverait insuffisante la peinture, que nous allons offrir au public, des mœurs et de la société transatlantique, ne serait pas mieux instruit par la lecture d'un in-folio. Il faut, par-dessus tout, à l'émigrant, de la sagacité et des perceptions promptes, pour se garer des obstacles et des piéges qui lui seront tendus aux États-Unis. S'il est dépourvu de ces qualités, il fera bien de rester en Europe.

Nous allons maintenant entrer en matière; nous commencerons nos observations par Cincinnati.

Cette ville est la plus grande de l'état de l'Ohio : Pétersbourg rivalisait autrefois avec elle à cet égard ; mais, depuis environ huit ans, Cincinnati l'a entièrement emporté. Situé par 33° 3′ 54″ de latitude nord et 3° 31′ de longitude ouest sur la rive droite de l'Ohio, il est construit en amphithéâtre, et s'étend, de l'est à l'ouest, sur un espace de plusieurs milles. La partie basse de la ville, audessous des nouveaux magasins, est exposée aux inondations, pendant les marées de l'équinoxe ; mais il est rare que ces débordemens aient des résultats fâcheux : les grandes masses d'eau y prennent naturellement leur direction vers les rivages du Kentucki. L'Ohio, qui se déploie en croissant devant Cincinnati, a environ un mille de largeur; ce fleuve, vu du haut de la ville, offre un spectacle imposant et magnifique.

Le site où s'élève aujourd'hui une des plus jolies villes de l'Union était encore couvert de forêts en 1780 : ce fut alors que l'on essaya, pour la première fois, de former un établissement dans cette contrée ; on y bâtit un petit fort, qui reçut le nom de Washington, et s'accrut successivement. Le juge Symmes fonda la ville en 1788 ; des planteurs de la Nouvelle-Angleterre vinrent la peupler. Diverses attaques des Indiens effrayèrent les nouveaux colons, dont une grande partie abandonna l'établissement ;

mais la bataille gagnée sur les indigènes par le général Wayne tranquillisa enfin le pays, et, depuis l'année 1794, Cincinnati a pris un accroissement considérable : elle devint la capitale du district, qui fut érigé en gouvernement territorial (1). L'Ohio fut admis au nombre des états en 1800, et Cincinnati est resté, depuis 1806, le siége de la législature.

Le fort Washington a été remplacé par des constructions toutes pacifiques. Cincinnati compte aujourd'hui 1560 maisons et 12,000 habitans. Ses rues sont larges, régulières et généralement bien pavées ; la grande rue, qui s'étend depuis l'hôtel-de-ville jusqu'au quai, a un mille de longueur, et se distingue par son élégance.

Parmi les édifices publics, on remarque l'hôtel-de-ville, dont la construction est d'une noble simplicité ; les églises des cultes catholique, presbytérien et épiscopal ; l'académie et la banque des États-Unis. Cincinnati renferme aussi des églises pour diverses sectes, telles que les luthériens, les méthodistes, les anabaptistes, les unitaires, etc., une école à la Lancastre, trois banques, et enfin un cabinet de lecture fort bien assorti où l'on trouve les journaux les plus accrédités de l'Amérique et de l'Europe. La colonnade de la salle de spectacle est un modèle bizarre du goût des créoles.

Il y a, à Cincinnati, plusieurs établissemens industriels, parmi lesquels on remarque un moulin, une scierie, des manufactures de draps et d'étoffes de coton, une forge, des clouteries ; toutes ces usines sont mues par la vapeur.

Cincinnati est l'entrepôt de tout le commerce de la Nouvelle-Orléans ; les marchandises sont amenées par terre, puis embarquées sur l'Ohio et le Mississipi. Les cataractes

(1) Voyez, dans les observations du *Tableau statistique de l'Amérique*, inséré dans notre 37e numéro, la différence qui existe entre les territoires et les états, dans l'Union de l'Amérique du Nord.

de l'Ohio à Louisville nuisent beaucoup à la navigation et l'interrompent même tout-à-fait pendant plusieurs mois de l'année; on travaille depuis long-tems à surmonter cet obstacle, et on espère enfin y parvenir bientôt.

Le commerce d'importation consiste en farine, sel, blé, whiski, salaisons, fruits, etc., et l'importation en sucre, coton, riz, indigo, tabac, café, épices, etc. Dans le but de donner plus de consistance au commerce, on a établi une compagnie d'assurance et un comité d'inspection pour les bâtimens qui naviguent sur l'Ohio et le Mississipi. Il y a, dans ce moment, beaucoup de bateaux à vapeur en construction dans le port. Il règne, entre Cincinnati et Louisville qui en est éloignée de cent quinze milles, une correspondance très-active et très-régulière; les bateaux à vapeur ne mettent que trente-deux heures pour l'allée et le retour.

Les maisons de commissions et les marchands en gros et en détail sont très-nombreux à Cincinnati; mais la rareté du numéraire, qui se fait sentir dans cette place, comme dans tout le reste de l'Union, occasione une grande stagnation dans les affaires. La population est, en grande partie, composée de colons de la Nouvelle-Angleterre, mélangée d'Allemands, de Français et d'Irlandais. La généralité des habitans a un caractère entreprenant et aventureux. La plupart des maisons sont élégantes, mais elles appartiennent presque toutes à la banque des États-Unis. La manie de bâtir s'est tellement emparée de tous les esprits, que chacun se livre à ce goût, sans consulter ses moyens pécuniaires: on emprunte, à la banque, des sommes que l'on est dans l'impuissance de rendre; et il faut finir par lui abandonner les constructions que l'on avait élevées à grands frais.

Quoique Cincinnati ait de grands avantages sur les autres villes de l'Ohio, et qu'elle soit beaucoup plus avancée qu'au-

cune d'elles, sous le rapport commercial et industriel, il n'est cependant pas probable qu'elle suive, dans son accroissement, la progression des dernières années. Aucun des canaux projetés ne doit arriver jusqu'à la ville : le grand canal de l'Ohio se déchargera à l'embouchure de la Sciota, et le canal de Dayton, à quelque distance au-dessous de Cincinnati : il est fort à présumer que de nouveaux établissemens se formeront bientôt dans des endroits si favorables au commerce. Un troisième canal réunira les eaux de l'Ohio et celles de la baie de la Chesapeake; il sera d'un avantage immense pour les villes de l'Ohio supérieur, Mariette, Steubenville et Wheling. Les affaires commerciales seront ainsi réparties plus également; et Cincinnati ne peut s'attendre à rester, comme il l'a été jusqu'à présent, l'entrepôt de tout le commerce de l'Ohio et de tous les états voisins. Un négociant bien au fait des localités ne choisira plus cette ville pour sa résidence, et préférera se fixer à l'embouchure d'un des trois canaux que je viens de citer. Les cultivateurs s'établiront avec avantage dans la vallée de Cuscarora, aux environs de New-Lancastre, de Colomb, de Franklin-Town, de Pickaway, de Chilicate et surtout dans le comté de Saduski, sur les bords du lac Érié.

Les artisans, comme charpentiers, menuisiers, etc., seront nécessairement attirés vers les nouveaux établissemens où ils trouveront plus de chances de succès que dans les villes. Quant aux fabricans de toute espèce, leur intérêt doit les décider à leur faire toujours choisir de préférence Pittsbourg ou Cincinnati, mais surtout cette dernière ville, qui est réservée, sans aucun doute, à occuper un des premiers rangs parmi les villes manufacturières de l'Union. Les mines de charbon qui l'entourent, la fertilité de son territoire et le bas prix de toutes les denrées de première nécessité, sont des avantages avec lesquels bien peu d'autres places commerciales peuvent rivaliser. Les

voyageurs qui viennent du nord traversent la Louisiane sur les bateaux à vapeur : ceux du sud prennent la malle-poste jusqu'à Philadelphie, Chilicate ou Colomb ; ils s'embarquent ensuite sur le lac Érié pour Buffalo.

Pendant mon séjour à Cincinnati, on y décida une question d'une très-grande importance pour les habitans : on voulait y établir des réglemens de police plus exacts et très-rigoureux. Le conseil de la ville et les classes supérieures de la société étaient occupés, depuis plusieurs jours, à séduire la multitude. C'était un petit empiètement aristocratique que l'on voulait faire. Je me rendis le 25 octobre, à quatre heures, au lieu de la réunion, avec plusieurs notables, afin d'entendre les discours pour et contre la motion. Six cents personnes à peu près étaient rassemblées dans la salle de l'hôtel-de-ville ; le bruit y était si grand que je ne pus saisir que quelques mots à la dérobée. A huit heures, quand toutes les affaires furent terminées et que les habitans, qui, jusque-là, avaient été retenus dans la ville, eurent pris place, on se disposa à recueillir les suffrages. Ceux qui étaient d'avis de restreindre la liberté publique se rangèrent à gauche, et les partisans de l'ordre de choses établi se mirent à la droite. Le juge président compta chaque parti : la droite eut une majorité de soixante-douze voix, et décida en conséquence la question en faveur du système populaire. Je remarquai, en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, que la liberté des communes est bien plus exposée aux envahissemens, dans les villes considérables, où les citoyens, sans cesse occupés de leurs affaires ou de leurs plaisirs, laissent aux magistrats la liberté de faire à peu près tout ce qui leur plaît. Le conseil de la ville fut sur le point d'obtenir la majorité, et aurait été ainsi investi d'un pouvoir presque absolu, si cette importante affaire n'eût point été discutée un jour de marché, et si les cultivateurs, amenés en ville

par cette circonstance, n'eussent pas fait tous leurs efforts pour ouvrir les yeux aux honnêtes bourgeois qui étaient loin d'apercevoir les conséquences de la décision qu'ils allaient prendre.

Les habitudes sociales sont les mêmes à Cincinnati que dans la plupart des grandes villes; on y jouit d'une entière liberté de penser, et la tolérance y est sans bornes. Les femmes sont en général fort belles, et ont des manières naturelles et simples : elles sont fort instruites et recherchent avec avidité les plaisirs de l'esprit. C'est à leurs efforts que la *Gazette Littéraire* américaine doit son origine et ses succès.

La situation de Cincinnati, sa majestueuse rivière, la douceur de son climat, semblable à celui du midi de la France, et l'esprit libéral de ses habitans rendent cette charmante ville la résidence la plus agréable de l'Union. L'état de l'Ohio réunit tous les élémens nécessaires au bonheur de la vie : la nature a tout prodigué à cette délicieuse contrée, dont la fertilité surpasse de beaucoup celle des treize anciennes républiques ; elle s'est placée à la tête des nouvelles par la supériorité de ses institutions politiques et l'abolition de l'esclavage.

L'état de l'Ohio est borné au nord par le lac Érié, à l'ouest par l'état d'Indiana, au sud par le fleuve qui lui donne son nom, et à l'est par la Pensylvanie ; il a une étendue de 4,000 milles carrés, et se divise en soixante-onze comtés : la population s'élève à 72,000 ames. Cet état forme l'extrémité orientale de la grande vallée du Mississipi, qui a les monts Alléghani à l'est, et les Montagnes Rocheuses à l'ouest : cette vallée s'abaisse graduellement en s'approchant du Mississipi, et s'étend à plus de 1,000 milles vers le sud. L'état de l'Ohio tient le milieu entre la montueuse Pensylvanie et l'état marécageux du Mississipi ; il s'étend

du 38° 28′ au 32° 58′ de latitude nord, et du 3° 32′ au 7° 40′ de longitude ouest. Son climat tempéré est peu sujet aux variations : le sol est inépuisable ; quoique beaucoup de parties aient été cultivées, depuis trente ans, sans recevoir d'engrais, elles sont toujours d'une fertilité extraordinaire.

Les habitans du nord de la province envoient leurs productions à New-York, par le lac Érié et le canal de Buffalo ; ses marchés du midi sont la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. Les comtés du centre ont, jusqu'à présent, beaucoup souffert du défaut de rivières navigables ; on s'occupe, dans ce moment, à remédier à ce grave inconvénient, en établissant une communication avec New-York, et, de là, avec le lac Érié, par le magnifique canal que l'état de New-York vient de faire creuser. Les habitans de l'Ohio ont aussi entrepris un canal, en 1825 ; il commence à Cleveland, sur le bord du lac Érié, descend vers le sud, en traversant les comtés de Tuscorora et de Zanesville, tourne ensuite à droite, passe à six milles au-dessous de Colomb et va rejoindre l'Ohio. Ce travail, que l'on peut regarder comme gigantesque, surtout en considérant les ressources avec lesquelles il a été commencé, doit être fini dans trois ans. L'état de l'Ohio espère par là devenir l'entrepôt de tout le commerce entre l'état de New-York et celui de la Nouvelle-Orléans.

Les États-Unis, en général, retireront de très-grands avantages de l'ouverture de ce canal, qui assure une ligne de communication non interrompue de 3,000 milles d'étendue. La première idée en est due aux habitans de New-York, qui, après avoir terminé leur immense travail, encouragèrent ceux de l'Ohio à tenter une entreprise semblable. Ceux-ci accueillirent avec ardeur un plan qui doit opérer la jonction des eaux de l'Hudson et du Mississipi, et formèrent de suite un Comité du canal : toutes les

villes de l'état y envoyèrent des députés, et, après les débats ordinaires, le projet fut définitivement adopté. Comme la seule difficulté était de trouver les fonds nécessaires, l'état de New-York offrit d'attribuer, à cette dépense, les revenus du grand canal, pendant un certain nombre d'années. L'orgueil des habitans de l'Ohio se révolta contre cette proposition; ils préférèrent négocier un emprunt avec New-York, et ce fut certainement une grande faute de leur part. Une dette de trois millions de dollars (15,750,000 fr.) est un pesant fardeau pour un état qui compte à peine quarante ans d'existence. D'ailleurs le nouveau canal étant réellement la continuation de celui de New-York, les avantages qui en résulteront, pour cet état, seront immenses et surpasseront de beaucoup ceux que l'Ohio pourra en retirer. En effet, New-York, qui est déjà aujourd'hui la ville la plus importante de l'Union, sous le rapport commercial, deviendra, après l'ouverture du canal, maîtresse de tout le commerce des États de l'est et de l'ouest. Cette considération et le poids d'un emprunt qu'il sera presqu'impossible de rembourser, ont réfroidi, pendant quelque tems, l'ardeur des habitans de l'Ohio; il s'est même élevé des plaintes contre le conseil administratif de l'état : mais des murmures semblables se firent entendre dans le tems à New-York; et il est à croire que la satisfaction des citoyens de l'Ohio, lorsqu'ils verront leur grand travail terminé, sera aussi vive que les transports qu'ont fait éclater leurs voisins, la première fois qu'ils ont vu voguer un bateau sur leur beau canal.

Cincinnati ne peut entrer en comparaison avec New-York, Philadelphie ou Boston; il n'est pas même probable qu'il s'élève jamais, dans l'Ohio, aucune ville de cette importance : mais cet état est amplement dédommagé de son infériorité à cet égard, par l'absence du luxe et de l'immoralité, partage ordinaire des grandes villes qui at-

tirent à elles tous les capitaux d'un pays, et ne lui rendent en échange que leurs vices et leur démoralisation.

Il est facile de s'apercevoir, en traversant l'état de l'Ohio, que les richesses n'y sont pas accumulées sur un seul point, et qu'elles se répandent avec égalité dans toutes les parties. Les villes et les villages y sont, en général, construits avec beaucoup plus de goût et d'élégance que dans la Pensylvanie, ou les autres états du nord : les fermes et les maisons de campagne, presque toujours construites en briques, et quelquefois en bois, sont jolies et commodes, et j'en ai vu grand nombre dont un gentleman anglais se contenterait très-bien. On est surpris, à chaque pas, de ce qui a été exécuté, dans un aussi petit nombre d'années, avec aussi peu de ressources, et par le seul élan de l'industrie.

Les voyageurs trouvent rarement, dans ce pays, l'occasion de faire entendre leurs plaintes ordinaires sur le mauvais état des routes et sur les mauvaises auberges. Quant à moi, je n'en ai rencontré qu'une seule qui ne fût pas bonne, et encore était-ce sur un chemin très-peu fréquenté. Dans chaque ville de quelque importance, on trouve plusieurs hôtels, dont les tables sont servies avec assez de recherche et d'abondance pour contenter les gourmets les plus difficiles. Enfin tout, dans l'état de l'Ohio, annonce une heureuse médiocrité, fort éloignée de la grande richesse, mais qui repose sur des bases bien plus solides : la fertilité du sol et l'industrie persévérante des cultivateurs.

Les crimes sont plus rares, dans cet état, que dans ceux du nord, dont la population est généralement moins bien composée. L'Ohio est presqu'exclusivement habité par des propriétaires d'une fortune médiocre : les grands capitalistes en sont éloignés par les inconvéniens attachés aux nouveaux établissemens, et les indigens par la difficulté d'obtenir des concessions de terrain. Cet état se trouve

ainsi à l'abri des deux grands fléaux des pays riches : l'aristocratie pécuniaire, la plus intolérable de toutes, et la plaie du paupérisme.

Le gouverneur de l'Ohio ne possède ni le pouvoir ni les revenus des gouverneurs des états de l'est; il est élu pour deux ans. La constitution est fort libérale : les sénateurs ne peuvent dépasser le nombre de trente; et les représentans celui de soixante-douze. L'assemblée générale a seule le droit de faire des lois : la signature du gouverneur n'est pas nécessaire à leur promulgation. Les juges sont nommés, pour sept ans, par les législateurs; et les juges-de-paix sont choisis tous les trois ans par leurs justiciables. Les décisions de l'assemblée générale sont dégagées des préjugés rétrécis que l'on remarque dans toute la conduite des Pensylvains et des habitans des états du nord, qui prennent pour guide la lettre de la loi de Moïse, et perdent totalement de vue l'esprit plus libéral de la doctrine du Christ. La religion exerce, en général, peu d'influence sur les habitans de l'Ohio, et le mélange d'un grand nombre de sectes contribue, chaque jour, à affaiblir l'autorité du clergé. Le peuple de cet état est aussi éloigné de l'ignorance et de la grossièreté des Américains de l'est, que de la finesse et de la duplicité des *Yankis* (1); on peut le comparer à un jeune homme sain et vigoureux, qui s'avance, d'un pas ferme, vers la maturité, et dont les formes et les manières excitent notre admiration.

Je quittai Cincinnati, après y avoir passé une semaine; je traversai l'Ohio dans un bac, et je pris terre sur le rivage du Kentucki, à Newport, petite ville du comté de Campbell. Elle renferme l'arsenal du gouvernement, pour les états de l'ouest, un hôtel-de-ville, et environ cent mai-

(1) NOTE DU TR. Sobriquet donné aux Américains des états du nord, et qui, par extension, l'est quelquefois à tous les habitans de l'Union.

sons dispersées irrégulièrement sur une hauteur. De là, je me rendis à Bigbone, qui en est éloignée de vingt-trois milles. Ce pays, plus montueux que celui de la rive opposée, serait cependant très-fertile, s'il était bien cultivé, le sol étant presque partout mélangé de chaux. Les arbres y parviennent à une grosseur remarquable : les plus communs sont le hêtre, l'érable à sucre et le sycomore.

Le contraste entre l'état de l'Ohio et le Kentucki est très-frappant : la funeste influence de l'esclavage se fait sentir, dès qu'on a mis le pied dans cette dernière contrée. Au lieu des rians vergers, des vertes prairies, des champs de blé et d'orge soigneusement enclos, et cultivés avec intelligence, qui partout attirent les regards sur la rive droite du fleuve, on ne voit ici que quelques rares plantations de tabac. Les élégantes maisons de l'Ohio sont remplacées par de grandes chaumières, qui ressemblent à celles de la dernière classe du peuple dans le nord de la Pensylvanie. Derrière ces habitations, on aperçoit les misérables huttes des nègres, autour desquelles rampent une foule d'enfans destinés à l'esclavage, avant même d'avoir reçu la vie.

J'arrivai vers trois heures à Bigbone (vallée des grands os), bien connue par les os de mammouth que l'on y découvre. Cette vallée a environ un mille carré d'étendue ; elle a été bien certainement le théâtre de quelque grande révolution terrestre : on y voit jaillir, de tous côtés, des eaux qui ont un goût saumâtre et sulfureux ; de nombreuses fondrières, dont on ne peut sonder la profondeur, sont tapissées d'herbes qui ont la même saveur.

On met en question si les os de mammouth ont été amenés, dans la vallée de Bigbone, par une inondation, ou si les animaux auxquels ils appartenaient ont été engloutis par quelque convulsion de la nature. La première de ces hypothèses semble justifiée par l'observation que ces os sont toujours trouvés isolés, et non réunis en squelette complet,

ce qui aurait lieu, sans doute, s'ils avaient été enfouis par une circonstance spontanée. Le même événement qui porta des débris d'éléphans et des branches de palmier, dans la Sibérie et la Laponie, ne peut-il pas avoir déposé à Bigbone ces os, qui ont déjà tant exercé les conjectures des savans?

La tradition conservée, à ce sujet, par les Indiens, est très-remarquable : « Dans les tems anciens, disent-ils, un troupeau de ces animaux redoutables vint à Bigbone, et fit un grand carnage parmi les buffles, les ours et les élans, qui avaient été créés pour les Indiens. Le Grand Esprit, voyant cela, se mit dans une si grande colère, qu'il saisit sa foudre, et vint s'asseoir sur un roc voisin, qui porte encore l'empreinte de son pied tout-puissant. Il lança son tonnerre au milieu du troupeau destructeur, et tua tous ces monstres, à l'exception de leur chef, qui, présentant son front aux traits du Grand Esprit, les émoussa; mais, ayant enfin été atteint dans le côté, il s'enfuit, et, s'élançant par-dessus l'Ohio, le Grand Wabash et la rivière des Illinois, il se retira au-delà des grands lacs, où il est encore aujourd'hui. »

J'eus l'occasion, quelques semaines après mon passage à Bigbone, de rencontrer un négociant, résidant à la Trinité. Je lui demandai des renseignemens sur ce sujet, qui m'occupait beaucoup : il me raconta que, dans une de ses excursions, il avait trouvé des traces d'un animal qui n'appartenait à aucune des espèces connues, et qui devait être d'une taille au moins égale à celle de l'éléphant; qu'ayant questionné là-dessus un vieil Indien, celui-ci attribua ces débris à une espèce très-rare, et dont il ne restait plus que quelques individus de l'autre côté des lacs. Ce négociant prétendait même avoir vu un de ces animaux; mais je ne donnai guère plus de confiance à ses récits qu'aux traditions que j'avais déjà entendu répéter. Je re-

trouvai, dans la suite, cet homme à la Nouvelle-Orléans, et je l'engageai beaucoup à venir, avec moi, chez un de mes amis, qui demeurait sur les lieux, et près duquel j'espérais recueillir des renseignemens positifs : il prétexta des affaires, et refusa obstinément de m'accompagner.

Les recherches qui ont été faites jusqu'à présent, à Bigbone, ont été très-productives : les os découverts ont été, en partie, envoyés à Londres ; le reste se voit au musée de Philadelphie, et dans celui de la Nouvelle-Orléans.

La route, en sortant de Bigbone, traverse, pendant dix lieues, un pays triste et désert. J'arrivai fort tard à une ferme d'une apparence très-médiocre, où j'espérais trouver un abri pour la nuit. Cette première épreuve me convainquit suffisamment que les habitans de cet état, appelés autrefois, à New-York, *demi-chevaux* et *demi-crocodiles*, n'ont pas aujourd'hui un caractère beaucoup plus sociable.

Le fermier, ou plutôt le planteur, était absent avec sa femme ; son frère, qui prenait soin de la ferme, était à une course de chevaux : un vieillard et sa fille, seuls gardiens de l'habitation, consentirent à m'y recevoir. Je soupais de quelques tranches de lard grillé et d'un peu de lait, quand le frère du planteur revint de la course avec un de ses voisins. Ils déchargèrent leurs pistolets, armes obligées d'un Kentuckois, et qui, avec un poignard, sont toujours placées dans sa ceinture. Avant qu'il me fût permis de continuer mon souper, je fus, bon gré mal gré, obligé de boire un peu d'eau-de-vie. Mon hôte, tenant, d'une main, une bouteille, et sortant de l'autre quelque reste de tabac de sa bouche, but, pendant à peu près une minute ou deux, dans la bouteille même, qu'il me passa ensuite : je cherchai à lui ôter, en l'essuyant avec force, l'odeur nauséabonde qu'il lui avait communiquée ; mon action parut beaucoup déplaire au Kentuckois. Je bus quelques gouttes, sans avoir l'air de m'apercevoir de son mécontentement; puis

je passai la bouteille à son compagnon. Nous nous assîmes après cette cérémonie, et l'hôte me demanda d'où je venais : « De Cincinnati, lui répondis-je.—Vous demeurez à Cincinnati ? — Non, monsieur ; j'habite la Pensylvanie. — Une belle distance ! s'écria mon hôte. J'aime mieux les Pensylvains que tous ces maudits Yankis ; mais ce ne sont, cependant, pas encore des Kentuckois. Ceux-ci, continua-t-il, sont le premier peuple de la terre ! Ne trouvez-vous pas que cela soit vrai ?—Sans doute.—Aimez-vous le Kentucki ? — Beaucoup ; je l'ai entièrement parcouru il y a quatre ans. — Les Pensylvains n'ont pas, dans tout leur pays, un mille carré de terrain qui vaille nos plus mauvaises terres ! » Je m'apprêtais à donner mon assentiment ordinaire à cette nouvelle fanfaronnade de mon hôte, quand il s'interrompit lui-même pour adresser à son camarade quelques observations sur les plaisirs de la journée. J'entendis alors une description des courses, et des querelles qui les avaient accompagnées, et il me sembla que la scène avait dû plus d'une fois être ensanglantée. L'aimable Kentuckois revint ensuite à moi, et me dit : « Avez-vous des courses en Pensylvanie ? — Oui, monsieur. — Et des querelles, des batailles ? — Non, monsieur. » Mon hôte jeta alors un regard expressif à son compagnon, et répondit : « Oui, les Pensylvains sont un peuple tranquille et religieux ; ils ne tuent que leurs pourceaux, et donnent tout leur argent à leurs curés. » La soirée se passa en conversations de ce genre ; il était onze heures, avant que ce couple intéressant songeât à se retirer, et me permît de prendre un peu de repos.

Quelques milles au-dessous de la ferme de M. White, la route se divise en deux : l'une conduit à New-Castle, et l'autre à l'Ohio. Je m'arrêtai dans une ferme distante de quinze milles de mon premier logement. L'hôte partait pour New-Castle : je trouvai sa femme assise dans la cuisine,

entourée de huit jeunes négresses, toutes occupées à coudre ou à tricoter : elles avaient l'air gai, et étaient fort bien vêtues. La maison indiquait l'aisance, quoiqu'elle fût loin, cependant, de la propreté et de l'élégance de celles de l'Ohio. Elle était construite en briques, et sans aucune connaissance des règles les plus simples de l'architecture. Les champs étaient passablement cultivés. Derrière la maison, je vis une douzaine d'enfans noirs, qui jouaient entre eux, tandis qu'une vieille négresse leur donnait à déjeûner. Il y a, sur cette plantation, trente-cinq esclaves, formant un capital d'au moins 10,000 dollars (52,500 fr.). Mon hôtesse me faisait admirer toutes ses richesses, et s'écria tout-à-coup : « N'ai-je pas été bien folle d'épouser M. Forth, qui ne possédait que douze esclaves et une petite plantation, et qui, de plus, avait déjà sept enfans d'un autre mariage ; tandis que mon premier mari m'avait laissée sans enfans, avec une bonne plantation et quatorze esclaves ? » Comme je trouvais le sujet assez délicat à traiter, je me contentai de répondre par un mouvement de tête. La vieille dame continua, pendant mon déjeûner, à s'étendre sur tous les avantages que son heureux époux avait retirés d'une union si peu avantageuse pour elle. Elle fut tout-à-coup interrompue par un tumulte et des cris qui nous attirèrent hors de la maison. Nous vîmes passer une troupe d'hommes à cheval, au milieu desquels se trouvaient trois misérables nègres, attachés chacun à la selle d'un des chevaux par une corde fort courte, et dont l'autre extrémité tenait à un cercle de fer fixé au cou de ces malheureux. Leurs épaules sanglantes témoignaient que les coups de fouet ne leur étaient point épargnés : les buissons qui bordent la route leur déchiraient les pieds et les jambes d'une manière horrible. Ils avaient, de plus, à redouter d'être traînés sur les épines et les cailloux, si un faux pas les faisait tomber, ou si l'extrême fatigue les

empêchait de suivre le trot du cheval. Il y avait trois jours que ces infortunés s'étaient enfuis de chez leurs maîtres, dans la crainte d'être transportés à la Louisiane ou au Mississipi.

Mme Forth appela les jeunes filles qui étaient à la maison, et leur dit : « Venez voir comment on traite les méchans esclaves qui se sauvent de chez leurs bons maîtres. » Les pauvres créatures regardèrent cet affreux spectacle avec une indifférence qui me prouva qu'elles étaient trop accoutumées à des scènes de cette espèce, pour qu'elles leur fissent encore quelque impression.

En quittant la plantation de Mme Forth, je suivis, pendant quelques milles, une route tracée sur la montagne, et qui s'abaisse insensiblement jusque sur le rivage de l'Ohio. Les terres basses sont très-fertiles : on y voit des arbres d'une grosseur énorme ; j'ai mesuré beaucoup de sycomores qui n'avaient pas moins de dix-sept pieds de diamètre : l'élévation n'en est pas moins prodigieuse. Le sol est une terre noire mêlée de chaux.

Je quittai Kentucki, en traversant l'Ohio à Guad, vis-à-vis Vevay, et j'entrai dans la Suisse américaine ; car, malgré la toute-puissance du rantz des vaches, et l'affection qu'ils portent à leurs montagnes, la jeune liberté du Nouveau-Monde a aussi tenté les vieux républicains de l'Helvétie ; et, comme les autres peuples de l'Europe, ils ont fourni leur contingent aux États-Unis.

—

ÉTAT DES PARTIS EN IRLANDE (1).

La situation de l'Irlande n'a jamais offert plus d'intérêt que dans le moment actuel : elle mérite, sans contredit, d'attirer davantage l'attention de l'Angleterre, que les faits d'armes des Russes et des Turcs devant Schoumla, ou les actes de Don Miguel et de sa mère à Lisbonne, qui semblent entièrement nous absorber. Il nous importe bien plus de prévoir ce qui adviendra d'une portion aussi intéressante de notre empire, que de deviner si l'ascendant moscovite ou celui des Osmanlis prévaudra dans le Levant, et si la victoire restera, en Portugal, aux *ultrà* ou aux *supra-ultrà*. A aucune époque, de l'autre côté du canal de St.-Georges, l'opinion publique n'a été plus près de produire de grands événemens. Ce ne sera donc pas une chose sans utilité que de chercher, dans cet article, à saisir les diverses nuances par lesquelles elle se manifeste.

L'élection de Clare, preuve évidente du pouvoir des catholiques, en a fait sentir toute l'étendue aux protestans. La seule chose qui nous étonne, c'est que ces derniers n'en fussent pas déjà convaincus, après l'élection générale de 1826, qui a été peut-être une manifestation encore plus positive de la force des catholiques, que le choix d'O'Connell. Ce choix n'est qu'un fait isolé, tandis qu'en 1826, les catholiques ont battu les Beresfords à Waterford, et

(1) Note du Tr. Les feuilles quotidiennes ne peuvent que recueillir les nouvelles du jour. C'est aux écrits périodiques, de la nature du nôtre, à donner les développemens et les explications indispensables pour les faire comprendre. On trouvera sans doute ce genre d'utilité et d'intérêt, dans l'article suivant, destiné à faire connaître le but que se proposent, en Irlande, les divers partis qui la divisent.

ont triomphé également à Louth et à Westmeath, en un mot dans tous les comtés où on a essayé de mettre leurs forces en jeu.

Le lecteur anglais pourrait difficilement concevoir l'influence qu'exerçait, en Irlande, un grand propriétaire foncier, résidant dans ses domaines, comme lord Waterford; rien de ce qui existe dans notre île ne saurait nous en donner une idée. Les tenanciers à 40 schellings, dont il couvrait ses terres, lorsqu'il avait en vue quelque but politique ou intéressé, ressemblaient à un troupeau de serfs ou de bétail (1) : on les conduisait en masse à l'élection,

(1) NOTE DU TR. L'Irlande est un pays de petite culture. Les terres y sont divisées en une multitude de portions données à bail à des tenanciers ou petits fermiers. Cette population agricole, d'origine celtique, appartient, en général, à l'église romaine. Une portion très-considérable du peuple des campagnes ne comprend pas la langue anglaise, et ne parle que celle d'*Erin*. C'est le nom celte de l'Irlande, nom sacré qu'une bonne Irlandaise, dans les hautes classes, porte ordinairement sur d'élégans bijoux, des boucles, des anneaux, qu'elle ne quitte jamais. Erin est une sorte de personnification de la patrie, un être de raison dont on ne prononce le nom qu'avec un sentiment tendre et passionné. Dans les campagnes, on appelle encore les Anglais, ou leur postérité, *Sassenachs*, Saxons, comme au tems de la conquête. C'est une chose remarquable, que, tandis que les Celtes de la Gaule s'amalgamaient avec les Romains et les Francs, et que ceux de l'Angleterre et de l'Ecosse, de plus en plus relégués vers le nord, fondaient devant les populations d'origine germanique, comme les tribus indiennes fondent aujourd'hui, dans le Nouveau-Monde, devant la postérité des Européens, les Celtes de l'Irlande soient, au contraire, parvenus à conserver leur nationalité et leur langage, au milieu de tant de circonstances propres à les leur faire perdre. C'est un rameau encore vivace d'une souche qui n'existe plus; un débris curieux de ce grand peuple qui, dans l'antiquité, occupait presque tout l'occident de l'Europe. Si l'Angleterre, mal conseillée, continuait à appesantir son joug sur les indigènes de l'Irlande, et à leur refuser des concessions nécessaires, comme, de jour en jour, ils s'en montrent plus impatiens, et que leur nombre, loin de se réduire, tend incessamment à s'accroître, il serait possible qu'avant le milieu du siècle l'Europe vît reparaître, dans ses limites, une nation celte indépendante. Ce qui est assez singulier, c'est que l'aristocratie indigène nie son origine celtique. Les O'Donell, les O'Connor, les O'Neal et bien d'autres, assurent

et c'était en masse, et, pour ainsi dire, en chœur, qu'ils répétaient le nom qu'on avait placé dans leurs bouches. Le propriétaire considérait ces votes comme un produit aussi certain et aussi légitime de son domaine, que le froment qu'on y moissonnait. On pense bien que ce n'étaient pas les vues politiques ou intéressées qui manquaient aux Beresfords ; il suffira de parcourir l'*Almanach Royal* d'Irlande pour s'en convaincre. Dernièrement encore, on a choisi un archevêque et deux évêques dans cette famille prédestinée. La représentation du comté de Waterford était considérée comme un apanage de cette maison, à peu près comme le titre de Tirone; mais enfin, en 1826, les catholiques résolurent d'essayer leurs forces aux élections, et la seule chose qui doive nous surprendre, c'est qu'ils ne l'aient pas tenté plus tôt. M. Villiers Stuart, qui avait à peine l'âge requis, et qui, par cette raison, ne pouvait avoir aucune notoriété personnelle, se présenta, et l'emporta sur le parti des Beresfords, à une immense majorité.

Les rentes des tenanciers irlandais sont toujours arriérées: le moyen de les forcer de voter selon le vœu du propriétaire était, quand ils paraissaient récalcitrans, d'insister sur le paiement immédiat de tout ce qu'ils pouvaient devoir; mais, cette fois, les propriétaires ne purent réussir, car la

qu'ils descendent de Miletus ou Milesius, Phénicien, qui serait venu s'établir en Irlande et y fonder une colonie à une époque fort reculée. A l'appui de cette assertion, ils prétendent, au moyen de la langue d'Erin, expliquer les vers puniques, qui se trouvent dans le *Pœnulus* de Plaute. Cette tradition est dépourvue de preuves historiques ; mais le sang *milésien* n'en jouit pas moins, en Irlande, d'une haute considération; car c'est celui de la plupart des familles qui y régnaient avant l'invasion anglaise. A part ces prétentions généalogiques, la différence des religions caractérise assez exactement celle des races. Les indigènes sont, en général, restés fidèles à la foi catholique, tandis que les familles d'origine anglaise appartiennent, en très-grande majorité, au culte protestant. Ainsi la situation de ce malheureux pays est doublement compliquée : ce ne sont pas seulement deux cultes, mais aussi deux nations différentes qui sont en présence. S.

rente catholique, dont la perception avait tant excité les clameurs des orangistes, servit en partie à mettre les électeurs embarrassés en situation de satisfaire aux demandes de leurs propriétaires. C'est ainsi que le grand coup fut porté, et que les tenanciers à 40 schellings, devenus indépendans, placèrent l'ascendant électoral dans les mains des catholiques. Il était impossible de faire à la fois un pas plus hardi, plus habile et plus décisif. Mais les grandes alarmes des orangistes n'ont éclaté que dans le cours de l'année courante, et même dans ces deux derniers mois. L'élection d'un catholique les a comme frappés de stupeur. Il était clair, cependant, que si les catholiques pouvaient élire tel protestant qui serait à leur convenance, ils pourraient également faire choix d'un d'entre eux. Voyons maintenant l'influence qu'ont produite sur l'état des partis ces récens événemens.

Ces partis se composent : 1° des orangistes (1) ou ultra-protestans ; 2° des anti-catholiques modérés ; 3° des conciliateurs ou neutres ; 4° des nécessitaires, c'est-à-dire ceux qui n'aiment point l'émancipation, mais qui la regardent comme inévitable ; 5° des partisans modérés de l'émancipation ; 6° des ultra-catholiques. Nous allons successivement passer en revue ces divers partis.

I. Les ultra-protestans seraient indignés, sans doute, que l'on considérât Sir Harcourt Lees comme leur chef ; mais il est certain que les journaux qui leur servent habituellement d'organes sont remplis d'articles où l'on reconnaît sa manière. Même à Londres, où l'on devait croire que

(1) NOTE DU TR. A l'époque de la révolution de 1688, les catholiques d'Irlande s'armèrent pour les Stuart. Les protestans prirent, au contraire, le parti de Guillaume III, prince d'Orange ; de là le surnom d'*orangistes*. Mais observons comme tout se modifie avec le tems : à l'époque en question, c'étaient les catholiques qui étaient torys ; et aujourd'hui ce sont les orangistes

l'influence de l'atmosphère d'Irlande ne se ferait pas sentir, un journal dont, il est vrai, la circulation n'est guère aperçue, *la Chronique de St.-James*, abonde en déclamations qu'on s'attendrait à peine à trouver dans *la Malle du soir*. Le *New Times* lui-même réussit quelquefois à dépasser l'extravagance hibernienne. Rien, au fond, ne peut égaler l'emportement, ou plutôt la furie, qui caractérise les manifestations publiques de ce parti. Dans leur opinion, leurs adversaires sont autant de bêtes féroces, qu'on peut poursuivre sans trève et sans pitié.

C'est une chose vraiment remarquable que la manière dont ils oublient les faits les plus connus, au milieu de leurs furibonds paroxysmes. Dernièrement, nous lisions dans le *New Times* cet étrange passage : « Nous n'examinerons pas si le duc de Wellington est, ou non, favorable aux prétentions des catholiques; parce que nous sommes bien convaincus que S. G. ou aucun autre ministre du roi n'*oserait* jamais les appuyer ouvertement. » Comment est-il possible que l'auteur de ce paragraphe ait oublié que, depuis l'union, il y a toujours eu, au ministère, des hommes qui ont *osé* soutenir l'émancipation, et qu'aujourd'hui il y en a encore plusieurs ? Mais qu'importent les faits à ceux qui veulent, à tout prix, faire des phrases sonores et bien arrondies contre les catholiques ?

Les ultra-protestans, après beaucoup d'hésitations, de marches, de contre-marches, ont fini par déclarer la guerre au marquis d'Anglesea, lord lieutenant d'Irlande : ils l'ont accusé d'employer l'argent du trésor à soutenir un journal catholique ; et en même tems, nous citons leurs propres paroles, « d'avoir présenté ses deux beaux enfans à M. Lawless, au dernier bal de Kingston. » Nous ignorons si, en effet, « S. E. a dérogé à son rang officiel et héréditaire en présentant, comme le dit le *New Times*, ses deux enfans à une personne d'une extraction commune ; » nous

ne savons pas non plus si la naissance de M. Lawless est telle que le prétend ce journal, et cela nous paraît, au reste, de fort peu d'importance. Nous ne pourrions pas en attacher davantage à une simple politesse faite dans une réunion de plaisir; mais nous connaissons parfaitement bien les causes de l'inimitié du *New Times* contre lord Anglesea, et c'est ce journal qui a pris lui-même le soin de nous les apprendre : « S. Ex., dit-il, n'a pas craint d'employer son influence personnelle, pour empêcher plusieurs personnes attachées au gouvernement d'entrer dans les clubs de Brunswick. » Et, dans le fait, comment aurait-il pu se dispenser de le faire? Le gouvernement irlandais affecte la modération et un esprit conciliateur. Pouvait-il, d'après cela, autoriser ses propres agens à entrer dans des réunions composées de furieux qui désirent ardemment, quoique sans oser en faire l'aveu public, pousser leurs adversaires à des actes de violence et de rébellion, afin d'avoir le plaisir de les égorger à coups de baïonnettes? S'ils n'ont pas osé exprimer cette pensée criminelle, elle leur sortait, en quelque sorte, par tous les pores. Heureusement la sagesse supérieure des chefs catholiques a empêché que leurs co-religionnaires ne tombassent dans l'odieuse trame qui leur était tendue. Tout fermente aujourd'hui en Irlande; jamais les ames n'ont été plus émues, et cependant, grâces à cette puissante intervention, aucune violence n'a encore signalé les passions qui les agitent.

Le fait est que la position des ultra-protestans s'est modifiée du tout au tout, depuis environ deux ou trois ans. Autrefois, sans doute, ils haïssaient les catholiques, comme ils les haïssent aujourd'hui, avec cette haine instinctive de l'oppresseur pour sa victime; mais, à leur haine, se mêlait un sentiment de mépris. Ils les voyaient s'épuiser en efforts malheureux, au milieu des mille entraves dont on les avait chargés. Maintenant la force

est changée de mains; c'est dans celles des catholiques qu'elle se trouve. La plus fière, la plus riche, la plus puissante famille protestante de l'Irlande ne peut parvenir à envoyer un des siens au Parlement, si les catholiques disent non. Ses tenanciers ne sont plus ses serfs, ses esclaves. Dans leur dépit, les orangistes s'écrient que « le lien sacré qui unissait le tenancier au propriétaire est rompu. » Et quel était ce lien? Une chaîne par laquelle le propriétaire tenait le peuple des campagnes et le faisait mouvoir à sa guise. Deux candidats se présentaient-ils aux élections, l'un partisan de l'émancipation, et l'autre orangiste fougueux et ennemi intraitable de la liberté religieuse? à qui le tenancier catholique donnerait-il sa voix? au premier, sans doute; à celui qui s'engageait à tout tenter au Parlement, pour faire triompher les droits de ses co-religionnaires? Non, « ce lien sacré qui l'unissait au propriétaire » le forçait de voter pour son ennemi et pour celui de son culte. Il y a deux ans, les choses en étaient encore là; mais heureusement aujourd'hui tout a changé.

C'est ce changement qui désespère les ultra-protestans, et c'est pour cela qu'ils voudraient plonger l'Irlande dans les horreurs d'une guerre civile. Qu'on fasse bien attention que nous parlons ici des ultra; de ceux qui font circuler des avis imprimés pour rouvrir les loges orangistes, fermées par une loi, et qui cherchent, par toutes les voies possibles, à enflammer les haines des deux partis contraires. On en jugera par leur langage habituel : « Qu'ils se révoltent! répètent-ils souvent; le plus tôt sera le mieux. » Le sang, les ravages, les crimes de toute espèce, qui sont les suites ordinaires d'une guerre civile, ne sont rien aux yeux de ces partisans furibonds de l'ascendant protestant; aucune horreur ne peut compenser celle qu'ils éprouvent à l'idée de voir les catholiques cesser d'être une secte proscrite. Et qu'on ne croie pas que ces

folies atroces soient seulement les rêves d'un petit nombre de cervaux malades! Ce que Sir Harcourt Lees disait des quatre cent mille hommes prêts à se lever à sa voix, pour anéantir tous les catholiques qui se trouvent entre les quatre mers, a été répété à Derry et au dîner de M. Moore. Dans le club de Brunswick se trouvaient un grand nombre d'anti-catholiques modérés, qui tenaient par crainte le langage des ultra, mais qui, au fond de leur cœur, conservaient toute leur modération. Ces hommes ne se décideraient jamais à entrer dans les loges orangistes : elles seraient donc exclusivement envahies par des furieux qui, en étalant avec faste leur royalisme, n'hésiteraient pas à se mettre en opposition aux volontés du roi, comme ils l'ont déjà fait si souvent.

II. Le parti des anti-catholiques modérés s'est, dans ces derniers tems, divisé en deux sections très-distinctes, et qui ne permettent plus de les comprendre aujourd'hui sous la même dénomination. Les premiers font maintenant cause commune avec les orangistes les plus violens. Cependant nous croyons que, s'il fallait en venir à des actes, ils retrouveraient quelques restes de leur ancienne modération, et qu'ils se sépareraient de ceux avec lesquels ils paraissent aujourd'hui être associés. L'autre parti est devenu ce que l'on appelle les *nécessitaires*, autrement dit ceux qui, sans sympathie et sans intérêt pour les maux que souffrent les catholiques, croient cependant qu'attendu la puissance qu'ils ont acquise il est indispensable de leur faire quelques concessions. Nous parlerons plus loin d'une manière spéciale de ce nouveau parti.

III. Les conciliateurs ou les neutres. Ce parti s'est élevé en Irlande, depuis la visite du roi en 1821. Ceux qui y appartiennent ont tiré leur nom de quelques expressions empruntées à la fameuse lettre d'adieu de Sa Majesté. Le gouvernement de lord Wellesley, qui suivit bientôt, devait

avoir pour principe l'esprit de conciliation entre les différentes classes des sujets du roi. Mais il était clair qu'il n'y avait que les catholiques qu'on dût chercher à concilier ; car, qu'avaient à demander les protestans, placés, comme ils l'étaient, à la tête des hiérarchies politique et sociale? Les principes conciliateurs commencèrent donc à s'exercer en faveur des catholiques. Les orangistes, étonnés et furieux de voir ceux-ci traités comme des êtres humains, ne tardèrent pas à s'écrier que tout était en péril ; que le Pape, les jésuites et les bûchers de Smithfield étaient aux portes ; et que tous ceux qui n'étaient pas pour eux étaient contre eux. Force il y eut donc pour les neutres, qui dans le principe l'étaient en effet, de devenir leurs adversaires. Jusque-là les orangistes avaient vu les deux côtés de la balance pencher en leur faveur ; c'était ce qu'ils appelaient la justice. Quand on voulut rétablir quelque égalité entre les deux plateaux de cette balance, ils en conclurent qu'elle était de travers.

Les conciliateurs, qui n'appartenaient dans le fait à aucun parti, étaient, en général, traités avec peu d'égards par l'un et l'autre, mais ils acquirent de l'importance quand le gouvernement parut adopter leur ligne de conduite. Lord Wellesley, pendant tout le cours de son administration, adhéra avec fermeté aux principes qu'il avait proclamés en commençant, de ne faire aucune distinction entre les sujets du roi, sous le rapport du culte qu'ils professaient, et de les traiter tous de la même manière. Son successeur, lord Anglesea, suivit scrupuleusement, et avec plus de fermeté encore, la même ligne de conduite ; c'est ce que les orangistes appellent une odieuse partialité.

Lord Anglesea est, sans contredit, le lord lieutenant le plus populaire qui ait encore gouverné l'Irlande : sa conduite, tant sous le rapport de l'adresse que de l'humanité, lui donne des droits incontestables à l'affection

populaire dont il jouit. Nous avouerons franchement que nous étions loin d'attendre autant de lui, à l'époque de sa promotion. Nous ne pouvions nous empêcher de nous souvenir de quelques expressions très-mal sonnantes du noble pair, dans un discours qu'il tint en 1825, à l'occasion d'une mesure qui avait fortement irrité les catholiques. Dans un langage tout à fait d'accord avec ses habitudes de général de cavalerie, il parla de monter à cheval et de faire cesser l'opposition à coups de sabre. Ces paroles, on ne saurait en disconvenir, n'étaient pas de fort bon augure pour les catholiques. Il n'en est pas moins vrai que le même homme tient aujourd'hui, en toute occasion, des discours remarquables par la simplicité et en même tems par la force du langage, et qui sont remplis des sentimens les plus humains, les plus généreux et les plus équitables. Laissant donc nos anciens souvenirs et renonçant aux préventions dont ils étaient la source, nous allons examiner deux de ses discours prononcés dans des occasions toutes récentes.

Ses derniers voyages, dans l'intérieur de l'île, l'ont mis nécessairement dans la nécessité de faire de nombreuses réponses aux harangues qui lui étaient adressées par les diverses corporations. Plusieurs de ces réponses sont dignes d'une attention spéciale. Dans celle qu'il faisait à l'adresse de Clomnell, il disait : « Depuis que j'occupe le haut poste où m'a élevé la faveur du roi, j'ai mis tous mes soins à maintenir les lois avec fermeté, à gouverner avec modération, à ne reconnaître aucune distinction de partis, et à encourager, entre les différentes classes de la société, les sentimens bienveillans qu'elles doivent réciproquement avoir les unes pour les autres. Selon moi, le meilleur citoyen est celui qui obéit le mieux aux lois. » Voilà des sentimens vraiment généreux et impartiaux; et, quand on réfléchit que ce ne sont pas de vaines paroles

réunies pour résonner d'une manière harmonieuse, dans l'oreille des auditeurs, mais qu'elles sont l'exposé sincère de la conduite du gouvernement, il est impossible de refuser son admiration et son amour à celui qui tient un si noble et si pur langage.

Dans d'autres occasions, lord Anglesea a encore exprimé ses sentimens avec plus de force et d'onction. Nous passerons sur plusieurs discours qui sont tous également dignes d'éloge, pour arriver de suite au plus remarquable, tant à cause de sa substance que de l'occasion dans laquelle il a été tenu, et des personnes à qui il était adressé. Nous voulons parler de l'allocution qu'il adressa à ses tenanciers de Carlingford. Lorsqu'ils furent réunis d'après son invitation, il s'exprima comme il suit :

« Je considère le moment actuel comme un des plus heureux de ma vie. Qu'il est doux pour mon cœur de me voir aujourd'hui au milieu de mes fermiers protestans et catholiques, animés tous d'un esprit de concorde! C'était ce que je désirais le plus au monde. Plût au ciel que toutes les haines de parti fussent maintenant anéanties! Mais, je l'espère, *le tems n'est pas loin où toutes les distinctions de religion seront détruites*, et où cette belle contrée deviendra l'une des plus heureuses îles du monde. Combien n'est-il pas regrettable que l'Irlande, si privilégiée par la nature, soit déchirée par l'esprit de faction! Il ne lui manque que l'union pour être heureuse. Elle aurait besoin des capitaux dont l'Angleterre regorge : dès que vous aurez renoncé à vos inimitiés, vous pouvez compter que ces capitaux viendront encourager votre agriculture et votre industrie. Je regrette d'avoir tardé si longtems à venir parmi vous; des circonstances impérieuses, indépendantes de ma volonté, s'étaient opposées au désir que j'en avais. D'abord, j'ai fait une maladie grave; et, l'année dernière, quand mon yacht était prêt à me con-

duire près de vous, le roi m'appela dans son conseil. Je ne repousse qui que ce soit à cause de sa croyance : personne de vous ne peut penser un seul instant qu'un Dieu bienfaisant refusera d'accueillir les prières d'un homme juste et vertueux, parce que sa croyance aura différé de celle d'un autre, sur tel ou tel point théologique. Je vous en conjure, vivez en frères ! Je considère comme mon ami tout homme honnête qui obéit aux lois. C'est pour moi une véritable fête que de vous exprimer le plaisir que j'ai ressenti de la tranquillité et de l'harmonie qui ont toujours régné parmi mes tenanciers, et de la bonne foi constante avec laquelle ils ont satisfait à leurs diverses obligations. J'attribue en partie ces heureux résultats au colonel Armstrong, l'homme le plus honorable, le plus juste et le plus vertueux que je connaisse. C'est notre mutuel ami; et je me félicite d'avoir trouvé l'occasion d'exprimer hautement, en votre présence, tout le respect que j'ai pour ses vertus. Je le déclare du fond de mon cœur : je mourrais heureux, si je voyais tous les Irlandais confondus, comme ils devraient l'être, dans une union fraternelle. Maintenant, mes chers tenanciers, je vous en conjure, tous ensemble, et chacun en particulier, protestans et catholiques, servez d'exemple à l'Irlande. Serrez-vous la main, et vivez tous comme des frères...... » Ici l'émotion de lord Anglesea fut si vive, qu'il fut forcé de s'interrompre. Il termina en s'écriant : « Oui, je n'en doute pas, nous nous retrouverons tous au ciel ! »

Sans doute, si ce discours était lu froidement comme une harangue étudiée, et sans aucun des sentimens dont il est rempli, la phrase qui le termine paraîtrait déplacée et presque de mauvais goût. Mais ce n'est point sous ce point de vue qu'il faut l'envisager. Qu'on se représente une nombreuse réunion de figures irlandaises, épanouies par la joie, proférant de tems à autre quelques vives excla-

mations parties du cœur! On conçoit qu'une telle scène a dû agir fortement sur un homme du caractère et dans la situation de lord Anglesea, et que, dans un certain moment, son émotion l'ait forcé de s'interrompre. Considérée sous ce point de vue, l'exclamation qui termine tout-à-coup, et qui résume en quelque sorte son discours, est touchante et remplie d'à-propos. Si on examine l'auditoire à qui elle s'adressait, on verra que cette exclamation avait, dans la circonstance, quelque chose de beaucoup plus significatif que dans toute autre occasion. Les tenanciers du noble pair appartenaient à des cultes différens; et l'espoir qu'il témoignait de les retrouver dans le ciel, était un moyen de les engager à l'union sur la terre, ce qui était le but principal de son allocution. Il n'y a pas jusqu'à la répétition du désir qu'il exprime de les voir s'aimer en frères, qui n'ait quelque chose de touchant, pour tous ceux du moins dont l'esprit de parti n'a pas corrompu le cœur. Nous ne doutons pas que ce vœu que lord Anglesea adressait à ses tenanciers avec tant d'onction n'ait été rempli : il ne leur aura pas été possible de résister à une éloquence si simple et si pénétrante.

Nous avons souligné un passage de ce discours, et nous l'avons fait, parce qu'il peut être considéré comme exprimant le désir particulier de lord Anglesea que l'émancipation ait lieu, et sa croyance qu'elle ne tardera pas à s'effectuer. Il est clair que l'expression que *toutes les distinctions religieuses seront oubliées*, est employée pour exprimer familièrement *toutes les distinctions civiles qui résultent de la différence des religions*. Il n'y a aucun doute à cet égard, et nous nous félicitons de voir le lord lieutenant partager la manière de voir qui peut seule sauver l'Irlande.

Au surplus, ce passage a été interprété dans le même sens par ceux auxquels il est aussi amer qu'il nous est

agréable. La *Chronique de St.-James* demande avec aigreur si lord Anglesea n'a pas été au-delà même de la licence permise à un gouvernement neutre, en prenant de pareils engagemens. Nous répondrons d'abord qu'il n'a pris aucun engagement, et qu'il a seulement exprimé un désir et une espérance ; et, en second lieu, que lorsqu'il se serait engagé à appuyer lui-même l'émancipation, il n'aurait fait que ce qu'avait fait antérieurement lord Wellesley, quand il était lord lieutenant d'Irlande, et que le noble pair, chargé de voter pour lui à la Chambre haute, votait en faveur des catholiques. Notre adversaire nous répondra peut-être que l'administration de lord Wellesley n'avait point le caractère de neutralité que nous lui attribuons, attendu que la balance n'était pas, comme jadis, constamment penchée en faveur des protestans; car c'est ainsi que ces messieurs entendent la justice. Qu'il nous suffise de dire que, sur les sept années du gouvernement du marquis de Wellesley, six se sont écoulées lorsque lord Liverpool, adversaire de l'émancipation, était à la tête des affaires. Que lord Anglesea ne se laisse pas arrêter dans sa marche par ces vaines clameurs; et qu'il continue à faire tout ce qu'il pourra, pour ramener le repos et le bonheur en Irlande ! Faire du bien à ce malheureux pays, doit être, pour le cœur de ceux qui le régissent, une satisfaction aussi douce qu'elle est nouvelle.

IV. Les *nécessitaires*. C'est le nom qui caractérise le mieux les hommes, maintenant très-nombreux en Irlande, qui, sans être convaincus de l'utilité de l'émancipation, conviennent cependant qu'on ne peut pas la retarder davantage. M. Dawson peut être regardé comme le type de ce parti ; il a avoué publiquement ce que beaucoup d'autres pensent en secret. Le discours fameux qu'il a prononcé à Derry peut être résumé en ces mots : « Les catholiques sont devenus trop forts pour nous ; il faut accorder l'éman-

cipation, car nous ne pouvons plus l'empêcher. » Ce qui nous étonne, c'est que tous ceux qui pensent de même n'aient pas, depuis long-tems, prévu cette nécessité, et qu'ils n'aient point fait de bonne grâce les concessions que la crainte leur impose aujourd'hui. Mais ce danger à distance était invisible pour eux ; il fallait, pour qu'ils s'en aperçussent, qu'il fût sous leurs yeux. Il est arrivé enfin, et il a frappé impérieusement à leur porte. Ils l'ont ouverte avec humilité à l'émancipation, à cause de la terreur qui lui servait d'introductrice et de héraut.

Toutes ces vieilles phrases, sur la nécessité de maintenir l'ascendant protestant et de défendre l'église et l'état, ont fait place, chez les nécessitaires, à un langage moins âpre et plus humain. Ils répètent que les choses ne peuvent rester comme elles sont ; qu'il importe de faire des concessions et de les faire promptement. Ils semblent avoir oublié qu'il y a moins de trois ans ils soutenaient encore que tout allait le mieux du monde, et qu'il fallait bien se garder de troubler un aussi bel ordre. C'est une chose curieuse de voir la surprise qu'éprouve un ancien partisan de l'émancipation, lorsqu'il entend l'explosion soudaine des sentimens libéraux d'un vieil ami qui jadis professait, à cet égard, une opinion tout à fait différente. Je n'oublierai jamais l'étonnement qui se peignit sur tous les visages, dans une réunion nombreuse, quand un orangiste converti déclara que ce serait avec plaisir qu'il verrait passer le bill de 1825 ; antérieurement, il aurait autant aimé voir passer une épée à travers son corps.

Mais tout a changé avec le tems. En 1825, les catholiques ne possédaient relativement aucun pouvoir, et leurs adversaires ne voulaient consentir à aucune concession. Depuis, ils ont appris la fable des fagots ; ils se sont unis ensemble ; ils ont agi, comme un corps, d'un bout du royaume à l'autre ; ils ont acquis de la force ; et, aujour-

d'hui qu'ils sont redoutables, leurs anciens ennemis reconnaissent enfin qu'il faut faire quelque chose pour eux.

V. Après les nécessitaires viennent les partisans modérés de l'émancipation, l'une des classes les plus éclairées et les plus respectables de l'Irlande ; mais qui malheureusement n'en est pas la plus puissante. Elle se compose, comme en Angleterre, de tous les anciens whigs, d'une portion des libéraux modernes, et d'une douzaine ou deux de membres du Parlement, qui prennent peu d'intérêt à l'émancipation, qui peut-être lui sont contraires, mais qui ne voudraient pas compromettre leur siége en s'y opposant.

La grande majorité des défenseurs protestans des droits catholiques appartiennent à cette classe. Grattan, avec son feu et son ardeur, en était le chef, et Plunkett le devint à sa mort. Ce parti réclame l'émancipation ; d'abord par des considérations philosophiques de tolérance religieuse, et ensuite par un amour et un intérêt particuliers pour l'Irlande. Ces hommes honorables désirent que cette liberté civile et religieuse, qu'ils voudraient voir établie dans le monde entier, le soit aussi sur le foyer domestique de leurs voisins. Ils sentent, ils voient que, tant que les six huitièmes de leurs concitoyens seront dégradés par des distinctions injurieuses, l'Irlande ne sera jamais prospère et paisible.

Ils diffèrent, par leur modération, des ultra-catholiques. Avant de leur en faire un mérite, il faut se rappeler qu'ils n'appartiennent pas eux-mêmes à cette communion. Il est plus facile à un second, à un allié, de conserver son sang-froid, qu'à ceux qui sont aux prises et engagés dans la lutte. Mais cette modération, quel qu'en soit le principe, est d'une grande importance pour la cause ; elle ébranle les hommes incertains du parti contraire. Ils voient qu'on peut être un bon protestant et soutenir les intérêts des catholiques, et ils calculent que la turbulence de ces derniers

pourra s'apaiser, quand leurs oppresseurs et leurs bourreaux cesseront de les pousser au désespoir.

VI. Les ultra-catholiques appartiennent presque tous à la religion romaine ; ils ont toujours été très-nombreux, et aujourd'hui ils sont devenus formidables par leur union et le talent de leurs chefs. Jamais ils n'ont été moins disposés à se livrer à des actes violens. C'est dans la tranquillité qu'est leur politique, et la facilité avec laquelle leurs meneurs l'ont maintenue prouve à la fois l'intimité de leur union et leur respect pour ceux qui désirent sincèrement leur bien. Quelques protestans, il est vrai, considèrent comme une chose de mauvais augure la manière dont l'association a conservé la paix dans les dernières classes des catholiques, et étouffé, dans un instant, des inimitiés qui paraissaient éternelles. C'est, sans contredit, une grande preuve de pouvoir, mais d'un pouvoir exercé sagement et avec humanité. Ceci nous conduit naturellement à dire quelques mots du but et des actes de l'association catholique.

Que l'association catholique soit formidable, ses ennemis les plus acharnés le reconnaissent ; ils exagèrent même son pouvoir pour en provoquer l'abolition. Mais l'exagération est ici superflue. Cette association, en partie, par son nom et sa propre popularité, et, en partie, par la coopération du clergé romain, exerce, sur les catholiques d'Irlande, un pouvoir sans bornes. Elle a des fonds considérables, levés sur une population dont la pauvreté est passée en proverbe, et qui, après avoir soldé ses oppresseurs et les prêtres d'un culte qui n'est pas le sien, apporte, avec joie, le dernier écu qui lui reste, pour faire triompher la grande cause de l'émancipation. La rente catholique (1) a été, sans

(1) Note du Tr. C'est ainsi que l'on nomme la contribution volontaire que les catholiques d'Irlande s'imposent, et dont l'association règle l'emploi. Il en résulte que cette association a des finances : au besoin, elle

contredit, un instrument très-puissant; car, comme on l'a vu plus haut, elle a paralysé la vengeance du propriétaire foncier, contre le tenancier réfractaire; et c'est ainsi que la liberté électorale a été établie.

L'association a fait plusieurs actes de souveraineté, et l'on demande si elle devrait être soufferte dans un pays bien gouverné? Dans un pays bien gouverné : non, sans doute; mais, dans un pays comme l'Irlande l'a été et l'est encore, nous sommes ravis qu'elle ait eu lieu : car, dans notre persuasion, elle a avancé l'émancipation de plus d'un quart de siècle par l'ensemble de ses actes. Nous avons désapprouvé quelques-unes de ses mesures particulières; mais, à tout prendre, on doit reconnaître qu'il y a eu, en général, dans sa conduite, autant d'art que de vigueur. Quelques-uns des meilleurs amis des catholiques ont considéré l'élection de M. O'Connel comme une faute; nous pensons, au contraire, que c'est un des actes les plus politiques qui aient eu lieu. Il importe fort peu qu'O'Connel siége ou ne siége pas au Parlement; suivant nous, il n'y siégera pas : mais telle n'est pas la question; son élection par Clare a été une preuve convaincante de la force des catholiques. Auparavant, ainsi que nous l'avons déjà dit, il y en avait eu déjà une plus positive; mais celle-ci avait plus d'éclat, et l'éclat n'était pas inutile à cette cause. On commence enfin à sentir, dans les plus hautes sommités politiques, que les catholiques ont acquis une force invincible : deux ans ne s'écouleront pas avant que l'émancipation ne soit accordée.

On a dit aussi qu'il y avait eu, dans la conduite des chefs

aurait aussi des troupes; car une partie considérable de la population est enrégimentée et armée, et vêtue, quand elle fait l'exercice, d'uniformes verts. Ce qui surprend, c'est qu'au milieu de l'exaspération réciproque des partis, et avec tous ces élémens d'une guerre civile, elle n'ait pas encore éclaté.

catholiques, quelque chose de trop provocateur et de trop insultant; qu'ils auraient dû demander, et non pas menacer: mais que l'on considère, avant de les condamner, la situation d'un gentilhomme catholique en Irlande. S'il est dans l'armée, il ne peut devenir général; s'il est marin, il ne peut être amiral; s'il est jurisconsulte, il ne peut devenir juge; et l'entrée du Parlement lui est interdite, quand bien même il serait pair ou élu par les Communes. Ainsi, quelle que soit sa profession, il est privé de la plus légitime récompense de ses travaux. Assurément, ce ne sont point là des choses de nature à rendre les hommes doux, modérés, prudens. Qu'on ajoute, à tant de motifs de récrimination, la douleur que doit éprouver un catholique des hautes classes, en voyant ses plus pauvres co-religionnaires obligés de solder, par leurs dîmes, un culte qui n'est pas même celui du quart de la population. D'ailleurs, sous le point de vue politique, la conduite de l'association ne saurait être blâmée: les catholiques avaient épuisé tous les moyens de modération; ils avaient, à chaque session, pendant une longue suite d'années, adressé leurs pétitions au Parlement, dans le style le plus modéré, et quelquefois le plus humble. Comment les avait-on traitées? tantôt avec légèreté, tantôt avec mépris, et toujours elles avaient été repoussées. A la fin, les catholiques perdirent patience; ils élevèrent la voix, ils furent plus écoutés. Ils sentirent qu'ils n'obtiendraient rien que par la crainte; ils essayèrent de se rendre formidables, et ils y parvinrent.

Mais, s'il était nécessaire d'acquérir un grand pouvoir, il l'était aussi d'en user avec discrétion; c'est ce qu'a fait l'association catholique. Son règne, car c'est l'expression la plus juste qui puisse caractériser son existence, a été distingué par l'amour de l'ordre et de la paix; elle a détruit ces haines de clans et ces factions ennemies qui, surtout dans le midi de l'Irlande, avaient coutume de se con-

certer pour se combattre en grand nombre, dans des lieux convenus d'avance. Dans le cours de ces dernières semaines, les journaux ont été remplis des actes authentiques par lesquels ces populations se réconcilient. L'association a obtenu davantage, c'est que les catholiques s'abstinssent de toute démonstration hostile; si (ce que Dieu ne veuille!) le sang venait à couler, c'est sur les orangistes qu'il devrait retomber, car ce sont eux qui voudraient que les catholiques se livrassent à des actes violens, pour que les troupes anglaises vinssent les attaquer à coups de baïonnettes.

Dans tout ce que nous venons de dire de cette association, nous n'avons été guidés que par un seul motif, celui de voir s'effectuer l'émancipation. Nous ne connaissons personnellement aucun de ceux qui en font partie; ainsi nos éloges n'ont rien de suspect. En traçant une esquisse rapide de l'état des partis en Irlande, nous avons, sans doute, divisé entre eux le blâme ou la louange, selon qu'ils étaient favorables ou contraires à la liberté religieuse. Il nous eût été impossible de prendre un autre point de départ. Grâces au ciel, tout, dans le tableau que nous venons de tracer, nous autorise à croire que le triomphe de cette sainte cause s'approche, et que nous sommes enfin à la veille de l'émancipation!

(*London Magazine.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Débris de squelettes humains découverts au Brésil. — Faudra-t-il croire enfin que l'homme fut contemporain de ces races d'animaux disparues depuis tant de siècles, et dont les recherches géologiques pouvaient seules nous révéler l'ancienne existence ? Jusqu'à présent, cette opinion n'a pu trouver l'appui de faits bien constatés. Spallanzani avait cru découvrir des montagnes d'ossemens humains dans l'île de Cythère : si les observations de l'illustre naturaliste avaient été confirmées, le temple de Vénus se serait élevé au milieu de la plus immense accumulation de débris de notre espèce, véritable séjour de la mort. La fable de l'homme fossile du Long-Rocher, près de Montereau, a fait des dupes à Paris, pendant quelques mois ; le squelette humain trouvé dans le tuf à la Guadeloupe, au bord de la mer, ne peut être regardé comme *fossile :* on acquiesçait donc paisiblement à la décision de M. Cuvier ; on admettait généralement que l'homme n'est pas du nombre des êtres organisés dont les roches ont conservé les empreintes ou les parties les moins destructibles. Mais voici des faits imposans, s'ils ont été bien observés. Les circonstances de la découverte ne sont pas encore assez bien connues, et les lieux n'ont pas été explorés avec l'attention qu'ils méritent ; il faut attendre que la science s'empare de cette mine, et l'exploite à son

profit. Les journaux américains, qui nous ont annoncé ce phénomène géologique, nous garantissent qu'il ne sera pas perdu pour les progrès de l'histoire naturelle : des échantillons bien choisis seront transportés aux États-Unis, et remis à la Société académique de Philadelphie. On dit que ces précieux échantillons ont été trouvés dans le tuf, près des rives de la rivière de Santas, sur la route qui, du port du même nom conduit à Saint-Paul, en traversant une petite chaîne de montagnes parallèle à la côte.

Empreintes des pieds de divers quadrupèdes trouvés à la surface de couches de grès. — Il n'est pas de lieu qui ne présente des signes certains des grands bouleversemens, des catastrophes terribles qui ont agité notre globe, pendant des siècles trop éloignés de nous pour que nous puissions les rattacher aux époques historiques. Partout, l'étude de la géologie nous fournit des preuves nombreuses de l'existence d'un état différent de l'état actuel, de lois générales que des lois contraires ont remplacées, d'un monde organique, soit végétal, soit animal, dont les restes conservés par ces bouleversemens sont les seuls souvenirs. Dans des tems encore très-rapprochés de nous, les débris des plus grands de ces animaux, dont l'existence ne nous est révélée que par leurs restes enfouis dans les entrailles de la terre, étaient considérés comme ayant appartenu aux géans humains des tems fabuleux. Mais les travaux des savans de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième ont dissipé une partie des ténèbres qui couvraient complètement ce côté de la science humaine. Aujourd'hui l'anatomiste le moins habile reconnaît sans peine comme appartenant à un quadrupède, ces ossemens qui, dans le dix-huitième siècle, furent pris, par l'Académie des Sciences de Paris, pour les restes du roi Tintobochus, le Goliath des peuples gaulois. Cette

science, toute moderne, s'enrichit chaque jour de nouveaux faits qui étendent son domaine ou donnent plus de force à ses preuves. On vient de faire aux carrières de Corncokle-Muir, dans le Dumfren-Shire, une découverte qui, si elle se répète dans beaucoup de lieux, accélérera les progrès des études géologiques, jettera un grand jour sur les êtres qui autrefois ont habité notre globe, et pourra nous faire connaître, en partie au moins, leur manière de vivre. Cette découverte remarquable consiste en de nombreuses impressions, souvent très-distinctes et bien définies, d'empreintes des pieds de divers quadrupèdes, que les ouvriers trouvent sur la surface de certaines couches de grès, lorsque, dans leurs travaux, ils enlèvent les couches qui les recouvrent. Il n'est pas facile de donner une idée exacte de ces empreintes; mais au milieu du grand nombre de celles qui ont été observées, et qui diffèrent en grandeur, depuis celle de la patte d'un lièvre jusqu'à celle du pied du cheval, nous décrirons celles qu'on remarque sur une pierre, qui maintenant fait partie des murs d'un pavillon du jardin du presbytère de Ruthwell. Cette pierre, qui est longue de cinq pieds deux pouces, offre vingt-quatre empreintes, dont douze appartiennent aux pieds droits, douze aux pieds gauches, et conséquemment donnent six répétitions de la marque de chaque pied. Les empreintes des pieds de devant ont un peu plus de deux pouces de diamètre, soit de la griffe au talon, soit transversalement; celles des pieds de derrière présentent la même étendue, mais une forme un peu différente. Les pieds de devant offrent cinq griffes, dont les trois antérieures sont surtout très-faciles à reconnaître. On distingue aussi aisément les trois griffes antérieures des pieds de derrière; mais elles sont un peu plus rapprochées que celles des pattes de devant. On ne remarque pas de division à la plante du pied, comme dans les genres chat

et chien, mais une légère concavité de surface, distincte surtout pour les pieds de devant, et due peut-être à ce qu'au moment de l'empreinte ils reposaient sur un sable humide. La profondeur des plus fortes empreintes est d'environ un demi-pouce: celles des pieds de devant sont un peu plus profondes que celles des pieds de derrière; fait qui doit indiquer, ou une longueur considérable dans le col de l'animal, ou une pesanteur plus qu'ordinaire de la tête et des épaules : car, sans l'une de ces deux circonstances, la pression devait être plus forte sur les pieds de derrière, puisque la surface sur laquelle ces animaux marchaient était une montée assez rapide. La distance entre l'extrémité antérieure du pied de derrière et le talon du pied de devant varie d'un pouce à un pouce et demi; d'où l'on doit conclure que la distance entre les deux pattes pouvait être de dix pouces. L'écartement qui existe entre les empreintes du pied gauche et celles de droite, est de six pouces et demi en avant, et de sept et demi en arrière: il indique une largeur du corps de l'animal, qui n'est nullement en rapport avec la longueur.

Il existe beaucoup d'empreintes semblables à celles que nous venons de décrire; mais il en est aussi plusieurs variétés tout-à-fait différentes. Celles qui offrent le plus de largeur indiquent un quadrupède d'une telle grandeur, que la distance qui existe entre le pied de devant et celui de derrière est de plus d'un yard et demi.

On y distingue encore une autre espèce d'empreintes, d'après lesquelles on reconnaît facilement que l'animal descendait. Elles ne sont pas moins nombreuses que les autres, mais, comme cela doit être, plus confuses. La rapidité de la descente avait obligé ces animaux à se laisser glisser plutôt qu'à marcher : il ne reste qu'une espèce de sillon tracé par le pied de devant, avec quelques marques des pieds de derrière. Le professeur Buckland, qui pense

qu'à l'époque où les couches de grès se sont formées il n'existait pas sur la terre d'animal d'un ordre plus élevé que les reptiles, a cru pouvoir attribuer plusieurs de ces empreintes à des espèces analogues à nos tortues.

Morceau de bois conservé dans une roche de formation secondaire.—Le fait suivant attirera l'attention des naturalistes, et surtout celle des géologues : il contribuera, sans doute, à les éloigner, de plus en plus, de l'esprit de système, ce grand ennemi des sciences naturelles. C'est aux États-Unis que l'on a fait cette découverte, aux environs de New-Haven.

Les roches que l'on exploite dans le voisinage de cette ville sont évidemment une formation secondaire, dont les matériaux proviennent de la décomposition de roches dites *primitives*. On y trouve du quartz, du feldspath rouge conservant tout son éclat, du mica. Ces roches occupent un grand espace, et des masses de trapp les recouvrent en plusieurs endroits. Leur texture est très-variable : ici, c'est un grès très-fin et très-dur ; là, c'est un pouding grossier : des fragmens amoncelés de granit, de gereiss, de mica feuilleté, etc., l'accompagnent partout. Les géologues sont d'accord pour rapporter la formation de ces roches à celle du grès rouge. On y découvrit, il y a quelques années, des os d'un grand animal, ce qui surprit beaucoup ; mais, lorsqu'on eut appris qu'un fait analogue s'était offert en Écosse ; que, dans une carrière de grès rouge, aux environs de Locmaben, dans le comté de Dumfries, on avait trouvé l'empreinte de pas d'animaux ; que ces vestiges, parfaitement caractérisés, traçaient la route que ces animaux avaient suivie, indiquaient leur allure, etc. ; tout fut expliqué, et l'étonnement cessa. On devait donc être préparé à d'autres découvertes, qui confirmeraient, de plus en plus, les conclusions que l'on avait tirées des observations précédentes.

Cependant le fait suivant a renouvelé la surprise; il n'est pas moins instructif que les précédens.

En cassant un bloc, les ouvriers y ont découvert une cavité de deux à trois pouces de diamètre, et, dans son intérieur, un morceau de bois de la grosseur du doigt. On ne dit point ce qu'est devenu ce précieux fragment, mais on assure qu'il a été soigneusement examiné par des observateurs dignes de confiance. Le tissu ligneux était parfaitement conservé, l'écorce même paraissait être dans son état primitif; la matière végétale n'avait contracté aucune adhérence avec les parois de la cavité qui la renfermait. On a reconnu que c'était un fragment d'arbre de la famille des conifères, et très-vraisemblablement d'une espèce de pin.

Maintenant, comment expliquer les circonstances de l'emprisonnement de ce végétal dans la roche qui le renfermait? Cette roche n'est pas l'ouvrage du feu : le bois eût été brûlé ou converti en charbon; mais peut-on dire que les eaux ont charrié à la fois les débris de roches primitives et quelques débris de forêts, déposé le tout par couches successives, à des époques plus ou moins éloignées les unes des autres? En admettant cette hypothèse, on sera fort embarrassé de rendre un compte satisfaisant de la conservation d'un petit morceau de bois dans un sable humide, pendant une longue suite de siècles. On n'éprouvera pas moins d'embarras, si l'on essaie d'expliquer comment ce fragment singulier a pu échapper à une autre cause d'altération; comment il n'a pas été *pétrifié* par le ciment qui a consolidé la roche qui le renferme, et qui aurait dû pénétrer aussi dans le tissu ligneux. Il est indispensable que d'autres observations éclaircissent ce qui reste encore obscur dans celle-ci. Les pas que la géologie fait actuellement amènent encore plus sûrement la ruine des anciennes doctrines qu'elles ne préparent la construction de l'édifice de la science.

Compression des liquides. — Depuis la fameuse expérience de l'Académie *del Cimento* sur la compression de l'eau, expérience qui n'a pas été répétée, les liquides étaient considérés comme *incompressibles*, même dans les recherches mathématiques. Les découvertes de M. Perkins ont donné le moyen de faire ce que les académiciens de Florence avaient tenté sans succès : l'eau s'est montrée compressible, et la réduction de son volume a été mesurée. Aux progrès que la science a faits dans l'espace de quelques années, on serait tenté de croire qu'elle a recueilli les fruits des travaux de plusieurs siècles.

Dans les expériences de M. Perkins, l'eau fut soumise à l'énorme pression de 2,000 atmosphères, ce qui équivaut au poids d'une colonne du même liquide de près de cinq lieues de hauteur, ou à 21,300,000 kilogrammes sur un mètre carré : le volume fut diminué d'un douzième. Si la compression était constamment proportionnelle au poids comprimant, l'eau du fond des mers serait partout plus dense que celle de la surface, indépendamment du degré de salure, de la température, de toutes les causes physiques et chimiques auxquelles elle est soumise. Dans certains parages, le mètre cube de cette eau pèserait au moins 1,250 kilogrammes, le poids du même volume, à la surface, étant de 1,000 kilogrammes; mais cette loi de compressibilité est-elle réellement suivie par les liquides, comme par les fluides élastiques? On doit à M. Ærstedt une réponse à cette question très-difficile à résoudre, qui exige des recherches où l'attention de l'observateur et l'habileté des manipulations soient secondées par les meilleurs instrumens que nos arts puissent exécuter. Le célèbre physicien, prenant le poids de l'atmosphère pour unité de mesure des forces comprimantes, a trouvé que, jusqu'à 70 atmosphères, la compression paraissait effectivement proportionnelle au poids dont le liquide était

chargé, et de 45/1,000,000 par chaque atmosphère ; mais qu'au-delà de ce terme la réduction du volume était un peu moindre, mais d'une quantité qui échappe à nos moyens actuels de mesure. Effectivement, en appliquant les mesures trouvées par M. Ærstedt aux belles expériences de M. Perkins, et, en admettant que la loi de compression demeure la même, quel que soit le poids comprimant, on a, pour la diminution du volume de l'eau sous une charge de 2,000 atmosphères, la fraction 9/100, et celle que M. Perkins a trouvée est de 1/12. Ces deux nombres sont entre eux dans le rapport de 108 à 100 ; par conséquent, si la loi de compression eût été celle qu'on a supposée, le liquide aurait éprouvé une diminution de volume plus grande que celle de l'expérience. On ne pouvait s'attendre à un accord plus satisfaisant entre les résultats de recherches entreprises par des savans éloignés l'un de l'autre, par des moyens différens. Les découvertes aussi bien constatées sont placées immédiatement parmi les connaissances applicables.

Observations sur les phénomènes de la cristallisation. — M. Mitscherlich a prouvé, par des faits nombreux et décisifs, que les molécules de certains corps solides, même assez durs, peuvent cependant se mouvoir les unes sur les autres et se disposer suivant les lois de la cristallisation ; que, par conséquent, on n'est point fondé à croire que toutes les substances minérales cristallisées ont dû subir une dissolution préalable, avant de prendre les formes sous lesquelles nous les voyons aujourd'hui. Le même chimiste a donné une explication *expérimentale* de la formation du sulfate de soude anhydre, découvert en Espagne par M. Casaseca, et décrit par M. Cordier : ce sel se forme dans les laboratoires, à une température au-dessus de 26 degrés de Réaumur, lorsque la dissolution est suffisam-

ment concentrée. Ainsi les proportions des divers élémens dont les corps sont composés dépendent des circonstances de la composition : à une basse température, les cristaux de sulfate de soude contiennent une très-grande quantité d'eau ; à une température plus élevée, mais inférieure à celle du corps humain, l'eau n'entre plus dans la composition de ces cristaux.

Sous les yeux de M. Mitscherlich, des cristaux prismatiques de sulfate de nikel se sont transformés en octaèdre à base carrée ; il suffit, pour opérer ce changement, d'exposer, pendant quelques jours, les cristaux à l'action des rayons solaires. Le séléniate de zinc présente aussi le même phénomène.

Des sels dont les cristallisations sont différentes, lorsqu'elles ont lieu à la même température, peuvent être amenés à une même forme, en faisant varier le degré de chaleur du liquide dans lequel les cristaux se forment. Ainsi les attractions et la polarité sont modifiées par la température, non de la même manière dans tous les élémens dont les corps sont composés, mais suivant une loi déduite de la nature de ces élémens. M. Mitscherlich cite plusieurs exemples de cette influence à laquelle on n'a peut-être pas encore fait assez d'attention.

La marche de la lumière à travers les corps cristallisés a fait découvrir une autre série de faits dont le nombre est, sans doute, très-grand, mais dont quelques-uns seulement ont été constatés : M. Mitscherlich a reconnu que, dans certains cristaux qui appartiennent à un système régulier de formation suivant trois axes rectangulaires entre eux, tels que le spinel, la blende, etc., les angles formés par les faces ne changent point par la température plus ou moins élevée. Mais si les élémens du corps ne sont pas disposés de la même manière dans le sens des trois axes, les angles des faces varient aussi de quantités imperceptibles

au simple coup-d'œil, mais qui n'échappent point aux instrumens dont la physique est actuellement bien pourvue. Ainsi, des corps dont la composition chimique est regardée comme homogène peuvent changer de forme par le seul effet de leur dilatation, en raison de la température qu'ils éprouvent; s'ils n'étaient point cristallisés, ces variations n'auraient peut-être pas lieu.

Ces observations prouvent de plus en plus que les différentes divisions de la science de la nature sont inséparables, quoique nos méthodes aient introduit leur séparation, afin que nos facultés intellectuelles pussent embrasser au moins l'une de ces parties d'un tout dont elles n'auraient pu saisir l'ensemble. Comme aucun phénomène chimique ne s'accomplit sans mouvement, on ne peut douter que la mécanique ne soit une partie des connaissances indispensables au chimiste. Quant aux propriétés des corps qui sont dans le domaine de la physique, on sait assez que la chimie ne peut se passer de les connaître, ni de leur appliquer la mesure, et par conséquent d'en étudier les lois. Que les chimistes soient physiciens, s'ils veulent pénétrer dans tous les secrets de la science à laquelle ils s'attachent et se dévouent; et, pour être physiciens, qu'ils fassent une ample provision de connaissances en mécanique.

Le jaculator, *poisson de Java.* — Les observations que l'on va lire ont été communiquées à l'éditeur de l'*Edinburgh New Philosophical Journal*, par M. John Mitchell, chirurgien, et insérées dans le numéro de juin dernier. Bien que les détails qu'il donne puissent paraître assez extraordinaires, on n'hésite pas à en garantir la véracité.

M. Mitchell a vu ces poissons singuliers dans le palais d'un chef javanais. Ils étaient placés dans une sorte de petit réservoir circulaire, au milieu duquel s'élevait une baguette d'environ deux pieds de haut : l'extrémité supé-

rieure était surmontée de petits morceaux de bois pointus sur lesquels on avait fixé quelques insectes. Dès que l'eau ne fut plus agitée, les poissons s'approchèrent du bâton ; puis chacun d'eux, venant à la surface, déchargea, sur l'insecte qu'il avait aperçu, une goutte d'eau si bien lancée, que celui-ci tomba dans le réservoir et fut aussitôt dévoré.

Ce poisson, dont jusqu'ici on n'avait pas même soupçonné l'existence, fréquente les bords de la mer et des fleuves, où il cherche sa nourriture : il est assez bon artilleur pour ne jamais manquer sa proie du premier coup, et, dès qu'il voit un insecte sur les plantes qui croissent toujours dans les bas-fonds, il s'approche à la distance de quatre, cinq, et même six pieds, et, avec une dextérité surprenante, il lui lance une goutte d'eau, qui va le frapper et le met à sa discrétion.

Antiquités.

Momie de l'un des Pharaons.—M. S. L. Hammick, premier chirurgien de l'hôpital de la marine de Plymouth, a développé, le 2 août de cette année, à *Trematon Castle*, une momie apportée des sépultures royales de Thèbes, par feu M. Lee, consul général du gouvernement britannique près du pacha d'Égypte. Le corps était entouré de quelques centaines d'aunes de bandelettes à franges et à bordures, d'environ cinq yards de longueur, et larges de cinq à quatorze pouces : il était parfaitement conservé ; les sourcils existaient encore : le cercueil était décoré avec magnificence et couvert de figures symboliques et d'hiéroglyphes. En comparant ceux qui se trouvaient tracés dans la couronne du coffre intérieur avec les vocabulaires de noms

propres donnés par M. Champollion, l'on put se convaincre que la momie était celle de l'un des Pharaons. Le front était recouvert d'une pâte composée d'aromates où l'on trouva des grains d'orge encore entiers, et quelques insectes du genre *escarbot*, de $\frac{3}{80}$ d'un pouce, et dans un état de conservation complète.

Philologie.

Haute antiquité de la langue arménienne. — Il est un terme qu'aucune prétention ne devrait dépasser ; c'est le déluge universel. Quelques ambitieux cependant refusent, dit-on, de s'arrêter à une époque si rapprochée de nous, et qui ne leur accorderait guère plus d'une quarantaine de siècles d'antiquité. Les Arméniens, plus sages et plus modérés, ne vont même pas jusqu'au déluge : ils se contentent de remonter à quelques années après la sortie de l'arche. Voici l'origine de leur nation et de leur langue, suivant le R. P. Michec Chamich, auteur de l'histoire de l'Arménie.

« Après le déluge, les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, se fixèrent quelque tems au pied du mont Ararat, sur lequel l'arche s'était arrêtée. Suivant les saintes Écritures et toutes les traditions que l'on a pu recueillir, le Tout-Puissant n'étant plus irrité, la terre reçut encore une fois sa bénédiction, et recouvra sa fertilité. La postérité de Noé multiplia bientôt, au milieu de cette abondance de la paix qui régnait dans toute la nature et dans le cœur des hommes. Au bout de quelques années, le territoire fut trop peuplé ; il fallut songer à former de nouveaux établissemens. Sem fut le premier qui prit ce parti raisonnable :

il fit ses dispositions, rassembla sa famille, fit à ses frères de tendres adieux, et s'achemina vers le nord-ouest. Après quelques jours de marche, il parvint à un lieu qui lui parut très-commode pour un nouveau séjour : il s'y arrêta deux mois. C'était une plaine délicieuse, bien arrosée, traversée par une rivière, entourée de hautes montagnes auxquelles il donna son nom. Il établit dans ce lieu l'un de ses plus jeunes fils nommé Taran, se remit en route, en se dirigeant au sud-est. C'est du nom de Taran que le pays occupé par les descendans de ce fils de Sem a pris celui de *Taruberan*. En peu de tems, la population y devint très-nombreuse, et ce pays fut l'une des divisions les plus importantes de la contrée.

» Pendant ce tems, les familles de Cham et de Japhet ne s'étaient point écartées du pied du mont Ararat. Cependant le tems de se séparer vint aussi pour elles, mais ce ne fut qu'après qu'elles eurent occupé tout le pays que l'on nomma *Grande-Arménie*. Le territoire avait été distribué de manière que les descendans de Cham s'établirent à l'ouest, et que ceux de Japhet continuèrent leur séjour dans les montagnes. Tous ces enfans de Noé n'étaient pas assez éloignés de leur origine commune, pour s'être formé une nouvelle langue : celle du père commun s'y est donc conservée sans de grandes altérations, et c'est l'arménien. Pour mieux connaître cette généalogie, suivons-la depuis Japhet. Ce patriarche fut père de Gomer, lequel eut deux fils, Torgomah et Ascanaz : Torgomah fut père d'Haïcus, dont les descendans furent les Haïcs, ou Arméniens. Le mot *haïcus*, dans le sens étymologique, signifie *père*, ou *fondateur d'une nation qui ne se confond point avec les autres*. Tels sont les Arméniens qui ont résisté si longtems aux plus cruelles infortunes qui puissent atteindre un peuple, et qui, sans rompre l'union qui ne cessera jamais de les maintenir en corps de nation, errent aujour-

d'hui, dans tout l'univers, en proscrits et en fugitifs : exceptions remarquables dans l'histoire de la race humaine ! ils semblent destinés à donner, dans tous les tems, l'exemple du courage et de la résignation. »

Quand même on révoquerait en doute une partie des faits rapportés par l'historien, on adoptera volontiers sa conclusion, et on fera des vœux pour que la nation arménienne trouve quelque jour un lieu de repos, sans être condamnée, comme les Hébreux, à s'éloigner du berceau de ses ancètres. La grande crise qui trouble l'empire ottoman semblait devoir leur offrir une occasion favorable ; mais les Arméniens ne font rien pour en profiter, et ils ont laissé tranquillement massacrer leurs co-religionnaires grecs, sans témoigner pour eux aucune sympathie. Si, à quelques égards, la domination turque a exercé sur eux une influence moins funeste que sur les malheureux Hellènes, s'ils ont mieux conservé le dépôt de leurs anciennes mœurs et leur ancienne civilisation, ces derniers ont plus de vigueur d'ame, de résolution et de courage. A la manière dont les Arméniens s'accommodent du joug ottoman, et même à l'art avec lequel ils savent en diminuer la pesanteur, on dirait qu'ils y étaient prédestinés ; ce qui ôte presque l'envie de les plaindre.

Topographie.--Voyages.

Montagnes Rocheuses. — C'est à M. Richardson, l'un des compagnons du capitaine Franklin, que nous sommes redevables d'un ensemble d'observations sur cette chaine, dont la géologie sera bientôt plus avancée que celle des Alpes scandinaves, au nord de l'Europe, et des monts Carpathes, si peu visités par les savans européens. Suivant ce voyageur, les Montagnes Rocheuses ont des analogies remarquables avec les chaînes de l'ancien continent,

dirigées à peu près comme celle-ci, dans le sens du méridien. Le plus grand escarpement est à l'est, et le versant opposé se prolonge en pentes douces, se confondant avec les plaines, à une très-grande distance de la crête longitudinale. Dans l'Amérique du Sud, la chaîne des Andes est, au contraire, très-escarpée à l'ouest, et descend, par deux gradins bien marqués, jusqu'au bord de l'océan : le gradin le plus élevé forme la région que les Espagnols ont nommée *Sierras* (collines), et le plus bas est caractérisé par le nom de *Llanos* (plaines). Le versant opposé descend vers l'est, par une longue suite de gradins très-inégaux et disposés sans régularité, qui occupent plusieurs centaines de lieues, où l'on trouve d'immenses vallées longitudinales, traversées par de grands fleuves. A l'est de cette chaîne de l'Amérique du Sud, l'œil le plus exercé ne saurait assigner un lieu que l'on puisse regarder comme la limite entre la plaine et la montagne, ou le pied de celle-ci; dans l'Amérique du Nord, c'est à l'ouest que l'observateur éprouve le même embarras : dans tout le continent, c'est la minéralogie qui décide cette question. C'est par le changement de la nature des roches, que l'on voit si on va quitter les plaines, ou si l'on est sur le point d'y entrer.

A la rigueur, les Montagnes Rocheuses ne présentent point l'apparence d'une chaîne continue; on y remarque des interruptions qui ont paru assez étendues pour imposer des noms différens aux quatre principaux groupes, dont chacun peut être considéré comme une chaîne. Le capitaine Franklin leur a distribué les noms de *Richardson*, *Buckland*, *Bretonne*, *Romanzof*. Mais ce qui est nouveau dans la géographie physique, c'est qu'une bande continue de roches primitives, d'une largeur variable, presque parrallèle à la chaîne, et la serrant d'assez près, s'étende sur une longueur reconnue de plus de trois cents

lieues, et livre passage à des rivières considérables, dont les eaux paraissent l'avoir creusée par une action très-lente, mais continuelle, et, par conséquent, efficace, à l'aide du tems. Une suite de lacs occupe une grande partie de l'espace compris entre cette bande de roches et le pied des montagnes. En dehors de cette même bande, d'autres lacs, disséminés sans régularité apparente, sont dans la roche calcaire, à une hauteur qui n'excède pas trois cents mètres au-dessus du niveau de l'océan. Quelques-unes de ces pièces d'eau sont d'une profondeur si grande, que leur fond est certainement fort au-dessous de ce niveau général des mers. M. Richardson compare cette partie de l'Amérique au nord de l'Angleterre, et il découvre entre ces deux contrées si éloignées l'une de l'autre, des analogies si multipliées, qu'il ne peut attribuer leur formation à des causes différentes, ni même à deux modes différens d'action de causes de même nature. Quant à l'époque de ces formations, on ne parviendra peut-être jamais à l'assigner, même vaguement; ni l'Angleterre ni l'Amérique ne portent assez clairement l'empreinte des siècles de leur durée respective, pour que l'on y découvre quelque moyen de les dénombrer.

Procession du Grand-Seigneur à la mosquée de sultan Achmet.— On ne saurait, assurément, faire des vœux pour les Turcs, car ce sont les ennemis systématiques et irréconciliables de la civilisation. Il est impossible, cependant, de ne pas sentir un certain respect pour ce fier courage qui leur fait faire si bonne garde au pied du mont Hémus, et qui a divisé, comme les tronçons d'un serpent, la grande ligne d'opération des Russes. D'ailleurs les circonstances actuelles donnent de l'intérêt à tout ce qui leur est relatif. Il est probable, d'après cela, que la description suivante d'une de leurs plus grandes solennités n'en paraîtra pas

dépourvue; elle est tirée d'une lettre écrite de Constantinople, et datée du 4 août dernier.

« Il faut que je tâche de vous donner une idée du cortége du Grand-Seigneur, lorsqu'il se rend à la mosquée de sultan Achmet: c'est peut-être la solennité turque où la pompe orientale se déploie avec le plus d'éclat et de magnificence. Elle est destinée à fêter l'arrivée des pélerins de la Mecque. A minuit, elle est annoncée par le bruit de l'artillerie qui gronde dans toute la ville; les minarets des mosquées, couverts de feux, étincellent dans l'ombre, et Constantinople offre partout l'aspect le plus imposant.

» A trois heures du matin, le baron et moi, nous traversâmes l'eau, et, à la pointe du jour, la procession commença. Les rues que le cortége devait traverser étaient bordées, d'un côté, par les nouvelles troupes organisées à l'européenne, et, de l'autre, par les troupes asiatiques que je vis pour la première fois. Les différens officiers du palais ouvraient la marche. Les bachis et les bostangis bachis étaient innombrables, revêtus des plus riches costumes, et montés sur des chevaux superbes éclatans d'or. Venaient ensuite les ministres et tous les membres du divan, le kiaya bey, le terfterdar, le reiss-effendi, etc., etc. Leurs beaux chevaux arabes étaient conduits par de nombreux esclaves; la gravité de leur marche et la pompe brillante de tout le cortége formaient un contraste singulier. Derrière eux s'avançait le grand-visir, avec une magnificence presque royale, et qui semblait l'assimiler à son maître lui-même. Il était entouré d'une multitude d'esclaves, qui le pressaient si étroitement, que je voyais à peine le cheval qui le portait. Au lieu d'un turban, il avait un long bonnet de forme conique. Sa grande barbe noire augmentait encore le caractère austère de sa physionomie.

» Nos yeux avaient à peine achevé de se rassasier de cette pompe, si nouvelle pour nous, que la musique turque exécuta un air lent et solennel qui ressemblait moins à une marche militaire qu'à une marche funèbre, et tout-à-coup apparut à nos regards, monté sur un cheval arabe, « l'ombre de Dieu, le frère du soleil et de la lune, le dispensateur des couronnes terrestres, Mahmoud le Grand, padichah, roi des rois, etc. » Je crois que je n'ai jamais vu un plus bel homme, et c'est de lui qu'on pourrait dire avec raison : *Every inch a king* (1). Il a environ quarante-cinq ans ; sa taille est au-dessus de la moyenne, et rien n'est plus imposant que son aspect.

» Il portait, à son turban, une petite plume de héron garnie de pierres fines, et fixée par une agrafe de diamant. Sur chaque côté de sa pelisse verte, couleur chérie du Prophète, se trouvait une large broderie de pierres précieuses, dont les yeux ne pouvaient soutenir les reflets quand elle était frappée par les rayons du soleil. Le capidji bachi, ou premier chambellan, guidait son cheval. Tout autour se trouvaient deux ou trois cents esclaves africains, dont le visage noir contrastait avec la blancheur de leur turban. Près d'eux étaient les pages de la cour qui, avec leurs grands casques et leurs larges plumets de héron, semblaient s'efforcer de dérober, autant que possible, la présence impériale aux regards du vulgaire. Heureusement nous pûmes tout voir derrière les jalousies d'un café.

» Ce fut dans cette pompe vraiment royale que passa devant nous le grand Mahmoud, suivi d'une foule d'eunuques noirs, d'Arabes supérieurement montés, et qui conduisaient chacun dix ou douze chevaux couverts de tapis précieux. Après être resté environ une demi-heure à la mosquée, le

(1) « Chaque pouce, un roi. »

sultan repassa avec le même cortége : un de ses officiers portait derrière lui le turban royal, et le peuple s'inclinait respectueusement devant ce signe de la dignité suprême. Cette solennité me parut surpasser toutes les pompes que j'avais vues dans l'Occident.»

ERRATA.

Page 359, ligne 24, du 38e numéro, au lieu de 1820, lisez 1802.

Page 153, ligne 20, du 39e numéro, au lieu de *Kentucki*, lisez *le Kentucki.*

REVUE
BRITANNIQUE.



RETOUR DE LA PROSPÉRITÉ COMMERCIALE EN ANGLETERRE.

Dans un précédent numéro (1), nous avons tâché d'esquisser le tableau des grandes entreprises exécutées ou conçues dans ces derniers tems : entreprises colossales, qui recevraient, en France, le titre fastueux de travaux publics, parce que ce serait le gouvernement qui les exécuterait, et qui ne sont dues, parmi nous, qu'à l'activité et aux capitaux des particuliers. Il nous reste, pour compléter ce tableau, à parler de cette autre industrie qui s'exerce avec moins d'éclat, mais avec autant d'utilité, dans l'intérieur des usines et des fabriques; et surtout de la situation actuelle de notre commerce intérieur et extérieur. Afin de mieux faire ressortir les avantages de cette situation, nous multiplierons les rapprochemens entre l'année courante et les deux années qui l'ont immédiatement précédée.

(1) Voyez notre 37e numéro.

Ce qui nuit le plus, sans contredit, aux développemens de notre prospérité, c'est cette classe qui continue à prévaloir dans l'état et qui s'oppose, par des préjugés de caste, à toutes les améliorations. Tandis que les autres classes de la société, adoptant des idées plus saines et plus libérales, s'éclairent chaque jour davantage, ceux qui font partie de la première s'attachent opiniâtrément à des idées vieillies et à une politique surannée qu'ils croient nécessaire à la conservation de leur ordre. Suivant nous, ce grand débat entre cette fraction de la société et la généralité de ses autres membres touche à une solution prochaine; et jamais, peut-être, les écrivains politiques n'ont eu un plus beau devoir à remplir que d'empêcher, par leur fermeté et leur modération, que l'issue de ce débat n'amène une collision violente où toutes les classes et tous les intérêts se trouveraient compromis et confondus.

L'aristocratie avait toujours considéré, d'un œil envieux, les progrès du commerce, depuis l'époque où commencèrent ses hautes prospérités, jusqu'au moment de la guerre contre la révolution française. M. Pitt sentit qu'il ne pourrait pas soutenir les dépenses de cette guerre, sans un immense commerce intérieur et extérieur, et il dirigea, vers ce grand but, toute l'énergie de sa puissante intelligence. Les circonstances qui survinrent favorisèrent ses plans; et, à la fin de cette guerre, nous nous trouvâmes en possession du commerce du monde. Ce fait singulier égara des observateurs superficiels; ils en conclurent que la guerre nous était plus avantageuse que la paix. La vérité est que l'intérêt commercial, comme tous les autres intérêts du pays, se trouvait alors dans un état d'excitement contre nature. Les circonstances les plus inattendues, et dont il était impossible de prévoir la durée quand elles commencèrent, en excluant les autres peuples de tous les marchés, donnèrent à notre commerce un degré d'acti-

vité sans précédent et sans exemple dans les annales des nations. L'Amérique du Nord elle-même participa à cette exclusion. Son commerce, à l'époque dont nous parlons, malgré toutes les sollicitudes de son gouvernement, se faisait sur une très-petite échelle, et les mesures adoptées par les puissances belligérantes tendirent, à plusieurs reprises, à le paralyser presque entièrement.

Dans des recherches de la nature de celles qui nous occupent, on ne saurait trop répéter, tout banal que cela puisse paraître, que tout arrangement qui n'est pas utile aux diverses parties intéressées ne saurait se maintenir. Ainsi, quand la totalité des profits est d'un côté, cet état de choses cesse nécessairement avec les circonstances qui l'ont fait naître. Ce ne fut pas par des voies illégitimes que les Anglais acquirent le commerce du monde, pendant la dernière guerre. Les événemens l'avaient, en quelque sorte, jeté dans leurs mains; mais il était clair, pour tous ceux qui ne sont pas étrangers aux affaires commerciales, qu'aussitôt que les autres peuples pourraient librement trafiquer, ils s'empresseraient de mettre à profit ce changement, et que notre commerce rentrerait par conséquent dans des limites plus étroites. Par malheur, ce résultat inévitable ne fut pas prévu par le gouvernement d'alors; il ne prit aucune mesure pour établir nos relations pacifiques sur les bases d'une politique judicieuse et libérale, et pour faire voir que nous n'étions pas moins puissans dans les arts de la paix que dans ceux de la guerre. L'homme fatal (1) qui présidait alors à nos destinées n'était occupé que de congrès; les intérêts nationaux étaient oubliés au milieu des flatteries des rois et des ministres du continent, et de l'éclat des soirées diplomatiques.

Si des dépenses sans mesure avaient marqué le cours de nos vingt-cinq ans d'hostilité, une négligence criminelle

(1) Lord Castlereagh.

de tous nos intérêts commerciaux signala les sept premières années de la paix. La période qui suivit fut distinguée par un grand changement opéré dans tout l'ensemble de notre politique extérieure et intérieure, et accueilli par un sentiment général d'enthousiasme. Mais cet enthousiasme, au lieu d'être maintenu dans de sages limites, fut encore excité par l'administration dont les exposés et les assurances encouragèrent les espérances les plus exagérées et les spéculations les plus hasardeuses. Ce manque de prudence, dans de hauts fonctionnaires dont les paroles sont recueillies avidement et interprétées de mille manières par une multitude de spéculateurs qui cherchent à les mettre d'accord avec leurs vues, augmenta nécessairement les embarras qui suivirent la reconnaissance de l'Amérique du Sud, et l'introduction d'un système libéral de navigation et de commerce.

Il était évident, à cette époque, qu'il fallait, pour maintenir notre supériorité mercantile, suivre une nouvelle marche, et qu'en persistant dans l'ancienne nous descendrions de plus en plus dans l'échelle des nations commerçantes. Personne ne contestera sans doute que les principes abstraits du nouveau système ne soient parfaitement d'accord avec les plus saines doctrines de l'économie politique. Il a aussi l'avantage d'être tout-à-fait en harmonie avec l'esprit de notre âge. D'ailleurs, que ce système soit bon ou mauvais, il est adopté; et, dans cette occasion, on ne pourrait pas, sans beaucoup d'inconvéniens, s'écarter de la maxime militaire *nulla vestigia retrorsum*.

Nous n'avons nullement été surpris que les autres nations ne se soient pas empressées de suivre notre politique libérale, et de venir relever le gant que nous leur jetions sur le champ libre de la concurrence. Il eût, sans doute, été fort à désirer que, dès le principe, la réciprocité eût été admise par tous les peuples commerçans;

M. Huskisson espérait probablement qu'elle le serait davantage et plus tôt qu'elle ne l'a été, surtout en ce qui concerne les Pays-Bas et les États-Unis. Trois raisons différentes nous ont empêché de partager entièrement ces espérances. La première, l'étendue de ce nouveau système et la multitude d'intérêts qu'il atteignait; la seconde, les obstacles qu'opposait à son adoption notre législation sur les grains; et la troisième, la sagesse si lente et si circonspecte des hommes d'état.

C'est, sans contredit, un grand mal que l'importance du nouveau système commercial et sa vaste étendue n'aient pas été mieux comprises. La plupart de ceux qu'il intéressait, en entendant parler de ses immenses avantages, supposaient qu'il aurait des résultats aussi prompts que ceux d'un bill qui autorise la percée d'une nouvelle route ou l'ouverture d'un nouveau canal. Ces folles espérances ne purent être remplies, et beaucoup d'hommes pratiques, dont l'autorité et le suffrage auraient été très-utiles, se refroidirent sur les avantages de ces changemens, ou leur devinrent tout-à-fait contraires. En les proposant, M. Huskisson avait un peu encouragé l'exagération des premières espérances, en insistant, plus qu'il ne fallait le faire, sur l'espoir d'une prompte réciprocité. On ne considérait pas assez que les changemens en question étaient d'une importance à peu près égale pour les autres nations; et que, selon toute apparence, ce ne serait qu'après les avoir considérés avec défiance comme un piége tendu pour nous, qu'elles se décideraient à les adopter.

Quant à l'obstacle résultant de nos lois sur les grains, il est trop évident pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Il est clair que les nations dont les céréales sont le principal produit n'iront pas adopter un système dont tous les inconvéniens tomberaient sur elles, sans aucune sorte de compensation. Heureusement cet obstacle cessera bientôt,

et le commerce des grains deviendra aussi libre que les autres. Dans le cas contraire, les trois royaumes ne seraient plus qu'une grande aristocratie, soumise à un certain nombre de propriétaires monopoleurs ; mais c'est ce que le bon sens et l'énergie du peuple sauront bien prévenir.

Le troisième obstacle, produit par la lenteur ordinaire des hommes d'état, n'était pas moins facile à prévoir. C'est dans les masses que se trouvent d'ordinaire les novateurs; les dépositaires du pouvoir s'accommodent, en général, assez bien de ce qui existe. Chargés de conserver, ils trouvent que leur tâche, à cet égard, est déjà assez grande, et ils repoussent la fatigue et la responsabilité des innovations. Un Huskisson est un accident heureux et trop rare pour qu'on puisse spéculer là-dessus. On devait s'attendre, d'ailleurs, que les gouvernemens étrangers s'empresseraient de saisir ce qu'ils considéraient comme une occasion favorable d'accroître le commerce de leur pays, et qu'ils profiteraient des avantages que pourrait leur procurer le passage presque subit d'une grande nation commerciale telle que la nôtre, des entraves du système restrictif à la liberté illimitée du commerce. Par bonheur cet état de choses n'a rien de fort alarmant. Déjà plusieurs nations continentales se représentent sur nos marchés, séduites par la supériorité des articles qui s'y vendent, et qu'elles avaient vainement cherché à égaler. Quant aux Américains, leur fameux tarif ne fera, suivant nous, que hâter la solution de l'affaire ; mais si par hasard cette solution tardait trop long-tems, le gouvernement anglais a en son pouvoir de nombreux et puissans moyens de se venger ; et, sans doute, ce ne serait pas l'énergie et la décision nécessaires qui lui manqueraient (1).

(1) NOTE DU TR. La grande question de la liberté du commerce, celle de toutes les questions économiques dont la solution intéresse le plus le bien-être des sociétés modernes, va enfin être discutée parmi nous. M. de

Mais, dira-t-on, quand tout cela serait vrai, quelle sera la situation du commerce, tant que ces circonstances si diverses ne se seront pas modifiées et converties en un désir sincère de coopérer avec ce pays au grand œuvre de la liberté du commerce? Cette question nous ramène naturellement au but spécial de cet article, c'est-à-dire à la situation du commerce en 1828, et à la comparaison que nous devons en faire avec celle des années 1826 et 1827.

Ce fut en 1823 que M. Huskisson (1) commença à proposer ses bills à jamais mémorables; mais la nouvelle lé-

Saint-Cricq a institué, à cet effet, une commission spéciale. Mais, au milieu de plusieurs noms qui rappellent des talens éprouvés dans les débats des deux Chambres, que de noms obscurs ou du moins qui n'ont d'autre notoriété que celle que leur donne l'*Almanach Royal* dont ils envahissent tous les coins! Combien, parmi les membres de cette commission, n'y en a-t-il pas qui n'y apporteront ni connaissances pratiques ni théorie arrêtée, et qui même sont incapables d'en avoir sur ces sommités de l'économie politique! Il est clair qu'en les choisissant on s'est occupé de tout autres convenances que de celles de notre commerce. En voyant trente ou quarante noms propres se reproduire perpétuellement dans toutes les commissions et sur toutes les pages du *Bulletin des Lois*, l'étranger doit croire la France bien stérile. Il n'est pas obligé de savoir que les hommes les plus capables sont tenus soigneusement à l'écart par ces monopoleurs du pouvoir qu'aucune phase politique n'en éloigne jamais entièrement. On ne s'explique pas comment, dans l'examen d'une question qui touche à la fois à un intérêt général d'une si haute importance, et à des intérêts de détail si multipliés, on n'a pas voulu entendre M. Say, propagateur, en France, des véritables doctrines de l'économie politique, et M. Clément-Desormes, l'un des hommes qui connaissent le mieux la situation de toutes les branches de notre industrie. Assurément il importait davantage de faire représenter, dans cette commission, la doctrine de la liberté du commerce, dans la personne de M. Say, que les pairs de M. de Villèle, dans celle de M. de Kergariou.

(1) NOTE DU TR. M. Huskisson a passé plusieurs années de sa jeunesse en France. Il suivait alors, avec beaucoup d'assiduité, les cours du Jardin des Plantes. Son intention était de prendre la profession de médecin, et il ne prévoyait guère le grand rôle politique auquel il était destiné. Depuis, étant déjà membre du ministère, il suivit, à Londres, un cours d'économie politique. Ces enseignemens ne furent pas stériles, et ce fut là, dit-on, qu'il conçut le grand système de liberté commerciale qu'il a fait si heureusement prévaloir.

gislation relative à la navigation et au commerce n'a été complétée qu'en 1824, et mise à exécution qu'en 1825. Ainsi que toutes les théories récentes, le nouveau système fut présenté comme une panacée infaillible qui allait guérir tous les maux de l'état. La stagnation la plus désastreuse suivit les spéculations insensées auxquelles avaient donné lieu cette opinion et la reconnaissance des états de l'Amérique du Sud : quelques mois après la mise à exécution des nouvelles lois, le commerce se trouva entièrement suspendu. Cet état de choses rendit nécessairement hostiles tous ces politiques incertains qui jugent par les circonstances du moment, mais dont les clameurs n'en sont pas moins embarrassantes pour l'homme d'état : la liberté du commerce fut dénoncée comme la cause de tous nos maux ; et l'on assurait qu'il n'y avait qu'un prompt retour à l'ancien système qui pût nous préserver d'une ruine autrement inévitable.

L'année 1826 s'ouvrit sous l'empire de ces tristes circonstances. On distribua, à cette époque, douze à quatorze mille billets de secours, à Birmingham ; ceux qui les reçurent avaient réclamé, du comité, les alimens qui leur étaient nécessaires pour ne pas mourir de faim. La charité particulière était à bout : les individus, même les plus opulens, étaient si épuisés, qu'il fallut s'adresser à l'association de Londres, formée pour administrer les souscriptions immenses levées pour le soulagement des ouvriers des districts manufacturiers. La détresse s'était tellement accrue en juillet, que, rien qu'à Manchester, le nombre des individus qui se trouvaient sans aucuns moyens d'existence s'élevait à 36,000.

En décembre, le nombre de ceux qui demandèrent des secours avait éprouvé une forte diminution. Cependant les salaires étaient encore si bas, que, dans les fabriques de coton, ils étaient de 25 p. % au-dessous de ceux de 1824.

La seule amélioration qui exista dans le sort des ouvriers, c'est qu'ils n'étaient plus obligés de vivre d'aumônes; mais ils gagnaient à peine de quoi acheter ce qui était indispensable pour subvenir à leurs premiers besoins. Dans l'été et l'automne de 1826, ils avaient vendu tous les articles de leur mobilier qui ne leur étaient pas rigoureusement nécessaires. Souvent même leurs lits avaient été mis à l'encan. Le bas prix des salaires ne leur permit pas encore, dans la période qui suivit immédiatement celle-là, de racheter les articles les plus utiles de leur mobilier.

En 1827, les salaires n'étaient plus que de 10 p. °/₀ au-dessous des prix de 1824, et tous les ouvriers se trouvaient employés. Les marchandises se vendaient facilement, preuve incontestable que les demandes avaient recommencé. Ces demandes étaient déterminées par des besoins réels, et non pas par des spéculations hasardeuses comme en 1825. Le prix de ces marchandises n'était plus que de 10 ou 15 p. °/₀ au-dessous du cours de 1824, tandis que, dans l'année précédente, on les plaçait à peine à un rabais de 25 ou 30 p. °/₀, c'est-à-dire au-dessous du prix de fabrique.

Nous avons, en ce qui concerne l'année courante, les renseignemens les plus étendus, et qui nous permettraient d'entrer dans les plus petits détails; mais nous parlerons seulement de l'état actuel des principales villes de grande fabrication. Des détails plus minutieux seraient à la fois fastidieux et superflus. Ceux que nous donnerons suffiront pour que les hommes pratiques puissent se faire une idée exacte de notre situation.

A Blackburn, plus de trois mille familles recevaient des secours de la paroisse, en avril 1826. Dans une paroisse voisine, sur une population de quatre mille ouvriers, il n'y en avait qu'onze cents d'employés, et encore ne l'étaient-ils pas toute la semaine. En décembre, la plus grande partie de la population ouvrière de Blackburn était occupée,

mais les salaires qu'elle recevait étaient fixés à un taux très-bas. Dans le printems de 1827, cette population était entièrement employée, et ses salaires n'étaient pas à plus de 10 ou 15 p. °/₀ au-dessous de ceux de 1824.

La fabrique de laine a été encore dans une détresse plus grande que la fabrique de coton. Ainsi, par exemple, à Bradford, qui n'est pas cependant une des plus grandes villes du district, il y avait dix-sept mille personnes qui recevaient des secours journaliers de la paroisse, en mai 1826. En décembre, ce nombre était réduit d'un tiers. Dans l'été de 1827, les habitans étaient employés pour la plupart, et ils ont continué à l'être jusqu'à présent. A Leeds, pendant la stagnation, un quart des ouvriers n'avait pas d'ouvrage; un autre quart n'en avait qu'une partie de la semaine; trois mille familles recevaient alors les secours de la paroisse : en décembre, ce nombre était réduit à trois cents.

L'amélioration s'est accrue depuis, d'une manière progressive, et le commerce des tissus de laine n'a été, qu'à des époques bien rares, dans une situation plus prospère qu'aujourd'hui. A l'égard des salaires, il existe, dans ce genre de fabrication, une particularité qui mérite d'être relevée : la réduction n'est pas dans la quotité de la somme payée, mais dans la quantité d'ouvrages que les ouvriers sont obligés de mettre dans leurs pièces. Les plus belles étoffes ne se vendent que 5 à 7 p. °/₀, au-dessous des prix de 1824, et les plus grossières que 12 p. °/₀ au-dessous. Mais par le fait elles se trouvent beaucoup meilleur marché que dans le cours de cette année, puisque la qualité en est bien supérieure.

Un excellent moyen de se faire une idée exacte de la situation des ouvriers, c'est de s'assurer de l'état du commerce des *stoffes* (1), attendu que cette étoffe est portée presque

(1) NOTE DU TR. En anglais *stuffs* : sorte de tissu qui ne se fabrique pas en France. Celui qu'on y vend vient d'Angleterre. On s'y procure, pour 15 sous, ce qui coûte, en France, 3 fr. 75 c.

exclusivement par les dernières classes de la population. Dans l'automne de 1827, les *stoffes*, relativement au cours des trois mois précédens, avaient éprouvé une hausse de 15 p. %; et une de 25, comparativement au prix des neuf mois antérieurs. Les salaires étaient de 7 1/2 p. % plus bas qu'en 1824, et de 8 à 10 p. % plus haut qu'en 1826.

La crise s'était également fait sentir dans la fabrique de soie. A Macclesfield il y avait quinze mille individus sans ouvrage; et la détresse n'était pas moins grande à Spitalfield. Au printems de 1827, les ouvriers n'eurent pas besoin de beaucoup de secours; la vente était fort animée, quoique les salaires fussent au-dessous de ceux de 1825, époque remarquable par les folles spéculations qui ont été faites sur cet article.

Cette fabrication, étant une fabrication de luxe, doit nécessairement éprouver plus de fluctuations que les autres. Ceux qui s'y livrent éprouvent des dépressions particulières dans quelques-unes de ses branches, tandis que d'autres prospèrent. Les tisserands de certains tissus se trouvent dans la gêne, lorsque ces articles passent de mode, et jusqu'au moment où ils ont appris à faire les nouvelles étoffes. En général, nous pouvons garantir que la fabrique de soie est aujourd'hui dans une situation très-satisfaisante, et qui doit se prolonger, si on n'y met pas d'obstacles. Nous sommes en mesure maintenant de soutenir la concurrence de la France elle-même. Nous pourrions, à cet égard, administrer des preuves de nature à convaincre les plus incrédules; mais il nous semble que cela serait superflu, après le lumineux exposé fait, à la session précédente, par le dernier président du Bureau du Commerce. Le succès qu'a obtenu le discours de M. Grant sur l'état de cette fabrication n'est point au-dessus de son mérite; par les faits qui y sont rassemblés, et les judicieuses observations qui les éclairent, il est parvenu à confondre les monopoleurs et tous ces hommes

étroits, stupidement attachés aux vieilles doctrines, qui assuraient que la nouvelle législation perdrait inévitablement cette belle branche de notre industrie. Toutes les observations faites par M. Grant ont été, depuis, confirmées par une expérience de plusieurs mois. Indépendamment des causes de fluctuation que nous avons déjà indiquées, il en existe encore une autre particulière, dans la fabrication des soieries : les longs termes que l'on accorde, en général, aux acheteurs de la matière brute encouragent les petits capitalistes à entrer dans ce genre d'industrie; quand il survient quelque embarras, les besoins qu'ils éprouvent les mettent dans la nécessité d'encombrer le marché de leurs produits.

Glasgow est à la fois une ville de grande fabrication et d'un commerce très-étendu. Il résulte de cette complication qu'il est plus difficile d'en déterminer la situation précise. Quand la fabrique languit, les ouvriers font proposer leurs bras aux chefs des maisons de commerce, et réciproquement. Nous pouvons garantir que la situation de ce vaste entrepôt commercial est aujourd'hui des plus satisfaisantes.

Paislay est, en quelque sorte, un *epitome* de toute l'industrie manufacturière de l'empire britannique. En mai 1826, il y avait seize mille ouvriers inoccupés, dans cette ville et dans son voisinage, qui n'avaient d'autres moyens d'existence que ceux que leur procuraient des souscriptions charitables. Paislay ne s'est pas remise, aussi promptement que les autres, des effets de la crise, à cause de certaines circonstances particulières. La principale était l'importation frauduleuse de mouchoirs de soie façonnés en France, sur le modèle de ceux qui se fabriquent en si grand nombre à Paislay. Les petites dimensions et la légèreté de ces tissus en rendaient la contrebande très-facile. Dix-huit mois se sont écoulés, depuis qu'un des principaux

fabricans de cette ville, qui a une trop grande fortune pour compromettre, par de faux exposés, une réputation sans reproche, m'assurait que, si la contrebande était réprimée, il n'avait rien à craindre de la concurrence de la France. A cette époque elle se faisait sur une très-grande échelle; mais, depuis, le gouvernement, en se concertant avec les fabricans les plus éclairés, est parvenu en grande partie à la réprimer. Le trimestre d'automne est toujours un moment difficile; nous pouvons affirmer, toutefois, que les diverses branches d'industrie se trouvent maintenant, à Paislay, dans un état fort prospère.

A Nottingham, qui s'occupe principalement de la bonneterie et de la dentelle, la détresse était si grande, en 1826, que les principales fabriques avaient renvoyé la plupart de leurs ouvriers. En décembre, le commerce avait commencé à reprendre: au printems et dans l'été de 1827, il s'améliora encore; et, dans le cours de cette année, la vente de la bonneterie a été si considérable, que les salaires des ouvriers ont éprouvé une forte hausse. Le commerce des dentelles, étant exclusivement un commerce de fantaisie, est soumis à toutes les fluctuations de celui des étoffes de soie. C'est particulièrement dans cette branche d'industrie que se sont faites les spéculations les plus hasardeuses. Cette fabrication avait pris un tel degré d'accroissement, qu'une machine qui, dans le principe, ne coûtait que 80 liv. st. (2,000 fr.), se vendait 400 l. st. (10,000 f.). Les spéculateurs qui n'avaient point de fortune personnelle, mais auxquels les banques provinciales avaient ouvert leurs coffres, établirent à l'envi des fabriques de dentelles. Quand la crise commença, les banques provinciales ne voulurent plus faire d'avances, et les hommes de paille qu'elles avaient d'abord aidés se trouvèrent dans l'impuissance de payer leurs ouvriers. La détresse de ces derniers fut épouvantable. Ces difficultés ont heureusement

cessé d'exister ; les machines sont descendues à un prix convenable ; les salaires sont de 30 à 35 schellings par semaine, prix raisonnable et qui doit se maintenir.

Le commerce de Norwich consiste principalement en articles de luxe. C'est presque exclusivement un commerce intérieur ; car il n'y a guère qu'en Espagne où il fasse quelques exportations. Lorsqu'il prospère, il y a assurément lieu de croire que le commerce des objets de nécessité est également en bon état. En 1826, il n'y avait pas, par famille, un ouvrier employé à Norwich ; aujourd'hui tous les individus valides peuvent avoir de l'emploi avec une rémunération convenable.

Le commerce du cuir, de la quincaillerie, du fer et de l'acier, ouvré ou non, a repris une très-grande activité. En 1825, les exportations en cuir furent seulement de 485,000 l. st. (12,125,000 fr.) ; en 1826, elles s'élevèrent à 571,000 l. st. (14,275,000 f.), et, en 1827, à 786,000 l. st. (19,650,000 fr.). En 1825, la quincaillerie et la coutellerie exportées représentaient une valeur de 1,391,000 liv. st. (34,775,000 fr.) ; en 1826, cette exportation s'éleva à 1,169,000 liv. st. (29,225,000 fr.), et à 1,390,000 liv. st. (34,750,000 fr.), en 1827. Le fer et l'acier, ouvrés ou non, exportés en 1825, montèrent à 1,048,000 liv. st. (26,200,000 fr.) ; en 1826, à 1,105,000 liv. st. (27,625,000 fr.), et, en 1827, à 1,214,000 liv st. (30,350,000 fr.)

Les ouvriers, dans la fabrique du fer, peuvent être considérés, en quelque sorte, comme des colons établis sur la propriété de ceux qui les emploient. Il faut beaucoup de tems pour les rendre habiles ; et leur salaire éprouve, en général, peu de variations. Cependant la grande crise de 1825 a occasioné une certaine dépression dans les prix, qui se prolonge encore ; mais, au prix actuel, les ouvriers gagnent suffisamment pour entretenir leur famille dans l'aisance. Un ouvrier ordinaire gagne de 12 à 14 schellings par

semaine (environ 50 sous par jour). Un mineur environ 18 schellings, et un ouvrier employé dans la fabrique, de 30 à 35 schellings.

La totalité des importations, dans le cours de l'année 1827, s'est élevée à 44,887,000 liv. st. (1,122,175,000 fr.), et, dans l'année 1826, les importations n'ont pas dépassé 37,687,000 liv. st. (942,175,000 fr.); les exportations en 1827 s'élevèrent à environ 62,000,000 liv. st. (1,550,000,000 fr.). En 1826, elles n'avaient pas été au-delà de 51,000,000 liv. st. (1,275,000,000 fr.). Les exportations de marchandises étrangères et coloniales avaient été les mêmes, à 100,000 liv. st. près (2,500,000 fr.), de manière que la différence des deux années est tout entière dans les produits et les fabrications du Royaume-Uni.

Le tableau suivant indique les quantités de soie brute et organsinée importées dans les cinq années précédentes et pendant le premier trimestre de 1828. Assurément ce tableau ne confirme pas les prédictions sinistres des aveugles partisans des restrictions commerciales qui annonçaient, avec tant d'assurance, que les bills de M. Huskisson perdraient cette branche de notre industrie.

		QUANTITÉS importées dans le Royaume-Uni.	QUANTITÉS entrées pour la consommation intérieure du Royaume-Uni.
		Liv.	Liv.
Soie brute	1823	2,512,164	2,104,257
	1824	3,135,644	3,547,777
	1825	3,117,241	3,044,416
	1826	2,487,821	1,964,183
	1827	3,146,926	3,759,138
Premier trimestre	1828	589,133	1,131,171
Soie organsinée	1823	368,470	363,864
	1824	342,005	463,271
	1825	777,529	559,642
	1826	177,404	289,325
	1827	463,801	454,015
Deuxième trimestre	1828	147,460	112,363

La consommation de l'indigo est aussi une indication très-certaine de la situation véritable de quelques-unes des principales fabrications du pays. Le grand accroissement qu'elle a reçu, depuis 1826, annonce que cette situation n'a pas cessé de s'améliorer. Elle a même été supérieure, en 1827, et surtout en 1828, à celle qui a eu lieu pendant les spéculations exagérées de 1825. C'est ce qui résulte de l'état suivant qui indique les quantités d'indigo entrées pour la consommation intérieure et pour l'exportation, pendant les sept premiers mois de 1825, 1826, 1827 et 1828.

	Consommation intérieure.	Exportation.
	Livres.	Livres.
1825...........	1,098,500	1,245,200
1826...........	691,800	1,299,100
1827...........	1,111,000	1,688,100
1828...........	1,698,100	2,194,800

La dernière colonne fait voir que, tandis que la situation de nos fabriques s'améliore de jour en jour, celle de nos voisins n'est pas moins prospère : état de choses fort satisfaisant, excepté pour ceux qui supposent que le bien-être de leur pays ne peut être fondé que sur la ruine des autres ; comme si la pauvreté était un élément nécessaire d'un bon consommateur. La demande des bois de teinture s'est accrue dans une proportion correspondante.

La question des droits de navigation est trop étendue pour être traitée d'une manière incidente ; mais, comme elle fait une partie très-importante de notre nouvelle politique commerciale, nous avons cru devoir insérer, dans cet article, le tableau suivant, qui, certes, n'est pas de nature à confirmer l'assertion de ceux qui prétendent que les armateurs sont ruinés, et que les navires de l'étranger remplacent partout ceux de la Grande-Bretagne. La première partie de ce tableau est relative aux bâtimens an-

glais ou étrangers, arrivés dans nos ports, de toutes les parties du monde, et la seconde, à ceux expédiés de ces mêmes ports pour tout l'univers, pendant les années écoulées de 1823 à 1827, l'une et l'autre inclusivement.

ANNÉES.	VAISSEAUX ARRIVÉS DE TOUS LES PORTS DU MONDE.					
	ANGLAIS.			ÉTRANGERS.		
	Vaisseaux.	Tonnage.	Hommes et enfans.	Vaisseaux.	Tonnage.	Hommes et enfans.
1823	20,303	2,469,053	154,958	3,806	534,674	31,329
1824	19,164	2,364,249	142,923	5,280	604,880	38,642
1825	21,786	2,786,844	162,614	6,561	892,601	48,943
1826	18,960	2,478,047	151,327	5,439	643,922	37,137
1827	20,457	2,777,388	165,548	5,820	715,824	41,508
ANNÉES.	VAISSEAUX EXPÉDIÉS DE TOUS LES PORTS DU MONDE.					
	ANGLAIS.			ÉTRANGERS.		
	Vaisseaux.	Tonnage.	Hommes et enfans.	Vaisseaux.	Tonnage.	Hommes et enfans.
1823	19,177	2,297,975	140 291	3,179	515,774	26,844
1824	20,732	2,492,402	152,584	4,717	690,374	35,823
1825	21,384	2,633,524	160,725	5,753	851,354	44,431
1826	21,874	2,676,263	163,027	5,129	641,106	34,600
1827	22,049	2,828,869	171,586	5,505	732,481	39,566

Une assertion habituelle des partisans du système restrictif, c'est que M. Huskisson a changé ces anciennes lois de navigation qui, selon eux, ont tant contribué à la prospérité du pays, dans le seul but de conserver notre commerce d'exportation avec la Prusse, qui ne s'élèverait pas par an à plus de 5 à 600,000 liv. st. Nous répondrons à ces messieurs qu'il est possible que nos importations directes en Prusse ne dépassent pas cette somme; mais que nos importations indirectes, par l'Elbe, le Rhin, l'Ems et le Weser, ne sont pas au-dessous de six millions st. (150,000,000 fr.).

Combien, après des preuves, aussi éclatantes que celles

citées plus haut, de la sûreté des vues qui ont guidé le fondateur de notre nouvelle politique commerciale, ne doit-on pas regretter sa retraite ! quel malheur pour nous et pour le monde, qu'il ne soit pas resté pour compléter son ouvrage ! et que penser de notre premier ministre qui a profité, avec un empressement si coupable, sans doute pour faire sa cour à l'aristocratie, de l'occasion d'éconduire du ministère le seul homme d'état qui en fît partie? Le fier dédain du noble duc pour M. Huskisson n'empêche pas, au reste, que les avantages de la liberté du commerce ne soient maintenant garantis par l'expérience. C'est elle qui nous a tirés de la crise qui a signalé la fin de 1825 et le commencement de 1826 ; car, si la législation commerciale de M. Huskisson n'eût pas reposé sur des bases rationnelles, au lieu de faire cesser nos embarras, elle les aurait tous multipliés. Nous sommes loin de contester l'esprit entreprenant et la persévérance des négocians anglais ; mais, sous l'empire d'un mauvais système, ces qualités leur eussent été plus nuisibles que profitables. Ainsi donc voilà les plus utiles et les plus généreuses théories de l'économie politique sorties triomphantes d'une dangereuse épreuve ; et, aujourd'hui, la sagesse bornée des hommes pratiques est forcée elle-même de reconnaître ces grandes et éternelles vérités. C'est, sans contredit, une des plus belles et des plus utiles victoires que la raison ait encore remportées sur la routine. Malheureusement, pour obtenir cette victoire, il ne lui a pas fallu moins de trois quarts de siècle, depuis le jour où Adam Smith a, le premier, annoncé tous les bienfaits que le commerce, libre de ses vieilles entraves, doit répandre sur le monde.

(*London Magazine.*)

MŒURS UNIVERSITAIRES
EN ALLEMAGNE.

LES MAITRES. — LES LEÇONS. — LES ÉLÈVES. — LES BOURGEOIS.

Les universités ont contribué d'une manière si puissante aux progrès de cette philosophie abstraite, de cette littérature sans frein et sans règles, de cette vaste érudition qui constitue l'état actuel des lettres en Allemagne; elles ont produit récemment tant de héros parmi ces jeunes rêveurs, qui, sous les drapeaux des rois confédérés, marchèrent contre la France, abusés par de fallacieuses promesses, et en croyant voler à la conquête des libertés de leur patrie; elles offrent enfin à l'observateur des tableaux de mœurs si intéressans et si bizarres, qu'on nous pardonnera de retracer avec quelques détails leur constitution et leur *burschen-leben* (la vie de camarade), car c'est ainsi que les élèves des universités allemandes désignent leur manière d'être, et la licence disciplinée qui la caractérise.

Ce n'est pas dans les capitales qu'il convient de les étudier, mais bien plutôt dans les villes dont la population est tout universitaire. Quelque nombreuse que soit, par exemple, l'université de Berlin, le corps des étudians, perdu dans la masse de ses habitans, ne saurait y conserver cette importance turbulente et cette bizarrerie de mœurs qui les distinguent à Halle et à Iéna. La police militaire de Berlin a l'œil ouvert sur leurs moindres écarts, et les réprimerait à l'instant avec la brutale sévérité qu'on lui connaît; et d'ailleurs ils n'oseraient s'exposer à se rendre ridicules aux yeux de deux cent mille habitans. C'est dans les villes dont l'université forme le noyau, dont les habitans n'ont de

subsistance assurée que par elle, et sont sous la dépendance de quelques centaines de jeunes gens rassemblés des diverses contrées de la confédération germanique, c'est là que les étudians forment une secte qui se dessine dans toute son originalité. Là, ils forment un public à part, dont aucune teinte de civilisation étrangère ne vient modifier la rudesse et les caprices; et qui, loin de connaître la subordination, n'admet pas même l'égalité. Iéna occupe le premier rang parmi ces villes. En examinant la constitution et les mœurs de son université, nous apprendrons à connaître celles des institutions du même genre dont l'Allemagne se glorifie.

L'université d'Iéna fut fondée au milieu du dix-septième siècle, à frais communs, par les princes de Saxe-Weimar, Gotha, Cobourg et Meinungen, et devint ainsi la propriété indivise de ces petits souverains. Bien qu'elle soit sous la protection de tous, les professeurs sont nommés exclusivement par le grand-duc de Weimar et le duc de Gotha; les princes de Cobourg et de Meinungen leur ont cédé ce droit, en se déchargeant de toute participation aux dépenses qu'en entraînait l'exercice. Aux termes de l'institution, chaque nouveau professeur devait être choisi sur une liste de trois candidats dressée par le sénat académique; mais cette règle est tombée en désuétude, et, depuis long-tems, le souverain nomme directement à la chaire vacante. On prétend que ce privilége du sénat avait donné lieu à de grands abus, et que souvent, dans la composition des listes, il avait mis de côté, par jalousie, des savans du plus grand mérite, pour appeler le choix du prince sur la médiocrité ou l'ignorance.

La constitution de l'université est la même à Iéna que dans les autres villes d'Allemagne : elles se composent toutes des quatre facultés, de théologie, de médecine, de droit et de philosophie; mais la distinction entre ces diverses facultés n'est pas toujours rigoureusement observée. Sous

le nom de philosophie, on comprend des sciences distinctes qui ne sont pas enseignées dans les trois autres. Cette faculté se compose d'élémens fort hétérogènes, tels que le grec et la chimie, la logique et la minéralogie, les belles-lettres et la botanique, etc.

L'enseignement est confié à trois sortes de professeurs. Les professeurs ordinaires composent le corps universitaire. Ils choisissent dans leurs rangs les membres du sénat académique; ils confèrent les degrés aux élèves; nomment les officiers inférieurs de l'université; et exercent leur juridiction. Ils reçoivent un traitement fixe. Iéna en possède vingt-huit : quatre pour la théologie; neuf pour le droit; cinq pour la médecine; et dix pour la faculté dite de philosophie. Les professeurs extraordinaires sont, en quelque sorte, les volontaires de l'enseignement : ils n'ont point de rang, et n'exercent aucune autorité dans le corps; ils ne sont pas salariés, ou du moins ils n'ont qu'un traitement très-modique. Enfin quelques jeunes gens, pourvus du diplome de docteur, sont autorisés à faire des cours particuliers; ils sont attachés aux universités, au même titre que les professeurs de langues modernes et les maîtres d'escrime, d'équitation, de danse, de musique ou de dessin : encore beaucoup d'élèves considèrent-ils ces derniers comme les membres les plus utiles du corps enseignant, et font-ils plus de cas d'un adroit ferrailleur, que du plus savant jurisconsulte.

Le traitement fixe des professeurs est très-modeste. Pourrait-il en être autrement dans un des pays les moins riches de l'Allemagne? Il est, en général, de 80 liv. st. (2,000 fr.); c'est un peu plus que n'en dépense par an un étudiant de Gœttingue. On donne 100 ou 200 risdales (1) de plus aux professeurs d'un mérite transcendant. Cette modicité du traitement fixe nuit à leur indépendance.

(1) La risdale de convention vaut près de 6 fr.

Il en résulte que leur bien-être est subordonné à l'affluence des élèves, qui leur paient une rétribution par trimestre. Cet état de choses a de bons et de mauvais effets. Il est utile, comme toute concurrence, en forçant les professeurs à se rendre dignes d'un nombreux concours d'auditeurs; il est funeste, en ce qu'il les entraîne à briguer la popularité, aux dépens de la discipline, et à fermer les yeux sur les dangers de cette vie universitaire, qui n'est nulle part plus licencieuse qu'à Iéna. La rétribution fournie par l'élève varie suivant la réputation du professeur : elle est ordinairement de cinq risdales par session; mais il y a des cours, notamment dans la faculté de médecine, où la rétribution est d'une guinée. Les autres dépenses de l'étudiant sont, en proportion, plus élevées; mais d'ailleurs il peut, en dépensant moitié moins, vivre aussi bien et recevoir la même instruction que dans nos universités d'Écosse. Je ne parle pas de celles d'Angleterre, qui ne sont que des séminaires pour certaines classes privilégiées. Un des membres les plus distingués de la faculté de droit, à Iéna, me demandait un jour ce que pouvaient gagner ses collègues, dans la Grande-Bretagne. Je le surpris beaucoup en lui apprenant qu'un professeur de législation, à Édinbourg, ajoutait à un traitement fixe considérable la rétribution de trois cents élèves, à raison de quatre guinées (environ 105 fr.) par élève, pour un cours de cinq mois.

Cette contribution est, en Allemagne, d'une origine toute récente. Dans le principe, tous les cours des universités étaient gratuits, et partant peu soignés. Michaelis, de Gœttingue, s'éleva le premier contre ce système, et son exemple trouva de nombreux imitateurs. Voici comment les professeurs raisonnaient : la loi de notre institution nous fait un devoir des cours gratuits, mais elle ne nous empêche pas de faire, en outre, aux élèves de bonne volonté, des cours rétribués; soignons les premiers, c'est un devoir, mais réservons pour les autres l'instruction la plus

neuve, la plus intéressante ; et la jeunesse studieuse ne manquera pas de s'y rendre.

Ce principe adopté, les cours publics ou gratuits eurent bientôt perdu tout leur intérêt. On n'y puisa plus que des notions vagues, superficielles, incomplètes, des premiers élémens de la science : le véritable enseignement fut réservé aux élèves payans. Il en résulta que les cours publics furent abandonnés, et on ne suivit plus avec exactitude que ceux désignés sous le nom de *cours particuliers*, et qui devinrent, en réalité, de véritables cours publics rétribués : on les fit, en effet, dans le même local, du haut de la même chaire, sur les mêmes matières. L'étudiant songe aussi peu aujourd'hui à suivre un cours public, dans l'ancienne acception du mot, que le professeur à le faire. On ne réunirait pas, d'ailleurs, assez d'élèves pour cela, et ceux qui persisteraient à le demander passeraient, aux yeux de leurs camarades, pour des échappés d'une école de charité. Parmi les professeurs d'Iéna, il en est assez peu qui aient fait, dans leur vie, un cours gratuit. Si, dans les pays riches, le gouvernement aurait tort de ne pas entretenir le feu sacré de l'émulation parmi les professeurs, en élevant leurs bénéfices en proportion de l'affluence des élèves, il serait fort mal, dans un état pauvre, de ne pas les autoriser à ajouter, à leur modeste traitement, le fruit des veilles laborieuses qui assurent la célébrité de leurs cours et l'indépendance de leur position. Si, par le plus grand des hasards, l'affiche collée à la porte de l'université annonce un cours *public*, elle est accompagnée de ces mots latins, *horis et diebus commodis*, ou bien, *adhuc definiendis* (le *professeur choisira les heures et les jours convenables*, ou bien, *les jours et les heures des leçons seront ultérieurement fixés*). Souvent la matière de ces leçons n'a aucun rapport avec les fonctions habituelles du professeur. Ainsi, j'ai vu M. Lentz, professeur de mi-

néralogie, faire annoncer un cours public de minéralogie et de géologie, et, *horâ commodâ*, un cours public sur les antiquités de l'Allemagne. Il en est qui ouvrent des cours *très-particuliers, privatissime*, qu'ils font payer plus cher que les autres; aussi c'est dans des cours *très-particuliers* (*privatissime*), que le professeur d'anatomie explique *Celse*, et que celui de médecine donne des leçons de magnétisme animal, espèce de science occulte, à laquelle ce mode d'enseignement presque mystérieux convient assez. Le magnétisme animal est employé comme moyen thérapeutique, par la plupart des médecins allemands. Il y a même, à Berlin, un hôpital où les malades sont exclusivement traités par ce procédé (1).

(1) Les chroniques scandaleuses d'Allemagne nous offrent plusieurs traits qui prouvent quel abus on peut faire du magnétisme, et combien il importe, dans l'intérêt de la morale publique, que le dépôt en soit confié à des mains pures; nous nous bornerons à en citer un seul.

En 1820, il n'était bruit à Berlin que d'une accusation criminelle lancée contre le docteur W., le grand apôtre du magnétisme en Prusse. Sa victime était une jeune demoiselle appartenant à une famille très-respectable. La curiosité l'avait attirée à une des séances du docteur. Or, il est bon de savoir que les femmes sont les meilleurs sujets qu'on puisse choisir pour ces opérations. En termes techniques, elles sont meilleurs *conducteurs* que les hommes. Les deux amies furent reçues dans un appartement élégant d'où s'exhalaient les parfums les plus suaves, et qu'échauffait une température aussi douce que celle d'une soirée de mai, dans un bosquet de roses, pour nous servir des expressions naïves et fleuries de la jeune personne. On leur recommanda, en entrant, le silence le plus absolu. Les sujets soumis aux expériences, étaient des dames de distinction que leurs voitures attendaient à la porte. Elles dormaient profondément, les unes assises, d'autres à demi couchées sur des sofas. Le docteur, la tête penchée sur la figure de l'une d'elles, murmura d'une voix mielleuse : « Ma belle dame, combien de tems voulez-vous rester endormie? » A cette gracieuse demande, la jeune beauté répondit, en balbutiant d'une voix languissante : « Une-de-mi-heu-re. — Où êtes-vous en ce moment? — Sous un sureau en fleur. — Que voyez-vous? — Un chevalier. — Quel est son air? — C'est un beau jeune homme. — Vous causez avec lui? — Oui. — De quoi? — De choses et d'autres. — Que regardez-vous là? — La-ro-se-de-Jé-ri-cho. — Que voulez vous dire?» Ici

Rien ne prouve davantage la soif du gain qui tourmente les membres des universités d'Allemagne, que ces subdi-

la jeune dame, dont l'érudition botanique se trouvait en défaut, se tut, et s'endormit les yeux fermés. « Vous allez voir des merveilles, » dit le docteur en passant à la seconde somnambule. Il débuta par la même question: « Ma chère dame, dormirez-vous long-tems? — Oui, reprit-elle, encore une demi-heure. — Désireriez-vous prendre quelque chose ? — Oui, docteur. — Que pourrait-on vous offrir? — Un gâteau d'amandes et un verre de Malaga. — Faut-il vous les servir? — Oh! non, prenez-les pour moi, ce sera la même chose..... » Le docteur, après avoir pris un biscuit sur un guéridon, où figuraient d'avance des pâtisseries, dit, en le portant à sa bouche et en buvant un petit verre de vin du Rhin : « Comment trouvez-vous ceci? — Excellent! répondit la dame, imitant l'action de manger et de boire. Excellent! mais, cher docteur, encore un gâteau, entendez-vous? prenez-en plusieurs, ils sont délicieux, entendez - vous? ils sont de Nardini! Oui, de Nardini, il fait très-bien ces bagatelles! » Le docteur, qui s'apercevait que la crise devenait trop forte, dit: « Madame, c'est trop dormir. » Et il fit plusieurs passes, qui, dispersant le fluide, éveillèrent à demi l'aimable admiratrice des bagatelles de Nardini. Tandis qu'elle demandait sa voiture, le docteur continua à fendre l'air avec ses mains; et, fixant son regard sur les siens, comme pour en épuiser le fluide, il acheva de la réveiller. Il s'approcha d'une troisième dont il vanta beaucoup les vertus magnétiques. Il plaça la main droite sur le cœur de la dame, et il appliqua la main gauche sur sa main gauche. Tous les mouvemens qu'il fit dans cette attitude furent répétés fidèlement par la somnambule. Il posa une lettre sur ses genoux; elle la lut à haute voix très-exactement, en suivant les lignes avec son doigt : « Êtes-vous convaincues maintenant? » s'écria le docteur d'un air de triomphe, en s'adressant aux deux jeunes néophytes.

Mlle de C., qui s'était rendue à la séance comme simple spectatrice, en sortit sans ajouter une foi bien vive aux prodiges du somnambulisme; mais ces scènes amusantes avaient tellement ébranlé son scepticisme à cet égard, que notre magicien lui persuada aisément de se laisser magnétiser. Un premier rendez-vous fut donné; Mlle de C. prit place sur un sofa, où le docteur, placé vis-à-vis d'elle, l'œil fixé sur les siens, commença l'opération. Après un exorde inutile à rapporter, il parcourut, de ses doigts parfumés les contours de sa taille, de ses bras, etc.: un sommeil involontaire vint la saisir. L'expérience fut répétée avec succès plusieurs fois, en présence de la mère et des sœurs de la jeune demoiselle. La pauvre enfant ne fut que trop convaincue, pour son malheur, de la puissance du somnambulisme. Je ne puis entrer dans le détail de tous les piéges que son corrupteur tendit à sa crédulité : la victime fut déshonorée, et sa vie courut les plus

visions de la science qu'ils professent, en autant de cours séparés, auxquels ils ajoutent des leçons particulières, sur

grands risques. Son père, au désespoir, dénonça publiquement le professeur, et le fit traduire devant une cour de justice, comme coupable d'un crime presque aussi grave que le meurtre. Les juges ordonnèrent l'analyse, par trois médecins, de certaines drogues que le docteur avait administrées à Mlle de C. Le rapport des médecins ne permit pas de convaincre M. W. d'avoir fait usage de ces drogues pour le succès immédiat de ses coupables projets; mais, comme, dans certaines circonstances, elles produisent indirectement les mêmes effets, les gens de l'art furent d'avis que le professeur, médecin distingué, chargé d'ailleurs de l'instruction de la jeunesse, se devait à lui-même d'expliquer par quels motifs il avait administré des médicamens suspects, dans une circonstance où il y avait, au moins, une grande imprudence à le faire. Le docteur garda le silence: mais la cour criminelle, ne trouvant pas de charges suffisantes contre lui, fut forcée de le renvoyer absous. La commission de censure de Berlin permit toutefois aux journaux de publier ces détails puisés dans l'acte d'accusation dressé contre M. W.

Observations du Tr. Des personnes du caractère le plus honorable, et que la supériorité de leur raison ne me permettait pas de considérer comme des dupes, m'ayant entretenu plusieurs fois des phénomènes du magnétisme animal, je résolus de les observer par moi-même. J'ai suivi, en conséquence, avec beaucoup d'assiduité, une série d'expériences magnétiques, et je me suis convaincu de la possibilité de provoquer, à volonté, le sommeil chez un assez grand nombre de personnes. Ce ommeil diffère du sommeil ordinaire en ce que le sentiment d'une douleur très-vive, par exemple, l'application d'un moxa, ne pourrait pas le troubler. Chez un certain nombre d'individus, il est accompagné de circonstances encore plus singulières; entre autres, de la faculté de soutenir une conversation avec celui qui les magnétise. Quiconque suivra les mêmes expériences arrivera à la même conviction; mais c'est là aussi où s'arrête la mienne: tout le reste me paraît ou faux ou problématique. Il faudrait suivre un bien plus grand nombre d'expériences que moi, pour voir si effectivement le magnétisme peut être employé avec succès comme moyen curatif. J'ignore également s'il peut déterminer, chez les somnambules, des facultés extraordinaires, ou plutôt surhumaines. Certains faits que j'ai observés paraissaient devoir le faire croire; mais ces faits pouvaient être fortuits. On sait, par exemple, que plusieurs somnambules s'attribuent la faculté de deviner les lésions intérieures du corps humain, et d'en indiquer les remèdes, soit en se mettant en rapport direct avec les malades, soit même

des matières qui n'ont avec elle qu'un rapport très-éloigné. Le mode d'enseignement de chaque science est laissé au choix du professeur. Sous ce rapport, les universités protestantes ont un avantage inconnu aux catholiques où tout, dans les leçons, jusqu'aux textes des livres qui leur servent de base, est soumis à des règles invariables. Dans les premières, le professeur est entièrement libre. Chaque cours dure cinq mois, et le professeur peut en faire deux dans l'année, sur la même matière; mais, en général, il adopte un plan plus favorable à ses intérêts pécuniaires. Il divise son sujet en plusieurs cours séparés qu'il fait marcher de front, soit qu'il consacre à chacun certains jours de la semaine, soit qu'il fasse ses leçons successivement, de manière à leur consacrer deux ou trois heures par jour. De cette manière, si les maîtres gagnent plus d'argent, ils ont aussi plus de travail, et les élèves pénètrent mieux dans les détails de la science. Le célèbre Michaelis était, dit-on, si absorbé dans les devoirs de sa profession, qu'il ne prenait de repos que le dimanche. A Iéna, le dr. Stark, accoucheur très-habile, donnait tous les jours une heure de

par le contact d'une mèche de leurs cheveux ou des vêtemens qui ont immédiatement approché de leurs corps. Pour vérifier si cette faculté existait en effet, je remis à une somnambule les cheveux d'un ami qui était gravement indisposé en province, et dont elle ne pouvait connaître ni le nom, ni l'existence. Au bout d'un quart d'heure, elle m'indiqua, avec la plus grande précision, le siége de la douleur du malade; quant aux remèdes qu'elle prescrivit, ils étaient insignifians, et nullement proportionnés à la gravité du mal. J'ai voulu répéter cette expérience sur d'autres sujets, mais cela ne m'a pas réussi, et j'ai trouvé en défaut la sagacité des somnambules. J'ai aussi été convoqué plusieurs fois pour assister à une expérience plus décisive : il s'agissait d'une somnambule qui devait lire, dans l'intérieur d'un livre de mon choix, à la page que j'indiquerais; moi présent, cette expérience n'a jamais réussi. Quant à la possibilité de provoquer un somnambulisme artificiel, je le répète, elle est incontestable; que ce somnambulisme ait été simulé quelquefois par des fripons qui voulaient surprendre des dupes, rien n'est plus vraisemblable : mais cela n'empêche pas la réalité de son existence.

leçon sur la théorie de son art, une autre heure, à l'hospice, sur la pratique des accouchemens; puis il consacrait une heure à l'enseignement de la clinique; une autre à un cours sur les maladies des yeux; et, enfin, il donnait une heure de leçon de chirurgie à l'infirmerie. Le dr. Kieser, professeur non moins célèbre de la même faculté, faisait, le même jour, deux cours de médecine, un cours de magnétisme animal, et un quatrième sur l'anatomie et la physiologie des plantes. Le premier de ses cours de médecine avait pour objet la pathologie en général; le second, plus détaillé, traitait des phlegmasies accidentelles ou chroniques. Que diraient, de cette activité, nos professeurs écossais qui, avec des profits quatre fois plus considérables, font, pendant cinq mois de l'année, une heure de leçon, à jour fixe, et soupirent ardemment après des vacances de sept mois; que diraient-ils, si on les condamnait à partager, pendant un an, les travaux de leurs collègues d'Iéna? Ces derniers ont à faire deux cours par an; il ne reste, entre chacun d'eux, que l'intervalle d'un mois, qu'ils prolongent jusqu'à six semaines, au moyen d'un travail forcé qui leur permet de terminer leurs leçons quelques jours plus tôt et de les recommencer quelques jours plus tard. Les professeurs de Pandectes donnent deux leçons par jour, de deux heures chacune, ce qui est aussi fatigant pour eux que pour leurs élèves. Il est vrai que cette tâche, étant trop pénible pour un seul, est répartie entre trois professeurs.

Les jurisconsultes qui composent la faculté de droit ont de meilleurs appointemens que leurs collègues. Toutefois, ces appointemens et les rétributions de leurs élèves ne forment pas la moitié de leurs émolumens. Dans toutes les universités d'Allemagne, les facultés de droit composent une cour d'appel dont la juridiction s'étend sur tout le ressort. La partie condamnée en première instance est auto-

risée, d'après un acte de la confédération, à faire appel à l'université, et, si les juges du lieu éprouvent quelques difficultés graves, dans la décision d'une affaire, c'est à elle qu'ils s'adressent pour les résoudre. Comme juges, les professeurs n'ont pas de traitement, mais des émolumens dont les plaideurs font les frais, à l'instar de ceux que l'on désignait autrefois en France, sous le nom d'*épices*. C'est à cette réunion, dans la même enceinte, de la chaire doctorale et du banc du magistrat, qu'il faut surtout attribuer l'éclat dont brillent encore les facultés de droit en Allemagne. Ainsi les théories du professeur et l'expérience du juge se prêtent, à chaque instant, un mutuel secours. Le prince lui-même est intéressé à remplir les chaires de législation des savans les plus distingués, car plus leur réputation leur attire la confiance et l'or des plaideurs, moins leurs fonctions, comme professeurs, sont onéreuses à ses finances. Ceux d'Iéna ont un avantage sur ceux des autres facultés de droit, en Allemagne; ils forment la cour suprême d'appel, non-seulement du grand duché de Weimar, mais encore des autres petits états de la maison de Saxe et de la maison de Reuss. L'acte de la confédération porte que tout état dont la population ne s'élève pas à 300,000 ames, sera réuni, pour la création de la cour suprême d'appel, à d'autres petits états. C'est ainsi que la juridiction de l'université d'Iéna s'étend sur les territoires de Weymar, Gotha, Cobourg, Meinungen, Hilbourghausen et Reuss.

Le cumul des charges ne paraît point favorable à l'indépendance du juge; car, si le professeur est inamovible comme magistrat, la volonté du grand duc peut lui enlever sa chaire : il est naturel que son intérêt, à ce dernier titre, influe sur sa conduite, dans le sanctuaire de la justice. Cependant les embarras financiers de la plupart des principautés d'Allemagne rendent le cumul nécessaire; en effet,

l'état des finances n'y permettrait pas d'établir un tribunal dont les membres fussent complétement indépendans, si les revenus qu'ils puisent dans d'autres fonctions ne les dérobaient à la tentation de se laisser corrompre. Toutes les causes s'y instruisent par écrit et se jugent à huis clos et sans plaidoirie : « Je puis vous montrer la salle, la table, les siéges, me disait un membre de la cour auquel j'avais témoigné le désir d'assister au jugement d'une affaire ; mais voilà tout ce que je puis faire pour vous. » Il est singulier que les professeurs d'Iéna, qui, dans les débats politiques de l'Allemagne, ont manifesté un libéralisme presque séditieux, et qui ont d'ailleurs fait preuve d'un grand talent, témoignent un dégoût profond pour le jugement par jurés. Mais, s'ils sont contraires au jury, il n'en est pas de même de la publicité en matières criminelles : quant aux matières civiles, ils la repoussent, sous prétexte que le peuple n'y prend aucun intérêt ; que d'ailleurs les questions de droit ou de procédure qu'elles soulèvent sont au-dessus de son intelligence ; et qu'en supposant qu'il les comprît il n'a pas le droit de s'immiscer dans les affaires privées des citoyens.

En Allemagne, comme en Écosse, les universités n'ont pas de pensionnaires ; les étudians demeurent en ville, et y vivent à leur guise. Ils sont tenus de se rendre dans les salles, à l'heure des cours ; mais on n'y fait point d'appel. Les leçons se donnent en allemand ; et, après le petit théâtre de Weimar, il n'est pas, dans le grand duché, de salles plus favorables à la pompe de l'élocution germanique que celles d'Iéna, surtout quand le professeur prend pour texte l'histoire nationale. L'édifice connu sous le nom d'*université* n'est qu'une bibliothèque ; il n'y a pas de corps de bâtiment divisé en classes, comme le sont, à Paris, la Sorbonne, le Collége de France, etc. Les professeurs qui ont peu d'élèves font leur cours chez eux ; les autres

disposent, à cet effet, de grandes salles situées dans les diverses parties de la ville. Aucune d'elles ne contient plus de deux cents personnes, et aujourd'hui les professeurs les plus suivis n'attirent même pas un nombre aussi considérable d'auditeurs. Tout récemment, pourtant, le professeur d'histoire qui unissait le talent le plus distingué à une popularité extrême était parvenu à se composer un auditoire beaucoup plus nombreux. Ayant jugé à propos d'ouvrir un cours gratuit, il attira une telle affluence que l'excédant de la salle remplissait la cour. On fut forcé de laisser les croisées ouvertes, et sa voix retentissante parvenait, sans effort, à la foule qui se pressait à l'extérieur.

Pendant les cours, les étudians observent un ordre admirable : malgré la rudesse sauvage de leurs manières habituelles, ils font un accueil hospitalier à l'étranger qui vient prendre place au milieu d'eux. Chacun se range tranquillement sur les bancs, met son bonnet dans sa poche, en sort son petit portefeuille et une écritoire armée d'une pointe de fer qui la fixe dans le dossier du banc placé devant lui. Le professeur a, sur son pupître, des notes et le livre qui sert de texte à sa leçon, mais il improvise. Ce mode de communiquer ses idées qui permet de reproduire la même pensée, sous plusieurs formes, jusqu'à ce que l'élève l'ait bien saisie, exige que le maître soit plein de son sujet ; mais, à coup sûr, il produit plus d'effet que la lecture. Telle est la méthode employée par MM. Martin, professeur de droit criminel, et Ludin, professeur d'histoire. Leurs improvisations sont si chaudes, si vives, qu'elles soutiennent constamment l'attention de l'élève, et rendent toute distraction impossible.

Au reste, le tems de la leçon est tout entier consacré aux explications du maître, et les auditeurs se bornent à l'écouter et à prendre des notes. Le maître ne fait rien pour s'assurer de l'intelligence ou du travail de l'élève :

la maxime reçue est qu'il suffit d'expliquer une fois à des jeunes gens sensés ce qu'ils ont à faire; mais qu'il n'est ni utile, ni convenable que le professeur surveille l'accomplissement de leur tâche, et contrarie à pure perte ceux qui tiennent à croupir dans l'ignorance ou à s'abandonner à la dissipation.

Une fois hors des bancs, adieu l'ordre et la sagesse. Si l'étudiant est soumis à son professeur, aux heures des cours, le reste de la journée, il devient un tyran pour l'honnête bourgeois d'Iéna, et pour son professeur lui-même. Voici l'emploi de sa journée : dès la pointe du jour, il expédie son duel, ou sert de second à son camarade; après quoi le déjeuner de rigueur, d'où il se rend à la salle d'armes. Après midi, il court les rues ou les promenades, en tapageur, et son triomphe est de faire esclandre, de manière à attirer le plus possible l'attention publique : c'est là qu'il se ménage le duel du lendemain. Dans la soirée, les divers clans se rassemblent dans leurs clubs respectifs, où ils s'enivrent de bière et de tabac, et ce n'est qu'après minuit que leurs derniers chorus viennent expirer dans la solitude des rues. Le duché de Weymar n'étant pas un pays de vignobles, ils boivent peu de vin; mais ils mettent leur orgueil à sabler de la bière. Tout en célébrant, dans leurs chansons, le jus de la treille, ils vident leurs pots avec autant de délices que l'étudiant d'Heidelberg une cruche de vin du Rhin. Je n'ai pas entendu dans leur bouche d'autres couplets, en l'honneur de leur liqueur favorite, que ceux que voici. Je les transcris, non certes à cause de leur mérite poétique, mais pour donner une idée du caractère des *camarades* d'Iéna.

« Allons, enfans, vive la gaîté! mettons à profit le tems qui » s'écoule! faisons danser les murs de cette enceinte, aux éclats » de notre joie et au bruit de nos chants. Le vin est rare ici, eh

» bien donc ! que la bière et le tabac nous élèvent aux rangs des
» dieux... vivalleralleralleva.

» A bas le *Corpus juris*, les *Pandectes*, la théologie, les dogmes
» et les sectes, la médecine et ses extravagances. Ces muses-là nous
» donneraient au diable !... vivalleralleralleva. »

Une bande de ces jeunes gens, assemblés le soir dans leurs lieux de réunion, offre un spectacle qui contraste singulièrement avec l'idée qu'on se fait du calme et de la sagesse de jeunes amis de la science. Mais, en renonçant à leurs orgies, ils croiraient faire abnégation de leur caractère d'étudians et trahir leur patrie; ce serait à leurs yeux un crime plus grave que de s'abonner à l'*Observateur autrichien*, ou de ne pas assister aux leçons qu'ils ont payées d'avance.

Entrez dans le grand *café* situé au fond de la place du marché. En ouvrant la porte, l'épaisse fumée qui remplit la salle vous suffoque et vous aveugle. Du sein de ce nuage, apparaissent quelques lueurs incertaines, et s'échappent les accens de la plus bruyante gaîté. A mesure que l'œil s'habitue à cette atmosphère vaporeuse, il voit poindre, à travers, des tables, des pots d'étain, et enfin des figures humaines. On dirait que, comme dans le *Diable Boiteux*, la vapeur qui s'exhale de ces fioles s'est convertie en autant d'Asmodées.

Parcourez les deux longues tables dont la fumée vous empêche encore d'entrevoir le bout, et vous aurez devant vous le paradis de l'étudiant allemand, moins ses houris. Là, chacun d'eux, son bonnet sur la tête, le pot de bière à la main, et tenant à la bouche la pipe ou le cigarre, qu'il ne dépose que pour entonner le couplet de taverne, vous apparaît dans toute sa fierté, s'enorgueillissant de l'espoir de devenir avec ses camarades le régénérateur de l'Europe, et d'être un modèle de franchise, de généro-

sité, d'héroïsme, et le véritable représentant de l'indépendance du caractère germanique. Leur premier toast est à la délivrance de l'Allemagne; le second, une imprécation contre la Sainte-Alliance.

Dans presque toutes leurs chansons de taverne brillent des élans de patriotisme et de liberté, et l'on y remarque des allusions à leur organisation mystérieuse. Elles n'auraient rien de remarquable, partout ailleurs que dans les villes à universités, semblables à ces barcarolles vénitiennes, qui perdent tout leur effet dans d'autres bouches que celle du gondolier du Rialto. Ainsi, leurs hymnes à leur épée, et leurs couplets sur les effets moraux, intellectuels et politiques de leur adresse à grimper au haut d'un mât, ou à ébranler des barreaux de fer, sont inintelligibles pour celui qui ne connaît pas leurs opinions secrètes, et sont ridicules pour celui qui sait que les étudians mettent leur gloire dans ces prouesses (1). L'époque où ils prirent les armes contre la France fut aussi féconde en hymnes de ce genre qu'en traits de bravoure. Bien que les étudians engagés dans la *landwehr* ne comptassent dans leurs rangs d'autres poètes de profession que le jeune Kœrner, au nombre de leurs chants de guerre, on en trouve d'admirables, qui rivalisent avec ceux d'Arndt, et qui feront toujours une vive impression sur les Allemands, car ils rappellent des événemens et un enthousiasme uniques dans les fastes de la Germanie. Celui que nous allons transcrire est l'hymne favori des frères d'Iéna.

« Rallions-nous, amis! Iéna pour toujours! huzza! le cri de
» liberté a retenti dans le pays. Le Philistin (le peuple) brûle de
» se joindre à nous, car les camarades sont libres.

(1) Note du Tr. On a vu, dans le numéro précédent, que les jeunes Allemands considéraient les exercices gymnastiques comme une des causes de la régénération du caractère germanique.

» Rallions-nous donc. La patrie pour toujours ! huzza ! vertueux
» et francs comme nos pères, n'oublions pas ce que nous devons à la
» postérité ; car les camarades sont libres.

» Rallions-nous à notre prince, en vrais camarades ! huzza ! il a
» juré de défendre nos droits et notre antique honneur ; nos cœurs
» sont à lui jusqu'à la mort ; car les camarades sont libres.

» Rallions-nous fidèles à la beauté ! huzza ! s'il en est parmi
» nous qu'effarouche un regard d'amour, sa place n'est pas dans
» nos rangs ; mais les camarades sont libres.

» Rallions-nous aux cœurs courageux ! huzza ! le vin, la mu-
» sique et l'amour attestent leur énergie : qui ne sent pas le prix de
» ces trésors est un être digne de pitié ; mais les camarades sont
» libres.

» Rallions-nous aux drapeaux de la liberté ! huzza ! celui dont
» l'œil est dessillé, et qui n'ose braver son oppresseur n'est qu'un
» vil esclave ; mais les camarades sont libres.

» Rallions-nous donc, et que notre courage ne chancelle jamais !
» huzza ! celui qu'effraie d'avance le destin réservé au guerrier té-
» méraire rampera comme un courtisan prosterné aux pieds du
» pouvoir ; mais les camarades sont libres.

» Rallions-nous donc, camarades, pour toujours ! huzza ! jusqu'à
» notre dernière heure restons fidèles à nos sermens, et répétons
» en chœur : oui, les camarades sont libres ! »

Leurs projets démocratiques ne percent pas dans ces chansons, et ils ne se les communiquent sans doute qu'au sein de leurs conciliabules les plus secrets : leurs chants ordinaires ne contiennent que des lieux communs sur le patriotisme et la liberté, sans allusion à aucun personnage, à aucun gouvernement, à aucun plan déterminé. Ces élans se concilient d'ailleurs assez peu avec leur respect pour le moyen âge, dont ils ont en partie adopté le costume, et dont ils affectent les mœurs chevaleresques. Quand on ne connaît pas la confédération, on ne saurait se faire une idée de tous les contrastes que peut comporter une tête allemande.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans la conduite des étudians, ce n'est pas cette vie d'estaminet, dont le moindre inconvénient est de nuire à leur santé, c'est leur indomptable esprit de corps, rebelle à toute discipline, et qui les pousse souvent aux violences les plus condamnables. Il serait aussi difficile au grand-duc de Weimar de briser ce faisceau de volontés, qui fait des quatre cents étudians d'Iéna un seul corps et une seule tête, et de les ramener à l'ordre, qu'il l'a été à la maison de Hanovre de soumettre les clans de la haute Écosse. Leurs fédérations, connues sous le nom de *Landsmannschaften*, ne sont pas en Allemagne des créations nouvelles ; mais on a cru que, depuis quelques années, les étudians des diverses universités en avaient resserré les liens, dans le but de changer l'organisation politique de leur pays. Elles sont étrangères aux progrès des études académiques ; les statuts universitaires les condamnent ; le gouvernement les a proscrites ; et, s'il est vrai qu'elles ne soient pour rien dans les menées démocratiques qui ont servi de motif ou de prétexte à la création de la commission inquisitoriale de Mayence, il est évident que leur effet, sinon leur but, est de mettre le corps entier et chacun de ses membres au-dessus des lois de police et de sûreté qui régissent le pays. Le mot de *Landsmannschaft* caractérise très-exactement ces institutions bizarres. Ce sont, comme ce mot l'indique, des associations formées entre des compatriotes ou des étudians qui appartiennent à une même partie de l'Allemagne.

Ces fédérations sont régulièrement organisées. Chacune a son président, son secrétaire, ses conseillers, qui forment le comité du *Landsmannschaft :* ce comité dispose des fonds de la communauté, et en dirige les affaires, quand elle en a ; il figure dans tous les duels *pro patria,* ainsi nommés quand c'est l'honneur du corps entier qui a été attaqué. Les présidens des divers *Landsmannschaften* d'une univer-

sité en composent le comité supérieur. Ce tribunal suprême ne se mêle pas des intérêts de chaque fédération isolément, mais il prononce sur ceux de la masse entière, et veille à la stricte observation des statuts généraux qu'elle s'est imposés. Les réunions de ces comités sont fréquentes et régulières; mais le mystère dont elles s'enveloppent les a dérobées jusqu'ici à l'œil vigilant de la police; et elles ont occasioné beaucoup de sollicitudes et d'insomnies aux professeurs. Les souverains allemands ont long-tems accusé les sénats académiques d'être en connivence avec les *Landsmannschaften*, ou de fermer les yeux sur leur danger; et les membres du corps enseignant ont à leur tour reproché avec amertume au gouvernement, de croire qu'il fût si aisé de découvrir ce que les étudians ont tant d'intérêt à cacher. Les investigations des professeurs et de la police n'ont fait qu'épaissir les ténèbres dont ces fédérations s'enveloppent. Aux querelles suscitées par les étudians, et à leur coalition instantanée contre toutes les mesures de discipline dont ils sont l'objet, le sénat reconnaît facilement l'action des *Landsmannschaften*, mais il lui est impossible de savoir quels en sont les membres, et d'éventer le secret de leurs conciliabules.

Depuis la guerre ouverte que les gouvernemens d'Allemagne ont déclarée à ces fédérations, le secret le plus absolu est devenu la condition rigoureuse de leur maintien, et rien ne coûte aux étudians pour qu'il soit bien gardé. Il suit malheureusement de là, que les statuts de l'ordre plaçant le salut du *Landsmannschaft* en tête de leurs devoirs, ils sacrifieraient, s'il le fallait, tout principe d'honneur et d'honnêteté à cette *sainte* obligation. Dans quelques universités les statuts fédéraux portent que, si un étudiant est appelé devant ses professeurs pour y être questionné sur l'existence d'un *landsmannschaft*, il cesse à l'instant d'en faire partie, et peut dès-lors, en sûreté de conscience,

déclarer qu'il n'appartient pas à un ordre semblable. Dans d'autres, on a décidé qu'une telle enquête opérerait de plein droit, jusqu'au moment où elle serait close, la dissolution de l'ordre lui-même ; ce qui permet à tous ses membres d'en nier hardiment l'existence. Il est des cas où le néophyte, lors de son admission, donne sa parole d'honneur qu'il fera tout ce qui dépend de lui, pour persuader que l'association n'existe pas, et qu'il le niera sans hésiter, s'il est interrogé par le sénat ou la police. De tems en tems les professeurs, espérant éteindre ces foyers de troubles faute d'alimens, exigent de l'élève qui prend sa première inscription le serment de ne pas s'y associer; serment inutile, dont il est dégagé par les statuts fédéraux.

Les comités les plus modérés laissent, à la conscience du néophyte, le soin de décider s'il croit de son honneur d'y rester fidèle. Mais le code de Leipsick, que nous avons vu imprimé, déclare ce serment nul, et condamne ceux qui l'exigent. Il donne en outre, au comité supérieur, le pouvoir de dispenser un homme de sa parole d'honneur suivant les circonstances et surtout en matières d'argent, quand on a abusé de sa bonne foi. Ainsi, les statuts des *Landsmannschaften*, qui paraissent exclusivement consacrés à régler le point d'honneur, prescrivent ou autorisent la violation des devoirs que l'honneur impose. Tels sont les préceptes des gens qui n'ont à la bouche que les mots de liberté, de patriotisme, de vertu. Conçoit-on à quel point ces maximes jésuitiques, cet odieux système de restrictions mentales, peuvent corrompre le sens moral des élèves ?

Le très-petit nombre des étudians étrangers à ces associations forme une classe à part. Exposée à plus d'avanies que les bourgeois, les camarades se croiraient déshonorés de communiquer avec elle. Ils la repoussent de leurs réunions, de leurs banquets, de leurs fêtes. De telles privations seraient moins sensibles à ces parias d'un nouveau

genre, si l'insulte et le mépris de leurs condisciples ne les suivaient partout, et si, pour n'avoir pas voulu faire abnégation de leur indépendance, ils n'étaient, aux cours et dans les rues, montrés au doigt et traités de vils esclaves. Livrés, sans protection, aux sarcasmes et aux outrages, s'ils en demandent raison, ils ont sur les bras tous les adeptes. Des sévices que ces derniers se sont interdits mutuellement, comme indignes de gens bien élevés, sont permis contre ceux qu'ils nomment les *sauvages*. Ces malheureux jeunes gens, hors d'état de résister plus longtems à la proscription qui les frappe, cherchent enfin un refuge à l'abri d'un *Landsmannschaft* : on les appelle les *renonçans*, en termes d'argot. Ayant renoncé à l'état de nature, ils occupent, dans l'ordre de la civilisation académique, un rang plus élevé que les *sauvages* obstinés; mais leur soumission tardive et forcée les place au-dessous des francs *camarades*. Ils n'ont droit qu'à la protection des frères auxquels ils se sont ralliés; en ce sens que chacun d'eux prendra leur défense s'ils sont insultés ou frappés autrement que ne le permettent les statuts. Ainsi le seul profit qu'ils retirent de leur nouveau joug, c'est d'être molestés selon les règles, au lieu de l'être contre les règles.

D'ordinaire, les associations ont pour objet de maintenir, parmi les citoyens, la bienveillance et la paix; le but des *Landsmannschaften* paraît être de chercher querelle. La discorde règne constamment entre ces diverses associations, excepté quand elles sont forcées de faire cause commune. Chacune aspire à dominer dans l'université; et, sinon à se faire respecter, du moins à se faire craindre plus que les autres, dans l'intérieur de la ville. On les tolérerait si leur émulation ne consistait qu'à remporter le prix au jeu de paume; on y applaudirait si elles rivalisaient à qui produirait les meilleurs élèves; mais toute leur ambition est de se faire remarquer, par les badauds de la cité, comme d'ef-

frontés tapageurs ; d'avoir, ou d'occasioner le plus de duels possible ; et de montrer le plus de ruses ou d'audace à résister à tous les efforts employés par l'autorité civile ou académique, pour mettre un terme à leurs extravagances. A Iéna, l'usage a permis aux étudians de donner des bals. Pour que la tranquillité publique ne soit pas troublée, le sénat met à leur disposition la taverne de la Rose, appartenant à l'université, et placée sous sa surveillance spéciale. Partout ailleurs, les amis n'auraient pas les femmes comme il faut, c'est-à-dire les femmes et les filles des professeurs. Aujourd'hui, lorsqu'un *Landsmannschaft* donne un bal, les autres associations du même genre se coalisent pour mortifier les danseurs : elles viennent, à la porte, faire un charivari d'enfer, et finissent souvent par briser les croisées. Dieu sait combien tout ce vacarme enfante de duels pour le lendemain ! Un *Landsmannschaft* avait un jour annoncé son bal avant d'engager les musiciens. A l'instant, les autres organisèrent un concert pour la même soirée et accaparèrent tout l'orchestre. Les danseurs se virent dans la nécessité de sacrifier leur fête ou de faire venir des ménétriers de Weymar. La plaisanterie aurait eu probablement des suites fâcheuses, si messieurs les concertans n'avaient cédé leur orchestre à messieurs les danseurs, à condition que le bal serait donné au nom du corps entier des camarades. Un autre jour, quelques étudians se mirent dans la tête de créer un duché indépendant ; ce fut dans un bourg près d'Iéna, où ils allaient tous les soirs boire de la bière, qu'ils en placèrent le siége. Le meilleur buveur fut nommé duc, et il choisit les officiers de sa cour parmi les amis qui lui disputaient la palme. Le cortége fit, à cheval, son entrée triomphale dans la ville. Cette parade, bonne tout au plus pour des enfans, était souverainement ridicule chez des jeunes gens ; mais elle fit beaucoup de bruit, ce qui dut les satisfaire. Leurs camarades eurent la

fantaisie de fonder à leur tour une ville libre, et se rendirent à un autre bourg dont ils s'établirent bourguemestres, syndics, conseillers, etc.; ils firent leur entrée à pied, dans le costume des magistrats d'Hambourg ou de Francfort, pour marquer le mépris qu'ils avaient pour la pompe ducale. Les deux partis se rencontrèrent dans ce grotesque équipement, et ce ne fut pas sans de vives explications qui firent craindre un instant une guerre ouverte entre S. A. S. et la ville libre.

L'étudiant, considéré comme membre de l'association, est aussi arrogant et aussi querelleur que le corps dont il fait partie. Quand il se montre dominé par l'esprit de secte, il ne connaît pas de supérieur, et il n'est point de position sociale devant laquelle fléchisse son orgueil. Il y a quelques années, l'impératrice de Russie visita, pendant son séjour à Weymar, le musée de l'université d'Iéna. Parmi les étudians assemblés pour la voir, on en remarqua un qui garda son bonnet sur la tête et sa pipe à la bouche, pendant que S. M. passait. Le pro-recteur l'appela et lui fit observer son impolitesse. « Je suis un homme libre, répondit l'élève fièrement; qu'ai-je à démêler avec l'impératrice? »

A l'exemple de ses compagnons, l'étudiant mesure son honneur sur le nombre de duels où il a figuré. Il est triste, pour lui, de se battre sans succès, mais la pire chose, s'il veut obtenir quelque influence dans le corps, c'est de ne s'être jamais battu. Il se bat moins pour avoir raison d'une insulte qu'il ne prodigue l'insulte pour avoir un prétexte de se battre. Le cabinet de lecture ne reçoit sa visite qu'après la salle d'escrime; celle-ci est son temple, l'épée est son Dieu, et le *Comment* son évangile.

On appelle *Comment* le code général qui sert de règle de conduite à tous les initiés des *Landsmannschaften*. Ce corps de lois, transmis de génération en génération universitaire, est confié à la garde du comité supérieur : c'est le

livre sacré, dont les moindres préceptes ne peuvent être remis en question ; rien n'est mal dans ce qu'il permet ; rien n'est bon dans ce qu'il défend. On dit proverbialement d'un étudiant à déniaiser : Il ne possède pas son *Comment.* Ce livre règle les modes d'élection des officiers supérieurs, détermine les rapports des *sauvages* et des *renonçans*, avec les camarades, et ceux qui doivent exister entre ces derniers. C'est en outre le code pénal des membres de l'association ; il règle surtout, dans les moindres détails, la grande affaire du point d'honneur. On y voit de quelle manière les étudians doivent se conduire dans les querelles qui s'élèvent entre eux, et comment ils doivent les terminer. Il offre un vocabulaire de termes injurieux en regard desquels figure le mode d'en demander raison suivant leur gravité ; formulaire qu'on pourrait intituler le *Style des Défis*, ou le *Manuel de l'honneur outragé.* L'échelle des injures se termine à cette épouvantable apostrophe : *imbécille !* Si on vous en lance une moins grave que celle-ci, vous n'êtes pas tenu d'en demander raison ; vous pouvez *prendre vos avantages*, c'est-à-dire répliquer par un terme plus insultant : si, dans votre fureur, vous n'avez pas grimpé, d'un seul bond, en haut de l'échelle, et que vous ayez laissé de la marge à votre adversaire, il ripostera par une expression plus énergique. Ainsi vous pouvez faire assaut de *politesses*, jusqu'à ce que l'explosion du mot *imbécille!* donne le signal du défi. Voilà la théorie du *Comment ;* quant à la pratique, j'avoue que je ne l'ai point observée. Celui qui subit de telles épithètes sans *prendre ses avantages*, ou sans en demander raison, est puni du *Verchiss*, ou petite excommunication. Il peut se réhabiliter en se battant, dans un tems donné, avec un de ses camarades ; mais, s'il laisse passer ce délai, sa sentence devient irrévocable : aucune puissance humaine ne peut lui rendre son honneur et ses droits. Le voilà à jamais

infâme, et le même châtiment attend tous ceux qui le fréquenteraient. On peut l'insulter impunément. Mis au ban de l'empire académique, il reste isolé au milieu de ses condisciples et en butte à toute sorte d'avanies et d'outrages.

Le *Comment* entre dans les plus petits détails sur la grande affaire du duel. Le costume, le choix des armes, leur portée, la distance des combattans, etc., sont l'objet de réglemens minutieux qui ont au moins l'avantage de rendre toute déloyauté impossible. Dans quelques universités le sabre, dans d'autres l'épée, sont les armes usuelles; mais le pistolet est proscrit. A Iéna, on se bat avec une arme appelée *Schlæger;* c'est une lame de trois pieds et demi, très-effilée, et à trois arêtes comme la baïonnette. La poignée est garnie d'une plaque circulaire d'étain, de huit ou dix pouces de diamètre, de forme semi-sphérique pour protéger la main. Des mauvais plaisans l'ont appelée *la soupière de l'honneur.* Cette espèce de coupe s'adapte par une virole à la poignée qui peut elle-même se détacher de la lame, de sorte que les deux adversaires, portant la lame sous leur gilet, et le reste dans leur poche, peuvent se rendre sur le pré, comme à la promenade, sans que le public se doute de rien. Outre leurs seconds, ils doivent toujours être accompagnés d'un tiers arbitre et d'un chirurgien; ce dernier est un étudiant en médecine auquel le *Comment* prescrit le secret le plus absolu. La même discrétion est exigée des autres spectateurs ainsi que des combattans et de tous ceux qui auraient eu connaissance du duel. Aussi, si l'un des deux adversaires est tué, un nuage impénétrable dérobe à la police les causes de sa disparition. Il est vrai que les combats à mort sont extrêmement rares; d'abord parce que tous les étudians ont la main très-exercée, ensuite parce qu'il entre une forte dose d'humeur gasconne dans l'ostentation de leur bravoure. Dans ces duels,

personne ne meurt sur le coup, mais les blessures occasionent souvent des maladies mortelles ou des infirmités incurables. Un professeur de ma connaissance, très au fait de la conduite des élèves, me disait un jour que beaucoup d'entre eux, à la suite de leurs duels, rentraient dans leurs foyers avec des maladies de consomption. A l'occasion d'une affaire de ce genre qui avait eu l'issue la plus funeste, il reçut, du duc de Weymar, l'ordre d'informer : il s'y refusa, à moins d'être autorisé en même tems à agir contre tous les *Landsmannschaften.* En vertu de ce pouvoir, il fit des recherches qui amenèrent la saisie de plusieurs *Schlœger* et l'arrestation des meneurs les plus turbulens. Cette rigueur inattendue ne produisit qu'un effet momentané; les associations n'en subsistèrent pas moins.

Les mêmes étudians, qui vivent entre eux comme des spadassins, se coaliseront avec un ensemble et une discrétion inouis, pour narguer le gouvernement, ou pour jouer quelques mauvais tours aux modestes bourgeois, que, dans leur pédantesque arrogance, ils nomment les *Philistins.* La moindre résistance expose ces derniers à voir briser leurs croisées, ou à d'autres gentillesses de ce genre; et vainement demanderaient-ils raison de ces outrages, s'ils n'étaient point nobles ou officiers : les camarades croiraient déroger en se mesurant avec eux. Surpris dans leurs équipées par la police civile, ils n'hésitent pas à l'attaquer et à la mettre en déroute. J'ai vu, à Leipsick, un corps-de-garde forcé de capituler à la suite d'une querelle que l'un d'eux avait eue avec un soldat, à propos d'une fille publique.

Après les campagnes de 1813 et 1814, les étudians d'Iéna, les plus influens, proposèrent de convertir leurs associations particulières en une confédération générale, régie par une constitution un peu plus raisonnable que le *Comment*; ils lui donnèrent le nom de *Burschenschaft*

(la ligue des amis). Après d'assez longues discussions, ce projet fut adopté. Le nouveau code portait qu'il ne serait fait violence à personne pour entrer dans la nouvelle fédération; il défendait d'introduire des chiens dans les assemblées solennelles, d'y fumer, d'y garder son bonnet sur la tête : il contenait d'autres améliorations de police intérieure. L'idée d'une fédération générale se propagea dans toutes les universités; et, en 1817, les étudians s'étant réunis à Warbourg, de tous les points de l'Allemagne, pour y célébrer l'anniversaire de la réformation et de la bataille de Leipsick, votèrent à l'unanimité la destruction des *Landsmannschaften*, et adoptèrent un *Burschenschaft* général. Il fut résolu que, dans chaque université, le corps des étudians soumis à la loi commune, nommerait un ou plusieurs délégués, qui formeraient un conseil suprême ou comité directeur, et que chaque membre fournirait, pour les besoins du service, une cotisation annuelle. On adopta un uniforme bizarre, renouvelé du quinzième siècle; et, pour emblême, une plume et une épée en croix. Leur déclaration de principes ne respirait que liberté, patriotisme, égalité, indépendance, etc. Le peuple, émerveillé de ce langage, se demandait naturellement ce qu'ils allaient faire? et ce que signifiaient ces députations, ces comités chez des jeunes gens dont l'étude devait être le premier des devoirs? quel était le but de ce conseil suprême dont les ordres devaient s'exécuter de Kiel à Tubingue; des Alpes à la Baltique? Ces questions étaient dans toutes les bouches : les suppôts du despotisme jetèrent les premiers un cri d'alarme; mais en vérité c'eût été pousser trop loin la crédulité, que d'imaginer que huit ou dix mille étudians, animés de l'ardeur politique que les gouvernemens avaient excitée eux-mêmes, en promettant, pendant la tempête, plus qu'ils ne voulaient tenir après le danger, resteraient ainsi organisés sans compromettre la paix publique. Les membres

de l'université d'Iéna, amis sincères de la liberté, manifestaient eux-mêmes la conviction que les fondateurs du *Burschenschaft*, bien qu'animés du désir sincère de faire cesser des divisions déplorables entre les étudians, avaient l'arrière-pensée d'en faire un instrument politique. Les gouvernemens tonnèrent contre l'association; elle s'écroula successivement à Iéna, ainsi que dans les autres universités. Partout les *Landsmannschaften* et les *Comment* reprirent vigueur avec tous leurs abus, à la grande satisfaction des séides les plus exaltés du fantôme qu'ils appellent *liberté académique*.

A juger, par le cas qu'ils en font, de cette prétendue liberté, on croirait qu'elle leur assure les priviléges civils ou politiques les plus importans : c'est une erreur. Elle consiste à se montrer avec une tenue et un costume d'une extravagante bizarrerie ; à laisser croître la barbe et à porter les cheveux flottans sur les épaules, quand tout le monde se rase et se coiffe *à la Titus* ; à battre le pavé avec des bottes à l'écuyère chargées d'énormes éperons ; à faire parade d'un habit percé au coude, tandis que le simple artisan porte un habit propre ; à courir les rues en chantant quand tous les citoyens honnêtes sont couchés ; à hanter la nuit les tavernes et les estaminets, et à s'y enivrer de bière et de tabac. L'étudiant est d'ailleurs sans influence sur le régime universitaire ; et, sous ce rapport, l'élève en grec ou en latin, de Glasgow, votant sur la nomination du *magnifique* recteur, doit regarder en pitié les bravades de ses condisciples de Gœttingue ou d'Iéna. L'étudiant de ces universités jouit d'une liberté commune à tous ceux qui veulent paraître ridicules ou grossiers : au demeurant, il fait abnégation de sa volonté, en se soumettant au code tyrannique qui régit ses compagnons.

Après tout, cet esclavage ne dure guère que trois ou quatre ans. Lorsque l'étudiant a fini ses cours, il rentre

dans la classe des *Philistins* ou bourgeois; et, rendu aux foyers domestiques, il renonce à ses préjugés, à ses extravagances; dit un adieu, peut-être éternel, à son épée; reprend le train ordinaire de la vie commune; et ne songe plus qu'à se rendre utile à la société, et à suivre modestement sa carrière, à l'exemple de ses simples et bons aïeux. Voilà pourquoi les gouvernemens n'ont pas à s'alarmer beaucoup de sa conduite, pendant le peu de tems qu'il passe sur les bancs.

Les excès auxquels les jeunes gens se livrent, dans les universités, seraient moins graves, si elles n'avaient point de juridiction sur eux. En matière de droit criminel, le droit de punir appartient aux tribunaux ordinaires; mais, dans tous les autres cas, le prévenu n'est justiciable que du pro-recteur et du sénat académique. Les peines correctionnelles contre les élèves sont l'amende, l'expulsion, ou la détention dans une prison appartenant à l'université, et je ne sais si les professeurs n'écoutent pas plutôt la voix de l'intérêt, qui leur commande l'indulgence envers des élèves dont ils attendent une rétribution, que celle du devoir, qui leur prescrirait des actes de rigueur. Mais il est certain que l'étudiant se fait gloire d'entrer dans les prisons de l'université, et que ce faux orgueil suffit pour encourager la licence. Autre inconvénient : le pro-recteur est changé tous les six mois, et les mesures de surveillance et de fermeté, qui ont signalé, pendant un semestre, l'administration d'un professeur, peuvent rester, et restent trop souvent, sans effet, par l'insouciance ou la faiblesse de son successeur ou du comité académique qui l'assiste. Est-il étonnant, dès-lors, que les étudians préfèrent une juridiction de cette nature, sur laquelle ils ont une influence de tous les instans, à l'action de la police ordinaire et à la juridiction des tribunaux? Ils ne profitent que trop des avantages de leur position : ils tiennent en réserve, pour les

professeurs sévères, des huées et des cris de proscription, et, pour les maîtres indulgens, des *vivat* et des sérénades. Rien de plus commun que de voir un vénérable docteur descendre, le soir, du milieu de ses in-folios, vers les jeunes virtuoses rassemblés sous ses croisées, et, la larme à l'œil et le chapeau à la main, les remercier humblement de l'inestimable honneur qu'ils lui font. Sans doute, les professeurs ont raison de préférer, en général, la douceur à la violence, et de considérer les élèves comme des enfans qu'un père doit punir avec indulgence; mais l'effet des corrections paternelles n'est que trop limité, et les étudians ont souvent franchi les bornes au-delà desquelles la rigueur est nécessaire. Cette hésitation du maître est des plus funestes, quand il s'agit, pour lui, de convertir sa chaire en tribunal. Il y a très-long-tems que ce danger s'est fait sentir à l'université de Gœttingue : aussi a-t-on adjoint au sénat académique un syndic, ou magistrat supérieur, étranger à l'université, pour veiller à l'exécution des lois; et, tout récemment, les opinions politiques des professeurs des autres universités étant devenues suspectes aux souverains allemands, ceux-ci ont cru prudent de leur donner de semblables assesseurs, et de resserrer les bornes de leur juridiction.

Un autre inconvénient de la familiarité des professeurs d'Iéna avec leurs élèves, c'est de nuire au respect qui leur est dû. Ils ont récemment formé une société dont l'objet est de donner, tous les dimanches, une soirée dans le local de la Rose, dont nous avons déjà parlé. Chacun d'eux a la faculté d'inviter quelques étudians ou des étrangers. Leur intention a été d'accorder une distinction flatteuse aux élèves de bonne conduite, ou, du moins, de polir leurs manières, et de les habituer à se plaire dans les sociétés honnêtes. Deux fois par mois, la soirée est consacrée à un concert où figurent les étudians, qui presque tous jouent

de quelque instrument, et en jouent fort bien. Les autres dimanches, on prend du thé, on joue, on fait de la musique, on danse au piano, et, à neuf heures du soir, on se retire. Il n'est pas rare, les jours où on danse, de voir le professeur de mathématiques ou d'histoire naturelle valser avec toute la vigueur germanique, tandis que le professeur de grec, *arbiter elegantiarum,* se produit, avec non moins d'avantages, dans les figures compliquées des quadrilles. Qui pourra, d'après cela, parler encore des savans de la confédération, comme de lourds pédans enfoncés dans leurs livres, eux qui, tous les dimanches, voltigent et sautillent comme des papillons! Les jeunes gens, appelés à ces réunions, y causent, en général, avec esprit, et se conduisent très-bien pendant deux heures; mais je doute que cette épreuve soit, pour eux, une leçon profitable, et qu'habitués à voir leurs professeurs partager leurs plaisirs du dimanche, ils aient, pour eux, une grande vénération le lundi. D'ailleurs, le nombre des invités est fort restreint, et, pendant que trente ou quarante jeunes gens de distinction se façonnent et se policent sous la main des dames académiques, les trois ou quatre cents qui restent tiennent séance dans les tavernes.

Iéna possédait autrefois près de huit cents étudians, mais, depuis quelques années, leur nombre est réduit de moitié, et, comme dans les autres universités de l'Allemagne, il en est beaucoup qui n'y subsistent qu'à l'aide des fonds de charité. La création des bourses dans les écoles est une bonne chose; mais on ne saurait, en Angleterre, se faire une idée de l'abus qu'on en a fait dans les universités allemandes, protestantes ou catholiques, et surtout dans les écoles de théologie. A l'époque de la réformation, les temples manquaient de pasteurs; on chercha à les multiplier, en donnant aux jeunes sujets qui se présentaient une prime d'encouragement prise sur les re-

venus des anciens établissemens catholiques réunis au domaine de l'état. Dans les pays catholiques, les séminaires reçoivent constamment les secours de la charité des particuliers et des monastères. Cette libéralité mal entendue peuple le sanctuaire de sujets pauvres, qui renoncent à la modeste profession de leur père, pour un état vers lequel aucune vocation ne les attire. Les princes qui ont fondé l'université d'Iéna n'étaient pas assez riches pour servir de pères nourriciers à l'église. La seule institution de charité qu'elle possède est le *Freytisch* ou la table libre; cette institution consiste à fournir aux étudians pauvres le dîner et le souper à une table commune. La nourriture n'y est pas toujours entièrement gratuite; le sénat a l'habitude d'exiger un *grochen* par jour, environ vingt sols par semaine, des élèves les moins indigens. Le nombre des places est de cent cinquante : ainsi la charité de l'université s'étend sur plus d'un quart des étudians. Cet établissement a été supprimé il y a quatre ans, et le sénat distribue aujourd'hui aux élèves malaisés les fonds qui servaient à défrayer la table publique, ou plutôt, pour que ces fonds ne soient pas détournés de leur destination, il paie la portion qui revient à chaque élève au traiteur chez lequel celui-ci prend ses repas. On peut attribuer la réduction soudaine du nombre des étudians au meurtre de Kotzebue, et à l'idée extravagante que tous ceux d'Iéna étaient infectés des mêmes principes que leur camarade Sand; qu'ils suivraient son exemple, s'ils en trouvaient l'occasion; et que quelques chaires étaient souillées par des leçons de sédition, et par la justification, au moins indirecte, de l'assassinat. Les anciens condisciples de Sand le représentaient, cependant, comme un hypocondriaque absorbé dans ses rêveries, vivant isolé, et étranger à tous les passe-tems de ses camarades. Le fait est que l'orage grondait depuis long-tems sur Iéna : c'est là qu'on avait conçu le projet de

la fête de Warbourg, que la diète germanique considéra comme une révolte ; c'est là qu'était né le *Burschenschaft*, institution suspecte au pouvoir. Les écrits périodiques, publiés par les professeurs d'Iéna, troublaient le sommeil des diplomates de Francfort et de Vienne. Le meurtre de Kotzebue, dont la fin tragique a fait plus de mal à la liberté de l'Allemagne que toutes ses apologies du despotisme, fournit un prétexte pour écraser l'université d'Iéna. Plusieurs états défendirent d'y envoyer des élèves ; dans aucun, on ne laissa ignorer que ceux qui s'y rendraient seraient vus de très-mauvais œil par le gouvernement.

Il n'est que trop vrai que quelques professeurs, entraînés par leur zèle pour les améliorations politiques, ont fermé les yeux sur les extravagances de leurs élèves ; mais le corps entier a été cruellement puni de cette imprudence. Ils ont vu d'abord leur salaire réduit par suite de la désertion de leurs cours ; ils ont eu, en outre, à subir des suspensions, des destitutions et des détentions arbitraires. Le dr. Fries, professeur de métaphysique, assistait à la fête de Warbourg ; il fut suspendu de ses fonctions, et n'est pas encore réintégré. Le plus malheureux comme le plus imprudent de tous, était le dr. Oken, professeur d'histoire naturelle. Le monde savant le considère comme un homme profondément versé dans toutes les branches des sciences physiques ; son caractère est d'une douceur et d'une affabilité extrêmes : dans sa conversation, il évite avec soin tout ce qui pourrait avoir le moindre rapport avec la politique ; c'est, d'après le témoignage de ses collègues, l'un des hommes les plus paisibles du pays. Il se trouvait aussi à la fête de Warbourg, et, dans la fameuse discussion sur la nature des constitutions promises à l'Allemagne, il se rangea du côté du parti libéral. Il publiait, sous le titre de l'*Isis*, un recueil périodique exclusivement consacré jusque-là aux sciences naturelles ; par malheur

il y glissa quelques articles politiques d'une opposition amère, et d'un style dont la violence contrastait singulièrement avec sa mansuétude ordinaire. La Russie, la Prusse et l'Autriche demandèrent avec instance la destitution du jacobin forcené qui avait organisé la révolution au sein de l'université. Le grand duc de Weymar, ennemi des mesures acerbes, refusa long-tems de les employer contre un homme universellement estimé et chéri. Tout ce qu'il put obtenir des trois grandes puissances, c'est que M. Oken serait tenu d'opter entre sa chaire et son journal. Le professeur refusa de faire cette option, disant qu'il ne connaissait pas de loi qui les déclarât incompatibles. En juin 1819, il fut destitué, sans procédure ni jugement préalable. La commission permanente de la chambre législative de Weymar approuva ce coup d'état, et la chambre elle-même, au grand étonnement de toute l'Allemagne, en prononça la légalité. Chéri de ses élèves, M. Oken en fut idolâtré après sa disgrâce. Ils lui firent hommage d'une coupe d'or, avec cette inscription : *on t'a offert de l'absinthe, bois du vin.* Un naturaliste de Weymar ayant laissé, à sa mort, une belle collection d'insectes étrangers et indigènes, que sa veuve désirait vendre, les étudians l'achetèrent à leurs frais, et l'offrirent à leur professeur. Le calme et la résignation qu'il a montrés dans le malheur ont achevé de lui concilier l'affection et l'estime générale. L'*Isis*, rendue exclusivement aux sciences naturelles, n'a pas tardé à reprendre le cours de sa prospérité.

M. Luden, professeur d'histoire à Iéna, aurait probablement partagé le sort de son collègue, s'il n'avait pas su prévenir l'orage. C'est un homme d'une vaste érudition, d'une pénétration rare, d'une éloquence vigoureuse et entraînante, parfois caustique à l'excès, et presque toujours vif et tranchant dans la défense de son opinion. Son cours a toujours été le plus nombreux de l'université; le sujet de

ses leçons n'est pas un récit de faits que chacun peut trouver dans ses livres, mais une discussion claire et profonde des questions de critique historique ou de philosophie qui s'y rattachent. Il idolâtre Williams Temple, dont il a écrit la vie. « Si je connais, disait-il un jour, l'esprit de l'histoire; si je sais apprécier les institutions ou la conduite politique des peuples ou des souverains; c'est à Williams Temple que je le dois. »

Au commencement de 1814, M. Luden entreprit un journal intitulé *la Némésis*. Comme ce titre l'indique, son objet principal était d'alimenter les passions populaires soulevées contre les Français. A la paix, ce journal devint une arme puissante, entre les mains des libéraux allemands; le talent et l'influence de l'éditeur le rendirent redoutable au parti opposé. Écrit avec plus de prudence, de modération que l'*Isis*, et étranger aux personnalités, il ne donna prise à aucune poursuite; d'ailleurs, il n'était pas à la portée du vulgaire : réservé dans ses observations politiques, il offrait des discussions historiques empreintes de cette érudition fatigante, de cette métaphysique de sentiment, assez ordinaire chez les publicistes de la confédération. La perte de *la Némésis* fut conjurée, précisément à cause de cette modération qui lui donnait plus d'influence sur les classes supérieures. Une déplorable altercation, entre son éditeur et Kotzebue, devint le prétexte des persécutions contre le premier.

Un article de *la Némésis*, rédigé par M. Luden, sur la politique des grandes puissances de l'Europe, contenait, à l'égard de l'administration civile et de la politique extérieure de la Russie, quelques observations qui, sans être hostiles, n'avaient rien de louangeur. Kotzebue finissait son second rapport à l'empereur de Russie, sur l'état de la littérature germanique, quand cet article tomba sous ses yeux. Le dramaturge, alors en guerre ouverte avec les

universités et leurs professeurs, en rendit, dans son bulletin, un compte très-désavantageux; supprimant tout ce qu'il y avait de favorable à la Russie et de respectueux pour Alexandre; relevant avec une odieuse partialité, et noircissant, par un frauduleux commentaire, tout ce qui pouvait offrir l'apparence d'une censure; et assaisonnant le tout d'outrages sanglans contre le caractère public et privé de l'auteur. Le rapport de Kotzebue, écrit en français, fut recopié par une personne de Weymar, avant d'être expédié pour Saint-Pétersbourg. Le copiste, qui entendait assez peu le français, comprenant imparfaitement certains passages, pria son voisin, le docteur L***, de lui en expliquer le sens. Or, ces passages étaient précisément les plus hostiles contre M. Luden, dont le docteur L*** était l'ami intime. Ce dernier pria le copiste de lui laisser le manuscrit pour quelques heures, et n'eut rien de plus pressé que de le transcrire et de l'envoyer à son ami. M. Luden, après avoir accompagné cet extrait d'un commentaire, où il prenait sa revanche contre Kotzebue, l'envoya à son imprimeur de Weymar, pour l'insérer dans le numéro de *la Némésis* qui allait paraître. Kotzebue, instruit, on ne sait comment, de la prochaine publication d'un extrait de son bulletin, qu'il était si intéressé à tenir secret en Allemagne, se plaignit, au résident russe, de cette violation de la propriété. Le comte Edling, alors ministre des affaires étrangères, donna ordre à l'imprimeur d'arrêter la composition du numéro; mais il était trop tard: le numéro était composé, le tirage commencé, et, comme il n'y avait pas défense de publication, les exemplaires tirés furent envoyés à Iéna. Grande colère de Kotzebue; il fit saisir et mettre au pilon tous les numéros de *la Némésis* qui contenaient le fatal article. Mesure inutile: M. Oken le fit insérer immédiatement dans son *Isis*: l'*Isis* fut saisie et condamnée. L'article reparut presqu'aussitôt dans l'*Ami*

du peuple, journal rédigé par le fils du célèbre Wiéland; cette feuille fut, à son tour, saisie et condamnée. Cependant l'article avait circulé dans toute l'Allemagne; Kotzebue, démasqué et en butte à l'animadversion générale, devint furieux : il s'emporta dans les termes les plus violens contre le gouvernement de Weymar; le menaça de la vengeance de l'empereur de Russie; et se retira à Manheim, où bientôt après il expira sous le poignard de Sand. Ses menaces attirèrent, sur M. Luden, une procédure criminelle, dont le grand duc saisit l'université de Leipsick. Celle-ci condamna le professeur à une forte amende, rachetable par une détention de trois mois. Mais cette sentence fut annullée par la cour suprême d'Iéna. Le professeur, prenant à son tour l'offensive, poursuivit Kotzebue en diffamation; la cour de Weymar envoya la plainte à la faculté de droit de Wurzbourg, laquelle condamna Kotzebue à rétracter, comme un tissu de faussetés et d'outrages, tout ce qu'il avait écrit contre M. Luden, et à payer les frais du procès. L'issue de cette affaire déplut singulièrement à la cour de Saint-Pétersbourg, à qui ses rapports de famille donnent une influence toute-puissante sur celle de Weymar. Redoutant, pour son journal et pour lui-même, les funestes conséquences de cette altercation; prévoyant, dans un avenir très-rapproché, l'apparition d'une censure, à laquelle il eût refusé de se soumettre; craignant peut-être le sort du docteur Oken, M. Luden renonça à *la Némésis*. Le public et les élèves concourent, par leur estime et leur affection, à le venger de la calomnie, et honorent, dans sa personne, le plus ferme soutien des libertés de l'Allemagne.

Depuis cette époque, les passions politiques qui y fermentaient se sont beaucoup calmées. Chose étrange ! Naples, l'Espagne, le Portugal, au milieu de leurs prêtres et de leurs moines, ont tenté des révolutions; et l'Alle-

magne, malgré l'ardeur de sa jeunesse, est restée paisible. Je me rappelle encore ces Prussiens, placés près des canons braqués sur les Tuileries, et tenant à la main des mèches fumantes. Il me semblait alors lire dans les regards à la fois ardens et sombres qu'ils jetaient sur la *nouvelle Babylone*, comme ils appelaient Paris dans leur langage fanatique, l'indice de la violence avec laquelle ils attaqueraient leur gouvernement, si les promesses au nom desquelles ils s'étaient armés n'étaient pas tenues. Rien de tout cela n'est arrivé : la Prusse continue à être régie comme une grande caserne, et l'Autriche comme un grand couvent. Il ne faut pas, cependant, se hâter d'en conclure que la confédération ne subira jamais de révolution politique. N'oublions pas que c'est dans son sein qu'a commencé la réforme; qu'en 1814 c'est la Prusse qui a le plus contribué à briser le sceptre de Napoléon; et qu'en 1815 c'est encore elle, sur les champs de bataille de la Belgique, qui l'a, une seconde fois, dépouillé de sa pourpre. Nous ne comprenons pas l'Allemagne, et elle ne nous comprend pas elle-même. C'est un pays qui a ses allures propres, qui n'imite pas les autres peuples, et qui sympathise peu avec eux. Si elle fait, un jour, une révolution, elle aura un caractère spécial, et ne sera pas une copie de la révolution française : les meneurs pourront bien parler le même langage, employer les mêmes mots, mais ils y attacheront, à beaucoup d'égards, une acception différente.

(*Constable's Miscellany.*)



SITUATION DU PEUPLE RUSSE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

ORIGINE DES RUSSES. — LEUR HISTOIRE ANCIENNE. — VIEILLES MOEURS. — RURIC. — OLGA. — VLADIMIR-LE-GRAND. — CONVERSION AU CHRISTIANISME. — CONQUÊTES DE GENGIS. — DOMINATION DES TARTARS. — ÉMANCIPATIONS DES RUSSES. — IVAN LE TERRIBLE. — FÉROCITÉ DE SON CARACTÈRE. — DOUCEUR DES PREMIÈRES ANNÉES DU RÈGNE DU NÉRON SLAVE. — CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE. — CRUAUTÉS D'IVAN. — IL CRÉE LE CORPS DES STRELITZ. — IL FONDE UN COUVENT MILITAIRE DONT IL SE FAIT ABBÉ. — SA FÉROCITÉ A NOVOGOROD. — ABJECTION GÉNÉRALE DE LA NATION RUSSE, SOUS SON RÈGNE. — IL TUE SON FILS DE SA MAIN. — DÉPRAVATION DE SES MOEURS. — IL VEUT ATTENTER A LA PUDEUR DE SA BRU. — SA MORT. — COUP D'OEIL SUR LA SITUATION ACTUELLE DE LA RUSSIE.

DANS l'état actuel de l'Europe, tous les regards s'arrêtent avec anxiété sur la Russie. Ce géant politique, enchaîné quelque tems par Alexandre, a repris les armes et veut marcher à de nouvelles conquêtes : où s'arrêtera-t-il, s'il franchit la barrière du Balkan, si bien défendue par la valeur ottomane? Quelle nation n'est point menacée ? La Grande-Bretagne elle-même n'a plus autant de confiance dans ses remparts flottans : elle s'effraie à la vue de dangers encore bien éloignés; elle entrevoit, dans l'avenir, une puissance navale maîtresse de la Méditerranée, de la Mer Noire et de la Mer Caspienne, dominant en Égypte, s'emparant du cours du Nil et s'établissant sur le golfe Arabique; et, en même tems, des armées de terre prêtes à soumettre l'Asie-Mineure, le cours de l'Euphrate et du Tigre; à pénétrer dans l'Hindostan; et à le soustraire au joug britannique, pour lui imposer celui des tsars. L'Autriche ne peut être non plus

sans quelques appréhensions ; elle ne peut voir, avec indifférence, que des Russes viennent remplacer les Turcs, sur une immense étendue de frontières qu'il faudra garder avec plus de soins, renforcer par des places et des garnisons, d'autant plus qu'elles sont, en grande partie, habitées par des populations slaves, d'un dévouement fort équivoque (1). Il importe donc à tous les peuples de l'Europe de bien connaître cette puissance colossale dont le poids commence à les fatiguer; ce peuple qui exercera, quoi qu'ils fassent, une si grande influence sur leurs destinées. L'histoire de Russie est donc, plus que jamais, un sujet d'étude pour tous ceux qui veulent se mettre en état de bien juger les événemens qui vont s'accomplir, car on ne peut connaître une nation si l'on ignore son histoire. Quoique les Russes de notre siècle diffèrent beaucoup des Slaves, leurs ancêtres, ils ont cependant conservé quelques traits originels, et la permanence de cette partie de leur physionomie atteste qu'elle est leur caractère distinctif, national: or, c'est l'histoire qui fait reconnaître ces traits ineffaçables, transmis à travers les siècles, malgré les changemens d'état et les développemens successifs d'un peuple, de même que certains traits de l'enfant se retrouvent dans l'adulte et même dans le vieillard.

La première histoire de Russie qui se soit répandue en Europe n'est pas l'ouvrage d'un historien russe, mais d'un Français, de Lévesque. Cet écrivain se contenta de trois volumes : ce n'était pas assez pour l'histoire d'un grand peuple, pendant six siècles. Enfin, M. Karamsin l'a senti et il a voulu que ses compatriotes eussent une histoire détaillée : il en a rassemblé les matériaux avec une louable constance, remontant aux sources, feuilletant les manuscrits, consultant les vieilles chroniques : il en a formé neuf gros volumes, et il s'arrête au commencement du dix-

(1) Voyez, à cet égard, l'article inséré dans notre 34e numéro, sur la littérature de la Bohême.

septième siècle. Son érudition est immense, mais indigeste. Malgré ce défaut, son livre est beaucoup plus instructif que celui de Lévesque : les hommes studieux lui accorderont une préférence qui sera justifiée par les fruits qu'ils recueilleront de cette lecture, quoique l'auteur n'ait pas su la rendre agréable. Nous le prendrons donc pour guide dans la revue générale que nous allons faire de l'histoire *ancienne* de la monarchie russe : pour ce peuple, l'histoire *moderne* ne commence réellement qu'au règne de Pierre Ier.

Il est hors de doute que les Russes descendent de ces nations slaves qui s'établirent en Europe, à une époque très-reculée, et probablement antérieure à la fondation de Rome, et tout-à-fait inconnue. On pense que le nom qu'ils portent est une transformation de celui de *Rhoxolans*, ou *Rhoxans*, qui, au tems de Strabon, pénétrèrent jusqu'aux sources du Tanaïs et du Borysthène, et y firent des établissemens. C'était un peuple guerrier, redouté des Romains, qu'ils attaquaient souvent, sur le Danube et dans la chaîne des monts Carpathes. En l'an 68 de notre ère, ils s'emparèrent de la Mœsie (Servie) : en 166, ils firent la guerre aux Marcomans, pénétrèrent en Bohême, et parvinrent jusque sur les bords du Rhin. En 270, ils sont au nombre des peuples dont Aurélien triompha.

Les Slaves étaient, comme on le voit, guerriers, entreprenans : on ajoute qu'ils étaient cruels et avides de pillage. Ces qualités et ces vices, ordinaires aux peuples barbares, n'empêchaient point qu'ils n'exerçassent, pendant la paix, la plus affectueuse hospitalité. L'homme trop pauvre pour traiter convenablement son hôte avait, parmi eux, le *droit* d'enlever, à ses riches voisins, ce qui lui manquait pour remplir ses devoirs envers l'étranger reçu dans sa cabane. La polygamie était permise, et l'état des femmes était une véritable servitude. La veuve, à peu près comme dans l'Inde, était condamnée à suivre son époux dans le

tombeau, pour le servir dans l'autre monde : des esclaves subissaient le même sort. On conservait tous les enfans mâles, afin de réparer les pertes d'une population presque toujours en guerre, mais on ne conservait que le nombre de filles dont on croyait avoir besoin; le surplus ne naissait que pour mourir sur-le-champ. Ce qui surpasse les plus grands excès de la barbarie, les enfans abandonnaient leurs parens dans leur vieillesse et les laissaient mourir de faim.

On a peine à concevoir comment ces mœurs féroces n'étaient point adoucies par des arts que les Slaves cultivaient avec succès, et qui font les délices des peuples civilisés.

« Au sixième siècle, des Wénèdes du nord, nation slave très-répandue, eurent l'occasion de parler à l'empereur de Constantinople de leur passion pour la musique. « C'est » notre plus grand plaisir, dirent-ils à ce monarque : en » voyage, nous portons rarement nos armes, mais toujours » nos harpes et nos luths, instrumens que nous fabriquons » nous-mêmes. » Ils avaient encore d'autres instrumens que les Slaves ont conservés, et dont les sons leur plaisent beaucoup. Ces divertissemens de la paix n'étaient point suspendus pendant la guerre : ils les suivaient partout, et c'est au bruit des chants de guerre qu'ils attaquaient leurs ennemis. Procope raconte qu'en 592 un général grec, profitant de cette habitude des Slaves, les surprit dans une attaque nocturne, au milieu de leurs amusemens favoris auxquels ils se livraient avec si peu de prévoyance, qu'ils furent hors d'état de prendre aucune mesure défensive. Des chansons slavonnes, qui paraissent très-anciennes, sont encore chantées dans quelques contrées de l'Allemagne et en Dalmatie : des couplets russes où l'on parle du Danube et de quelques divinités du paganisme remontent sans doute à la même époque, et sont une tradition de même origine. Le Danube était cher à leurs ancêtres, parce que ce fut sur ses bords qu'ils firent les premiers essais de leur bra-

voure et de leurs forces, et qu'ils obtinrent leurs premiers triomphes. Aussi long-tems que les Wénèdes demeurèrent paisibles et ne sortirent point de leur pays, leurs chants furent, sans doute, analogues à leur situation ; mais, lorsqu'ils devinrent conquérans, lorsqu'ils pénétrèrent dans la Dacie et combattirent les Romains, leurs poètes eurent à célébrer de beaux faits d'armes, et les chants durent prendre un caractère martial. Telle est, chez tous les peuples, l'origine de la poésie, et tels sont ses développemens à mesure que la société change d'état : elle est d'abord l'expression de l'amour, du bonheur ; plus tard elle enflamme le courage des guerriers. »

Nous avons pu juger nous-mêmes de l'enthousiasme que les chants de guerre peuvent exciter chez les peuples slaves et teutons : nous avons entendu un chœur de 30,000 soldats allemands, entonnant tous à la fois une hymne triomphale en retournant dans leur patrie, après la campagne de 1815. L'impression ne s'en affaiblit point, malgré les années qui nous séparent de cette époque. Il faut avoir été témoin de l'effet terrible d'un aussi grand nombre de voix réunies, pour s'en former une idée juste : le bruit de la foudre n'est pas plus imposant, au milieu des éclairs et de tout l'appareil des tempêtes.

Les nations slaves ne furent sans doute, dans l'origine, que des familles dont chacune était soumise à son chef et ne reconnaissait point d'autre autorité. Ces familles s'assemblaient, de tems en tems, pour régler les affaires communes ; on ajoute que les lieux de réunion, avant le christianisme, étaient probablement les temples des dieux payens : mais comment et par qui ces grands édifices auraient-ils été construits à une époque où l'on n'avait point encore formé des corps politiques, et lorsqu'il n'y avait que des familles isolées ? Quoi qu'il en soit, cette heureuse indépendance dura trop peu : les guerres fréquentes éta-

blirent par degrés l'autorité des chefs militaires ; on les prit d'abord pour arbitres, et bientôt ils se constituèrent juges, sans être choisis par les parties. Il dut arriver quelquefois que le fils d'un héros, formé par son père, se montrât digne de lui succéder ; insensiblement cette condition ne fut plus exigée, et l'hérédité du pouvoir s'établit. M. Karamsin entre, à ce sujet, dans des détails curieux.

« Chez les Slaves, les hommes revêtus du pouvoir prenaient l'un des titres suivans : *boyard*, *voyvode*, *kniaz*, *pan*, *jupan*, *karol* ou *krol*, etc. Les deux premiers ont évidemment une origine commune ; ils dérivent l'un et l'autre du mot *voyé*, combat. On les donna sans doute à d'illustres guerriers avant qu'ils indiquassent un magistrat, un commandant. Les annales byzantines parlent de *boyards* qui exerçaient le pouvoir suprême dans la Bulgarie, pays occupé par les Slaves. Le mot *voyvode* ne désigna d'abord qu'un chef militaire ; mais, chez des nations guerrières, l'autorité de ces chefs ne cessait point à la paix, et leur titre fut celui du commandement : c'est avec cette signification qu'il a été conservé en Bohême et chez les Wénèdes de la Saxe. Le mot *kniaz* vient probablement de *kon* (cheval), et pourrait être traduit par le mot *chevalier* ; mais quelques érudits aiment mieux faire venir leurs étymologies de plus loin, et soutiennent que *kniaz* est dérivé du mot tartar *kagan*. Aujourd'hui tous les seigneurs russes qui ont le titre de *kniaz* le traduisent en français par celui de *prince*. L'exactitude de cette interprétation, qui est toute à l'avantage de leur amour-propre, pourrait être facilement contestée. Les Slaves estimaient la valeur des propriétés territoriales par le nombre de chevaux qu'elles nourrissaient : en *Poméranie* (Province-Maritime), tout propriétaire de trente chevaux était réputé riche, *gentilhomme*, et il suffisait d'en posséder un seul pour être un *kgnaz*. Dans la Croatie et dans la Servie, le frère du sou-

verain se contentait modestement de ce titre de kgnaz, de même qu'en France il prend celui de *monsieur*. Dans la Lusace, ce titre honorifique est donné, entre gens bien élevés, à tout maître de maison, et son épouse est qualifiée de *kgnagaina*. Suivant Constantin Porphyrogénète, les anciens Croates donnaient le titre de *pan* à tout gouverneur de trois districts, président né des assemblées du peuple, ou diètes. Jusqu'au treizième siècle, le titre de *pan* fut accordé, en Bohème, à tout riche propriétaire, et en Hongrie le même mot désignait une plus haute dignité. Dans les provinces slavonnes, certains districts étaient nommés *jupan toa*, et leurs gouverneurs *jupan*. Dans l'ancien slavon, le mot *jupa* signifie *village*. En Autriche et dans la haute Saxe, les paysans donnent encore le titre de *jupans* aux juges des tribunaux, mais cette dignité est aujourd'hui bien déchue : ce fut pendant le moyen âge qu'elle eut tout son éclat ; le titre de *jupan* était alors au-dessus de celui de kgnaz. Dans quelques villages de la Lusace et du Brandebourg, les paysans ont conservé l'usage d'élire entre eux un roi, et de lui payer le tribut que les *jupans* recevaient de leurs ancêtres. Enfin, dans la Servie, la Dalmatie et la Bohême, les souverains prirent autrefois le titre de *karalis*, ou *kralis*, dénomination que certains savans dérivent du mot slavon *kara*, punition. »

Dans l'origine, toutes ces dignités furent électives, et, si le peuple perdit ses droits, ce fut par des actes de violence contre lesquels il ne cessa jamais de protester. Dans quelques pays, il les conserva fort long-tems. L'élection d'un voyvode de Carinthie était suivie d'un cérémonial remarquable. L'élu comparaissait devant le peuple, vêtu de méchans habits : un laboureur, assis sur une grosse pierre qui servait de trône, était chargé de recevoir son serment au nom de la nation ; il jurait de défendre la religion et la justice, de protéger les veuves et les orphelins : alors

le laboureur descendait du trône; le nouveau duc y montait; et les assistans lui prêtaient serment de fidélité.

Venons maintenant à l'histoire de la Russie, dont la première date certaine est celle de l'établissement de la première grande dynastie, au neuvième siècle.

Chose singulière! sur cette terre de servitude, la liberté a cependant précédé l'esclavage. On comptait, en Russie, à l'époque dont nous parlons, quelques grandes villes indépendantes et gouvernées par leurs magistrats : telles furent principalement Novogorod et Kiew, dont la postérité se soutint pendant plusieurs siècles. « Qui résisterait à Dieu et à la grande Novogorod? » disait alors un proverbe que la tradition a conservé. Mais la forme trop démocratique du gouvernement de cette ville si puissante fut la cause de sa ruine. Novogorod, livrée à l'anarchie, fut hors d'état de repousser les attaques du dehors; les pirates scandinaves vinrent la piller. Enfin, la république, trop affaiblie pour se soutenir plus long-tems par ses propres forces, sentit la nécessité d'appeler les étrangers à son secours, et subit le joug. Ruric, chef scandinave, fut le premier souverain de Novogorod : on ignore s'il fut élevé sur le trône par les suffrages des citoyens, ou s'il en fit la conquête. Les anciens Bretons ne furent pas plus sages que Novogorod, lorsqu'ils appelèrent les Saxons pour les défendre contre les Pictes : les alliés du faible deviennent bientôt ses maîtres. En 862, tandis que Ruric consolidait sa puissance sur les débris d'une république, l'un de ses frères, nommé Sineus, se créait aussi une petite souveraineté autour du lac Blanc (*Bielo ozero*), et Touvar, troisième frère, s'emparait d'Izborsk. Ces deux nouveaux monarques ne vécurent pas long-tems, et Ruric, ayant recueilli son héritage, étendit son pouvoir sur tout le nord de la Russie.

Mais d'où venaient ces audacieux étrangers? Selon toute vraisemblance, ils étaient du nombre de ces pirates scan-

dinaves nommés *Varages* dans la chronique russe de Nestor, et *Baraggoi* dans les annales byzantines. On reconnaît dans ce nom le mot *væringar*, qui, dans les langues du nord, signifie *homme d'épée, guerrier*. C'étaient de turbulens Norvégiens chassés par Harold Harfager, et réduits à chercher fortune ailleurs. Ils se répandirent en Islande, dans les îles britanniques, en France, etc. : ceux qui se dirigèrent sur Novogorod furent les plus heureux. Ils appartenaient sans doute à la grande famille des Goths. Il est facile de voir en effet que le nom de Ruric et celui de Rodrigue, si commun parmi les Goths espagnols, ne sont que des manières légèrement différentes de prononcer le même mot.

Kiew ne tarda point non plus à perdre son indépendance. Deux chefs scandinaves, mécontens de Ruric, prirent la résolution d'offrir leurs services à l'empereur de Constantinople; et, chemin faisant, ils s'emparèrent de cette ville, la seconde de la Russie. Après la mort de Ruric, pendant la minorité de son fils Igor, l'ambitieux Oleg, régent de Novogorod, fit la conquête de Kiew; incorpora cette belle possession aux états de son jeune souverain; et y transféra le siége du gouvernement. M. Karamsin lui attribue beaucoup d'autres conquêtes dont les annales byzantines ne font aucune mention. Un régent de ce caractère n'était pas disposé à remettre le sceptre entre les mains de son royal pupille, à l'époque de sa majorité : la mort vint mettre un terme au pouvoir et aux projets d'Oleg. Cet événement est raconté par les chroniqueurs avec des particularités auxquelles on peut se dispenser d'ajouter foi. Le régent avait, disent-ils, un cheval favori, et les devins lui avaient prédit que cet animal serait la cause de la mort de son maître, dès qu'il ne serait plus sa monture. Cinq années s'étaient écoulées depuis cette prédiction. Un jour Oleg demanda son cheval : Il vient de mourir, lui dit-on. L'oc-

casion parut favorable pour démasquer l'ignorance et la charlatanerie des prétendus devins : le régent désira en profiter ; il voulut voir l'animal mort, et, posant un pied sur la tête du cadavre : « Voilà donc, s'écrià-t-il, l'objet de si grandes terreurs ! » mais un serpent, caché sous la tête du cheval, mordit le talon de l'imprudent raisonneur, et la blessure fut mortelle. On lit, dans les *Sagas* des Islandais, un conte qui paraît avoir servi de modèle à celui-ci.

Après un règne de trente-trois ans, qui ne fut point sans gloire, Igor fut assassiné ; Olga, sa veuve, prit les rênes de l'état, pendant la minorité de son fils Sviatoslaf. Afin de venger son époux, elle ne craignit point d'égaler les assassins en perfidie et en cruauté ; mais ces crimes politiques furent effacés par sa conversion au christianisme. Bien décidée à renoncer au culte des faux dieux, elle fit un voyage à Constantinople, acheva de s'instruire par les entretiens des ministres de la religion qu'elle voulait embrasser, et reçut le baptême. L'empereur Constantin Porphyrogénète fut son parrain. Ce grand exemple fut presque entièrement perdu pour la Russie ; Sviatoslaf ne le suivit point, et le culte de *Pérune aux moustaches d'or,* et des autres dieux subalternes, fut encore la religion dominante. Néanmoins, l'église reconnaissante inscrivit le nom d'Olga dans le catalogue des saints.

Sviatoslaf laissa trois fils entre lesquels ses états furent partagés : Yaropolk obtint Kiew ; Oleg fut établi dans le pays des Drevliens (Volhynie) ; et Vladimir eut en partage la principauté de Novogorod. Les deux premiers renouvelèrent les sanglantes animosités d'Étéocle et de Polynice, et ils y succombèrent ; ce fut ainsi que Vladimir-le-Grand réunit tous les états de Sviatoslaf. Des guerres heureuses, contre ses voisins, augmentèrent encore ce vaste héritage. Le pieux monarque attribuait cette prospérité à

la protection des dieux, et il résolut de leur témoigner sa reconnaissance. Pérune obtint une magnifique paire de nouvelles moustaches; mais ce n'était pas assez : ces divinités exigeaient une victime humaine. Le monarque fit choix d'un jeune Scandinave converti au christianisme. Le père de ce jeune homme était aussi chrétien; l'amour paternel et le zèle de sa religion enflammèrent son courage : il se barricada le mieux qu'il put dans sa maison, résolu de s'y défendre jusqu'à la mort, avec son fils. Cette résolution excita la fureur des payens : la maison fut forcée, et les deux victimes y périrent. Ces martyrs furent les premiers et les derniers immolés à Kiew. La foi chrétienne fit de rapides progrès dans cette ville et dans presque toutes les provinces de la Russie. On ne dit point ce qui affaiblit la confiance du grand duc, dans la protection des dieux du paganisme : bientôt il cessa d'y croire, et s'occupa sérieusement des moyens d'introduire dans ses états une religion plus raisonnable. Mais comment la choisir? Une triple concurrence s'établit entre les juifs, les chrétiens et les musulmans : l'illustre néophyte fut disputé avec ardeur par chaque religion, qui se hâta d'envoyer à Kiew ses plus habiles docteurs.

« Les premiers ambassadeurs qui arrivèrent, dit M. Karamsin, d'après Nestor, furent des Bulgares du Volga, musulmans zélés. L'islamisme avait envahi les bords de la Mer Caspienne, et remonté le fleuve; les Bulgares nouvellement convertis avaient encore toute la ferveur de néophytes. Vladimir était un prince voluptueux; à l'exemple de Salomon, auquel on le comparait, il avait quatre femmes, et le nombre de ses concubines s'élevait, dit-on, jusqu'à huit cents. Un paradis peuplé de séduisantes houris lui convenait beaucoup; mais la circoncision le rebutait, et, quant à l'abstinence du vin : *Cette liqueur,* dit-il, *fait les délices de tous les Russes; je ne consentirai jamais à*

la proscrire dans mes états. Les députés des catholiques d'Allemagne ne furent pas plus heureux que ceux de l'islamisme : « Retournez chez vous, leur dit le grand duc : » nos ancêtres n'ont jamais voulu recevoir une religion des » mains de votre pape ; je les imiterai. » Après avoir écouté les juifs, il voulut savoir où était le siége de leur religion : « A Jérusalem, répondirent les envoyés ; mais la colère de » Dieu nous en a chassés, et nous sommes dispersés sur » toute la terre.—Quoi! dit Vladimir, Dieu vous a rejetés, » et vous voulez nous convertir ? Hors d'ici : nous voulons » garder notre pays, et ne pas devenir des vagabonds, comme » vous. » Enfin, un docteur grec, après avoir démontré, en peu de mots, les erreurs sur lesquelles s'appuient toutes les religions fondées par les hommes, exposa les fondemens du christianisme, la création, le péché originel, les faits et les doctrines de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et termina son discours par une peinture énergique du jugement dernier. Le prince fut ébranlé : « Quelle félicité pour » les bons, s'écria-t-il ; et quels affreux supplices pour les » méchans! Que faut-il donc faire? —Vous faire baptiser, » répondit le missionnaire, et vous aurez part à l'héritage » céleste. »

» L'habile docteur fut congédié, chargé de présens. Le grand duc convoqua une assemblée des boyards. Après leur avoir exposé sommairement ses entretiens avec les musulmans, les juifs, les catholiques et les grecs, il demanda leurs avis : « Prince, lui répondit-on, il est naturel » que chacun préfère sa religion à toutes les autres ; la meilleure est celle qui rend à la divinité l'hommage le plus digne » d'elle. Chargez quelques hommes d'une sagesse reconnue » d'aller observer ces religions, dans les lieux où elles sont » professées, et qu'ils vous en fassent un rapport fidèle ; » vous serez plus éclairé, et plus en état de bien choisir. » Le prince suivit ce conseil : en conséquence, dix explora-

teurs, dignes de confiance, furent envoyés dans la Bulgarie, en Allemagne, à Constantinople. Chez les musulmans, ils ne virent que des temples d'une apparence chétive, d'interminables prières, la tristesse empreinte sur tous les visages. Les cérémonies des catholiques allemands ne répondirent point à l'idée qu'ils avaient conçue des hommages que les créatures doivent rendre à l'auteur de leur existence. Constantinople fut leur dernière station: *Qu'on leur montre notre Dieu dans toute sa gloire!* dit l'empereur. Il avait pensé, avec raison, que des hommes encore si voisins de la barbarie ne comprendraient point des vérités abstraites, et qu'il fallait agir sur eux par le pouvoir des sens. Il conduisit lui-même les envoyés russes à l'église de Sainte-Sophie, où l'office divin était célébré par le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux. La grandeur et la magnificence de l'édifice, ce clergé si nombreux, ces autels si ornés, l'odeur exquise de l'encens, la délicieuse musique des chœurs, tous ces moyens réunis frappèrent les Russes de surprise; ils furent convaincus que le Très-Haut avait choisi ce temple pour sa demeure, et qu'il s'y montrait dans toute sa gloire aux regards des mortels. A leur retour, ils parlèrent avec mépris des rites de l'islamisme; avec peu d'estime des cérémonies catholiques; avec enthousiasme de celles des Grecs. »

L'autorité de ce rapport fut encore fortifiée, dans l'esprit de Vladimir, par cette considération : comment Olga, « la plus sage des mortelles », aurait-elle choisi une religion qui ne fût pas la meilleure? Mais il fallait lui administrer le baptême : le grand duc déclara qu'il ne se soumettrait point aux cérémonies en usage pour les catéchumènes vulgaires; il refusa le ministère d'un simple prêtre auquel on avait confié cette mission plus difficile qu'on ne l'avait imaginé : il lui fallait tout au moins un archevêque. Demanderait-il cette faveur aux empereurs grecs (Basile et

Constantin occupaient alors le trône)? Loin de lui cette condescendance : il aima mieux leur déclarer la guerre pour les *contraindre* à faire célébrer son baptême, avec toute la pompe due à son rang. Les hostilités commencèrent en effet : comme la fortune continuait à le favoriser, il obtint tout ce qu'il voulait. L'archevêque de Cherson fut chargé de lui ouvrir les portes de l'église; et les empereurs furent forcés de lui accorder la main de leur sœur, la princesse Anne. Le grand duc revint à Kiew; son entrée fut triomphale : il amenait sa royale épouse; il menait à sa suite un clergé, des livres et une immense provision de reliques.

Il ne suffisait point à Vladimir d'être chrétien; il voulut que ses sujets le devinssent à son exemple : il fit plus en un seul jour, pour hâter leur conversion, que n'auraient opéré, à l'aide du tems, les prédications d'un millier de missionnaires. Les Russes montraient déjà cette soumission servile pour les volontés de leurs maîtres, qui a été depuis un de leurs traits caractéristiques. Vladimir commença par la destruction des idoles, sans épargner celles que l'on pouvait considérer comme ses propres œuvres. Le pauvre Pérune fut mal défendu par ses belles moustaches; le plus grand des dieux fut traité avec plus d'ignominie que les divinités d'un ordre inférieur. Son effigie de bois, attachée à la queue d'un cheval, et traînée sur une hauteur d'où elle devait être précipitée dans la rivière, fut d'abord frappée de verges par douze vigoureux soldats. Lorsque tous les signes extérieurs du paganisme eurent disparu, un ukase prescrivit de se conformer en public aux commandemens du nouveau culte. Un jour fut fixé par le prince, pour baptiser à la fois tous les habitans de Kiew. Hommes, femmes et enfans, tous se réunirent sur les deux rives du Nepr (Dnieper) : à un signal donné par le monarque, cette population se plongea tout entière dans l'eau,

les uns jusqu'au cou, et les autres seulement jusqu'au milieu du corps; les femmes tenaient leurs enfans dans leurs bras : les prêtres achevèrent la cérémonie. Toute la nation reçut ainsi le baptême, non-seulement sans murmurer, mais avec joie et reconnaissance : ce peuple docile était persuadé qu'une religion choisie par le souverain, et que les boyards avaient embrassée, était préférable à tout ce que l'on croyait et pratiquait dans tout le reste de l'univers. Il y eut pourtant quelques cantons isolés où le paganisme se maintint jusqu'au douzième siècle.

Vladimir, devenu chrétien, se montra fort différent de ce qu'il avait été jusqu'alors et beaucoup meilleur. Il garda la foi conjugale à sa nouvelle épouse chrétienne, cessa de prodiguer le sang des sujets pour agrandir ses états, et ne fit plus la guerre que pour les défendre; il hésitait même, lorsqu'il fallait condamner des scélérats à la peine capitale. Des écoles furent établies; les arts libéraux furent encouragés, ainsi que toutes les industries utiles; des remparts s'élevèrent autour des villes; des contrées désertes reçurent des habitans. Quelques-unes de ses ordonnances fourniraient, à ses panégyristes, des sujets d'éloges bien mérités. Les historiens russes l'ont proclamé le Salomon de leur pays : il le fut à quelques égards, et cependant il prépara de grands maux à la Russie en y consolidant le régime féodal importé par les Scandinaves. Les grands vassaux y devinrent aussi indépendans que dans les autres états de l'Europe; ils se firent la guerre sans la permission, et même malgré la défense expresse de leur prince. On sentait déjà les funestes résultats du partage ordonné par Sviatoslaf; et pourtant ce monarque n'avait que trois fils : Vladimir fut bien plus embarrassé, lorsqu'il fallut créer une principauté pour chacun des enfans de toutes ses épouses. L'état fut morcelé, affaibli, livré à l'anarchie et l'invasion

des Tartars (1) fut préparée. L'imprudent monarque ne sut pas profiter de sa propre expérience : à la fin de sa vie, il fut dans la nécessité de marcher contre son fils Yaroslaf, auquel il avait donné le duché de Novogorod. Il mourut en 1014, et l'anarchie commença ses ravages. On a dit que ce prince avait mérité le titre de grand par ses victoires, et celui de saint par ses vertus chrétiennes et par les services qu'il rendit à la religion.

Deux siècles de désordre et de calamités amenèrent enfin les Tartars dans l'intérieur de la Russie ; ces barbares firent leur première irruption en 1223. Depuis la mort de Vladimir jusqu'à cette époque, on ne voit, en Russie, que des guerres entre les grands vassaux, des provinces ravagées, des princes auxquels on arrache les yeux et que l'on enferme dans des monastères. Des états sont détruits ; d'autres s'élèvent sur ces ruines ; mais, au milieu de ce chaos, on voit paraître le premier code de lois écrites qui ait réglé l'administration de la justice en Russie. Ce code n'est pas l'ouvrage d'un législateur éclairé ; il diffère peu de ceux qui dirigeaient encore presque tous les tribunaux de l'Europe, au treizième siècle. On y remarque de singulières proportions entre les *compositions* ou indemnités pour meurtres, blessures et contusions : l'amende était *simple* pour le meurtre d'un homme libre, réduite de moitié pour le meurtre d'une femme, doublée pour celui d'un boyard. Il en coûtait quatre fois autant pour avoir frappé un homme avec la poignée ou le fourreau d'une épée, une canne, un vase à boire, et même le poing, que pour lui avoir asséné un seul coup d'un gros bâton. Les amendes exigées par le fisc étaient au moins le double des indemnités allouées à la partie lésée ; et, dans certains cas, comme, par exemple,

(1) Plus exactement les Tatars.

pour les graves offenses d'avoir saisi un homme par la barbe, de lui avoir fait perdre une dent, etc., le trésor percevait 12 *grivens* (1), et l'homme injurié ou blessé devait se contenter d'un seul griven, pour tout dédommagement. Si un meurtre était commis par un homme ivre, ou dans un accès de délire, le district payait l'amende si le meurtrier ne pouvait être saisi : et si le coupable ne quittait point son habitation et ne cherchait point à se soustraire aux tribunaux, il ne payait que la moitié de l'amende : l'autre moitié était à la charge du district.

Les lois civiles contenaient une multitude de dispositions minutieuses pour la conservation des propriétés; et, par une singulière inconséquence, elles ouvraient, par un seul article, une large porte à la fraude. Si un débiteur jurait qu'il ne devait rien à son créancier, le juge s'en rapportait à ce faux serment, et la créance la plus légitime était annulée.

La Russie, devenue chrétienne, ne changea point de mœurs. On y vit, comme chez les nations les plus civilisées de l'Europe au moyen âge, un mélange des vices les plus grossiers et des pratiques d'une dévotion fanatique; des vies passées dans la débauche, tissues de crimes, furent terminées sous un habit de moine, etc. Ces écarts de la raison furent peut-être plus multipliés et plus choquans en Russie que chez les autres nations de l'Europe.

Gengis-kan, fondateur du plus vaste empire qui ait jamais existé, et qui avait conquis le monde à la course, venait d'achever la conquête du nord de l'Asie, depuis la Chine jusqu'à la Mer Caspienne : son ambition n'était pas satisfaite ; deux de ses généraux reçurent l'ordre d'étendre l'empire de leur souverain, jusqu'aux bords de la

(1) Le *griven* est la dixième partie du rouble d'argent ; il vaut à peu près 90 centimes.

Mer Noire. Ils n'éprouvèrent d'abord que fort peu de résistance ; les peuples fuyaient devant eux et cherchaient un asile à Kiew. Le danger commun réunit enfin les princes russes : ils s'allièrent pour se défendre, et les réfugiés furent compris dans le pacte fédératif. Mais cette alliance ne fut guère profitable ; la bonne foi manqua dans les conseils et le courage sur le champ de bataille. Les Tartars s'étaient avancés jusque sur les bords de la Chalka, aux environs d'Arzamass ; le prince de Kiew se tint presque à l'écart : les Polovts fugitifs, qui formaient une grande partie des troupes alliées, se comportèrent si mollement que les ennemis remportèrent une victoire facile, complète et décisive. Ils auraient pu conquérir toute la Russie, si Gengis, occupé d'autres projets, ne les eût point rappelés. Cette retraite inattendue fit cesser les alarmes des Russes, et les guerres civiles recommencèrent. Ceux qui avaient fui devant les étrangers, combattirent avec acharnement leurs compatriotes ; des flôts de sang russe inondèrent toutes les provinces. Lorsque Batou kan, petit-fils de Gengis, revint en Russie à la tête d'une nouvelle armée de Mongols, en 1237, il trouva le pays tellement épuisé et si complètement dépourvu de moyens de défense, qu'il n'eut point d'ennemis à combattre. Il arriva, sans obstacle, jusqu'à Moscou, qu'il détruisit ainsi que Vladimir et quelques autres villes : ses troupes, chargées d'un immense butin, allèrent prendre leurs quartiers d'hiver sur les bords du Don. L'année suivante, Kiew fut investi, pris d'assaut, livré aux flammes : la population tout entière avait péri par le fer des soldats ; il ne resta rien de cette antique et illustre cité. Toute la Russie fut livrée à la plus horrible dévastation : « Il semblait, dit Karamsin, qu'un déluge de feu avait traversé notre pays, de l'est à l'ouest ; que la peste, les tremblemens de terre et tous les autres fléaux de la nature avaient conspiré notre destruction. » Le vain-

queur ne se borna point à un triomphe passager : son but était de perpétuer la domination des Tartars sur les provinces conquises ; la seule ville de Novogorod ne fut point comprise dans cette condamnation générale. L'armée triomphante pénétra dans la Pologne et en soumit quelques provinces : la Hongrie, la Croatie, la Servie, la Bulgarie, la Moldavie et la Valachie furent ajoutées aux conquêtes de Batou. Après ces glorieuses expéditions, le conquérant revint sur les bords du Volga, où il établit le siége de son empire. Les princes russes furent sommés de se rendre à son camp, et de lui prêter foi et hommage comme ses vassaux ; il leur ordonna de reconnaître Yaroslaf en qualité de grand-duc de toute la Russie. Tous obéirent, et, depuis cette époque, les Tartars prélevèrent, sur toutes les provinces, un tribut annuel, jusqu'à ce qu'Ivan III eût fait cesser la honteuse servitude à laquelle son pays avait été soumis pendant plus de deux siècles (1).

Les observations suivantes ne sont pas sans importance, dans la situation actuelle de quelques états de l'Europe.

« L'un des effets les plus remarquables de la domination des Tartars sur la Russie, c'est la protection dont le clergé fut constamment favorisé, tandis que le joug le plus pesant accablait les princes et les peuples. La politique des kans enrichissait les ministres des autels, et ruinait les na-

(1) NOTE DU TR. Un des collaborateurs de la *Revue Britannique* retrouva, dans la Pologne russe, pendant la campagne de 1812, des Tartars descendans de ceux qui étaient venus s'y établir sous le règne du petit-fils de Gengis. Ces Tartars avaient conservé leur vieille inimitié contre les Russes, et la personne dont nous parlons, administrateur de cette province, leva, parmi eux, un escadron de cavalerie légère. Très-jeune alors, il ne se demandait pas, comme cette dame de cour : « Comment peut-on être Tartar ? » Mais il regardait comme une singularité de son existence d'en avoir pour administrés. Au milieu des populations slavonnes de ces provinces, c'est, au fond, un monument curieux des conquêtes de Gengis et de ses fils, que ces populations tartares qui s'y trouvent encore, et qui y sont, en quelque sorte, semées par oasis.

tions. Les demandes des métropolitains et des évêques n'étaient jamais repoussées, et quelquefois le crédit des pasteurs fut très-utile à leurs troupeaux. Les cloîtres devinrent des asiles où se réfugièrent d'éminens personnages dégoûtés du monde, et affligés des maux dont leur patrie n'espérait plus qu'elle fût jamais délivrée. Les grands ducs terminaient ordinairement leur carrière par une retraite dans un couvent. Quelques-uns s'en repentirent et rentrèrent dans le monde, mais ils s'y trouvèrent si déplacés et si mal à l'aise, qu'ils regagnèrent leur cellule et ne la quittèrent plus. Les kans punissaient de mort tout Tartar convaincu de pillage ou de quelque exaction, même très-légère, dans un couvent (1). Des legs pieux apportaient d'immenses richesses : personne ne s'exposait au danger de mourir *intestat*, surtout lorsque la peste ravageait la Russie, et ce fléau s'y maintint avec une étrange opiniâtreté. Les propriétés de l'église ne payaient aucun impôt, ni au gouvernement russe, ni à la Horde (gouvernement tartar) : les revenus de chaque monastère étaient fort au-dessus de ses besoins et de ses dépenses ; le surplus était employé le plus souvent à l'acquisition de propriétés territoriales. Quelques ecclésiastiques les réservèrent pour une plus noble destination ; tels furent les évêques de Novogorod, qui consacrèrent à des objets d'utilité publique tous les trésors de Ste.-Sophie. Nos métropolitains ne jugèrent pas à propos de les imiter : tandis que le peuple était plongé dans une affreuse misère, les moines s'enrichissaient par le commerce et jouissaient gratuitement de

(1) NOTE DU TR. Cette sorte de respect des peuples barbares pour un culte qui n'est pas le leur n'est pas sans exemple ; on raconte qu'un Français, accusé d'avoir pris part à la spoliation des églises de la Belgique, fut envoyé, en qualité de consul, dans je ne sais quelle échelle du Levant : « Chrétien, lui dit le pacha, d'un air sévère, à leur première entrevue, on m'a dit que tu avais dépouillé les mosquées de l'Occident. »

tous les avantages sociaux. Ces priviléges des cloîtres étaient bien connus ; le respect public environnait encore la vie monastique ; on lui tenait compte de sa régularité, de sa pieuse persévérance, de ses prières ; elle était paisible, à l'abri de tous les dangers, débarrassée de tous soins ; elle offrait tout ce que peut désirer l'homme dont les passions s'amortissent ou qu'elles n'ont jamais séduit. Le plus grand nombre des monastères qui subsistent encore aujourd'hui remontent au tems de la domination des Tartars : avant et après cette époque, on n'en fonda que très-peu. »

Courbée sous le joug des étrangers, la Russie ne fut pas moins agitée par les factions qu'au tems de son indépendance. Le mal ne pouvait cesser que par la création d'une force supérieure à toutes les autres, et l'abaissement des petites souverainetés. La nécessité de ces changemens était si bien sentie, qu'ils furent amenés par une tendance universelle, sans délibération expresse, sans projet concerté. La translation du gouvernement central à Moscou leur fut très-favorable ; les grands ducs héritèrent de quelques principautés, et les incorporèrent aux domaines de leur couronne. Les kans mêmes contribuèrent à l'accroissement de la puissance du chef qu'ils avaient imposé aux petits princes russes. Basile l'Aveugle commença la grande réforme ; mais elle ne fut terminée que par son fils et successeur, Ivan III, qui monta sur le trône en 1462. Ce monarque, aussi prudent que courageux, affranchit la Russie, lui rendit son indépendance, et lui fit occuper une place honorable parmi les puissances européennes. Les petits princes furent contraints à la soumission ; le pouvoir autocratique fut établi : ainsi le but fut dépassé ; il n'était pas facile, alors, de l'apercevoir distinctement, ni de s'y arrêter. Le titre de grand duc ne convenait plus à l'*autocrate de toutes les Russies :* dans ses relations extérieures, Ivan prit celui de tsar ; mais, avec ses sujets, l'étiquette ne fut

point changée. Après avoir régné, avec gloire, pendant quarante-trois ans, ce prince remit son sceptre entre les mains de son fils Basile. Le nouveau monarque marcha constamment sur les traces de son père, et mourut en 1534.

Nous sommes arrivés au règne d'Ivan IV, surnommé *le tyran* par les étrangers, et *le terrible* par ses sujets. Nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur présenter le tableau de ce règne, dont les circonstances sont peu connues hors de la Russie. Il serait impossible de trouver, dans les annales du monde, un prince plus sanguinaire, et en même tems un peuple plus servile que les Russes de son époque. Mais ce qui ajoute à la singularité de ce tableau, c'est, au milieu de l'abjection commune, l'intrépidité de quelques hommes isolés, bravant le tyran au milieu de ses bourreaux, et sur le chevalet du tortionnaire.

Ivan était encore dans la première enfance, lorsqu'il perdit son père, et lui succéda. La régence appartenait à la mère du monarque; mais cette princesse ne survécut pas long-tems à son époux. Le gouvernement fut alors confié à un conseil, qui devint bientôt un foyer d'intrigues, et fut sans cesse agité par les plus violentes dissentions. Les troubles intérieurs affaiblirent tellement la Russie, qu'elle n'aurait pas pu résister aux attaques de ses ennemis naturels, les Tartars et les Lithuaniens. L'éducation du jeune prince n'était pas mieux soignée que les affaires de l'état : ses infidèles gouverneurs s'occupaient uniquement des moyens de prolonger la durée de leurs fonctions, et de mettre à profit le pouvoir qu'elles leur donnaient. Ils écartaient soigneusement leur élève de tout ce qui aurait pu lui procurer quelques notions des affaires publiques; ils voulaient qu'à l'âge de la majorité le jeune prince fût incapable de prendre les rênes de l'état, et contraint à les laisser entre leurs mains. Mais cet enfant était doué

d'une pénétration peu commune : il découvrit enfin les projets de l'oligarchie, et s'irrita de la servitude qu'elle lui avait imposée. Naturellement soupçonneux, il prit ombrage de tout ce qui semblait manifester quelques prétentions au partage de son pouvoir. Son penchant à la cruauté se manifesta de très-bonne heure : il se plaisait à faire souffrir les animaux domestiques, à les tuer, à tourmenter les êtres faibles, les femmes et les vieillards. Ses coupables gouverneurs se prêtaient à ces *amusemens*, les encourageaient même, et préparaient ainsi une tyrannie plus épouvantable que celle des furieux qui ont gouverné l'empire romain. L'un d'eux fut la première victime de l'humeur sanguinaire du jeune Ivan : ce fut le prince Tchouisky, président du conseil, le plus odieux à la nation. Le prince, qui n'avait alors que treize ans, tout au plus, résolut de l'immoler à la haine publique : à un signal convenu, l'infortuné fut saisi, traîné dans la rue, et livré à des chiens qui le déchirèrent; cette atrocité fut commise en plein jour, à Moscou. En 1536, Ivan, ayant atteint l'âge de dix-huit ans, fut couronné tsar de toutes les Russies; ce titre n'était plus alors réservé exclusivement pour les relations extérieures.

Les premières années de ce règne furent plus heureuses qu'on ne l'espérait : l'épouse du monarque, l'aimable et douce Anastasie, et les conseils d'un religieux, qui la secondait avec beaucoup d'habileté et de zèle, parvinrent à contenir cet homme féroce. Ivan parut tout-à-fait changé : il était appliqué, remplissait ponctuellement les devoirs que le rang suprême lui imposait; on louait sa générosité, sa clémence : le peuple l'adorait. Victorieuse au dehors, paisible au dedans, la Russie s'abandonnait, avec confiance, à un souverain qui lui promettait tout ce qu'elle pouvait désirer de bonheur et de gloire. Mais le lion n'était qu'assoupi; il pouvait se réveiller dans sa fureur et enfon-

cer ses redoutables griffes dans le cœur de ses victimes. Ivan avait rappelé un vieil évêque, chassé autrefois de la cour, et que des crimes sans nombre auraient dû conduire à l'échafaud. Il consultait ce digne confident, sur les moyens de bien gouverner son empire : « Si vous voulez régner véritablement, dit l'évêque, ne cherchez jamais des conseillers plus sages et plus habiles que vous. N'écoutez aucun avis, de quelque part qu'il vienne ; commandez toujours, et n'obéissez jamais : c'est ainsi que vous deviendrez la terreur de vos boyards. » Cette maxime fit, sur l'esprit du tsar, une impression profonde et durable. On dit que le cardinal Mazarin, quelques momens avant sa mort, donnait à peu près les mêmes conseils à Louis XIV. « Mon père même ne m'eût pas mieux dirigé ; il n'eût pas parlé plus sagement, dit Ivan, en baisant la main de l'évêque. » Cependant, en présence d'Anastasie, il n'osa point changer de conduite : il s'attacha, comme auparavant, à ne paraître occupé que du bonheur de ses sujets. Mais cette excellente princesse mourut en 1560 ; et on put croire alors qu'un esprit infernal s'était emparé du trône de la Russie, et qu'il y exerçait, dans toute son étendue, son exécrable pouvoir.

Les hommes les plus sages furent éloignés des conseils du monarque, et remplacés par les serviles instrumens de ses volontés. Les premiers objets de l'aversion d'Ivan, les hommes publics qui avaient mérité l'estime et la reconnaissance de la nation, furent les premières victimes qu'il immola. L'un fut poignardé par le tsar lui-même, au moment où il adressait quelques reproches à un nouveau favori : un autre avait refusé de participer aux dégoûtantes orgies de la cour ; il fut percé de coups dans une église. Un homme plus illustre, le prince André Kurbski, dont les services à la guerre et dans les conseils étaient dignes des récompenses les plus éclatantes, ne put échapper à la

proscription, qu'en se réfugiant en Lithuanie, auprès de Sigismond, roi de Pologne, le plus grand ennemi des Moscovites. Après cette défection, que personne n'excusera, il écrivit au tsar, et remit sa lettre à un homme dévoué, qui ne craignit pas de la porter lui-même au terrible Ivan. Celui-ci, en apprenant que cette lettre lui était adressée par le prince Kurbski, ne laissa pas en repos la baguette de fer qu'il avait presque toujours à la main : les jambes du messager en reçurent un coup violent, et le sang jaillit de la blessure. Le tsar lut ensuite la lettre avec le plus grand calme, appuyé sur sa baguette. Kurbski n'épargnait pas l'autocrate : il lui reprochait de verser le sang des fils aînés d'Israël, jusque dans les temples du Très-Haut, et d'autres crimes sans nombre qui l'amèneraient un jour devant un tribunal, auquel il n'échapperait point, et où ses victimes déposeraient contre lui. Le prince faisait ensuite l'énumération des services qu'il avait rendus au tsar, et les opposait à l'ingratitude, à l'atroce persécution qui l'avait mis dans la nécessité de fuir sa patrie. « Je n'y reviendrai jamais, disait-il, en terminant sa lettre ; tu ne reverras plus mon visage, ni moi le tien. » Ivan avait quelques prétentions littéraires ; le plus souvent, il écrivait lui-même sa correspondance : il se chargea de répondre à l'audacieux fugitif. Quelques extraits de cette réplique donneront une idée du style de l'écrivain et du caractère bizarre de ce tyran.

« Au nom du Dieu tout-puissant qui dispose de notre être et de nos actions, au nom duquel les rois gouvernent et se font obéir, je m'humilie, en bon chrétien, et je réponds à l'ex-boyard russe, notre conseiller et voyvode, le prince André Kurbski. — Pourquoi, misérable, as-tu pris la fuite, et perdu ton ame de traître, pour sauver ton in-

digne corps? Si tu étais capable de quelque vertu, ton devoir était de recevoir la mort de la main de ton maître, et d'obtenir ainsi la couronne des martyrs. Qu'est-ce que la vie? que sont les richesses et les honneurs de ce monde? une vanité, une ombre! Heureux celui dont la mort assure le bonheur dans l'éternité! »

Après ce majestueux exorde, le tsar commence sa justification. « Tu parles de mes cruautés... Non, menteur infâme, je n'ai pas versé le sang des fils aînés d'Israël; je ne les ai point fait mettre à mort dans le temple du seigneur. Les hommes paisibles vivent en sûreté sous la protection de mon sceptre. Les traîtres seuls éprouvent ma sévérité; et furent-ils jamais épargnés par la justice des rois? Le grand Constantin ne pardonna point à son propre fils. Je ne suis pas un enfant : j'ai grand besoin, sans doute, de la grâce de Dieu, de la protection de la Sainte-Vierge et de tous les habitans du ciel; mais, quant aux avis que les hommes pourraient me donner, je sais mieux qu'eux ce que je dois faire. Gloire au Très-Haut! la Russie prospère; mes boyards sont unis; rien ne troublerait ce repos, si vous n'étiez pas sans cesse occupés, ainsi que vos instigateurs et vos partisans, à tramer des complots dans l'ombre. Tu me menaces du jugement du Christ dans l'autre monde; penses-tu donc que la puissance divine ne dirige point les affaires de celui-ci, et que tout ce qui se passe sur la terre ne soit pas l'accomplissement de sa volonté? Hérésie de Manichéens! Selon vous autres, Dieu régnerait au ciel, Satan dans l'enfer, et l'homme sur la terre: quel entassement d'erreurs! cette vie est sous le pouvoir et la direction de Dieu, tout aussi bien que l'autre. Tu me dis que je ne verrai plus ton noir visage : quel malheur, grand Dieu! Tu environnes le trône du Très-Haut de tous ceux que j'ai fait mettre à mort; autre hérésie : *Nulle*

créature ne peut voir Dieu, dit l'apôtre; mais je me tais, car Salomon défend de perdre son tems et ses paroles avec des insensés tels que toi. »

Kurbski parvint à déterminer Sigismond; la guerre fut déclarée à la Russie, et le kan des Tartars fut engagé à profiter de cette occasion, pour attaquer l'ennemi commun dans les provinces méridionales, tandis que les Polonais pénétreraient dans les provinces du Nord (1). Dans cette situation embarrassante, Ivan devint encore plus farouche: tous ceux qui l'approchaient lui furent suspects; il crut ne voir autour de lui que des partisans de Kurbski. Le plus léger prétexte suffisait pour les faire condamner, et l'exécution précédait quelquefois le jugement. Le tigre était altéré de sang : il lui fallait des massacres; mais il voulait les couvrir du voile de la justice. L'expédient qu'il imagina pour tromper le peuple, et imposer silence à ses victimes, suppose des méditations profondes, et mérite que l'on en fasse une mention spéciale. Le bruit courut tout-à-coup que le tsar allait quitter Moscou; on ne savait qu'en penser. Au mois de décembre, la place du Kremlin fut couverte de traîneaux chargés d'or, d'argent, d'habillemens, d'images, de croix, de reliques, etc. Tandis que les habitans se regardaient les uns les autres, sans oser s'interroger sur le but de ces apprêts, Ivan sortit avec sa famille, les officiers de sa maison et une suite nombreuse. Le cortége se rendit à l'église de l'Assomption, le métropolitain Athanase reçut l'ordre de célébrer l'office

(1) NOTE DU TR. C'est cette combinaison que Napoléon négligea, pendant l'invasion de 1812, et qui aurait pu en assurer le succès. Ce n'était pas assez de provoquer l'insurrection des sujets polonais de la Russie, il eût fallu aussi provoquer celle de ses sujets musulmans. De cette manière, les derrières de la grande armée russe eussent été inquiétés, et elle se serait trouvée entre deux feux.

divin ; le tsar récita ses prières avec une grande ferveur, et fut béni par le prélat. Alors, il tendit sa main, et ceux qui se trouvaient à portée de la baiser lui donnèrent cette marque de respect. Cette cérémonie terminée, il monta sur son traîneau ; son air était imposant, solennel : il sortit environné d'un régiment de cavalerie. Ce départ mystérieux alarma toute la ville : elle fut laissée dans l'inquiétude pendant un mois entier. Enfin, un officier vint apporter deux lettres : l'une était adressée au métropolitain, et l'autre aux habitans. Dans la première, Ivan s'élevait avec force contre les désordres qui avaient régné pendant sa minorité, et dont il prévoyait le retour, si le clergé et son chef continuaient à s'opposer à la juste punition des coupables, et aux mesures qui pouvaient seules assurer la tranquillité publique. Ces motifs l'avaient décidé à quitter le timon de l'état, ainsi que sa résidence, pour errer sous la protection divine, en quelque lieu que sa volonté sainte pût le conduire. Dans l'autre lettre, il déclarait aux habitans de Moscou, qu'il n'avait aucun reproche à leur faire, qu'ils pouvaient compter sur sa bienveillance, mais qu'il leur disait un adieu éternel.

Les éclats de la foudre eussent moins consterné les habitans, que ne le fit cette lettre. Ils avaient appris à leurs dépens que la tyrannie d'*un seul* est plus dure que celle de *plusieurs :* d'ailleurs, Ivan savait se populariser, et dans les dernières classes, et même dans les moyennes, il s'était concilié quelque affection. Les boutiques furent fermées, ainsi que les tribunaux : toutes les affaires publiques et privées furent suspendues. On entendit partout ces exclamations : « Nous sommes perdus ! Le tsar nous abandonne : qui nous défendra contre nos ennemis ? que deviendra le troupeau délaissé de son pasteur ? » La foule se porta chez le métropolitain : on le conjura d'aller trouver Ivan, de le fléchir par une entière soumission. « Laissez-le punir comme il le

jugera convenable, lui disait-on ; n'a-t-il pas le droit de vie et de mort? Il faut un chef à l'état, et nous ne voulons reconnaître que celui que Dieu nous a donné. » Il fut résolu qu'une députation nombreuse de prélats et de boyards partirait sur-le-champ, qu'elle suivrait les traces du tsar, et que, dès qu'elle serait en sa présence, tous les députés se prosterneraient à ses pieds; que, dans cette attitude, le front dans la poussière, ils le conjureraient de revenir les gouverner par sa volonté seule, que tous s'empresseraient d'obéir. Le monarque fut rencontré au village d'Alexandrowski. La députation s'acquitta ponctuellement, et avec zèle, de tout ce qu'on lui avait recommandé : elle remontra au prince que, s'il n'attachait aucun prix aux grandeurs de ce monde, la *religion* lui ordonnait de rester au poste où la Providence l'avait placé. Ce poste était le plus éminent qu'il y eût sur la terre ; il était le plus puissant des souverains orthodoxes, le seul capable de préserver de toute atteinte la pureté de la foi : sa retraite serait peut-être la cause de l'éternelle damnation de plusieurs millions d'ames. Cette harangue répondait parfaitement aux vues de l'artificieux Ivan : il parut céder à d'aussi pressantes sollicitations, et surtout aux besoins de l'église invoquant son appui ; mais il ne se rendait que sous la condition expresse que le clergé ne mettrait plus aucun obstacle aux rigueurs qu'il ne pouvait se dispenser d'exercer contre les hommes pervers qui tramaient sans cesse la ruine de l'état et la destruction de la famille impériale, en haine de son chef. La magnanimité du monarque fut portée jusqu'aux cieux : la députation retourna à Moscou, et le tsar la suivit de près. Il était méconnaissable : son air sombre, ses yeux ternis, son front chauve et son visage sans barbe étaient l'expression fidèle des affreuses passions qui le rongeaient. A sa première audience, il parla de nouveau des crimes à punir, du de-

voir imposé à tout souverain d'assurer le repos de l'état par des mesures efficaces, fussent-elles même très-sévères. Vinrent ensuite ses observations accoutumées sur le néant de ce monde, et la nécessité de se préparer pour un plus heureux séjour. Il termina sa pieuse harangue par l'ordre de former une garde d'élite (*opritchnina*) de 1,000 gentilshommes. On se hâta d'obéir; on était loin de se douter des maux que cette troupe ferait un jour à la Russie : au lieu de 1,000 hommes, on en leva 6,000; on y fit entrer des scélérats de la lie du peuple, dignes satellites d'un exécrable tyran. Tel fut le noyau des Strélitz, massacrés par ordre de Pierre-le-Grand en 1699.

La terreur se répandit partout, et son règne ne finit qu'avec celui d'Ivan. Les premières victimes furent le prince Chouiski et son fils, descendans de St.-Vladimir, encore plus recommandables par de hautes vertus que par l'éclat de leur naissance. En présence de la hache fatale, le fils voulut mourir avant son père; mais le vénérable vieillard réclama les droits de son âge. Sa tête tomba, tandis que le fils lui donnait un dernier baiser : ses restes inanimés reçurent l'embrassement filial, jusqu'à ce que la hache eut tranché la tête de la seconde victime. Le même jour, quatre princes furent décapités et cinq empalés. D'autres furent exilés à Casan : presque tous ceux qui avaient déplu au souverain furent dépouillés de leurs biens, et réduits à la mendicité. Pour l'entretien de la nouvelle garde, 2,000 propriétés furent confisquées, et les propriétaires furent chassés de leurs maisons. Les pillages furent permis sous les prétextes les plus frivoles. Les brigands dont le tsar s'était entouré devinrent l'objet de l'exécration publique; mais, plus ils méritaient la haine de leurs compatriotes, plus ils étaient en faveur auprès de leur maître. Chacun de ces cavaliers devait suspendre, à l'arçon de sa selle, une tête de chien, pour annoncer avec quel achar-

nement ils poursuivaient et attaquaient leurs ennemis ; et un balai pour signifier qu'ils *balayaient* la Russie.

« Le palais impérial fut transformé en forteresse inexpugnable ; mais ce n'était assez pour rassurer Ivan : le séjour de Moscou lui déplut, et il passa presque tout son tems à Alexandrowski. Ce bourg devint bientôt une ville ; on y bâtit, en pierres, des églises, des maisons, des boutiques. Le tsar se plut à décorer l'ancienne église de ce lieu, dédiée à la sainte Vierge : l'or et l'argent y furent mêlés aux couleurs les plus brillantes, au dedans et même au dehors ; on y voyait une croix sur chaque brique. La demeure du souverain fut environnée d'un rempart, avec un fossé en avant ; les logemens des boyards de la cour composaient un autre corps de bâtimens ; les casernes des gardes formaient une rue ; les habitations des marchands étaient réunies dans un autre quartier. A ces précautions, le soupçonneux Ivan en ajouta une nouvelle : un poste fut établi à trois verstes (près d'une lieue) de distance, sur la route de Moscou, avec la consigne expresse de ne laisser ni aller, ni venir, sans que le tsar en fût averti et ne l'eût autorisé. Cette demeure était solitaire et sombre ; une épaisse forêt l'environnait de toutes parts. Ivan consacrait la plus grande partie de son tems à des exercices religieux, croyant faire cesser ainsi l'agitation intérieure qui ne le quittait point : il imagina même de transformer son palais en un monastère dont il se fit abbé, et ses courtisans devinrent autant de moines entre lesquels on distribua les emplois. Le prince Viazemski fut trésorier, et Skouratof sacristain : trois cents gardes choisis furent chargés des fonctions de *frères*. Tous reçurent les costumes nécessaires pour ce travestissement ; c'étaient des calottes et de larges soutanes noires sous lesquelles ils étaient magnifiquement vêtus, avec des fourrures de zibeline et des broderies en or. Le tsar donna la règle du couvent et l'exemple de l'exactitude à s'y con-

former. A trois heures du matin, il allait, avec ses enfans et le sacristain, sonner les matines : sur-le-champ, tous les religieux se rendaient à l'église ; les absens étaient punis par huit jours de prison. Le service durait jusqu'à six ou sept heures : le tsar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, se prosternait dans la poussière avec tant d'humilité, que son front en portait les marques. A huit heures, nouvelle réunion pour assister à la messe. A dix heures, tout le monde se mettait à table ; on faisait bonne chère, le vin et l'hydromel remplissaient les coupes. L'*abbé* faisait alors une pieuse lecture, et ne dînait qu'après ses moines. On se livrait ensuite à quelques récréations ; on causait : de tems en tems Ivan allait dans les prisons et s'amusait à faire torturer devant lui quelques malheureux. Ce divertissement convenait si bien à son caractère, que, toutes les fois qu'il s'y était livré, sa figure prenait une expression d'hilarité, sa conversation était vive et presque joviale. A huit heures du soir, on chantait les vêpres, et à neuf heures Ivan se retirait dans sa chambre à coucher. Il y faisait venir trois aveugles chargés de lui débiter tour à tour des contes pour l'endormir. Son sommeil n'était pas long, car il se levait à minuit, et commençait la journée par une prière. Ces œuvres de dévotion n'empêchaient point le monarque de gouverner l'état à sa manière : à l'église même, il écoutait les rapports de ses ministres ; des ordres sanguinaires étaient expédiés pendant la messe, etc. Afin de répandre quelque variété dans le cours de cette vie trop uniforme, le tsar faisait des *tournées*, visitait les monastères, inspectait les places fortes et les frontières, chassait dans les forêts : au milieu de ces courses et de ces exercices, il veillait à ce que son autorité ne reçût aucune atteinte, et ne souffrait point que les boyards fissent rien sans l'avoir consulté. »

Ainsi, le *monastère* d'Alexandrowski fut le gouffre in-

fernal d'où l'affreux Ivan lançait les tortures, les supplices, les exterminations. Quelques nobles suspects crurent lui échapper, en se réfugiant dans des cloîtres ; mais la sainteté de ces asiles ne fut pas respectée par les satellites du tyran. Les victimes en furent arrachées et livrées à d'affreux supplices, que la mort terminait trop tard. Chaque jour dut fournir des alimens à l'insatiable cruauté du monstre : ses gardes parcouraient les rues, armés de haches et de longues épées ; on ne sortait plus : les lieux publics étaient obstrués de cadavres, que personne n'osait réclamer pour les faire ensevelir. Le métropolitain Philippe, que les ordres exprès du tsar avaient tiré d'une île de la Mer Blanche, et placé à la tête du clergé de Moscou, eut seul le courage de faire quelques remontrances : il fut mis en prison, et traité avec beaucoup de rigueur. Mais l'habitude avait rendu presque insipide le spectacle des supplices individuels ; il fallait, à l'ame d'Ivan, des impressions plus fortes : il se les procura. Quelques habitans de Torjek s'étaient pris de querelle avec quelques gardes du tsar, un jour de marché : la ville entière fut déclarée rebelle, et la population livrée à une exécution militaire. On imagine bien comment les *opritchniks* s'en acquittèrent. Ces scènes de carnage furent renouvelées à Colomna, par le seul motif qu'une grande partie de cette ville appartenait à un noble suspect. Des dames y furent exposées toutes nues aux regards du peuple. Mais l'atrocité de tous ces crimes fut surpassée par le massacre de Novogorod.

Un aventurier, nommé Pierre, né en Volhynie, ayant commis quelques délits à Novogorod, les magistrats l'avaient fait arrêter et punir. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il ne songea plus qu'aux moyens de se venger : voici comment il s'y prit. Il écrivit une lettre, qu'il supposait adressée à Sigismond, roi de Pologne, par l'archevêque et les habitans de la ville qu'il voulait perdre : cette ville im-

plorait le secours du monarque polonais, et annonçait la résolution de se soumettre à son autorité. Après avoir fait usage de tous les moyens qu'il put trouver, pour donner à cette pièce une apparence d'authenticité, il la cacha derrière une image de la Vierge, dans l'église de Ste.-Sophie, cathédrale de Novogorod. Il vint ensuite, en toute hâte, à Moscou, pour avertir le tsar de cette conspiration. L'esprit du prince n'était que trop bien disposé pour le succès de l'imposture : Pierre reçut l'ordre d'aller, avec un homme sûr, chercher le mystérieux écrit, et de l'apporter au tsar. Muni de cette pièce de conviction, Ivan prononça l'arrêt de la malheureuse Novogorod, et fit les dispositions pour l'exécuter. Au mois de décembre 1569, il partit d'Alexandrowski, avec son fils et sa fidèle garde. Chemin faisant, il fit massacrer la population de Klin, ville de la principauté de Tver. Il marcha ensuite vers cette ville infortunée. Son métropolitain avait fatigué le tsar par ses remontrances, il avait été déposé et renfermé dans un couvent : sa piété et ses vertus étaient si vénérées que le tyran n'osa point le faire mourir en public ; le *sacristain* Skouratof fut chargé de l'étrangler dans sa cellule.

« Les crimes publics vinrent en foule, après ce crime secret. Au lieu de faire immédiatement son entrée dans Tver, Ivan passa cinq jours dans les couvens des environs, laissant la ville à la discrétion de ses opritchniks. Le clergé fut pillé le premier, et les riches habitans ne furent pas mieux traités. Les soldats visitèrent scrupuleusement toutes les maisons : tout ce qui leur convenait devenait leur proie ; le reste était plongé dans les flammes. Les habitans étaient livrés aux plus affreuses tortures, massacrés, pendus. Tver vit alors se renouveler dans ses murs les horribles scènes de 1327, lorsque Usbeck-kan s'y livrait à ses vengeances. Des Polonais, prisonniers de guerre, étaient enfermés dans les prisons de la ville : ils furent

tous mis à mort, ou précipités dans le Volga dont la glace fut rompue exprès pour que le fleuve pût engloutir ces victimes. Ivan assistait à ce spectacle. »

Ces exterminations annonçaient assez quel sort était réservé à la ville proscrite. Les bords du lac Ilmen furent couverts de ruines. Le 2 janvier, l'avant-garde entra dans Novogorod. Les églises et les couvens furent investis; ceux des moines qui ne purent donner vingt roubles pour se racheter, furent garottés et fustigés pendant tout le jour. On occupa les maisons des principaux habitans; on chargea de fers ceux que l'on y trouva. La terreur était au comble; l'heure fatale était venue : le tsar s'approchait.

« Le 6 janvier, Ivan fit halte au bourg de Goroditché, à une demi-lieue de Novogorod. Les religieux, qui n'avaient pu se racheter, y attendaient leur sort : ils furent assommés à coups de masses, et leurs cadavres furent envoyés à leurs couvens respectifs, pour qu'ils y fussent ensevelis. Le 8 fut le jour de l'entrée du tsar, accompagné de son fils et de sa troupe. L'archevêque Pimen l'attendait sur le grand pont, à la tête de son clergé, portant les images miraculeuses : il voulut donner sa bénédiction au monarque, mais elle fut repoussée, et le prélat sut alors, pour la première fois, de quel crime il était accusé. Ivan ordonna de reporter le crucifix et les images dans l'église de Sainte-Sophie, où il entendit la messe, priant avec ferveur, suivant son habitude. Son dîner était préparé au palais archiépiscopal : il s'y rendit, et se mit à table avec tous ses boyards. On était à peine assis lorsqu'il se leva brusquement, poussant un effroyable cri : c'était le signal. Ses satellites arrivèrent sur-le-champ : l'archevêque fut saisi, ainsi que ses officiers et ses serviteurs. Tout fut livré au pillage; les églises mêmes ne furent pas épargnées. Soltikof, intendant de la maison du tsar, et Eustache, confesseur de ce monarque, enlevèrent le trésor,

les vases sacrés, les images et même les cloches de Sainte-Sophie. Ces profanations et ces rapines furent exercées dans tous les lieux où le culte religieux pouvait avoir quelque splendeur : vinrent ensuite ce que l'on appelait des *jugemens*, et voici comment on y procédait. Ivan et son fils prononçaient les sentences. Chaque jour on amenait devant eux de 500 à 1,000 habitans, et sur-le-champ ils étaient livrés aux bourreaux. Une ingénieuse cruauté variait le spectacle des supplices : on avait préparé des matières combustibles dont les victimes étaient enduites, et l'on y mettait le feu. Quelquefois on les conduisait sur un pont, attachées par la tête ou par les pieds à un traîneau : c'était en un lieu où la rivière ne se couvre point de glace : là, des familles entières étaient précipitées du haut du pont; les femmes avec leurs maris, les mères avec leurs enfans à la mamelle : des soldats parcouraient la rivière en bateaux, perçant à coups de lance, ou sabrant les malheureux qui reparaissaient sur l'eau. Ces massacres furent terminés par un pillage général. Ce fléau dévastateur, acharné à la destruction de Novogorod-la-Grande, dura six semaines, disent les chroniques. Ivan parcourut les environs, à la tête de sa troupe, faisant fouiller partout, principalement dans les monastères. Tout l'argent et tous les objets précieux qu'il put réunir furent envoyés à Moscou. Rentré dans Novogorod, il veillait lui-même à ce que la destruction n'y laissât rien intact. Les portes des maisons étaient enfoncées, ou bien l'on entrait par les fenêtres. Les environs ne furent pas plus épargnés que la ville; le tsar y fit détruire les subsistances, tuer les animaux domestiques, massacrer toute la population, sans distinction de personnes ni d'âges. »

Lorsque le monstre ne trouva presque plus de victimes pour assouvir sa fureur, il voulut bien épargner les faibles débris de cette population. Il les convoqua sur la place

publique : on les vit sortir de leurs cachettes, pâles, exténués, tremblans ; ils ressemblaient beaucoup plus à des fantômes qu'à des créatures humaines. Ivan leur parla avec douceur, leur recommanda de prier pour que son règne fût long et heureux, et leur dit adieu. Il prit la route de Pskow, avec l'intention de faire subir à cette ville le traitement que Novogorod venait d'éprouver : heureusement quelques motifs firent changer cette résolution. Les habitans riches furent pillés, mais on leur permit de vivre. L'archevêque Pimen fut conduit dans les prisons d'Alexandrowski, en attendant que le *pieux abbé* daignât prononcer définitivement sur la peine qu'il avait méritée. Novogorod n'était plus qu'un vaste cimetière ; on dit que l'épouvantable vengeance d'Ivan y fit périr 60,000 personnes. Ceux que les massacres avaient épargnés ne furent guère plus heureux ; presque tous succombèrent en peu de tems, moissonnés par la misère, la famine et les maladies contagieuses. C'est de cette funeste époque que date la décadence de Novogorod-la-Grande, merveille de la Russie dans des tems barbares, et aujourd'hui l'une de ses villes les plus insignifiantes.

Que nos lecteurs ne se lassent point encore : qu'ils supportent quelques momens de plus la vue de cet homme qui sut reculer les bornes du crime ! Il n'est pas sans intérêt d'apprendre, par la funeste expérience de la Russie, quels monstres la nature peut jeter sur un trône aussi bien que dans la foule des sujets, et armer du glaive des lois, au lieu de les y soumettre. Les prisons de Moscou renfermaient depuis long-tems des captifs qu'Ivan ne perdait pas de vue ; d'autres arrestations plus récentes et assez nombreuses avaient rempli les cachots d'anciens favoris, devenus tout-à-coup suspects. L'occasion parut favorable pour déployer tout l'appareil des supplices et donner un grand exemple.

« Le 25 juillet, dix-huit potences furent dressées sur la place du marché, à Moscou. Tous les instrumens de torture furent apprêtés; on fit un grand feu, et l'on suspendit au-dessus une énorme chaudière de cuivre. Ces préparatifs répandirent la consternation dans la ville : les habitans imaginèrent que leur dernier jour était venu, que l'empereur avait résolu de les exterminer. Tous prirent la fuite ou se cachèrent, sans songer même à fermer leurs boutiques ou leurs maisons, laissant tout ce qu'ils possédaient à la merci des pillards. Les rues furent tout-à-fait désertes : le silence le plus profond régna partout; il était observé rigoureusement par les opritchniks rangés autour des gibets et des autres appareils de supplices. Enfin les tambours se firent entendre, et le tsar parut à cheval avec son fils aîné, digne objet de son affection. Il était accompagné des boyards et de sa fidèle garde, marchant en bon ordre comme à un combat. Les condamnés venaient ensuite au nombre de plus de trois cents, couverts de contusions, déchirés, sanglans; ces spectres pouvaient à peine se traîner. Lorsqu'Ivan fut arrivé au pied des gibets, en parcourant des yeux toute l'étendue de la place, il fut surpris de n'y voir aucun spectateur : il donna sur-le-champ l'ordre à sa troupe de se répandre dans les rues et de rassembler les habitans. Comme cette opération n'allait pas assez vite au gré de son impatience, il courut appeler lui-même les Moscovites, les invitant au divertissement qu'il leur avait préparé. On n'osa point désobéir, et la place d'exécution se couvrit bientôt de spectateurs craintifs : on en vit même sur les murs et sur les toits. Alors, la voix retentissante du tsar fit entendre ses paroles : « Habitans de Moscou ! vous » allez être témoins de châtimens sévères; mais je ne punis » que des traîtres. Dites-le moi ; mon jugement n'est-il pas » équitable ? » A l'instant la foule, jusqu'alors muette, ébranle l'air par ces exclamations : « Vive le tsar, notre

» seigneur et maître! mort à ses ennemis! » Ivan fit alors partager les condamnés en deux bandes, l'une, des plus grands coupables pour les faire mourir; et l'autre, de ceux auxquels il accordait la vie : il y en eut à peu près cent vingt. Le secrétaire du conseil privé proclama les noms des malheureux de la première bande : la liste était écrite sur une grande feuille de parchemin. Vescovaty fut appelé le premier, et le tsar, lisant lui-même son jugement, lui dit : « Ivan Mikhaïlof, ex-conseiller intime du tsar, tu as été » déloyal envers moi; tu as correspondu avec le roi Sigis- » mond; tu as offert de lui livrer Novogorod : voilà ton » premier crime..... » Et il fit tomber un coup de fouet sur la tête du vieillard. « Ton second crime est un peu » moins atroce : perfide! ingrat! tu as écrit au sultan; tu » l'engageais à s'emparer d'Astracan et de Casan... » Deux coups de fouet suivirent cette accusation. « Tu as sollicité » le kan de Tauris pour qu'il me fît la guerre; tu as pro- » voqué l'invasion de la Russie : voilà ton troisième crime. » Ici Vescovaty rompit le silence, et, levant les yeux au ciel, il dit avec une fermeté modeste : « Je prends à témoin le » Dieu qui connaît mes pensées les plus secrètes : il sait » que je n'ai jamais cessé d'être fidèle à mon prince et à » mon pays. Tout ce que je viens d'entendre n'est qu'un » tissu d'infâmes calomnies; mais je ne réclamerai point » sur la terre : l'oreille de mon juge est fermée pour l'in- » nocence; son cœur est inaccessible à la pitié. J'en ap- » pelle au maître du ciel et des hommes; ce sera devant » son trône, sire, que vous serez contraint à me rendre » justice..... » Les assassins se hâtèrent de lui fermer la bouche : on le pendit par les pieds, puis on le mit en pièces; Skouratof porta les premiers coups au cadavre, le fit tomber à terre et lui abattit une oreille.

» La seconde victime fut le trésorier Foumikof, ami de Vescovaty, accusé des mêmes crimes : « Je te salue pour

» la dernière fois sur la terre, dit-il à Ivan ; que Dieu » prenne pitié de toi dans l'autre vie, et ne punisse pas » tes cruautés comme elles le mériteraient ! » Son supplice fut un raffinement de barbarie : on versait alternativement sur lui de l'eau bouillante et de l'eau froide ; après des souffrances horribles et prolongées, la mort vint enfin le délivrer. Son cadavre fut haché à coups de sabre, comme celui de Vescovaty. Les autres condamnés furent mis à mort de diverses manières : le tsar lui-même poussa son cheval contre un vieillard, et le perça de sa lance. Cette boucherie dura quatre heures ; près de deux cents personnes y furent immolées.

» Ces actes, où le monarque déployait toute sa puissance et sa cruauté, n'interrompaient ni les fêtes, ni les exercices religieux : on priait, on faisait bonne chère. Ivan avait fait venir des ours de Novogorod, et, quand il voyait, de ses fenêtres, un certain nombre d'habitans rassemblés sur la place du palais, il faisait lâcher, contre eux, deux ou trois de ces animaux. Il se plaisait beaucoup à entendre les cris d'épouvante, les plaintives exclamations des personnes mordues, et riait aux éclats, lorsque des gémissemens annonçaient qu'une victime était mise en pièces : il envoyait, de tems en tems, quelques secours pécuniaires à chacun des malheureux estropiés dans ces étranges divertissemens. Il rassemblait aussi, autour de lui, des bouffons, surtout avant et après les exécutions ; mais le métier d'amuser un tel homme par des plaisanteries n'était pas sans péril : une seule maladresse perdait les railleurs malencontreux. Ce fut ainsi que le prince Gvosdof fut tué par le tsar, pour un seul mot qui avait déplu. Quelquefois les faveurs du maître étaient fort peu du goût des courtisans. Un jour qu'Ivan était à table, le voyvode de Staritsa vint lui faire sa cour, et se prosterna devant lui, suivant l'usage. « Que Dieu soit avec vous, mon » cher voyvode ! Je veux vous faire porter une marque de

» ma bienveillance ; » et, saisissant un couteau, il abattit une des oreilles de l'homme prosterné. L'obséquieux voyvode se releva tranquillement, et, s'inclinant de nouveau, il remercia le tsar de la *faveur* qu'il venait de recevoir, fit des vœux pour le bonheur de son règne, et se retira.»

L'histoire toute entière de ce monstre semble trop courte pour le récit de ses crimes et la peinture de son capricieux et horrible caractère ; ajoutons encore quelques traits à l'esquisse que nous en avons tracée.

Les Russes entrevoyaient, dans l'avenir, une longue suite de calamités : tout annonçait que le tsarovitch marcherait sur les traces de son père, et ne serait pas moins cruel ; mais la providence en délivra la Russie. Le jeune prince était brave : les Polonais assiégeaient Pskov ; la place était serrée de près : le tsarovitch demanda la permission d'aller la secourir, à la tête d'un petit corps de troupes : « Fils rebelle, dit le père irrité, tu veux te joindre à mes boyards pour me détrôner. » Son bras était levé pour frapper : Boris Godounof, qui était présent, ne réussit point à parer le coup ; la terrible verge de fer atteignit le prince, et lui fit plusieurs blessures. La fureur du père allait toujours croissant : enfin, il asséna, sur la tête de son fils, un coup si violent, qu'il l'étendit à ses pieds. Ce spectacle calma aussitôt la fureur du tsar ; il pâlit, se précipita sur le corps du jeune prince : *Misérable que je suis,* s'écriait-il, *j'ai tué mon fils!* Il essaya d'arrêter le sang qui coulait à grands flots, appela des chirurgiens, implora la miséricorde de Dieu, et le pardon de son fils ; mais la justice du ciel commençait à s'accomplir : la blessure du prince était mortelle. Il baisa la main de son père, et, l'exhortant avec douceur à ne pas s'abandonner au désespoir : *Je meurs,* dit-il, *en fils soumis et en sujet fidèle.* Après quatre jours de souffrances, il expira dans l'horrible retraite d'Alexandrowski.

Si l'on pensait que le tyran vivait tranquille sur cette terre couverte de ses forfaits et de ses victimes, on calomnierait la divine justice. Les remords le poursuivaient partout : souvent, au milieu de la nuit, il s'élançait de son lit, se roulait sur le plancher, en poussant des cris affreux, jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées. Un jour, il manifesta l'intention d'abdiquer le pouvoir suprême, et de se retirer dans un couvent..... Chose inconcevable! ses propres sujets s'y opposèrent : les uns par attachement pour sa personne, et les autres de peur qu'il ne les trompât, et que sa feinte abdication ne fût une ruse pour reconnaître ceux qui ne l'aimaient pas, et les désigner à ses bourreaux. Ce fut seulement en 1580 que la Russie en fut délivrée. Dès le mois de janvier de cette année, la santé d'Ivan s'altéra d'une manière visible; au mois de mars, la maladie prit un caractère menaçant. Suivant l'esprit de cette époque, les astrologues consultés prédirent la fin prochaine du tsar : le silence le plus rigoureux leur fut imposé, sous peine d'être rôtis vivans. Dans cette tête, si étrangement organisée, quelques lueurs de bien apparaissaient par intervalles : de son lit de mort, Ivan dicta des ordonnances assez sages, pour l'administration de l'état après sa mort, nomma des conseillers pour son fils Féodor, et fit de bons choix; il recommanda de maintenir la paix, de modérer les impôts, d'alléger, autant qu'il serait possible, le fardeau dont le peuple était écrasé, de rendre à la liberté, les prisonniers qui n'étaient point accusés de crimes indignes de pardon. Mais le caractère dominant se montra jusqu'au bout : un jour, le malade se fit porter dans la salle où ses trésors étaient conservés; son médecin anglais l'accompagnait, et, les diamans du monarque ayant été mis sous ses yeux, le tsar, prêt à se séparer de toutes ces richesses, entama une savante dissertation sur la manière d'estimer la valeur des pierres précieuses. Mais voici un

fait caractéristique, à peine croyable. Deux jours avant sa mort, Ivan recevait les soins de sa belle-fille : attentive à soulager ses souffrances, elle approcha de son lit; puis recula d'épouvante et d'horreur... le monstre voulait attenter à sa chasteté !

Embrassons maintenant d'un coup-d'œil, ce règne qui devrait être pour les peuples un avertissement salutaire. Le caractère d'Ivan étonne d'abord par une grandeur apparente; mais, observé de plus près, il se réduit aux proportions ordinaires de l'humanité. Ce qui est beaucoup moins concevable, c'est la bassesse de tout un peuple, sa résignation à tout souffrir, la force et la persévérance de ses préjugés. On voit ici les effets des doctrines du pouvoir absolu et de l'obéissance passive appliquées dans toute leur pureté, et leur dernier degré de perfection. Voilà le bonheur que les partisans de ces doctrines voudraient imposer au genre humain, fonder sur l'ignorance et la superstition, maintenir par les rigueurs salutaires de châtimens prompts, terribles, inévitables, confondant, au besoin, les innocens avec les criminels! S'il était possible de ramener des nations à l'état des Russes au seizième siècle, on pourrait aussi retrouver des Ivans : ces phénomènes politiques et moraux s'expliquent l'un par l'autre, et sont inséparables; ou tout au moins, le second n'arriverait jamais, si le premier ne lui avait préparé les voies.

M. Karamsin compare le terrible Ivan à Louis XI, roi de France : le parallèle ne peut être exact. Le tyran français régnait sur un peuple dont l'affranchissement et la civilisation avaient déjà fait quelques progrès; il eut besoin d'artifices, d'une dissimulation profonde; sa cruauté ne put se produire à découvert, sous ses formes révoltantes : d'ailleurs elle était moins d'instinct que de calcul. Tous les historiens font, de concert, l'éloge de son habileté : *C'est le plus sage homme que j'aie connu*, s'écrie un de

ses contemporains (1). Mézeray dit que, *dans l'art de régner, il mit les rois hors de page;* et Duclos termine son histoire par ces mots connus : *Ce fut un roi.* Ainsi, quand même Louis aurait reçu de la nature des qualités aussi funestes pour les peuples que celles dont Ivan fut pourvu, ces dispositions n'auraient pu se développer en France comme en Russie. A part la conquête de la Sibérie, aucun fait glorieux n'a illustré le règne d'Ivan. Il rendit, il est vrai, quelques lois utiles; se montra plus sévère pour les grands que pour le peuple; et fit quelques efforts pour acclimater des arts exotiques sur une terre barbare. Il paraît qu'il avait confusément dans la tête quelques-uns des projets accomplis par Pierre-le-Grand, plus d'un siècle après sa mort. Mais qu'étaient-ce que ces vains efforts pour favoriser une civilisation naissante, à côté du préjudice que lui portaient la destruction d'une grande ville telle que Novogorod, et les excès auxquels le poussait sans cessse cette fureur habituelle dont il était possédé? Ivan nous montre la tyrannie brute, telle que les tigres l'exercent dans les forêts de l'Inde, et les despotes sur les peuples asiatiques. Elle était instinctive et sans but; celle de Louis XI, au contraire, était toujours soumise à des combinaisons, et souvent même à des combinaisons utiles pour la France. Cette différence en établit une si grande dans le caractère de ces deux hommes, qu'il est impossible de faire entre eux une comparaison. Mais si Ivan ressemble peu à Louis XI, il offre, en revanche, une analogie singulière avec Néron, non-seulement par son caractère, mais aussi par les principales circonstances de son règne et de son histoire. Comme Néron, il effraya ses futurs sujets, par la précoce férocité de son enfance; comme lui, dompté par de sages conseillers et des influences salutaires,

(1) Philippe de Commines.

il régna, d'abord, avec équité et douceur. Une longue série de crimes épouvantables suivit cet heureux début: le meurtre de son fils peut être considéré comme l'équivalent de celui d'Agrippine, et le sac de Novogorod comme celui de l'incendie de Rome. Mais ce qui achève de compléter la ressemblance, une populace encore plus avilie que celle de la capitale du monde lui donna des regrets et versa des larmes à sa mort.

Nous n'avons point encore donné la mesure de la dépravation des mœurs d'Ivan; le fait suivant la fera apprécier.

« Au mois de juillet 1568, à minuit, trois favoris du tsar, à la tête d'une troupe de la garde, firent enfoncer les portes des maisons de seigneurs et de marchands dont les femmes étaient connues par leur beauté, et ces infortunées furent arrachées de leurs familles. Au point du jour, le tsar vint les joindre avec mille hommes: on se mit en route pour une excursion autour de Moscou, brûlant les fermes des boyards disgraciés, massacrant leurs serviteurs, détruisant tout le bétail. A la première couchée, les femmes furent présentées au tsar; il en choisit quelques-unes, et abandonna les autres à ses favoris. Cette tournée, qui dura quelques jours, fut principalement funeste au district de Colomna. Au retour, les femmes furent reconduites chez elles; quelques-unes perdirent la vie par l'effet de cet infâme traitement. »

Fermons enfin ces horribles annales, mais n'en perdons pas le souvenir: portons nos regards sur l'état actuel de la Russie, et examinons si les Russes du dix-neuvième siècle ont conservé quelques traits de ressemblance avec les sujets d'Ivan. Nous voyons encore un autocrate, fort peu d'hommes libres, en comparaison du nombre des esclaves. Que peut être la liberté, dans un pays où le mot *autocrate* n'exprime que faiblement les droits concédés au souverain par la seule loi fondamentale? Y a-t-il une liberté

sans droits politiques, sans garantie légale; et peut-on regarder comme une garantie l'expédient qui débarrassa la Russie des caprices de Paul Ier? On sait que les relations entre le maître et ses esclaves sont un obstacle insurmontable aux perfectionnemens moraux, en dépit d'une civilisation apparente et de pure imitation. Malgré les académies, les universités, le progrès des lettres, des sciences et de l'industrie, le gouvernement autocratique et son étrange correctif perpétueront la barbarie : une nation dont les neuf dixièmes au moins sont dans la servitude la plus avilissante ne sera jamais qu'une force brute, et ne s'élevera point à la dignité d'une force morale.

Lorsque les armes de la Russie eurent soumis la Finlande suédoise, en 1808, les zélateurs du gouvernement absolu ne se réjouirent point de cette conquête : ils y virent plus de périls que d'avantages, si le pays conquis n'était point administré à la russe, s'il conservait ses états et quelques institutions libres. « Nous ne pouvons point supporter de telles anomalies, disaient-ils; elles menacent tout notre édifice politique et social. » Ils avaient raison; dès le moment où ces formes constitutionnelles ne devaient pas être introduites dans tout l'empire, il fallait les détruire dans le pays qui venait de lui être annexé. Aussi n'hésita-t-on pas à priver la Finlande de ses vieilles franchises, pour la courber sous le niveau de l'autocratie moscovite. Il en a été de même dans tous les pays passés, jusqu'à ce jour, sous sa domination; force il y a eu pour eux de perdre leurs droits particuliers, et d'accepter l'esclavage commun. On opposera peut-être à cette assertion le sort du duché de Varsovie, décoré fastueusement du titre de royaume de Pologne, dont il n'est qu'un démembrement. L'empereur Alexandre lui a, il est vrai, donné une constitution; mais cette constitution n'a pas de vie. Ce n'est qu'un vain appareil qui n'a pas plus de réalité que les

corps muets de Napoléon. En Pologne comme en Russie, tout continue à se trouver à la discrétion d'un oukase impérial : et il en sera de même dans tous les pays que la cour de Saint-Pétersbourg rattachera à son immense empire ; car ses hommes d'état craignent par-dessus tout la contagion de la liberté.

Si l'on veut savoir quels progrès avait faits la Russie vers les améliorations sociales, qui seules méritent le nom de civilisation, et dont un gouvernement perfectionné est la base et la condition nécessaire, on les appréciera d'après les faits suivans. Nous allons franchir un intervalle de plus d'un siècle et demi, depuis le règne d'Ivan. Pierre-le-Grand est censé avoir civilisé ses états : des académies sont instituées ; les arts et les sciences fleurissent dans l'empire des tsars ; le clergé a subi d'heureuses réformes : il semble qu'un mouvement plus régulier est imprimé au corps social, suivant une meilleure direction. Voyons ce qui se passait dans cet empire vers le milieu du dix-huitième siècle.

En 1741, le célèbre géomètre Euler, membre de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, dont il était le plus bel ornement, obtint la permission de quitter la Russie, et de se rendre à Berlin pour y résider. Présenté à la reine mère, il ne répondait que par monosyllabes. « Pourquoi donc ne voulez-vous pas me parler? lui dit la princesse. — Madame, c'est que je viens d'un pays, où, quand on parle, on est pendu. »

Un savant astronome, envoyé en Sibérie, en 1760, pour y observer le passage de Vénus sous le soleil, a décrit, d'après le récit d'un témoin oculaire, le supplice du *knout*, infligé à Mme Lapoukin, beauté célèbre de la cour d'Elisabeth, coupable, dit-on, de quelque indiscrétion envers l'impératrice. Nous transcrirons cette description, parce qu'elle fait mieux connaître les lois criminelles de la Rus-

sie, et la manière dont elles sont appliquées, que les narrations plus récentes; et qu'à cet égard rien n'a changé depuis le règne d'Elisabeth.

« Jeune, aimable, fêtée et recherchée à la cour, au lieu d'une multitude d'adorateurs que ses attraits lui attachaient, elle ne voit autour d'elle que des bourreaux. Elle jette sur eux des regards étonnés qui font naître le doute si elle est bien convaincue que ces apprêts la regardent. L'un des bourreaux lui arrache une espèce de mantelet qui lui couvrait le sein ; sa pudeur alarmée la fait reculer de quelques pas: elle pâlit, et répand un torrent de larmes. Ses vêtemens disparaissent, et dans quelques instans elle se trouve exposée, toute nue jusqu'à la ceinture, aux regards avides d'un peuple immense qui gardait un profond silence. L'un des bourreaux la prend par les deux mains, et, faisant aussitôt un demi-tour, il la place sur son dos courbé, et l'élève, par ce moyen, de quelques pouces : l'autre bourreau se saisit de ses membres délicats avec de grosses mains endurcies à la charrue; il la place, sans aucun ménagement, sur le dos de son camarade, pour la mettre dans l'attitude qui convient à ce supplice. Tantôt, il lui appuie brutalement sa large main sur la tête, pour l'obliger à la tenir baissée; et tantôt, semblable à un boucher qui va écorcher un agneau, il semble la caresser au moment où il a trouvé l'attitude la plus favorable.

» Ce bourreau prit alors une espèce de fouet, appelé *knout* (1) ; il est fait d'une longue courroie de cuir, préparée à ce sujet : il s'éloigne aussitôt de quelques pas, en mesurant d'un œil fixe l'espace qui lui était nécessaire, et, en faisant un saut en arrière, il lui applique un coup

(1) Dans le langage russe, le mot *knout* désigne toute espèce de fouet, et non pas spécialement celui qui est un instrument de supplice.

de l'extrémité du fouet, et lui enlève une lanière de peau depuis le cou jusqu'au bas du dos. Il prend, en trépignant, de nouvelles mesures pour en appliquer un second parallèlement au premier, et, en quelques momens, il lui découpe toute la peau du dos en lanières, qui, pour la plupart, pendaient sur sa chemise. On lui arracha la langue immédiatement après, et elle fut envoyée aussitôt en exil en Sibérie (1). Cet événement est connu de tous ceux qui ont été en Russie. »

Le même savant a décrit le supplice des *batogues*, dont il fut témoin à son retour de Tobolsk.

« Je me plaçai à une fenêtre, aux cris que j'entendis dans la cour. Je vis deux esclaves russes qui entraînaient par le bras une fille de quatorze à quinze ans; elle était grande et bien faite : j'imaginai, à sa parure, qu'elle appartenait à quelque famille distinguée. Sa tête, coiffée en cheveux, était penchée en arrière; ses yeux, fixés sur une personne, imploraient sa clémence; sa beauté semblait la lui assurer, et les larmes qu'elle répandait paraissaient un charme superflu. Les Russes la conduisirent cependant au milieu de la cour, et, dans un instant, ils la déshabillèrent toute nue jusqu'à la ceinture : ils la couchèrent par terre, sur le ventre, et ils se mirent à genoux : le premier tenait sa tête serrée entre ses genoux, et le second, l'autre extrémité du corps. On leur apporta des verges, dont ils ne cessèrent de fouetter sur le dos de cette enfant, qu'au moment où on cria : *assez*. On releva cette victime infortunée; elle n'était plus reconnaissable : son visage et tout son corps étaient couverts de sang et de boue. Je jugeai, à ce dur traitement, que cette jeune fille avait commis quelque grand crime; j'appris, quelques jours après,

(1) Cette infortunée supporta le supplice, l'exil et la misère, jusqu'à ce qu'elle fût rappelée par Pierre III, en 1762.

qu'elle était femme-de-chambre, et que le mari de sa maîtresse avait ordonné ce châtiment parce qu'elle avait manqué à quelques devoirs de son état. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs domestiques pour s'assurer de leur fidélité. »

Nous avons transcrit textuellement ces deux récits, afin de leur conserver leur caractère d'authenticité. A cette époque, les Russes n'avaient point perdu l'habitude du silence et craignaient encore d'être *pendus* pour la plus légère indiscrétion : lorsque le savant voyageur les interrogeait, même sur des choses étrangères ou indifférentes au gouvernement, il n'obtenait que cette réponse : « Dieu le sait, et l'impératrice. »

On ne manquera point de dire que près de soixante-dix ans et trois règnes se sont écoulés, depuis le voyage de l'astronome à Tobolsk : que, depuis lors, le gouvernement et la nation ont fait de grands progrès vers le bien : nous objecterons que le gouvernement n'a point changé de principe ni de mobile, et que l'immense majorité de la population est restée dans le même état. Nous rappellerons les oukases extravagans de Paul Ier (1), et les causes bien connues de la fin tragique de ce monarque. Les voyageurs qui ont eu le tems de bien voir la nation russe, d'observer ses superstitions et son fanatisme, ne sont point sans inquiétude relativement à la prépondérance que les tsars ont obtenue en Europe, et à la domination dont ils menacent les peuples véritablement civilisés. Il est vrai que les Russes se placent au nombre de ces peuples, fondant leurs prétentions sur l'apparence de leurs cités, le luxe de leurs capitales, leurs monumens, leurs édifices publics, l'imitation des arts et des usages de la Grande-Bretagne et de la France ; mais

(1) Voyez ces oukases, dans le récit de la mort de Paul Ier, inséré dans notre 8e numéro.

ils ne parlent point de ce qui est beaucoup plus important et qui sera constamment un obstacle aux améliorations morales et politiques dont le besoin est le plus fortement senti ; c'est la servitude personnelle dont le joug de fer écrase presque toute la population. Dans un empire où l'on compte plus de 50,000,000 d'esclaves, l'ordre ne peut être maintenu par la puissance de lois équitables, secondée par une administration vigilante, mais paternelle. Qu'ils restent soumis à un autocrate, ces maîtres qui veulent posséder des hommes comme du bétail ; les vendre, les perdre au jeu, en faire don à leurs prostituées, disposer, au gré de leurs caprices, des travaux et des souffrances de plusieurs milliers d'infortunés (1) ! Le régime de la Russie n'a

(1) NOTE DU TR. Il est juste d'observer que plusieurs propriétaires ont affranchi leurs serfs, par des émancipations faites en masse. Il nous semble aussi que les anciennes mœurs russes ont éprouvé d'heureuses modifications, comme le prouve la répression assez douce du dernier complot. Toutefois il est incontestable qu'il n'y a pas de civilisation véritable dans un pays où l'immense majorité des habitans est plongée dans l'esclavage et la plus complète ignorance. Quiconque n'a pas vu de serf ne saurait s'en représenter l'aspect. Quand on considère ces physionomies sans jeu et sans mouvement, privées du feu de l'intelligence, et qui ont toutes un caractère uniforme, on est tenté de ranger ceux qui les portent parmi les animaux, et non dans l'espèce humaine. Leur tête est presque toujours inclinée vers la terre ; on dirait qu'elle s'est courbée pour recevoir le joug. L'aspect de plusieurs parties de ces contrées est, d'ailleurs, pendant la belle saison, beaucoup plus agréable qu'on ne le suppose. Des champs de seigle et de froment s'y déroulent à perte de vue ; rien n'est plus pittoresque que les mouvemens ondulés qu'ils forment, dans un espace indéfini, sous la pression du vent ; le voyageur semble, en quelque sorte, poursuivre sa route au milieu des vagues d'une mer de verdure ; mais le charme cesse sitôt qu'il arrive à un village. Les misérables huttes qu'il aperçoit, et plus encore ceux qui y logent, viennent affliger son ame. Partout ailleurs l'homme égaie le paysage ; ici il l'assombrit et l'attriste. Mme de Staël, dans ses *Dix ans d'Exil*, parle de la grâce des paysans russes. Il fallait que cette imagination ardente et mobile se fût bien montée en faveur de nos ennemis d'alors, pour leur trouver de la grâce. De la grâce, bon Dieu! telles n'étaient pas les émotions de ma jeunesse, quand les malheureux, attelés à ma

rien d'européen : en morale et en politique, les limites de l'Europe devraient être fixées aux frontières de l'empire

voiture avec leurs misérables chevaux, se vautraient dans la boue, pour me témoigner leur reconnaissance de mes largesses de quelques *copecs*. Je ne puis rendre le dégoût et la pitié que j'éprouvais, à la vue de ce triste spectacle. Tout cela changera sans doute ; il y a incontestablement beaucoup de culture dans les classes supérieures de la Russie. On dirait que, comme les apôtres, elles ont reçu le don des langues, tant elles parlent les idiomes étrangers avec facilité et élégance ! Les livres les plus récens de notre littérature pénètrent dans les châteaux les plus reculés ; et les femmes ont, en général, l'esprit beaucoup plus orné qu'elles ne l'ont en France. Ce don des langues se retrouve même dans les rangs inférieurs. Dans la Pologne russe, par exemple, la plupart des curés de village parlent le latin avec une facilité qui déconcerterait beaucoup de nos professeurs de rhétorique : « *Ah ! domine ! Napoleo omnia rapuit,* » me répondait, sous son chaume, un de ces pauvres pasteurs, à qui je demandais si je pourrais me procurer quelques alimens dans sa paroisse. J'éprouvai une surprise plus grande encore, un jour qu'un serf de la commune, dans une ville où je me trouvais, et qui était chargé d'allumer les feux de l'hôtel, m'interpella en latin. Il faut reconnaître aussi que ce vaste empire a, dans ces derniers tems, produit plusieurs hommes supérieurs, tels que Paskewitch, l'heureux conquérant de l'Arménie, et les généraux Yermolof et Michel Orlof, que la disgrâce éloigne des camps russes, dans un moment où leur présence y serait si utile. Parmi les étrangers que la cour de Pétersbourg emploie aujourd'hui, il en est certainement très-peu que l'on pût comparer à ces hommes et surtout aux deux premiers ; et il est incontestable qu'elle pourrait, bien plus facilement que jadis, se passer des emprunts qu'elle est dans l'usage de faire à l'Europe occidentale. Malgré tout cela, la Russie a encore bien des conquêtes à faire sur elle-même ; et peut-être lui seraient-elles plus utiles que celles qu'elle médite sur les autres. Il faut surtout qu'elle fasse disparaître la lèpre de l'esclavage, non-seulement pour sa gloire, mais aussi pour sa sûreté. Quelques idées de liberté fermentent parmi ses serfs, qui, si elle n'y prend garde, pourront un jour devenir ses maîtres. Déjà, pendant la campagne de 1812, plusieurs villages de la Lithuanie et de quelques autres provinces s'insurgèrent à l'instigation des affranchis de l'armée polonaise. Par malheur, ils comprenaient la liberté comme les nègres des Antilles, et ils massacrèrent sans pitié leurs maîtres, et jusqu'aux femmes et aux enfans. Rien n'était moins dans les vues de Napoléon, que d'encourager cette guerre servile sur ses derrières ; il fallut, pour l'étouffer dans son germe, reconstituer les tribunaux et dresser des gibets. Au sein des ténèbres du moyen âge, les paysans d'une partie de l'Europe occidentale s'armèrent contre leurs sei-

des tsars, qui ferait partie du continent asiatique. Dans cette division de l'ancien monde, l'Europe serait la con-

gneurs; et, chose étrange! cette insurrection, malgré le peu de rapports que les peuples avaient alors entre eux, s'étendit bientôt dans toute l'Allemagne, et jusque dans des provinces comprises aujourd'hui dans les limites de l'empire russe. A cette époque, cependant, le serf voyait l'esclavage partout, et la liberté nulle part; aujourd'hui toute l'Europe s'est dégagée de ses fers, et le serf russe n'aperçoit plus que les siens. Une autre circonstance qui leur est particulière et qui contribue à augmenter encore les périls des propriétaires de la Russie, c'est que leurs serfs sont chargés de leur garde. Les républiques de l'antiquité, plus prudentes, ne remettaient leurs armes et le soin de leur défense qu'à ceux qui étaient intéressés au maintien de l'ordre de choses qu'elles avaient établi. En Russie, au contraire, sur les 800,000 hommes réunis sous le drapeau, il y en a plus de 700,000 nés dans l'état de servage. Supposons que cette puissante armée, dans une seconde ou troisième campagne, pénètre enfin au cœur de la Turquie d'Europe, et affranchisse pour toujours les Hellènes, de la domination ottomane, il n'est guère possible qu'à leur retour les innombrables soldats qui en font partie ne réfléchissent point qu'eux et leurs familles supportent encore un joug bien plus pesant que celui dont leurs efforts auront délivré la Grèce; car les Grecs n'ont jamais été attachés à la glèbe; ils étaient les sujets des Turcs et non pas leurs esclaves. Dans les îles de l'Archipel, ils jouissaient même d'une grande somme de liberté, puisqu'ils se gouvernaient municipalement, et que les Turcs ne pouvaient pas y vivre. Assurément il serait fort naturel que les soldats russes, après avoir affranchi les autres, voulussent s'affranchir eux mêmes, et qu'ils profitassent pour cela des armes que leurs maîtres leur ont imprudemment confiées. Libérateurs dans la Grèce, serfs et opprimés chez eux, ce serait là une si étrange anomalie, qu'elle ne pourrait guère se prolonger long-tems. Une portion considérable des propriétaires voit, dit-on, avec regret, la guerre actuelle; ils en craignent beaucoup plus les succès que les revers, parce qu'ils calculent que, si le siége de l'empire était un jour transporté à Constantinople, leurs grands domaines situés autour de Pétersbourg et de Moscou perdraient nécessairement de leur valeur. La considération dont je viens de parler, doit aussi entrer pour quelque chose dans leur répugnance. Ne doutons pas que si les esclaves russes avaient, comme ceux des Antilles, une couleur différente de celle de leurs maîtres, une guerre servile aurait déjà éclaté. L'intérêt commun exige donc impérieusement qu'on établisse un système d'émancipation général, mais graduel, car il serait absurde de vouloir faire tomber, en même tems, les chaînes de 50,000,000 d'esclaves qui feraient

trée des monarchies tempérées; à un petit nombre d'exceptions près, l'Asie présenterait, sous des formes variées, la civilisation que peuvent atteindre les pays soumis au despotisme; l'Afrique serait dévolue à la barbarie, dans tous les lieux où l'Europe ne portera point sa population et ses lois. Quant au Nouveau-Monde, ses destinées sont entre les mains des peuples qui l'habitent : que la sagesse préside à leurs conseils! qu'ils se montrent dignes de la liberté; qu'ils effacent jusqu'aux dernières traces de la servitude; qu'ils consolent l'humanité, en restituant au titre d'homme la plénitude de ses droits et de sa dignité! Si les destinées de la Russie sont d'étendre continuellement son territoire et son influence, et de bannir la liberté de tout le continent européen, que l'Amérique et les pays occupés

sans aucun doute un usage funeste, pour eux et pour les autres, d'un présent auquel ils seraient si peu préparés. Quant aux émancipations isolées, faites par les propriétaires, elles ne suffisent point; et il ne serait pas impossible de prouver que le nombre relatif des hommes libres, loin de s'accroître, a plutôt diminué. En effet, les populations libres que les conquérans russes ont trouvées dans les provinces septentrionales de l'empire, s'éteignent presqu'aussi rapidement que les Indiens de l'Amérique du Nord. On peut calculer l'époque où ces races aborigènes auront entièrement disparu du sol que jadis elles occupaient seules. Un de nos collaborateurs, voyageant dans ces contrées lointaines, il y a quelques années, ne trouva plus que les sépultures des Ostiaques dont parle Pallas; ou du moins la seule famille ostiaque qui existât encore était la famille de celui qui avait vendu aux Russes le territoire de ces tribus; territoire dont l'étendue est supérieure à celle de la France. En échange de cette cession, cette famille continuait à recevoir du gouvernement une pension de quelques centaines de roubles. Il est facile de voir combien l'état de choses que je viens d'indiquer complique la situation du gouvernement russe. Les horreurs de son climat d'hiver le protégent, dit-on, contre ses ennemis du dehors; mais il a de nombreux ennemis intérieurs qu'il a lui-même pris le soin d'armer et de soumettre aux pratiques d'une discipline savante. Ce danger est beaucoup plus grand que celui que peut lui faire courir le levain de la conspiration de 1826, qui continue, dit-on, à fermenter dans les états-majors de ses régimens.

par la Grande-Bretagne offrent, dans tous les tems, un refuge à la noble exilée.

Les événemens se pressent : la guerre actuelle résoudra peut-être définitivement la question de l'indépendance et même de la civilisation de l'Europe. Depuis que les invasions des peuples scandinaves ont cessé, jamais peut-être elle n'a couru de plus grands périls. Puisqu'il est encore permis d'espérer, mettons le tems à profit; étudions avec soin, apprenons à mieux connaître cette puissance, afin de nous mettre en état de lui résister, si elle n'est pas encore assez forte pour réussir dans tout ce qu'elle entreprendra. N'oublions pas qu'aujourd'hui même la mémoire de l'affreux Ivan n'est pas généralement flétrie par les Russes; que des écrivains de cette nation se contentent de le nommer *Ivan le sévère*, et ne craignent point d'affirmer que la sévérité dont il usa fut au moins utile, si elle n'était point indispensable. C'est ainsi que Pierre le Cruel, roi de Castille, prenait le titre de *justicier*, et pensait même n'user qu'avec modération du pouvoir de faire *justice*.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Voyages.—Statistique.

TRIPOLI (1).

La ville de Tripoli a, dans ces derniers tems, attiré l'attention d'une manière particulière, attendu que sa position offrait des moyens plus faciles de communiquer avec l'Afrique centrale, qu'aucun autre point de la côte d'Afrique. La condition sociale des habitans paraît aussi plus avancée, et le gouvernement mieux établi et plus éclairé que dans les autres états barbaresques. Tandis qu'Alger (2), toujours la première par son audace, renouvelle ses déprédations avec plus de violence que jamais; que Maroc (3), enhardi par son exemple, veut se livrer de nouveau à la piraterie; que Tunis conserve toujours ses corsaires armés pour la première occasion favorable, le dey de Tripoli paraît avoir sérieusement renoncé à cette odieuse industrie : il reste en paix avec tous les états de la chrétienté, sans en excepter les princes de l'Italie les moins en état de se défendre. Des négocians de différentes nations résident dans sa capitale, leur commerce et leurs propriétés sont garantis

(1) Voyez, dans le *Tableau statistique de l'Afrique*, inséré dans notre 27e numéro, l'étendue territoriale, la population, les forces de terre et de mer, etc., de la régence de Tripoli.

(2) Voyez, sur Alger, le grand article inséré dans notre 17e numéro.

(3) Note du Tr. Il ne faut pas confondre Maroc avec les régences barbaresques qui relèvent de l'empire turc, et dont les souverains prennent le titre de pacha. Maroc est un empire arabe tout-à-fait indépendant. Le souverain porte, comme le grand-seigneur, le titre de *padischa* ou empereur, et, comme lui, il est à la fois le chef de la religion et celui de l'état.

par la protection du gouvernement. En un mot, il n'est aucun point de la Barbarie qui soit aussi avancé que Tripoli dans l'échelle de la civilisation.

Les renseignemens que nous allons communiquer à nos lecteurs sont extraits d'un mémoire fort curieux, publié dernièrement par M. Graberg, consul de Suède à Tripoli, sur le commerce, l'industrie et l'état social de ce pays, et sur ses rapports avec les régions nouvellement explorées de l'intérieur de l'Afrique. Ces détails ne paraîtront pas sans doute dépourvus d'intérêt.

La régence de Tripoli a été, depuis plus d'un siècle, gouvernée héréditairement par la dynastie de Caramanli. M. Graberg parle, avec beaucoup de considération, du dey actuel Sidi Jussuf. « Il se distingue, dit-il, des autres princes africains par sa modération, l'heureux choix de ses ministres, et par des principes de justice qui sont rarement violés. Si quelquefois les suggestions intéressées d'un courtisan l'égarent, il se montre accessible aux remontrances, et disposé à écouter la voix de la justice. C'est de la paix générale, lorsque les armes de lord Exmouth ont obtenu l'abolition de l'esclavage des chrétiens, que datent les progrès de Tripoli dans la civilisation. M. Warrington, consul-général d'Angleterre, a eu une grande part à ces progrès. Avant lui, un chrétien osait à peine sortir des portes de la ville ; tandis qu'aujourd'hui il peut, sans protection et sans péril, parcourir seul presque toutes les parties de cette vaste contrée. Le peuple de Tripoli commence à apprécier les bienfaits de la paix ; il perd par degrés ses habitudes sauvages et déprédatrices ; il n'est plus dans la dépendance d'une milice indisciplinée, et cette circonstance, est encore pour son bien à venir, d'une importance plus grande que l'heureux accident qui lui a donné un souverain, homme de sens et bien intentionné. »

Toutefois, il ne faut pas oublier que c'est d'un état

barbaresque que nous parlons, et qu'on doit bien se garder de trop attendre de ses habitans. Les ressources du pays sont incontestablement très-grandes, mais elles ont été négligées d'une manière déplorable. L'ignorance totale des principes du commerce et de l'économie publique qui signalait le gouvernement; les monopoles accordés aux juifs et à d'autres spéculateurs; ceux que le dey s'attribuait à lui-même, et sa ruineuse concurrence dans les ventes; les absurdes restrictions mises au commerce; les taxes sur les exportations et sur les plantations; tout, dans ce malheureux pays, contribuait à entraver l'industrie. Les déprédations occasionnelles des Bédouins dans l'intérieur, et l'absence de capitaux qui se fait sentir sous des gouvernemens où les hommes craignent de paraître riches, et croient plus sage d'enterrer leur or, que de le mettre dans des placemens avantageux, nuisaient aussi aux améliorations agricoles. Dans ces derniers tems, les peuples des campagnes cherchaient à faire des profits illégitimes, en mêlant de l'eau à l'huile qu'ils apportaient au bazar, et en mettant des pierres dans les ballots de laine. Ces abus n'existaient pas autrefois, et le dey est parvenu à les réprimer. « Il fut un tems, dit M. Graberg, où la probité commerciale et la loyauté des Musulmans étaient passées en proverbe. Ces qualités n'ont pas entièrement disparu, mais on ne les retrouve plus dans leurs relations avec les chrétiens. Leur ignorance primitive et leur respect pour les préceptes moraux du Koran ont conservé long-tems leur honnêteté, et contribuaient à les rendre dupes de la dextérité européenne. »

Les fabrications du pays ne consistent qu'en tapis grossiers de Messrata, en baracans et en cuirs préparés, ou maroquins rouges et jaunes; les beaux maroquins bleus et verts étant confectionnés exclusivement à Tafilet, dans l'empire de Maroc; environ 5,000 peaux de chèvres sont

annuellement préparées de cette manière à Tripoli. La fabrication de la potasse est un monopole du dey, aussi bien que l'exportation du sel, qui se trouve dans ce pays en si grande abondance, qu'il pourrait en fournir à toute l'Europe. Les Vénitiens, du tems de leur république, avaient acheté le privilége de cette exportation ; privilége pour lequel ils payaient tous les ans un millier de sequins. Les autres articles d'exportation sont les cuirs, la laine, l'huile, le beurre salé, l'orge, les dattes, la cire et la garance. On exporte également des chevaux et des bestiaux qui servent, en grande partie, à l'approvisionnement de l'île de Malte. Ces diverses branches de commerce seraient susceptibles de beaucoup d'améliorations et d'accroissement, si les habitans prenaient la peine de cultiver leur sol et d'aider la nature; mais telle est leur négligence, que les divers articles d'exportation sont presque tous détériorés, et que la demande en est fort réduite, quoique les prix soient extrêmement bas. Leur laine est sale et mêlée de sable ; leur huile, qui est très-bonne, est en petite quantité, quoique les plantations d'oliviers pussent s'accroître dans une proportion indéfinie; leur safran, qui est de première qualité, est détérioré, parce qu'ils le mêlent avec des matières hétérogènes. Les mûriers viennent à merveille à Tripoli, mais on a négligé d'y introduire le ver à soie. Sous la protection d'un gouvernement éclairé, et avec des colons intelligens, ce beau pays deviendrait l'un des plus riches et des plus prospères du monde. Il aurait, sur l'Inde et sur les colonies des Antilles, l'avantage d'être situé en face des côtes méridionales de l'Europe. On s'étonne que les gouvernemens européens aient été fonder des colonies si loin et à si grands frais, quand ils pouvaient en établir de si florissantes sur les côtes d'Afrique, et lorsque les injures qu'ils avaient reçues de leurs habitans leur fournissaient tant de motifs pour légitimer leur conquête.

Une liqueur appelée *lagbi* est extraite, par incision, du dattier: elle paraît d'abord douce et froide; mais, lorsqu'elle a fermenté, elle devient plus forte que l'eau-de-vie. Le lagbi a été pris à tort, par Horneman et par son commentateur Langlès, pour le nom de l'arbre qui fournit cette liqueur fermentée : de là les savantes et comiques recherches de ce dernier sur cet arbre imaginaire. On extrait, en outre, des dattes elles-mêmes, une espèce d'eau-de-vie. Une maison juive de Tripoli jouit de ce privilége, aussi bien que de celui de la vente des vins et des esprits. Elle paie, en conséquence, au dey, une somme annuelle de 20,000 piastres fortes (1).

M. Graberg donne un état détaillé des exportations et importations annuelles des trois principaux ports de la régence, Tripoli, Benghasi et Derne : les exportations s'élèvent à 449,000 piastres fortes, et les importations à 524,000. Ce commerce se fait principalement sur des navires italiens et français. Les indigènes ont de petits bâtimens de 25 à 30 tonneaux, avec lesquels ils font un commerce sur les côtes voisines de Tunis et de l'Égypte; mais ce commerce a presque entièrement cessé, depuis l'insurrection de la Grèce : le dey possède quatre ou cinq bricks et plusieurs schouners.

Le profit sur la vente des marchandises européennes, et particulièrement sur celles qui sont adaptées aux pays chauds, ne s'élève pas à moins de 60 pour %; mais il faut observer que des mois entiers et même des années s'écoulent avant l'entière liquidation du paiement. Peu d'acheteurs paient en argent; et le gouvernement jamais. Ce dernier est cependant, dans beaucoup de cas, le principal acquéreur; il paie en billets appelés *tezkeret*, tirés à longs termes, sur les gouverneurs et receveurs des provinces maritimes, qui

(1) La piastre vaut environ 5 fr. 45 c.

en acquittent la valeur en produits de leurs districts respectifs, tels que sel, huile, orge, bestiaux, etc.

Le commerce d'échange avec l'intérieur fait une autre branche très-active des relations mercantiles de Tripoli; car cette place est un des principaux dépôts des marchandises européennes destinées aux contrées lointaines de l'Afrique centrale. Les caravanes vont de Tripoli à Mourzouk, capitale du royaume tributaire du Fezzan(1), où une grande foire se tient chaque année, dans les mois de décembre ou de janvier. Là, ces marchandises sont échangées contre celles qu'ont apportées d'autres caravanes de Bornou, Sakkatou, Houssa, Kaschena et Tombouktou. Les caravanes qui se rendent dans cette dernière ville passent par Gadamis, autre état tributaire de Tripoli, et gouverné par trois scheicks. Les sujets des triumvirs de Gadamis sont regardés comme une race aborigène; ils parlent une langue particulière nommée *a'dems*, et ils sont sans cesse en guerre avec les tribus arabes qui les environnent. Les marchands du Fezzan et de Gadamis arrivent, dans les mois de février et de mars, à Tripoli, où ils prennent à crédit les marchandises dont ils ont besoin pour l'intérieur; quand ils reviennent, douze mois après, et souvent plus tard, ils en acquittent scrupuleusement la valeur, en poudre d'or et en quelques autres articles de l'intérieur. Les profits sur ce commerce d'échange sont énormes. Les marchandises les plus recherchées, dans l'intérieur de l'Afrique, sont : les pistolets, les fusils, les sabres, les verroteries de Venise, dont on

(1) Note du Tr. Le souverain du Fezzan prend le titre de sultan, comme le grand-seigneur, quoique feudataire d'un prince qui ne prend que le titre de pacha; mais celui-ci le qualifie seulement de scheick. C'est ainsi que Mohammed-Ali, pacha d'Égypte, a des rois pour vassaux, en Nubie, dans le Dongola et au Sennaar. Il est vrai que ces rois, en arabe *melecks*, sont tout au plus l'équivalent de ceux qui partageaient l'Irlande avant la grande invasion anglaise.

importe des quantités incroyables, des étoffes grossières en laine de France et d'Italie, des soieries, de la poterie, du cuivre jaune du Levant, des cotons imprimés, des mousselines rayées, du papier à écrire de Gènes et de Livourne, du corail, des rasoirs, des parfums et des épices. Les retours se font avec de la poudre d'or, qui s'élève annuellement à 1,500 onces, indépendamment du tribut du Fezzan, qui consiste en 450 onces; l'Afrique centrale expédie aussi des plumes d'autruche, de l'ivoire, du séné, de l'alun rouge, du coton, des dattes, du nitre, et enfin des esclaves noirs. Environ deux mille de ces malheureux pris par les Musulmans de l'intérieur, dans leurs *grassis*, ou chasses aux nègres, sont conduits chaque année à Tripoli, d'où on les exporte en Égypte et en Turquie; le petit nombre de ceux qui restent à Tripoli, pour le service des habitans, est généralement traité avec douceur. Voici les prix des esclaves noirs à Tripoli : un homme fait coûte de 90 à 100 piastres fortes; un enfant de dix à dix-huit ans, 70 ou 80; un enfant au-dessous de dix ans, 40 ou 50; une femme 120 à 150, selon sa beauté; une jeune fille 90 ou 100; un eunuque 650 ou 700.

On ne sait pas généralement que la traite, quoique défendue dans l'Atlantique, se fait librement dans la Méditerranée. Le nombre des esclaves, conduits annuellement à Tripoli, et ensuite exportés par mer, était le double du nombre actuel, lorsque les navires de cette régence faisaient le commerce de Tunis, de l'Égypte et d'une partie des côtes du Levant; mais, depuis l'émancipation des Hellènes, les marchands d'esclaves barbaresques ne s'aventurent plus sous leur propre pavillon, et c'est dans *des vaisseaux et sous des pavillons chrétiens*, dit M. Graberg, que ce commerce infâme se fait aujourd'hui! Plusieurs navires viennent aussi à Tripoli des côtes de l'Albanie, sous le pavillon turc, avec des cargaisons de bois de construction

pour la marine, qu'ils échangent contre des négresses; ces pauvres femmes sont ensuite vendues, avec de grands profits, à Constantinople et dans d'autres villes de la Turquie. Nous lisions dernièrement un édit de l'empereur d'Autriche, qui défend à ses sujets italiens de prendre part à ce commerce; mais il y a, en Italie, d'autres gouvernemens qui ne sont pas aussi scrupuleux.

Une autre branche du commerce intérieur de l'Afrique est dans les mains des habitans d'Augela, oasis de la régence de Tripoli. Ils ont, dans un petit nombre d'années, établi des relations directes avec les états de Bornou et de Bagerne, sans passer par Tripoli et le Fezzan. Ces marchandises, amenées à Augela, sont ensuite conduites directement en Égypte, à travers le désert.

Qu'on nous permette, à l'occasion du commerce intérieur de l'Afrique, de rappeler le portrait admirable tracé par un rédacteur de la *Revue d'Édinbourg*, des négocians de ces contrées, quoique nous l'ayons déjà cité dans notre recueil.

« Il s'en faut bien qu'en Afrique le mot de négociant rappelle les mêmes idées qu'en Europe; et le marchand arabe de cette partie du monde ne ressemble guère à ce personnage paisible, exact, prudent, qui, chez nous, tandis que ses vaisseaux sillonnent les mers, reste enfermé dans un appartement bien commode et bien clos, en calculant tranquillement les progrès de sa fortune.

» Le négociant arabe, au contraire, doit accompagner ses marchandises jusqu'à leur destination la plus lointaine, à travers des contrées désolées et des périls sans nombre. Il faut qu'il renonce aux attachemens de localité, et à tous les sentimens de famille et de patrie. Il est chez lui partout où le pied de l'homme peut pénétrer. Mais il ne tarde pas à se complaire dans cette vie errante et aventureuse; et même, dans son vieil âge, après avoir échappé à une mul-

titude de dangers, son esprit combine encore de nouvelles expéditions.

» Au caractère du voyageur, il doit en joindre un autre. Comme il traverse des régions où il n'existe qu'une seule loi, celle du plus fort, et qui sont sans cesse infestées par des hordes de brigands, il faut qu'il s'arme, ainsi que ceux qui l'accompagnent, et qu'il sache défendre en guerrier ce qu'il a acquis en marchand. Malheureusement il est bien rare qu'il s'en tienne là; imitant les exemples de ceux qu'il est forcé de combattre, il finit par considérer le pillage comme un moyen économique et même honorable de remplir ses magasins. Son principal commerce étant celui des esclaves qui, dans le principe, ont toujours été enlevés par la violence, il calcule qu'il est moins cher d'en être le ravisseur que l'acheteur. Quand il s'est procuré un bon assortiment, il n'examine pas si c'est avec de l'or ou avec du sang qu'il l'a payé. Dans son opinion, il remplit également les obligations de son état, lorsqu'il attaque le nègre sans défense; qu'il fait un commerce honnête et régulier; et qu'il combat en brave le brigand du désert. Voleur, marchand, colporteur, guerrier, et, à quelques égards, souverain, il est toujours prêt à agir dans ces différentes qualités, suivant les hasards et les circonstances diverses de sa singulière existence.

» Ceux qui le suivent forment une petite armée sous ses ordres, et, avec leurs fusils, ils impriment la terreur dans toutes les contrées qu'ils traversent. Lorsqu'ils arrivent dans un des mille royaumes de l'Afrique, ils créent une espèce d'*imperium in imperio*. Tandis que le roi les courtise, et cherche à en tirer autant d'avantages qu'il peut, il surveille avec inquiétude leurs mouvemens, et se croit mal assis sur son trône, tant qu'ils sont près de lui.

» Comme, sur les deux côtés opposés du grand désert, les prix de vente et d'achat sont dans la proportion de 150

à 500, indépendamment du solde qui se paie en coups donnés ou reçus, le négociant africain qui parvient à conserver sa personne et son avoir, au milieu de tous les hasards de son dangereux métier, acquiert, en général, une grande fortune, et son luxe égale presque la pompe des souverains. Il affecte un grand zèle pour l'islamisme; mais ses communications avec les chrétiens, sur les côtes de la Méditerranée, et avec les idolâtres, dans les profondeurs de l'Afrique, adoucissent presque toujours sa bigoterie personnelle. Cette fureur de prosélytisme, qui caractérise une secte convaincue qu'on ne fait son salut que lorsqu'on lui appartient, est singulièrement diminuée par ce précepte de la loi de Mahomet, qui défend de faire esclaves des Musulmans. En effet, s'il arrivait un jour que les portes du Paradis fussent ouvertes à tous les infidèles, le marchand africain pourrait s'écrier : *Othello's occupation's gone* (1).

» Le major Denham (2) parle d'un négociant du Fezzan qui avait accumulé de grandes richesses, et qui rivalisait avec le sultan, par son luxe et par l'influence qu'il exerçait sur le peuple. Ses entrées dans les villes se faisaient avec un appareil royal. Il était vêtu de robes de soie et de velours magnifiquement brodées, et dont une seule avait coûté cinq cents piastres. Le superbe étalon arabe qu'il montait était tout couvert d'or. Ceux qui l'accompagnaient, également bien vêtus, formaient une longue suite derrière lui. Il était, au reste, plus honnête et plus humain que ne le sont la plupart des marchands de l'Afrique. Ce n'était pas sans remords et quelque répugnance, qu'il faisait la chasse aux nègres; et il adoucissait, autant que

(1) « Maintenant la tâche d'Othello est remplie. »

(2) Voyez le compte qui a été rendu de son voyage en Afrique, dans notre 10e numéro.

possible, par de bons traitemens, le malheur de ses captifs. Aussi sa générosité l'avait fait considérer comme un père et comme un bienfaiteur, par tous les peuples du Fezzan. A Tripoli, à Mourzouck, et dans le Bornou, tout retentissait des louanges du grand Bou-Khaloum. C'était, en quelque sorte, le Médicis de ces contrées barbares; car, à une immense fortune commerciale, il joignait une grande influence politique. »

La grande caravane de pélerins et de marchands qui jadis se rendait, chaque année, de Maroc à la Mecque, en passant par Tripoli, a sans doute pris maintenant une autre direction. La seule que M. Graberg ait vue passa en 1824; elle se composait d'environ trois mille hommes, de quelques centaines de femmes et d'enfans, et de deux mille chameaux : elle était sous le commandement d'un émir. Elle arrivait de la ville de Fez ; et, après avoir traversé les royaumes d'Alger et de Tunis, elle entra dans les murs de Tripoli, où elle s'arrêta environ un mois : après quoi, elle se rendit à Alexandrie, au Kaire et à la Mecque, en traversant le désert de Barka. Beaucoup de pélerins s'embarquèrent pour Alexandrie, à bord de vaisseaux chrétiens : le dey de Tripoli ne permet point à ses sujets de faire ce voyage.

Il y a deux bazars, dans cette ville, bien construits et bien approvisionnés; il y a, en outre, en dehors des portes, un marché qui se tient tous les mardis, et un autre qui a lieu également toutes les semaines, cinq milles plus loin. Au printems, ces marchés sont abondamment approvisionnés de bestiaux, de volailles, de gibier et de végétaux de toute espèce; vers le mois de juin, le fruit commence à être très-abondant : les côtes sont très-poissonneuses; la plupart des pêcheurs sont des Maltais. On apporte, des montagnes de Garion et de Tayona, des quantités considérables de lièvres, de gazelles, de perdrix rouges, de

pigeons, de cailles, qui se vendent à très-bas prix; la volaille y est excellente, et l'on en exporte beaucoup à Malte.

C'est une des anomalies de la politique européenne que les puissances barbaresques reçoivent des tributs ou des *présens,* comme on les appelle quelquefois, de plusieurs gouvernemens chrétiens, afin que leurs corsaires n'entravent pas le commerce maritime de ces puissances. L'Espagne, le Portugal, les Pays-Bas, le Danemarck et les états italiens, à l'exception de la Sardaigne qui s'en est honorablement affranchie, se soumettent à cet opprobre. L'expédition que la cour de Turin envoya contre Tripoli, en septembre 1825, et qui détruisit la flottille du dey, et obligea ce dernier de demander la paix, a confirmé l'émancipation du pavillon sarde, qui avait déjà été stipulée par l'intervention armée de lord Exmouth. Naples paie 24,000 piastres à Alger, 5,000 à Tunis, et 4,000 à Tripoli. La Toscane et le pape sont presque toujours soumis aux vexations de quelques-unes des régences; mais ils sont en paix avec le dey de Tripoli auquel ils font des présens annuels. De cette manière, ce prince parvient à tirer, tous les ans, 20,000 piastres de la chrétienté; ses embarras financiers sont tels, que cette faible ressource est hypothéquée pour plusieurs années(1).

Tout en se plaignant de la mauvaise foi des habitans des régences, M. Graberg ne dissimule pas que le caractère européen, avec ses jalousies, sa personnalité et son esprit d'intrigue, ne s'est pas produit d'une manière très-avantageuse aux yeux des grossiers et fanatiques indigènes des côtes de la Barbarie. Les aventuriers italiens, français et espagnols, qui débarquent sur ces rivages, sont très-souvent des hommes diffamés, échappés au déshonneur

(1) Le dey de Tripoli a, tout récemment, recommencé la course conter le pavillon de quelques-uns des états du midi de l'Europe.

ou aux justes punitions qui leur étaient réservés dans leur pays. Pourvus de passeports que la fraude leur a procurés, ils cherchent avec des dés et quelques jeux de cartes, à abuser de la simplicité des Maures. Au moyen de l'argent qu'ils se procurent de cette manière, ils ouvrent des cabarets et des lieux de débauche, où les classes inférieures s'enivrent en buvant les liqueurs qui leur sont défendues. D'autres, avec des gravures obscènes et des pièces de mécanique du même genre, excitent le scandale des Barbaresques eux-mêmes. Un Maure de Tunis, en voyant une montre de cette nature, s'écria, avec un mouvement honorable d'indignation, que « si les chrétiens avaient quelque religion, les auteurs de pareilles ordures auraient les doigts coupés! » Dans un petit ouvrage publié en Italie, il y a quelque tems, par une personne qui connaît bien les régences, on observe que la conduite dépravée d'un grand nombre d'Européens a singulièrement augmenté les préjugés d'enfance que les Musulmans ont contre les chrétiens. La facilité avec laquelle beaucoup de mauvais chrétiens embrassent l'islamisme, le plus souvent pour échapper à la punition de leurs crimes, n'augmente pas leur considération.

Les habitans des états barbaresques appartiennent à plusieurs races distinctes. Indépendamment des Turcs du Levant qui habitent les villes, et qui composent la milice, il y a des Maures ou Arabes sédentaires, des Bédouins ou Arabes nomades, des Berbers, montagnards de l'intérieur que l'on considère comme une race aborigène. Les Maures, descendent en partie, des Musulmans espagnols : dans le royaume de Tunis, ils habitent exclusivement des quartiers distincts de la capitale, la petite ville de Soliman, sur la côte, et les villages de Zowan et Destour. C'est une race industrieuse, économe et d'une grande mansuétude de caractère; les femmes en sont, dit-on, d'une beauté re-

marquable : cette race s'allie rarement avec les autres Maures. Le souvenir de leur séjour dans le beau climat de l'Andalousie subsiste encore parmi ces familles : il y en a même qui conservent, avec un soin religieux et touchant, les clefs de leurs anciennes demeures, dans l'espoir d'y rentrer un jour.

D'après ce que dit M. Graberg, il est impossible de ne pas reconnaître que le gouvernement et le peuple de Tripoli sont dans une condition beaucoup meilleure que dans les autres états barbaresques, et surtout que dans l'empire arabe de Maroc, où un peuple fanatique, ignorant et misérable, est soumis à un despotisme sanguinaire et capricieux. Les causes de la supériorité de Tripoli sur Alger et sur Tunis résultent de ce que le gouvernement y est héréditaire depuis plus d'un siècle, et de ce qu'on n'y trouve point cette milice turbulente, recrutée dans le rebut de la population des villes du Levant, qui, dans les deux autres régences, trouble sans cesse la paix publique, et dispose des personnes et des propriétés des habitans, et même de la vie de ses souverains.

(*London Magazine.*)

APERÇU

DE L'ÉTAT POLITIQUE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

DES ILES PHILIPPINES.

Trois siècles se sont écoulés depuis la découverte de ces îles, par le célèbre Magellan, dont les crimes et les cruautés reçurent à la fin le châtiment qu'ils méritaient, de la main de l'une de ses malheureuses victimes. Tandis qu'il était à la poursuite de quelques indigènes, il fut mortellement blessé par un trait que lança le roi de Zebu.

A l'époque de l'invasion espagnole, les indigènes firent la plus vigoureuse résistance, mais inutilement. Ils succombèrent, non par infériorité de courage, mais par le manque de discipline et d'un chef capable de les conduire. Les Chinois, depuis long-tems établis dans cette île, malgré le caractère égoïste et circonspect qu'on leur reproche, ne restèrent pas spectateurs indifférens des souffrances des indigènes, et ils se joignirent à eux dans la vingt-septième tentative qu'ils firent pour s'affranchir du joug espagnol. Ces hommes, ordinairement si timides, dont les ancêtres avaient fui de leur patrie devant les conquérans tartares, combattirent avec une intrépidité sans égale, et laissèrent 27,000 hommes sur le champ de bataille. Les grandes luttes de la moderne Europe n'ont pas, comme on le voit, été plus meurtrières. Mais tant de courage fut à pure perte, et la victoire resta encore aux Espagnols, à cause de la supériorité de leur discipline.

Les quatre histoires de ces îles, écrites par des missionnaires, présentent un tableau horrible, quoique cependant ils aient cherché à en adoucir, le plus possible, les couleurs, afin de diminuer les torts de leurs compatriotes.

Ils n'auraient pu, d'ailleurs, dire toute la vérité, sans être obligés de faire l'aveu de leurs propres crimes.

Toutefois, il faut reconnaître que les jésuites, si nuisibles en Europe, où ils sont absolument inutiles et ne veulent point se résigner à ne rien faire, ont rendu autrefois d'importans services aux Philippines. Leur expulsion a, sans aucun doute, été un malheur pour ce pays. Aucun ordre religieux ne fut plus propre aux missions lointaines, ne sut amener plus habilement les populations sauvages aux premiers degrés de la civilisation, et mettre les hordes barbares sur la voie des perfectionnemens sociaux. Aux lieux où leurs fonctions apostoliques les appelaient, ils apportaient des connaissances et des arts, en même tems que le bienfait d'une religion plus douce. Aux Philippines, leurs possessions étaient un modèle de bonne culture : On y voyait de vastes magasins, des canaux, des aqueducs, des réservoirs pour les irrigations. A leur départ, ils léguèrent tous ces moyens de prospérité à des successeurs négligens; une grande partie des terres anciennement cultivées est maintenant en friche; les canaux et les réservoirs sont mal entretenus. Les moines, qui ont remplacé les jésuites aux Philippines, n'ont pas même su conserver ce qu'ils n'étaient point en état de créer. Les Espagnols surent tirer un meilleur parti des travaux des Maures sur leur territoire; les disciples de St.-François auraient dû les imiter, d'autant plus qu'on n'accusait les jésuites que de torts politiques, et que leur foi n'était nullement suspecte.

Ainsi, l'agriculture a rétrogradé aux îles Philippines. Plusieurs causes s'y opposeront long-tems aux progrès de cet art, et rendront inutiles les dons les plus précieux de la nature; un climat excellent et un sol d'une admirable fécondité. Le premier obstacle est la paresse des anciens habitans de cette race malaise, qui s'est répandue dans toute l'Océanie et sur les côtes d'Afrique jusqu'à Mada-

gascar (1). Ce sont les Malais que l'on considère comme la population indigène. Bornés au plus stricte nécessaire, ils ne cultivent que pour les besoins prévus, et leur vue ne s'étend pas bien loin dans l'avenir. Pour les tirer de cette indolence habituelle, il faudrait leur faire sentir l'aiguillon de nouveaux besoins, ce qui suppose une intelligence plus développée, une existence morale agrandie. A ces obstacles, qui dépendent de l'homme, se joignent ceux qui tiennent à des causes ou générales ou locales : des sécheresses fréquentes et prolongées; des nuages de sauterelles qui répandent la dévastation sur les campagnes, une fois au moins dans l'espace de quinze années. C'est principalement aux plantations de cannes, que les visites de ces insectes sont funestes : heureusement, à l'époque de leur arrivée, le riz est moissonné et ils disparaissent avant la saison pluvieuse.

Les ruisseaux et les eaux stagnantes abondent en poissons dont quelques espèces sont fort estimées. Dans la saison sèche, il ne reste, dans les plaines des Philippines, qu'un petit nombre d'étangs et de flaques d'eau : les poissons s'y rassemblent en quantité si prodigieuse, qu'on les prend dans des baquets au lieu de filets. Cet aliment est la ressource des pauvres : pour donner une idée de son abondance, il suffira de dire que les champs de riz sont couverts de poissons lorsqu'on en retire les eaux, et qu'on en trouve dans tous les lieux inondés; les églises sont quelquefois dans ce cas.

Les plantations de cannes prospèrent et donnent un sucre brut mal préparé, mais dont les raffineurs d'Europe estiment beaucoup, parce qu'il cristallise aisément, et prend un grain très-brillant.

(1) Voyez, sur les migrations de cette race, des détails curieux dans les *Tableaux statistiques de l'Australie* et de l'*Afrique*, insérés dans les numéros 28 et 31 de notre recueil.

On connaît, aux Philippines, trois sortes de riz dont l'une est hâtive, et peut se passer d'être inondée. L'indigo donne une très-belle fécule, mais la récolte de cette plante est si précaire, que les indigoteries des Philippines ne seront jamais en état de soutenir la concurrence de celles de l'Inde et de l'Amérique. La culture du cotonnier est encore naissante : on ne connaît que l'espèce herbacée, dont les produits égalent en beauté les cotons de l'île Bourbon.

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que des pieds de cafiers furent apportés à Manille, et déposés dans les jardins de quelques amateurs. Cet arbrisseau s'est répandu avec profusion autour de la ville, dans les bois, et très-loin dans l'intérieur de l'île, sans que les habitans s'en occupassent : une espèce de civette, qui exerce ses déprédations dans les villes, quoiqu'elle ait son domicile habituel dans les forêts, prit un goût décidé pour les baies du cafier, fit la majeure partie de la cueillette, et comme les graines, en sortant du corps de l'animal, n'avaient point perdu la faculté de germer, elles ont été semées dans les champs et dans les bois. Chose remarquable ! ces plantes sauvages ne sont pas inférieures à celles que la culture propage depuis long-tems en Arabie, en Afrique et en Amérique.

Les Espagnols ne pouvaient oublier de planter le cacaotier, dans toutes leurs colonies entre les tropiques : cet arbre est donc cultivé aux Philippines, mais il est trop rare pour suffire à la consommation du pays. L'Amérique est encore en possession de fournir à tout l'archipel la plus grande partie de cet aliment de première nécessité pour la nation espagnole, en Europe aussi bien que dans les lieux où elle a formé des établissemens.

Du suc d'une liane gigantesque, nommée *gogo*, on fait un savon qui suffit aux besoins des ménages. On cultive quelques poivriers. Les forêts abondent en bois de teinture, sandal, ébène, etc. Le *mulane* serait le meilleur bois pour

les constructions navales, s'il était moins pesant et moins difficile à travailler : mais on trouve aux Philippines un arbre (le *palomaria*) dont on fait des mâts aussi légers et d'un aussi bon service que ceux des meilleures espèces de pins.

Les buffles sauvages et les sangliers seraient les plus redoutables habitans des bois, si le serpent boa n'y exerçait pas aussi son affreuse puissance. Si l'on s'en rapporte au témoignage des indigènes, ce monstrueux reptile est en état de dévorer un cheval ou une vache, aussi facilement que les proies d'un plus petit volume, peu dignes de son appétit. D'autres serpens, encore plus dangereux, fourmillent dans ces îles : ce sont ceux que l'on n'aperçoit que lorsqu'il n'est plus tems de les éviter, et dont la morsure n'est pas moins dangereuse que celle des serpens à sonnettes.

Tels sont les moyens dont le cultivateur peut disposer aux Philippines, et les obstacles qu'il doit vaincre. Mais quelles espérances fondées pourrait-il concevoir, quel motif soutiendrait son courage, dans un pays où les propriétés manquent de garanties, où la vie même n'est pas toujours en sûreté? Les Malais sont presque les seuls cultivateurs; il n'y a qu'un très-petit nombre de métis et quelques Chinois qui les imitent. L'art y est donc encore dans l'enfance, et ses progrès ne peuvent être préparés que par de grands changemens politiques et moraux, c'est-à-dire une révolution.

Les produits de l'intérieur de la terre ne sont pas moins abondans que ceux des cultures et de la végétation spontanée. Le lavage des sables donne de l'or; des mines d'argent ont été découvertes, ainsi que d'inépuisables mines de fer; on y trouvera sans doute tous les métaux utiles, à mesure que les recherches seront plus multipliées et plus attentives. Des soufrières sont exploitées; on ne s'est point

encore occupé du charbon de terre, parce que l'on n'en sentait pas le besoin ; mais si le bois devient plus rare, et si les progrès de l'industrie exigent un accroissement de combustible, on en cherchera dans l'intérieur de la terre, et tout annonce que les fouilles ne seront pas un travail infructueux.

Mais toutes ces sources de richesses ne couleront que sous la loi des prohibitions et du monopole : ainsi l'a ordonné le cabinet de Madrid, qui prétend *gouverner* une colonie dont il est séparé par une navigation de plus de cinq mille lieues marines. On dit que les maisons de commerce qui composent la *Compagnie des Philippines* ont conçu de hautes espérances, et se disposent à faire usage de la plénitude de leur privilége. Le pourront-elles ? le gouvernement espagnol est-il assez fort pour appuyer leurs prétentions ? Dans l'état de marasme où il est tombé, sans pouvoir contre les factions de l'intérieur, il lui est bien difficile de se faire obéir entre l'Asie et l'Amérique. Tout semble disposé pour l'affranchissement des Philippines ; et, certes, on ne peut s'empêcher de faire des vœux pour que cette partie des anciennes colonies de l'Espagne suive l'exemple de celles de l'Amérique. Les Philippines occupent une place réclamée par le commerce du monde entier : qu'elles deviennent florissantes, industrieuses ; que le génie des arts y déploie ses ressources, et surtout que leur prospérité soit garantie par un gouvernement fort et de bonnes lois : ce bonheur sera bien loin d'elles, tant qu'elles resteront soumises au joug de l'Espagne. Pour faire juger de ce qu'elles pourraient devenir sous une administration qui connaîtrait les ressources et les intérêts du pays, et qui s'occuperait sérieusement des améliorations dont il est susceptible, on peut se borner aux faits suivans. En 1813, on n'exportait annuellement que 15,000 *péculs* de sucre : l'Espagne, s'étant un peu relâchée de la rigueur

du monopole, l'exportation s'éleva rapidement; et, en 1818, elle fut de 200,000 péculs. Les autres produits du sol éprouvèrent un accroissement proportionnel.

Les îles Philippines sont, avec Cuba, les seules possessions importantes restées à l'Espagne depuis l'émancipation de l'Amérique du Sud. La fidélité de Cuba lui est garantie par la crainte qu'éprouvent les créoles de s'y trouver isolés et sans défense au milieu des nègres, dont la supériorité numérique est si menaçante. Les mêmes sujets de crainte n'existent pas aux Philippines. Aussi, dans le cours des dix dernières années, trois tentatives ont été faites successivement pour secouer le joug de la cour de Madrid.

La première de ces tentatives eut lieu en 1819. Ce furent les Malais qui se soulevèrent, à l'instigation du clergé créole; mais cette révolte n'eut pas plus de succès que les suivantes. Au surplus on doit s'en féliciter, car que pouvait-on attendre de bon de populations ignorantes, conduites par des prêtres fanatiques? Plus tard le gouverneur Martinez conçut, dit-on, le projet de se faire proclamer roi absolu de ces îles; mais l'exécution de ce plan fut contrecarrée par la généreuse tentative du capitaine André Novales, officier créole, qui avait servi avec distinction en Espagne, pendant la guerre de la Péninsule.

André Novales voulait donner un gouvernement raisonnable et libéral à ses compatriotes. Il profita du départ du gouverneur qui était allé aux eaux, pour exécuter son projet. En conséquence, le 2 juin 1823, à dix heures du soir, il se rendit à la caserne du régiment du roi dont il était officier, et rallia à lui la plus grande partie des soldats. Le lendemain, d'autres troupes de la garnison vinrent se placer sous son commandement, et tout semblait lui garantir le succès de son entreprise; mais il rencontra dans son frère un obstacle qui la fit avorter et qui fut la cause de sa mort violente. Ce frère, Mariano Novales, commandait

le château de San-Iago, qui domine la ville de Manille. Sommé par André Novales de se joindre à lui, il répliqua que ce fort lui avait été confié par le roi, et qu'il ne trahirait pas ses sermens. Dans l'intervalle, les chefs espagnols réunirent quelques troupes, et ils attaquèrent le capitaine André. Après un combat opiniâtre de plus de cinq heures, il reçut une blessure grave. Les siens, en le voyant tombé, prirent la fuite; fait prisonnier par les Espagnols, il fut traduit devant une commission militaire, condamné à mort et exécuté. Il mourut avec une résignation intrépide: amené au lieu du supplice, il dit d'une voix forte à quelques prisonniers qui devaient être fusillés avec lui : « Camarades! nous n'avons rien à nous reprocher; nous n'avons pas réussi, mais nos efforts n'en seront pas moins un exemple utile pour nos compatriotes. Consolons-nous: dans quelques minutes nous serons près des Brutus, des Sydney, des Algernon, et de tous ces grands hommes morts pour leur patrie.» Puis, se tournant vers le peuple, il reprit : « Nous mourons innocens pour avoir voulu vous affranchir de vos oppresseurs. » Il aurait continué, mais un roulement de tambours couvrit sa voix; et aussitôt les piquets de soldats qui remplissaient une partie de la place firent feu. On suppose sans doute que Mariano Novales, qui avait conservé les Philippines à Ferdinand VII, reçut une récompense éclatante d'une fidélité qui avait été cause de la mort de son frère; mais les choses ne se passent pas ainsi en Espagne ou dans ses colonies. Sans tenir compte de ses services, le gouverneur ne vit en lui que le frère d'un conspirateur; en conséquence il le fit arrêter et jeter en prison.

Depuis cette époque mémorable, il ne paraît pas qu'aucun trouble ait éclaté dans ces contrées si loin de nous, ou du moins la nouvelle ne nous en est pas parvenue. Mais les faits que nous venons de rapporter suffisent pour faire voir

que le germe d'une révolution existe aux îles Philippines, comme dans toutes les dépendances de l'Espagne. L'incurable faiblesse de ce malheureux pays, qui s'augmente tous les jours, en facilitera sans doute le développement à une époque qui ne peut tarder. Qu'un petit nombre d'années s'écoule, et ce diamant, qui brille encore sur le diadême terni de Ferdinand VII, s'en détachera comme les autres.

Chaque siècle est marqué par un caractère particulier qui lui donne sa physionomie propre. Le seizième siècle a été celui des arts ; le dix-huitième celui de la philosophie et de l'esprit d'examen. Le dix-neuvième sera plus spécialement signalé par les efforts que tentent les diverses nations pour se gouverner elles-mêmes et devenir indépendantes des autres. Quant aux choix des institutions les plus propres à garantir les droits des particuliers, sans affaiblir le corps politique, c'est sans doute au dix-neuvième siècle qu'est réservée la gloire de résoudre ce grand problême. Il faut que les peuples deviennent indépendans avant d'être libres. Telle est la progression naturelle à laquelle il faut se résigner ; car l'espèce humaine ne saurait conquérir, à la fois, tous les biens qui lui sont réservés et que l'avenir lui prépare.

(*Asiatic Journal.*)

Souvenirs de l'Italie (1).

N° VIII.

LES AMBASSADEURS.

Les patriciens de Rome sont assurément les plus fiers et les plus pauvres de toute l'Italie. Ils sentent le poids de leurs grands noms historiques, et un orgueil fort naturel les empêche d'exposer leurs embarras aux regards peu charitables de l'étranger. Au sein de Rome, ils sont la plus fidèle image de Rome elle-même : rien ne caractérise plus exactement cette ville des morts, que ces spectres vivans d'une gloire déchue, qui errent encore au milieu de ses ruines. Les seules exceptions à cette règle générale sont quelques familles nouvelles qui ne doivent qu'à leurs propres efforts et à des travaux soutenus les titres et la fortune dont elles jouissent; ou bien un nombre, plus petit encore, d'anciennes familles, qui, en s'alliant à des noms que la fierté de leurs pères aurait repoussés, ont sauvé quelques débris d'une aristocratie vermoulue. Dans ces unions, la richesse des uns et la hauteur des autres forment une singulière marqueterie. Ainsi que dans plusieurs monumens du Forum, vous apercevez l'antique colonne de Paros, au milieu des stucs et des plâtres de l'église moderne : le contraste du présent et du passé se reproduit ici dans les hommes de même que dans les choses, et vous butez sans cesse, dans les salons, comme dans les rues, contre quelque vieux reste d'une grandeur qui n'est plus.

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 24, 25, 26, 27, 30, 32 et 37 de notre recueil.

Ce n'est pas, comme on le pense bien, dans ses propres habitations, qu'il faut aller chercher la noblesse romaine. Poursuivis par la pauvreté, d'appartemens en appartemens, les patriciens de la Rome chrétienne se sont réfugiés dans leurs entresols; d'où il arrive souvent qu'ils sont encore expulsés par les offres séduisantes des voyageurs. Toutefois il ne faut pas conclure de là qu'il n'existe, pour ces derniers, aucune occasion d'observer les mœurs spéciales et les particularités caractéristiques du *primo ceto*. La retraite que la nécessité, et non pas le goût, a rendue habituelle à l'aristocratie, est souvent violée. Les cercles de l'ex-dynastie fondée par Napoléon, dont tant de membres résident à Rome, fournissent, quoique dans un degré limité, des moyens de communication. Les habitués de ces cercles présentent, sans doute, une grande analogie dans leurs sentimens et leurs opinions; cependant on rencontre, de tems à autres, des specimens dans lesquels le caractère national ou individuel prédomine sur le caractère acquis. Ces moyens de communication sont, au reste, fort restreints. Chacun, dans ce pays, est un courtisan actuel ou en expectative : on conçoit, d'après cela, qu'il s'y trouve peu de gens disposés à adresser des hommages à une famille déchue. Si donc le voyageur ne comptait que sur les soirées des Bonapartes pour se faire une idée de la société romaine, il n'emporterait pas de ce pays une idée plus exacte que celle qu'il se formerait de la France et de l'Angleterre, en fréquentant exclusivement les salons des whigs et des libéraux.

La noblesse romaine a heureusement trouvé une compensation admirable, pour les moyens qui lui manquent de se faire voir chez elle, ou de se produire au dehors dans une cour. Cette compensation, c'est le corps diplomatique qui la lui a fournie. Vous pouvez voir, chez les ambassadeurs, comme dans une galerie, l'exhibition de toutes les familles

aristocratiques ; et les ambassadeurs eux-mêmes sont, en général, choisis de manière à augmenter beaucoup les agrémens et l'intérêt de cette exhibition.

Les ambassadeurs forment, *per se*, une espèce que distinguent des particularités fort spéciales : ces particularités se modifient avec le caractère personnel et politique du souverain qui les envoie et de celui près duquel ils sont accrédités. En Angleterre, une ambassade est considérée comme un des meilleurs moyens de se promener sur le continent, d'une manière commode. Un ministre fatigué ou en disgrâce, qui désire se procurer pour lui-même ou pour sa famille, une provision de santé, un service de vaisselle plate et un ruban bleu ou rouge, accepte une ambassade avec une supériorité dédaigneuse. Chez nos voisins du continent, il n'en est pas tout-à-fait de même. Plus le champ où s'exerce la politique est restreint, dans l'intérieur, plus on recherche avidement les occasions d'être chargé, au dehors, de ses intérêts. La diplomatie est, pour eux, ce que les luttes parlementaires sont pour nous ; un homme applique toutes les facultés de son esprit à se mettre au courant des anecdotes de cours et des pratiques ordinaires des cabinets étrangers, et il revient, avec cette érudition vulgaire, faire l'admiration et l'étonnement des badauds qui n'ont pas voyagé.

Dans des occasions récentes, il a fallu, cependant, des talens d'un ordre plus élevé. L'Alexandre de nos jours a souvent tranché, d'un seul coup de son épée, les sophismes gordiens de ces avisés personnages, comme un enfant, dans la vivacité de ses jeux, rompt les trames les mieux ourdies d'une toile d'araignée. Il réduisit à peu près toutes les négociations aux deux monosyllabes qui, en définitive, décident de toutes les affaires humaines. Ses termes péremptoires et l'extrême simplicité de sa logique déconcertaient ces dialecticiens de bonne compagnie. Pendant

les négociations du traité de Campo-Formio, il se trouva en contact avec M. de Cobensel, grand seigneur, homme de cour et de belles manières. Un jour qu'à un déjeuner que lui donnait M. de Cobensel celui-ci traitait le jeune général républicain avec une supériorité hautaine, à laquelle il se croyait droit en qualité de représentant d'une ancienne et puissante monarchie : « Tenez, dit Bonaparte, votre monarchie autrichienne, il ne tient qu'à moi de la briser comme ces porcelaines ; » et, dans le même moment, il jeta par terre un superbe cabaret que M. de Cobensel tenait de la munificence de Paul Ier. Mais les bons vieux tems de la diplomatie sont revenus. La solennité officielle, les lenteurs étudiées, savantes, ont de nouveau repris faveur. Les intelligences subalternes des cours s'en félicitent ; espérons du moins, dans l'intérêt de l'humanité, maintenant que nous avons en perspective les canons à vapeur de M. Perkins, que, grâces à ces lenteurs, il faudra plus de tems, à l'avenir, pour convenir des termes sur lesquels une querelle pourra commencer avec convenance et *decorum*, qu'il n'en fallait, autrefois, pour se brouiller, se battre et se rapatrier. Déjà notre nouvelle école diplomatique nous a montré tout son savoir faire, à cet égard, dans les affaires de la Grèce.

Il n'y a rien, à la cour de Rome, qui paraisse devoir rendre nécessaire la résidence d'un corps diplomatique aussi imposant que celui qui y est accrédité. Le souverain exerce encore, il est vrai, une autorité spirituelle sur une portion considérable de l'espèce humaine ; mais on ne voit pas que cette autorité soit d'un grand poids dans les affaires temporelles : du moins les occasions où elle se manifeste ne se produisent qu'à des époques bien rares. Il est possible que la faiblesse et la position centrale de l'état de l'église en aient rendu la capitale propre à devenir la chambre du conseil de l'Italie. C'est un territoire

neutre où, à l'ombre d'un grand nom, les prétentions rivales des candidats qui convoitent ce jardin des Hespérides sont discutées avec moins d'éclat et plus d'avantage. Quoi qu'il en soit, la légation de Rome tient un premier rang parmi les ambassades des puissances du sud et du centre de l'Europe. L'orgueil de leurs plus grands seigneurs est, d'ailleurs, tenté par l'éclat de ces ambassades. Rome est une vaste ruine et une petite cité : on n'y trouve pas de foule; l'individu ne court pas le risque d'être perdu dans la masse, l'ambassadeur d'être confondu dans le million. Chaque contraste a son effet; chaque mouvement sa valeur propre. Le pape ne tient pas de cour. On dirait un pays gouverné par une ligue d'amphictyons; car le chef de l'état disparaît presque entièrement derrière les innombrables représentans de toutes les contrées de l'Europe.

J'étais curieux de voir ce système en mouvement; et, un jour, en rentrant chez moi, je fus très-satisfait d'y trouver une invitation de l'ambassadeur de Naples, pour une grande fête qu'il devait donner au palais Farnèse, à l'occasion du mariage ou de la naissance, je ne sais trop lequel, d'une princesse napolitaine. L'invitation portait que les hommes devraient être en habits de cour; et tout paraissait annoncer une magnifique mascarade.

Quand j'arrivai au palais, la grande place sur laquelle il est construit était déjà occupée par une longue ligne de voitures. Ce n'était, certes, pas le moment d'en examiner l'architecture : toutefois les reflets et les lueurs mobiles des torches qui éclairaient les teintes foncées de la façade, appareil ordinaire des fêtes romaines, prêtaient je ne sais quel éclat fantastique et grandiose aux proportions colossales et massives de ce chef-d'œuvre de Michel-Ange. Mon attention fut bientôt arrêtée par d'autres objets : les flambeaux qui se croisaient ou qui confondaient leurs flammes;

les cris des domestiques; les couleurs éclatantes et variées de leurs costumes, parmi lesquels je remarquai surtout les livrées, plus bizarres que pittoresques, des valets et des piqueurs du corps diplomatique; la sombre solennité de la cour, à travers la fumée et le mouvement tumultueux des torches; les annonces des suisses au pied de l'escalier, et la magnificence de cet escalier : tout cet ensemble imposant et confus avait saisi vivement mes yeux et mon imagination. Je traversai rapidement une longue et froide galerie, et j'arrivai à l'entrée de l'antichambre. Là, se trouvaient rangés les valets-de-pied, dans tout l'éclat de leurs livrées officielles : ce fut à travers leur double ligne et leurs gloses malicieuses que je parvins au grand salon.

L'appartement était comble; tout Rome s'y trouvait. Je m'enfonçai au milieu d'un amas d'habits brodés, de croix, de plaques, de rubans, et autres *nugæ* qui semblaient venir de la lune de l'Arioste, et devoir y retourner. Tandis que je cherchais à me faire jour à travers cette brillante cohue, alternativement distrait par les plumes et les diamans des femmes, le luxe militaire des uniformes, les calottes rouges et le teint bilieux des cardinaux, mon attention fut tout-à-coup attirée par un rire éclatant parti du milieu d'un groupe. Au centre de ce groupe, composé des élémens les plus hétérogènes, j'entendis d'abord, et j'aperçus ensuite, avec quelque peine, l'ambassadeur, riant, gesticulant, et parlant avec une forte accentuation napolitaine.

Imaginez un personnage qui n'avait pas cinq pieds de haut, qui paraissait n'avoir que des bras et des jambes, tant son corps était petit, et dont l'aspect informe et grotesque donnait l'idée d'un essai, d'une ébauche de la nature tentant, pour la première fois, de créer l'homme. Malgré un œil de moins et une jambe trop courte, il se

démenait au milieu de son monde, en boitant et en louchant, avec une intrépidité imperturbable de contentement de lui-même et de bonne humeur. J'avais d'abord été frappé de l'éclat de cette superbe réunion ; mais la laideur comique et singulière de celui qui en faisait les honneurs semblait lui communiquer je ne sais quel air de mascarade et de carnaval. Dans sa physionomie, pas une seule trace d'intelligence; dans ses politesses, le savoir-vivre de Polichinelle. Jaune, couvert de rides, avec un esprit rapetissé aux proportions de son corps, il eût été difficile de trouver un représentant plus convenable de Ferdinand IV, déclaré une fois imbécile, détrôné deux fois, jurant une constitution qu'il se promettait de violer, et faisant la guerre à un peuple dont l'imprudente pitié lui avait sauvé le trône et la vie. Je m'inclinai, en passant devant l'ambassadeur, qui répondit à ma politesse par un gros rire : cet échantillon me donna un avant-goût de tout le plaisir que devait me procurer la ménagerie.

Les danses avaient commencé dans la belle galerie du palais ; et les cardinaux, les *monsignors,* les abbés, étaient seuls dans la première pièce : l'étiquette veut qu'ils se retirent au premier coup d'archet. Quelques-uns, qui ont plus de conscience que d'autres dans leurs oreilles, se soumettent, sans beaucoup de peine, à cette convenance ; mais il y en a qui, dans leur retraite apparente, s'arrangent de façon à rester en arrière. J'en aperçus quelques-uns qui s'étaient nichés, d'une manière fort commode, à l'extrémité d'un sofa, le plus loin possible du feu, que l'on redoute, en Italie, autant qu'on le recherche en Angleterre. La brusque entrée de l'ambassadeur de Portugal vint troubler cet arrangement : il arriva en sautillant, avec une gaîté qui scandalisait les admirateurs des anciennes formes, et qui, au surplus, était peu en harmonie avec les pré-

tentions et les qualités réelles de son excellence. Dans un moment, il avait salué tout le monde, et tout le monde avait reconnu le comte de Funchal. Il n'avait rien perdu de la réputation qu'il avait acquise en Angleterre: il était toujours un modèle de galanterie et un type de courtoisie diplomatique. Sa petite tête ronde était frisée et poudrée avec le même soin et la même précision : seulement il me parut que sa figure s'était un peu élargie, et que l'écarlate de son ancienne carnation avait pris une teinte pourpre foncée ; quoique assurément il fût très-laid, il était un modèle du beau idéal, à côté du ministre napolitain. Quand ce dernier n'était pas excité, il y avait, dans toute sa personne, un certain *far niente* qui annonçait que des danses trop prolongées, ou de trop longs complimens le plongeraient, sans peine, dans un profond sommeil. Tout, au contraire, dans le comte, était vivacité et esprit : l'éclat scintillant de son petit œil noir annonçait une source inépuisable d'activité; on eût dit qu'il n'existait que pour parler et se mouvoir. Il avait, pour les dames, une galanterie universelle; jamais il ne paraissait plus heureux que lorsqu'il faisait ou recevait un compliment. Sa laideur disparaissait sous la grâce de son élocution ; il possédait, au plus haut degré, cette bienveillance naturelle, qui répand tant de charme dans les sociétés du continent, et qui est si rare parmi nous. Je l'avais connu autrefois, et je fus charmé de le rencontrer de nouveau : c'était son second séjour à Rome, et son retour devait autant être attribué au goût particulier que le Pape avait pour lui, qu'à son illustre nom de Sousa et à son expérience bien connue des cours. Il avait été envoyé, comme ambassadeur extraordinaire, pour féliciter Pie VII sur sa restauration; et l'âge et la maladie de Pinto, le ministre ordinaire, étaient des raisons fort légitimes de la prolongation de son séjour. Il

avait de la franchise et de la libéralité dans ses opinions politiques, un goût et une raison cultivés, et, comme son parent (1), c'était avec passion qu'il protégeait les arts. Je renouvelai connaissance avec lui, et il m'invita souvent à dîner à son palais de Fano : je trouvai, à sa table, quelques traits des utopies philosophiques que j'avais rêvées. Il savait réunir, chez lui, des hommes tels que Niebuhr, Akerblad, Sismondi, et il procurait aux autres l'avantage et le plaisir de boire l'instruction qui coulait de leurs lèvres, en sources abondantes.

Dans le groupe dont j'ai déjà parlé, mais un peu à l'écart, j'aperçus une tête qui faisait un contraste remarquable avec ces pâles visages d'un caractère tout italien, dont elle était environnée. Le comte, voyant, sur mes lèvres, quelque chose d'intermédiaire entre un sourire et une question, m'appela près de lui, et, sans autre préliminaire, me présenta à son ami. C'était le ministre de *Sa Majesté Britannique, le roi de Hanôvre,* combinaison ingénieuse pour compenser l'insignifiance d'un des royaumes, par l'éclat et l'importance de l'autre, au moyen d'un compromis entre les deux. De cette façon, on évitait aussi les objections parlementaires qu'on aurait pu faire sur la convenance, pour le roi de la Grande-Bretagne, d'avoir un ministre à la cour de Rome.

Le baron de Redern n'avait, certes, rien de séduisant dans son extérieur; mais si je voulais choisir l'air le plus consciencieux, le plus honnête, le plus anti-diplomatique qu'une cour allemande pût envoyer sous le titre de ministre dans une cour italienne, comme un échantillon de sa fabrique, ce serait assurément Son Excellence que je prendrais. Il était de petite taille et sans grâces; le tems n'avait pas amélioré ses traits, épais et flétris par l'âge;

(1) M. de Sousa, éditeur de la magnifique édition du *Camoens*, publiée par Didot.

son habit pendait sur la charpente de ses membres, comme s'il l'avait reçu, par héritage, du plus gros de ses ancêtres. Ses formes avaient quelque chose de rustique; cependant l'habitude des cours s'y faisait aussi apercevoir. C'était une chose curieuse que les salutations profondes et solennelles qu'il faisait aux beautés célèbres, et son rire de contentement et d'admiration naïve à la vue de leurs charmes. Mais ce qui dominait dans sa physionomie, c'était la franchise, la loyauté anséatique de son caractère. Jamais le baron ne disait un mot qu'il ne pût soutenir par une bonne autorité. Sa figure ouverte, paisible, cordiale, ne cachait point d'arrière-pensée. Il n'y avait pas de serpent dans les replis du sourire de sa grosse lèvre allemande. Ses opinions étaient extrêmes et fort étroites, mais sans bigoterie et sans l'esprit de rancune des gens médiocres. Il portait, dans ses rapports diplomatiques, la bonhomie qu'il avait chez lui, et le baron de Redern, comme je l'ai appris, était la perfection des vertus domestiques. Son intérieur était un tableau tout fait pour Auguste Lafontaine; sa légation ne formait qu'une famille : il était constamment bon, indulgent et paternel, pour les plus humbles comme pour les plus élevés. Son œil brillait, quand il parlait de son instituteur, et le plus grand plaisir qu'il se promît, à son retour dans le Hanôvre, c'était de recevoir la bénédiction et de baiser la main de ce vieillard vénérable, qui avait alors près de quatre-vingt dix ans. Ses filles étaient formées sur le même type de bonté antique. Dans une des visites que je leur fis, je remarquai un dessin, dans une des principales pièces. M. Kestner, secrétaire de légation, m'en expliqua le sujet, pendant que ces dames achevaient leur toilette. C'était le portrait de sa fille aînée, dans le personnage de la Charlotte de Werther, préparant du pain et du beurre pour ses enfans. Ce dessin était la production d'une fille de M. de Redern : il devait vivement intéresser M. Kest-

ner, petit-fils de Charlotte, et qui avait eu, au sujet de son aïeule, une correspondance avec Gœthe, insérée depuis dans plusieurs écrits périodiques de l'Allemagne.

Le baron ne paraissait exercer, à Rome, aucunes fonctions diplomatiques décidées : quiconque a eu occasion d'examiner sa bonne et franche figure, n'a rien dû y trouver qui pût porter ombrage à M. O'Connel, pas plus qu'à M. Peel. Les charmes de « la courtisane écarlate » étaient tombés, *imbelle telum sine ictu*, sur sa vieille tête luthérienne. Il avait succédé, dans de mauvais jours, et au milieu d'une situation difficile, au baron Opteda; mais le choix qu'on avait fait de lui annonçait la fin d'un système auquel un cœur tel que le sien n'était pas propre. Ses seules attributions paraissaient limitées à l'important devoir de recevoir chez lui et de présenter au pape les sujets de S. M. Britannique, anglais ou hanovriens, whigs ou torys, protestans ou papistes.

Je passai dans la pièce voisine, dans l'espoir d'y rencontrer quelques autres membres de la cohorte, et je me trouvai en face du prince Italinsky, l'ambassadeur russe. Depuis long-tems il était, à Rome, le centre de l'érudition, comme le comte de Funchal, de la littérature légère. Dans sa taille, dont l'étude avait diminué l'élévation primitive, et dans tout son extérieur sérieux et philosophique, on voyait gravées, en caractères qu'il était impossible de méconnaître, ses habitudes laborieuses et retirées; mais on apercevait aussi quelques traces de l'ascendant de cabinet qu'il exerçait parmi ses rivaux, dans sa bouche comprimée, dans l'inclinaison de ses épais sourcils, et surtout dans un regard qui avait à la fois de la circonspection et de l'empire.

Le prince Italinsky quittait rarement son palais de la place Navonne ; il vivait, en quelque sorte, au centre d'une académie, constamment entouré de philologues, d'antiquaires, d'orientalistes. Ces réunions se rapprochaient

davantage de l'austérité des cercles d'une université, quoique cette austérité fût un peu adoucie par les formes diplomatiques, que de l'élégance des soirées littéraires de l'ambassadeur de Portugal. Le noble russe est imitateur et rempli d'ostentation ; St.-Pétersbourg singe Paris. Mais, à cet égard, Italinsky diffère entièrement de ses compatriotes. Son mobilier avait autant de simplicité que sa demeure; l'un et l'autre étaient plutôt au-dessous qu'au-dessus de la médiocrité dorée. Un poêle dans le mois d'avril, et un portrait barbare du sultan Mahmoud, peint à Constantinople, faisaient la principale décoration du vaste appartement, où il donnait audience aux officiers russes qui retournaient à Moscow ou à Odessa, au voyageur qui revenait d'Égypte, aux philologues qui étudiaient l'éthiopien ou le copte, et aux investigateurs des manuscrits palympsestes. Cependant il savait trouver le tems nécessaire pour traiter les affaires de son maître avec le pape ; et l'église grecque n'a jamais eu à se plaindre de son représentant.

L'ambassadeur d'Espagne vivait aussi dans son saint des saints, mais sans avoir les mêmes raisons pour expliquer sa retraite. A l'époque dont je parle, il eût fallu, cependant, que l'ambassadeur de Ferdinand VII fût un véritable Protée, pour représenter son maître sous toutes ses faces. L'ombre de la révolution espagnole s'était déjà étendue jusqu'à Rome, et avait encore obscurci les ténèbres habituelles du *palazzo di Spagna*. Même dans les tems ordinaires, le représentant de S. M. Catholique n'occupe pas un poste fort brillant dans ce siége de la catholicité. Il est probable que ce sont plutôt les moyens que la bonne volonté qui lui manquent : ne pouvant pas être le premier, l'orgueil castillan se résigne à ne rien être.

J'aperçus, à travers les interstices des rangs, toute la légion des ministres *pro tempore* et des plénipotentiaires, distingués chacun par les décorations de leurs cours res-

pectives, et simulant la pompe et les prétentions des majestés qui les avaient choisis pour leurs organes ou leurs masques. Le docte Niebuhr (1), ministre de Prusse, était absent et imparfaitement remplacé par Bartoldi, le juif converti. Je souriais à la pétulante activité du cardinal Heflin, ministre de Bavière; à la brusque étourderie de l'envoyé de Wurtemberg; à l'air grave et confortable du ministre hollandais; quand tout-à-coup je vis entrer, accompagné d'une suite brillante, le comte Appony, ambassadeur d'Autriche (2). C'était, sans contredit, l'étoile la plus brillante de toute la constellation, non-seulement à cause de l'éclat de sa représentation personnelle, mais par la raison plus substantielle de la supériorité que possède un ennemi rapproché sur un ami à distance.

Un ambassadeur d'Autriche sera long-tems encore un personnage très-important à la cour de Rome. Il est placé entre le royaume de Naples, d'un côté, et le royaume Lombard-Vénitien, de l'autre; étendant ses bras sur tous les deux, et pouvant, à sa volonté, les précipiter sur l'isthme étroit qui les sépare : mais il a à la fois à se garder contre le camp dans l'intérieur, et contre l'assiégeant au dehors. L'Italie est divisée et subdivisée en factions de toutes les nuances; il y a un point cependant où ces mille factions se rencontrent, c'est dans une haine commune, profonde, ardente, invétérée contre tout ce qui est autrichien. La *Tedesca Rabia* est partout en exécration; *ad ognuno puzzo questo straniero dominio*. Le vieil esprit des Vêpres Siciliennes fermente sous une apparence paisible. Avec des élémens de combustion comme ceux-là autour de lui, l'ambassadeur d'Autriche ne peut compter sur qui que ce soit. La *solfatara* sur laquelle il marche n'est qu'une enveloppe:

(1) Auteur d'une savante histoire romaine, dont il a été question dans le numéro 37 de notre recueil.

(2) Aujourd'hui ambassadeur à la cour de France.

chaque tourbillon de fumée doit être observé ; un instant pourrait le convertir en flamme, et cette flamme devenir un volcan. Même dans les tems ordinaires, cet ambassadeur aura toujours de quoi alimenter son activité. Il faut entretenir la garnison de Ferrare, pour la protection du pape ; envoyer des bataillons allemands dans la *Campagna felice*, pour y féconder les terres ; alimenter, sous un nouveau nom, l'ancienne querelle de l'église et de l'empire ; veiller à ce qu'aucun Lombard ou Vénitien ne se place sur les trônes épiscopaux de leurs villes respectives ; il faut, surtout, prendre garde qu'un nonce opiniâtre, comme Severoli, ne s'élève à la chaire des apôtres ; enfin jusqu'au moment où divers états de la Péninsule seront jugés mûrs pour être confondus en un seul royaume, sous le sceptre paternel des Césars de Vienne, aucun Italien ne doit parler des avantages de l'union, sans subir la peine du crime de haute trahison contre son futur empereur. Tant de soins divers exigent beaucoup d'activité, d'adresse et de tête chez celui qui en est chargé.

A juger par les apparences, je doute beaucoup que le comte Appony fût précisément l'homme qu'il fallait pour être en Italie l'instrument de la Sainte-Alliance et des desseins secrets de l'Autriche. Les qualités des petits moteurs de ces grands événemens doivent être d'une nature différente. Le diplomate de la Sainte-Alliance doit remplir son office avec un mépris plus hautain des classes populaires, c'est-à-dire de tout ce qui est au-dessous de lui : il doit être un ennemi inflexible de tous les changemens; un persécuteur infatigable des penseurs et de la pensée. Il faut aussi qu'il sache éventer toutes les conspirations ; susciter avec adresse des querelles entre les états qui restent en paix par affection ou par indifférence réciproque, afin d'intervenir dans leurs affaires et de se faire payer le prix de son intervention. Pour cela, il est indispensable qu'il sache

donner du poids aux moindres bagatelles, un corps à des ombres. C'est la pratique des plus mauvais de ses prédécesseurs qui compose uniquement son code de morale; tous les genres de fraudes doivent lui être familiers, depuis la grossièreté barbare des mensonges du nord, jusqu'aux habiles déceptions du sud. Cette école surannée, honneur de la vieille politique européenne, disparaissait peu à peu, et aurait fini par s'éteindre entièrement, lorsque les derniers événemens lui ont rendu sa vitalité première. Cette diplomatie parfumée et en habits de cour prévaut aujourd'hui dans toute l'Europe : les peuples doivent se féliciter beaucoup de voir leurs droits achetés et vendus par des hommes de bonne compagnie et du meilleur ton.

Je ne puis placer le comte Appony dans cette école renouvelée des derniers siècles. Il est jeune ou du moins il n'est pas vieux; et il a, dans toute son allure, le courage et la fierté de la jeunesse. C'est à la fois un Hongrois et un soldat : quoique je ne lui confierais pas volontiers les libertés d'une province conquise, je suis convaincu qu'il aimerait mieux user du sabre que du poignard, et opprimer avec audace que de trahir avec lâcheté. Un mauvais système peut sans doute le rendre malfaisant; toutefois, il a su résister à l'exagération de ses collègues, en recevant, à leur grand scandale, les Bonaparte chez lui. A tout prendre, c'est une image aussi douce du Dieu qu'il représente, que l'Italie peut l'espérer dans les circonstances actuelles. Il faut reconnaître, cependant, qu'il doit une partie de sa popularité à l'éclat de sa représentation, et une plus grande encore à la comtesse Appony, sa femme. Personne ne maintient aussi complètement que le comte la splendeur et tout l'appareil de cette espèce de royauté de seconde main : le palais de Venise est véritablement la cour de la capitale de la chrétienté; et ses vendredis en sont les jours de gala. Mais, dans ces occasions, l'ambassadrice est le

personnage absorbant; elle éclipse si complètement l'ambassadeur, que, pendant toute la soirée, à peine s'il est question de lui ou du souverain dont il est le mandataire. D'une grande taille et dépourvue de cet embonpoint modéré qui fait une partie si essentielle des agrémens de son sexe, la comtesse Appony compense tout ce qui lui manque, par l'expression délicate et paisible de ses traits, la grâce de tous ses mouvemens, semblables aux molles ondulations du cou du cygne, et l'inexprimable élégance de ses airs de cour. Née en Italie et élevée en Allemagne, elle offre le plus heureux mélange des qualités des deux nations. Elle a juste saisi le point où la grâce finit et où l'affectation commence. Son chant est une émanation de tout son être, un type des avantages divers qu'elle concentre en sa personne et qui la caractérisent. Dans les réunions plus intimes du palais de Venise, elle procure quelquefois à ceux qui y sont admis la satisfaction de l'entendre exécuter des fragmens de la musique nationale choisis avec un goût exquis. Les Allemands sont enchantés, et les Italiens eux-mêmes oublient qu'ils se trouvent dans la demeure d'un Autrichien.

Je m'avançai dans la galerie, et, dans l'intervalle d'un quadrille, j'examinais des fresques admirables, lorsqu'un personnage d'une tournure plus qu'imposante passa raide devant moi, et fut se placer à l'autre extrémité de la salle. Il y avait dans tout son air quelque chose de superbe, et j'en aurais détourné les yeux, sans les fleurs de lys brodées sur son habit, et l'ordre du St.-Esprit placé sur sa poitrine. Je fus intéressé par la nation et la cour auxquelles il appartenait évidemment : en m'adressant à un ami qui était près de moi, j'appris que ce personnage n'était rien moins que M. de Blacas, ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, près du saint-siége. Je le connaissais déjà de réputation, et son premier aspect n'était pas de na-

ture à modifier les impressions que l'on m'avait données sur son compte. C'est sans contredit le plus fier de tous les amphictyons. Organe de la première puissance catholique, si ce n'est en rang, du moins en civilisation, représentant du fils aîné de l'église, il devait nécessairement occuper une position supérieure, et, en dépit de l'Autriche, exercer une influence légitime dans le siége de la catholicité. Mais cette suprématie eût été reconnue plus volontiers, s'il eût moins cherché à la faire sentir; et les plus humbles, les plus faibles, les plus vils même, supportaient difficilement une fierté qui aurait à peine été tolérable dans le représentant d'un nouveau Charlemagne.

M. de Blacas, compagnon et ami du comte de Lille, en Angleterre, fut récompensé de ses services supposés ou réels, par le ministère de la maison du roi, à la première restauration. Mais la catastrophe du 20 mars et la fuite de Paris, qui lui sont attribuées même dans son propre parti, ruinèrent sa prospérité. Le roi, à son second retour, fut obligé, pour satisfaire le public, de donner un exil honorable à son ami de cœur : M. de Blacas quitta son ministère pour l'ambassade de Rome, sans emporter d'autres regrets que ceux de son souverain et de quelques créatures.

En l'envoyant à Rome, son éloignement n'était pas encore le seul objet qu'on eût en vue. Les Bonaparte s'étaient réfugiés, ainsi que d'autres rois détrônés, dans les bras du père commun des fidèles; mais les cent jours n'étaient pas oubliés : il fallait les poursuivre jusque dans l'exil, les veiller et les persécuter en détail. A part notre compatriote Hudson Low, on ne pouvait pas choisir un gardien plus vigilant que l'ambassadeur qui venait d'être nommé. La nouvelle inquisition fut admirablement organisée; ses familiers étaient partout; son chef suprême apporta, dans l'exercice de cette police ténébreuse, l'instinct et toute la persistance d'une inimitié person-

nelle. Tandis que, comme représentant de l'église gallicane, l'ambassadeur en défendait les droits et les priviléges, l'homme, l'ennemi particulier, surveillait sans cesse les foyers domestiques d'une famille détestée, exigeant que ses agens lui rendissent un compte sévère de tous les individus qui avaient osé s'introduire chez ses membres, sans l'en avoir averti et sans avoir réclamé son passeport préalable. Si un salon devait être peint à fresque, il était interdit aux Français de se charger de cet ouvrage; si un artiste voulait dédier une gravure, cette dédicace devait se faire *sotto voce*. La reconnaissance était un crime, dès le moment où elle devenait publique; il fallait méconnaître tous les bienfaits passés, pour obtenir la faveur de la légation française. Saluer les Bonaparte, c'était une honte; leur parler, une trahison. Que si, au milieu de la paix, un de nos compatriotes oubliait qu'il avait été jadis leur ennemi, et qu'il acceptât leurs invitations, il était déclaré indigne de sa nation, et consigné à la porte du palais de France. Je pourrais citer des preuves nombreuses à l'appui de cette allégation. Un Anglais de ma connaissance, présenté à l'ambassadeur, en avait été bien accueilli; par malheur il avait connu le prince de Canino, en Angleterre, pendant sa captivité, et il crut satisfaire à une convenance en allant le voir. M. de Blacas en fut prévenu par sa gendarmerie clandestine : à la visite suivante, l'ambassadeur lui insinua qu'il pourrait désormais se dispenser de se présenter chez lui. La même chose eut lieu pour un Irlandais, qui, au surplus, était fort disposé à prévenir l'insinuation.

Une aventure plus plaisante arriva à un secrétaire de la légation française. Monsignor Isoard, un des auditeurs de rote, choisi, je crois, par Napoléon, avait été suivi, comme on le supposait, jusqu'au palais du cardinal Fesch; on assurait l'y avoir vu entrer, à une heure très-avan-

cée, etc., etc.; et, en conséquence, la porte de l'ambassadeur lui fut refusée le jour suivant. Des renseignemens plus exacts apprirent que ce n'était pas chez le cardinal qu'il était entré, mais dans une église qui en est toute voisine. Monsignor fut acquitté, le secrétaire reprimandé, l'ambassadeur mordit ses lèvres; et chacun de rire à leurs dépens, car Rome a tout le retentissant et le commérage d'une petite ville.

M. de Blacas n'avait pas d'autres qualités éminentes, que l'activité et la ruse qu'il déployait dans son inquiète surveillance. A la vérité il cherchait à dissimuler ce qu'elle pouvait avoir d'odieux, en s'environnant de la pompe des arts : il s'en était déclaré le patron, et, pendant quelque tems, il disparut, en quelque, sorte au milieu des nuances d'encens qu'ils brûlaient en son honneur. Ses collections, et surtout sa collection de pierres gravées, étaient admirables, attendu qu'il les choisissait avec les yeux des autres; mais, à Rome, on a trop véritablement le goût et le sentiment des arts, pour être dupe de ce manége, et nulle part on ne sait mieux distinguer, du véritable connaisseur, celui qui ne l'est que par air et sans vocation naturelle (1).

Quelques instans après son arrivée, il s'assit à l'extrémité du salon. Il n'y avait pas foule autour de lui, et je pus l'examiner tout à mon aise. Il est grand et robuste, mais il y a, dans son aspect, quelque chose de rude, d'épais et de sévère. Personne, dans tout le corps diplomatique accrédité à Rome, n'usait de ses prérogatives avec une fierté plus aristocratique, et ne tempérait moins la rigueur de ses fonctions, par les grâces natives de sa na-

(1) NOTE DU TR. Ce portrait, évidemment tracé par une plume peu bienveillante et même ennemie, paraît souvent manquer de vérité. On assure que, loin d'être dépourvu du sentiment des arts, M. de Blacas a fait une description de ses pierres gravées, dont il est le rédacteur; et qui est remarquable par beaucoup de goût et de savoir.

tion et de sa caste. Sa politesse elle-même a quelque chose de supérieur : elle n'élève pas celui à qui elle s'adresse ; elle le fait descendre. Il y a, dans les mouvemens inquiets de son regard, et dans les oscillations de ses lèvres, quelque chose du gouverneur d'un château fort qui croit avoir égaré ses clefs, et qui craint que les prisonniers commis à sa garde n'aient profité de l'occasion pour s'enfuir. M. de Blacas se leva avant la fin du bal, et, après une salutation solennelle à un prince romain avec qui il avait causé, il partit.

« Et ce sont là les maîtres des maîtres de la terre ! » m'écriai-je, en descendant derrière lui l'escalier de marbre, mais en me tenant à une distance respectable, pour ne pas être incommodé par l'éclat et la fumée de ses flambeaux. « Ce sont là les pivots sur lesquels on fait tourner les destinées de l'espèce humaine ! Ah ! Don Diego a raison ; on leur doit de la reconnaissance quand, sans faire du bien, ils ne nous font pas de mal. »

Quelques mois après cette fête, à un second voyage que je fis à Rome, je ne rencontrai plus M. de Blacas dans les cercles où il avait coutume de se produire. On venait de lui donner un successeur. Quand j'arrivai, ce changement était encore le sujet des félicitations et des conjectures du public. La mort du captif de Sainte-Hélène avait changé la situation politique de l'Europe ; sa famille, à Rome, semblait, en quelque sorte, avoir expiré avec lui. Sir Hudson Low quitta son rocher, et M. de Blacas son ambassade. Le titre de duc récompensa les sévérités du comte. Ses amis qui l'avaient défendu, non-seulement contre l'antipathie populaire, mais aussi contre des inimitiés de courtisans, s'agitèrent pour le faire revenir. Dans l'intervalle, le duc de Berry et plusieurs autres de ses adversaires politiques ou personnels avaient disparu : l'affection du feu roi se ranima en sa faveur ; il reparut à

Paris, et retomba dans la noble obscurité de ses fonctions de cour.

Il fut remplacé par un homme d'un caractère bien différent, le duc de Laval-Montmorency (1), soit qu'on le considère comme ambassadeur, ou seulement comme homme du monde. Il a fort peu de prétentions politiques, mais, chose rare, il est supérieur à ses prétentions. Son nom rappelle tous les souvenirs de l'antique chevalerie ; le titre de premier baron chrétien est affecté à sa famille : au surplus, son portrait n'a pas besoin, pour ressortir, des brillans accessoires qui l'encadrent. Il a de la franchise, de la libéralité et une politesse exquise. C'est un chaînon, un point intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle France, aussi peu gâté que possible par les préjugés de sa classe ; et, en même tems, tout-à-fait étranger à la rudesse soldatesque de la révolution. Les formes de la cour de l'empire étaient mâles, mais dures ; elles corrompaient ou modifiaient celles des membres de l'ancienne aristocratie qui s'y étaient fait admettre. Dans ses contacts avec la cour impériale, le duc de Laval n'a rien pris de sa rudesse, et il a perdu les animosités et les préventions qui altèrent les meilleures qualités de ses pareils. Personne n'est plus accessible au mérite et au malheur ; et c'est une chose fort honorable pour lui, que sa vue intellectuelle, au lieu de se borner par ses communications avec les cours, ait pris au contraire plus d'étendue. « Le nom ne fait rien à l'affaire » est un axiome que ses amis lui attribuent, et que ses ennemis, s'il en a, ne lui contestent pas. Ce qui est hors de doute, c'est que sa conduite se règle d'après ce principe. Il n'a pas de plus grand plaisir que d'échapper aux formes et au costume officiels de sa place ; rien ne peut égaler la douceur et la grâce naturelle avec lesquelles

(1) Aujourd'hui ambassadeur de France en Autriche.

il en remplit les devoirs. Ceux qui vont au palais de France ne perdent, certes, pas au change, en y trouvant un homme du monde aimable, au lieu de l'ambassadeur.

Le duc de Laval a peu de choses à faire à Rome : les libertés de l'église gallicane sont garanties; et le démon de l'espionage ne le tourmente pas, avec ses rapports mensongers. Ce n'est plus un crime de lèse-majesté de boire le vin et d'entendre la musique des Bonaparte; le *Palazzo Teodoli* reconnaît les droits du *Palazzo Luciano*; leurs suisses se saluent réciproquement; et l'ambassadeur lui-même a découvert sa tête devant la plus belle et la plus jeune des *détrônés*. Ses attentions pour les dames contrastent singulièrement avec l'indifférence superbe de son prédécesseur. Peu d'hommes connaissent mieux l'art de cette galanterie élégante qui faisait jadis l'honneur de sa caste et de son pays. Au milieu de tout cela, perce une sorte d'apathie philosophique, quelquefois fort plaisante, pour la solennité de ses fonctions, et qui déconcerte continuellement ses collègues. Plusieurs fois je l'ai rencontré, à pied et sans domestique, dans le *Corso*, regardant, avec une admiration sincère, chaque nouvelle boutique, ou les animaux rares récemment arrivés. Lorsqu'il s'apercevait qu'il était observé, il laissait tomber son lorgnon, et reprenait sa course d'un pas plus rapide, comme s'il était confus d'avoir, pour la centième fois, été pris en flagrant délit.

Cette espèce de frivolité et de badauderie ne nuit pas aux qualités solides de son cœur. La catastrophe de Miss Bathurst les a placées sous le jour le plus favorable. Toute la ville fut en deuil de la mort de cette intéressante personne; et la part, bien involontaire, qu'eut M. de Laval à ce triste événement, doubla chez lui l'émotion générale. Pendant plusieurs jours, il fut obligé de garder le lit; quoique je l'aie vu ensuite assez bien rétabli, je doute fort,

malgré la légèreté de sa nation et la sécheresse diplomatique, qu'il oublie jamais cette course fatale près du Tibre.

Les circonstances de la mort de cette jeune personne ont déjà été publiées en partie; mais il n'y a que ceux qui se trouvaient sur les lieux, à l'époque de ce malheureux événement, qui puissent se faire une idée de l'impression qu'il a produite à Rome. C'était le lendemain d'une soirée où elle avait paru à un bal, dans tout l'éclat de sa beauté, et au milieu d'un cercle nombreux d'admirateurs. Elle était à la veille de se marier, et déjà, dit-on, son fiancé se trouvait à Turin. A voir la joie et l'espérance qui rayonnaient dans sa ravissante figure, elle semblait avoir atteint le comble de la félicité humaine, et être à l'abri des traits de l'avenir. La Providence en avait disposé autrement, et les adieux de ce soir furent éternels.

La nuit fut orageuse, et les pluies, qui tombaient, depuis quelques jours, avaient gonflé le cours du Tibre. Les bords de ce fleuve sont la promenade ordinaire des Anglais dans cette saison. Un jeune étudiant, tout frais arrivé d'Oxford, aime à le comparer avec les descriptions de son Horace, et tous, sans exception, avec celles de Shakspeare. Le lendemain matin, la pluie avait cessé; le soleil, ce soleil italien qui n'abandonne jamais ses fils pendant long-tems, brillait dans tout son éclat, et semblait inviter à la promenade. Le duc de Laval proposa de suivre, à cheval, la direction de la rivière; cette proposition fut malheureusement acceptée. La cavalcade sortit par la porte *del Popolo*, et prit la route qui conduit au Tibre. Bientôt ils furent arrivés au *Ponte Molle*.

A droite de la route, sur la rive étrusque du fleuve, un petit sentier conduit à un vignoble. On voulut tout voir avec avantage; et, sans réfléchir aux changemens qui avaient eu lieu, depuis la dernière visite, la troupe s'engagea dans l'entreprise hasardeuse de gagner la porte de la vigne,

pour considérer ensuite à loisir les eaux jaunes et fangeuses du Tibre. Le sentier était étroit; il fallut marcher un à un; ce fut une circonstance très-fatale, mais qui n'aurait pas eu de suite sans le concours de toutes les autres : tous étaient descendus de cheval, à l'exception de Miss Bathurst. A leur arrivée à la vigne, ils trouvèrent que, contrairement à l'usage, la porte était close, et ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Le bord de la rivière était incliné et glissant, les eaux rapides et très-hautes. Le cheval de Miss Bathurst hésita; elle le pressa pour le faire avancer; ses pieds de derrière glissèrent, et il tomba dans le fleuve avec celle qu'il portait. Tous les témoins de cette scène poussèrent un cri terrible, et chacun perdit sa présence d'esprit. Il paraît que, dans cette cavalcade, personne ne savait nager, à l'exception d'un valet de pied, que, par une fatalité qui semble l'effet des décrets de la Providence, elle avait renvoyé à la ville pour aller chercher sa pelisse. Ce qu'il y a de sûr, du moins, c'est qu'aucun effort ne fut fait pour la sauver; peut-être auraient-ils été inutiles. A deux reprises, cependant, on la vit soutenir une lutte inégale avec la mort prête à l'atteindre; deux fois elle reparut sur les eaux, agitant sa cravache au-dessus de sa tête, appelant ses amis par les plus doux noms, et les suppliant « de la sauver! de la sauver! » On ne la revit plus ensuite, et ses cris ne se firent plus entendre. Son cheval suivit le courant, et prit terre quelques toises plus loin.

Le lendemain, toute Rome consternée s'était rendue sur les lieux. On avait promis de donner cinquante louis à celui qui découvrirait le corps de Miss Bathurst; mais l'aspect de plusieurs des personnes occupées de cette recherche faisait voir qu'ils n'agissaient que par des motifs désintéressés et de pure humanité. Rien n'est plus honorable pour les Romains que la sensibilité qu'ils témoignèrent en cette occasion; la jeunesse, la beauté, les mal-

heurs individuels, font plus d'effet sur ces imaginations poétiques et mobiles, que les révolutions des empires. L'oncle de Miss Bathurst se retira à la *Villa Spada* : son chagrin fut si vif pendant quelques jours, qu'il faillit en perdre la raison ; il avait été un des témoins de sa mort.

Quatre heures après que la nouvelle de cette catastrophe fut répandue dans Rome, je vis, sur la *Scala della Trinita di Monte*, où logeait Miss Bathurst, beaucoup de figures silencieuses considérer, avec l'air de la plus profonde sympathie, les volets fermés et la tranquillité funèbre d'une maison qui, la veille, était encore l'une des plus gaies de la ville. Toutes les tentatives faites pour retrouver le corps furent inutiles pendant plusieurs semaines : on le découvrit enfin, non, comme on le supposait, près de la ville, mais dans l'endroit même où il était tombé. On le transporta dans une petite auberge du voisinage ; toute trace de beauté avait disparu ; on n'en put constater l'identité que par les boucles, qui étaient encore suspendues aux oreilles. Le lendemain matin, de très-bonne heure, ces tristes restes furent transportés, au milieu des pleurs de quelques amis, au *cimeterio degli Anglesi*; ils y reposent en paix, et peu d'Anglais passent à Rome sans aller payer, à la tombe de leur malheureuse compatriote, le tribut de leurs regrets.

(*New Monthly Magazine.*)

—



OU

UNE SOIRÉE DE PROVINCE.

Les heureux du monde ont beau faire, le peuple a ses plaisirs; les gens comme il faut ne pourront jamais accaparer les jouissances et monopoliser la volupté : il faut bien laisser quelque chose aux pauvres. Une mode se passe-t-elle? du quartier St.-James elle descend au quartier de Holborn, descend encore au quartier de Cheapside : arriérée pour les habitans d'un bout de la ville, elle est nouvelle pour les indigènes de l'extrémité opposée. Une semaine après avoir brillé de tout son éclat, dans la sphère de la cour et du grand monde, elle s'entoure d'une auréole non moins éclatante, dans une sphère inférieure. Espèce de métempsycose et de *palingénésie*, qui perpétue l'existence des mêmes usages, en les faisant voyager d'un lieu à l'autre, d'une classe plus haute à une classe moins élevée, et qui finit (voyez et admirez la bienveillante prévoyance du sort!) par convoquer tour à tour aux mêmes jouissances de vanité toutes les subdivisions de la société humaine.

Imaginez une roue toujours mobile : les gens qui composent le grand monde ne cessent pas d'y jeter de nouveaux plaisirs, de nouvelles inventions de luxe; la roue tourne, et son évolution perpétuelle rejette bientôt, dans les rangs inférieurs, tout ce dont l'opulence, l'aristocratie et le bon ton avaient cru se réserver le privilége. Le vieux philosophe français (1) avait raison : le monde n'est qu'*une*

(1) Montaigne.

branloire pérenne; et, si l'historien des empires tire ses inductions morales des révolutions, des chutes de trône et des changemens de dynasties, si fréquens dans les annales des hommes, l'historien des mœurs humaines trouve, dans la perpétuelle inconstance des modes, dans la fantasque mobilité des usages, une leçon moins haute, moins terrible, mais également instructive; une preuve moins éclatante et tout aussi précise de la fragilité attachée à nos desseins, à nos peines, à nos plaisirs, à nos regrets, à nos amours.

Quel grave préambule! il me conduit, mesdames, ne vous déplaise, à déplorer la mort récente de ces vieilles coutumes auxquelles la bonne Angleterre était si cordialement dévouée, et qui se trouvent reléguées maintenant dans les derniers rangs du peuple. Je blâme, entre autres, la déchéance de ces soirées où les deux sexes, réunis autour de l'urne à thé, rivalisaient de coquetterie et de grâce. A peine un siècle s'est-il écoulé depuis le tems où la meilleure compagnie prenait le thé à cinq heures et demie du soir en été, et à six heures en hiver. Tout a changé; avouer aujourd'hui sa prédilection pour le thé, ce serait se priver des droits de sa caste, renoncer à son rang. Dans le grand monde, on ne dîne plus qu'au commencement de la nuit: la tasse de thé n'est plus un objet de vénération et de culte; le café l'a détrôné, et ceux qui persistent encore à savourer la décoction de la feuille chinoise la prennent en silence, avec mystère, presque avec honte.

Pour moi, je regrette, je l'avoue, des soirées où Adisson et Sterne faisaient, par leurs saillies, les honneurs d'un salon, et où nos jeunes aïeules distribuaient en cérémonie le breuvage odorant, que nos dandys affectent de mépriser. C'était le bon tems alors! les parties de thé constituaient une fabrique matrimoniale toujours en mouvement: cette liqueur innocente communiquait aux sens une légère exal-

tation, qui n'était pas l'ivresse, et qui, sans nuire à la pudeur féminine, augmentait l'audace des amans. Quel repas moins coûteux et plus délicat flatta jamais la sensualité humaine! A peine l'urne fumante a-t-elle pris place au milieu de la table, vous voyez tous les visages s'épanouir; le système nerveux semble caressé d'avance par la prévision des jouissances que ce doux breuvage va causer à chacun des assistans. La conversation devient plus piquante et plus rapide. On discute, sans disputer. La médisance a bien sa part aux plaisirs de la soirée; mais ce babil n'a rien de cruel ni d'amer. Avec quel élan de plaisir, jeunes et vieux volent à leurs amusemens respectifs, lorsque les domestiques ont fait disparaître les traces du modeste festin! Le whist et le boston sont le partage des plus vénérables, et ces jeux que l'innocence avoue et que la volupté ne repousse pas toujours, occupent délicieusement les plus jeunes. Il peut arriver, je le sais, qu'un membre de ces coteries féminines, renommé pour la fabrication et le débit du bel esprit, prenne la parole et vous fasse subir ses doctes critiques sur le nouveau poème, sur le roman à la mode. Peut-être aussi quelque tendre mère, trop absorbée par le sentiment de ses devoirs et le mouvement de son cœur, va-t-elle vous détailler le long catalogue des souffrances de son enfant au berceau. J'avoue que ces inconvéniens corrompent un peu la pureté du plaisir que le thé procure. Et si la demoiselle de la maison, faisant tomber, sur le piano d'acajou ronceux, un grésil de petites notes, harcèle vos oreilles et déclare la guerre à toutes les lois de l'harmonie, je conviens encore, avec vous, des désagrémens que la partie de thé peut entraîner.

Mais pesez, avec une impartialité philosophique, les avantages qui balancent ces légers inconvéniens. Souvenez-vous de l'heureuse et bienfaisante influence qu'un repas en famille exerce naturellement et nécessairement sur les hy-

ménées ; voyez les couples d'amans quitter, à onze heures du soir, la maison hospitalière ; observez la mère, qui suit des yeux sa fille, et ressent déjà pour elle toutes les joies matrimoniales ; consultez, sur les résultats prochains ou éloignés de la table à thé, ces vierges mûries dans le célibat et versées dans tous les mystères dont l'histoire de l'amour et des mariages s'environne pour nous ; et vous vous joindrez à moi pour accuser ce siècle ingrat, qui, dédaignant la source même de ses plus innocens plaisirs, a laissé, aux provinciaux et aux habitans des faubourgs, la coutume nationale, l'usage antique des parties où l'on boit du thé.

J'avais traversé l'Angleterre, du midi au nord, sans trouver aucune trace de cette solennelle cérémonie, si utile aux mœurs, à la population et à la santé. Déjà je mettais le pied en Écosse, et je maudissais la mode qui nous arrache toutes nos jouissances l'une après l'autre, et substitue sans cesse, à nos travers comme à nos plaisirs, des ridicules et des voluptés moins dignes de leur vogue, lorsqu'un de mes amis, qui voyageait avec moi, m'apprit que j'étais invité à une partie de thé, par Mme Walshram, habitante de la petite ville où j'entrais, et l'un des premiers personnages de cette cité célèbre. L'avouerai-je sans honte ? dans ma joie enfantine, je me sentis prêt à embrasser celui qui m'apportait cette heureuse nouvelle et qui m'avait ménagé cette surprise. « Quoi ! lui demandai-je ; une partie de thé ? — Oui, répondit-il en souriant, absolument comme sur les enseignes de nos restaurateurs : THÉ COMPLET (1). Soyez heureux ! vous veniez chercher des antiquités en Écosse : ceci est une antiquité de mœurs assez

(1) NOTE DU TR. On nomme ainsi un thé servi avec tous ses accessoires de beurre, de rhum, de pâtisseries, etc.

piquante, pour flatter votre goût et satisfaire votre curiosité. »

Étonné, en effet, de retrouver, dans un gros bourg d'Écosse, la coutume patriarchale que les dandys de Londres ont bannie de la métropole où ils règnent, je prodiguai les témoignages de la plus vive gratitude à Reuben Godolphin, mon ami et mon compagnon de route. Si, me conformant à la méthode des historiens actuels, je m'astreignais à tout décrire, mon cher Reuben offrirait à mon pinceau un sujet digne de ses efforts. Philosophe, orateur, poète, professeur à l'université d'Édinbourg, la nature semble avoir voulu, en le composant, renverser et bouleverser les traits de son visage, comme on renverse et comme on bouleverse les lettres d'un anagramme. Il est long de taille et sa figure est courte. Son front est étroit et son menton énorme. *Occiput* large, front abaissé, mâchoire épaisse, il réunit tous les signes caractéristiques qui peuvent faire mentir Lavater et Gall (1). Il louche, et l'un de ses yeux est plus petit que l'autre. Encyclopédie vivante, homme d'esprit et de goût, il possède, avec l'une des intelligences les plus distinguées que je connaisse, les formes extérieures les plus malheureuses, ou, si je puis risquer un jeu de mots antithétique, les plus informes qui jamais aient frappé les regards de l'observateur.

Mais, pour décrire ce thé complet, pour donner une idée exacte de cette petite fête provinciale, où es-tu, Wilkie (2), charmant peintre de mœurs naïves? Sans cette parfaite vérité de pinceau, qui fait ressortir les moin-

(1) NOTE DU TR. Dans le système du docteur Gall, la partie postérieure de la tête est le siége des passions animales. Lavater affirme que jamais mâchoire large n'eut d'esprit.

(2) NOTE DU TR. Peintre d'intérieur, d'un talent naïf et vrai, dont les graveurs français ont plusieurs fois reproduit les compositions. On raconte

dres détails, sans cette ingénuité de coloris qui te distingue, puis-je espérer de fixer les regards du public sur cette simple ébauche ? Les personnages en sont bourgeois sans être vulgaires ; placés, pour ainsi dire, dans cette demi-teinte qui sépare le grotesque du sérieux, ils ne brillent pas d'un vif éclat : l'observateur pour qui le spectacle de l'humanité, dans sa réalité la plus vraie, est toujours un objet intéressant, doit seul jeter les yeux sur cette scène domestique.

Imaginez une réunion de dix ou douze personnes de différens sexes, assemblées ou plutôt accumulées dans un petit salon écossais. Sur une table de chêne antique, est placée l'urne bienfaisante. La maîtresse de la maison occupe le centre d'un vieux sofa, dont les fleurs rouges éclatent sur un fond blanc : femme de race vraiment gallique, de complexion robuste, le teint pâle, l'œil bleu et vif, le bras potelé, son âge approche de l'extrême maturité : de sa bouche encore fraîche s'échappe ce dialecte lent et emphatique, dont chaque syllabe est frappée avec force et majesté ; idiome spécial de la vieille Écosse. Un dandy, âgé de cinquante ans ou à peu près, vêtu de noir, la figure ronde et satisfaite d'elle-même, jouant avec les breloques de sa montre, appuie son bras sur celui du sofa, et cause avec les dames qui l'occupent. Je reconnus en lui la physionomie ecclésiastique. Il donne le signal d'une gaîté modérée, approuve et appuie toutes les assertions mises en avant par la maîtresse du logis, sourit modestement, lance une raillerie ingénue et ingénieuse : c'est, comme on le disait à Rome, l'*arbiter elegantiarum*, le juge suprême de la délicatesse et de la grâce. Il répond : « *Oui, madame ; précisément, madame ; vous avez rai-*

que, dans un voyage qu'il fit en France, il se montra peu disposé à reconnaître le talent de nos peintres, et qu'en voyant l'entrée de Henri IV, par Gérard, il s'écria : « Noir et faux. »

son, madame; » phrases courtes, mais toujours bien placées, et qui produisent beaucoup d'effet sur le reste de l'auditoire.

Les habitantes du sofa que je n'ai pas encore nommées sont une dame d'un embonpoint remarquable et ses deux filles : trio à peine vêtu, et dont les épaules découvertes blessaient singulièrement les regards de mon compagnon de route, philosophe par habitude et par nature : près d'elles, un monsieur fort grand, fort mince et très-silencieux, semblait destiné à remplir le rôle d'auditeur. Comme étranger, je fus placé au poste d'honneur, non loin d'une dame en lunettes, à la taille svelte, au visage scientifique, s'écoutant parler et attendant les applaudissemens, comme un résultat nécessaire de chaque phrase prononcée par elle. La femme auteur, reconnaissable à ces caractères, ne tarda pas à se révéler à mon imagination, saisie à cette idée d'un effroi involontaire. N'oublions pas le mari timide de cette femme savante : à ses yeux baissés, à cet air de contrainte et de sanctification dont toute sa personne portait l'empreinte, vous ne pouviez méconnaître la servitude dont le joug pesait sur lui. Sa femme s'avisait-elle d'un bon mot, ou se permettait-elle une citation ? l'époux applaudissait. Commençait-elle une dissertation savante? l'époux donnait l'exemple du silence, le signal d'une muette admiration. Parlerai-je, pour compléter cette peinture, à laquelle j'ai soin de n'ajouter aucun trait, de ne mêler aucune teinte étrangère à la vérité ; parlerai-je de ces deux jeunes *beaux*, Adonis de province, portant la culotte noire assujétie par la boucle d'argent, et lançant sur les femmes une multitude d'œillades assassines, trop souvent arrêtées au passage par la maîtresse de la maison ?

Le ridicule est en saillie ; il attire l'œil et force l'attention par ces aspérités bizarres, qui constituent son originalité et qui font son mérite à mes yeux. Ce qui est convenable

et décent, au contraire, reste, pour ainsi dire, inaperçu : tenir peu de place, s'effacer soi-même, parler modestement, sont des moyens assurés pour être oublié, en étant de fort bon ton, et tout en remplissant avec exactitude et scrupule les lois sociales et celles du goût. J'avais promené mes regards sur le dandy de cinquante ans, sur ses jeunes émules, sur la dame qui donnait la fête, sur la matrone surveillant ses deux demoiselles, et je n'avais pas même aperçu la plus intéressante de toutes les personnes qui composaient cette assemblée. Pâle, mais d'une blancheur éblouissante, une jeune fille était assise auprès du sofa, et un léger sourire, qui entr'ouvrait ses lèvres roses, semblait trahir les sentimens secrets et l'ironie ingénue que l'aspect des autres assistans faisait naître chez elle. De longs cils noirs se projetaient sur ses beaux yeux bleus. Comme la plupart des beautés écossaises, elle avait assez d'embonpoint, mais elle était svelte; et ce mélange de fraîcheur et d'agilité, de grâce touchante et de santé vigoureuse, signe distinctif des femmes de son pays, semblait, donner à sa physionomie et à son ensemble, un caractère à la fois voluptueux et mélancolique.

La singularité physique dont la nature avait doué mon compagnon de route fut le premier objet qui s'empara de l'attention des jeunes filles. Déjà quelques chuchotemens presque imperceptibles m'avaient initié aux secrets de leurs pensées; et la cérémonie de la présentation s'était faite, quand l'autre cérémonie de la distribution du thé eut lieu avec une gravité sans égale. Avec quelle joie je retrouvai toutes mes anciennes traditions! l'art minutieux et le scrupule exact avec lesquels on suivait l'échelle des rangs et des dignités, dans la répartition de chacune des tasses qui contenait le breuvage; la grâce dans la manière d'offrir et de verser la liqueur parfumée; enfin l'étiquette respectueusement et sévèrement mise en usage, dans cha-

cun des mouvemens qui composaient cette importante évolution.

Pendant qu'elle s'accomplissait, savez-vous, lecteur, à quoi mon esprit s'occupait? Ignorant les noms de mes compagnons de thé, ainsi que de mes associées, dans ce plaisir frugal et délicat, je m'amusais à leur imposer tacitement des appellations distinctes, qui me parussent s'accorder avec leurs dispositions physiques. Le travail de ma pensée ressemblait alors à celui du poète dramatique, lorsque, ayant fixé le caractère des divers personnages qu'il veut faire mouvoir, il les baptise selon son caprice. La femme savante s'appelait Chrysalide; les deux jeunes dandys, Castor et Pollux, astres brillans de cette réunion un peu obscure; le dandy leur aîné, M. Rose; la matrone, protectrice de deux demoiselles, Mme Aurore; les deux sylphides confiées à sa garde, Héloïse et Ethelvina, noms romantiques et pittoresques; enfin, la dame de la maison, Mme Cornélie. Bizarre jeu de l'imagination, étrange baptême du caprice, s'écriera le lecteur! Mais, dites-moi, vous qui me sacrifiez à votre critique, la même fantaisie n'a-t-elle pas souvent été la vôtre? Et combien de fois ne vous est-il pas arrivé d'infliger, si je puis le dire, un nom à une physionomie, sans être guidé par aucune raison antécédente, sans avoir là-dessus d'autres documens qu'un instinct vague et indéterminé?

« Aimez-vous, me dit Cornélie, le *ram'i* et le *soucre?* » A cette question, en dialecte écossais, accompagnée du plus gracieux sourire, je répondis affirmativement. La dame se précipita vers la sonnette, mais sans l'atteindre : aussitôt nos deux dandys s'élancent, se heurtent, saisissent la sonnette, qui, ébranlée à la fois par leurs mains réunies, alla retentir au loin; une servante, dont le teint rouge et la peau hâlée annonçaient les fonctions agrestes, apporta le rhum, le sucre et les *shorties*. Ces *shorties*, ou

biscuits chargés de beurre, dont l'usage s'est répandu et propagé insensiblement, du comté d'Angus au reste de l'Écosse, s'élevaient en pyramide, sur un plateau d'argent. Godolphin, mon ami, muet et saisi d'étonnement, contemplait cette masse d'alimens solides : moins philosophe que lui, plus facile à vivre ou moins délicat, je saisis un de ces biscuits que me présente la servante; et l'expérience gastronomique que je commençai dès-lors me prouva que plus on se rapproche des points septentrionaux de la Grande-Bretagne, moins il est permis de regarder le thé comme une collation légère, un intermède de digestion.

Pendant la première tasse de thé, silence complet; pendant la seconde, quelques médisances; la troisième fut le signal de tous les babillages féminins. « Pourquoi Miss une telle porte-t-elle des étoffes de l'Inde? D'où vient que madame telle n'est pas allée au bal de monsieur tel? Le mariage de celle-ci, la noce de celle-là, l'héritage d'une troisième..... » Peu accoutumé à ces inflexions nouvelles et bizarres qu'une prononciation écossaise donne aux mots, je n'entendais qu'une partie de ce menu scandale; mais c'était assez pour me convaincre de la grande utilité de ce repas pour les mœurs publiques, pour l'édification du prochain, la conservation des réputations contemporaines, la satisfaction des curiosités féminines, et l'exercice de cet art admirable, nommé commérage; art merveilleux, sans lequel le tems paraîtrait si lourd dans toute ville de province!

Ces réflexions tempéraient un peu chez moi la prédilection marquée que je m'étais sentie jusqu'alors pour le repas dont je parle, et auquel j'avais donné de si pathétiques regrets. Tout-à-coup, une voix criarde s'emparant de la conversation, et faisant vibrer le fausset le plus inattendu comme le plus aigu : « Monsieur (c'est à moi que s'adressait la dame), que pensez-vous de Walter Scott? Admirable, n'est-ce pas? »

Foudroyé par cette interpellation subite, moi qui n'avais pas même soupçonné que la parole me fût adressée, je me retournai du côté de celle que ma divination avait baptisée du nom de Chrysalide, et dont les yeux se cachaient sous une superbe paire de lunettes. « Madame..., lui dis-je..., madame.... » J'allais, tout en balbutiant, m'engager étourdiment dans une controverse dangereuse, et développer les petits griefs que j'ai à former contre le barde et le romancier écossais. Une querelle avec une femme auteur! Quel piége! J'étais sur le point d'y tomber. Heureusement mon coude, froissé légèrement par celui de l'observateur Godolphin, m'avertit du péril que je courais, et me reprenant aussitôt : « Certainement, madame, cet auteur célèbre a de bien grandes beautés.

— Eh bien, monsieur! » s'écria la dame d'un air de triomphe, en se tournant du côté de son mari, que je n'ai pas encore nommé, et que je me permettrai de faire connaître sous le nom de M. *Dutremblay*.

Le mari frémit et se tut; mais le grand homme mince, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, commença une phrase : « Peut-être....

— Allons, interrompit la femme auteur, monsieur a prononcé; monsieur est homme de lettres et savant; il arrive de la capitale. Quand toutes les voix s'élèvent contre vous, j'espère que vous vous joindrez aux admirateurs de ce sublime génie, et que vous ne vous obstinerez plus à l'attaquer.

— Si j'osais répondre à ces excellentes raisons par un calembourg, je répondrais, madame, que je ne l'attaquerai désormais ni *plus*, ni *moins*. » Et l'*écouteur* retomba dans son silence accoutumé.

Peindrai-je l'effet qu'une telle hardiesse produisit sur l'assemblée; reproduirai-je les chuchotemens à demi courroucés des femmes, les ripostes galantes et chevaleresques

par lesquelles les cavaliers parèrent l'atteinte portée par l'auteur du calembourg que je viens de citer; enfin, répéterai-je la conversation qui s'ensuivit, conversation qui, rapportée par un tachygraphe exact, donnerait une faible idée des facultés de l'intelligence, et de l'influence du thé sur ces facultés, dans la petite ville où se passa la scène domestique que je raconte ?

Dirai-je comment la littérature fit place à une tasse de thé nouvelle ; la tasse de thé, à de nouvelles *shorties*; les shorties, à une proposition du grand homme sec, proposition tendant à établir un jeu de whist, au milieu du petit salon. Référendaire consciencieux, dirai-je aussi comment ce vote fut repoussé à l'unanimité ; peindrai-je ce mouvement de gaîté physique, excité par la douce boisson dont j'ai plus haut esquissé le panégyrique; mouvement qui se manifesta par divers jeux de mots, pointes, allusions, récits comiques, spirituels et autres? Serai-je forcé, ô mon cher lecteur, de vous mettre au fait des deux ou trois histoires de voleurs, des cinq ou six merveilles attribuées au tonnerre, enfin des douze ou quinze revenans évoqués par les aimables raconteuses qui m'entouraient?

Certes, on pourrait exiger cette exactitude d'un historien fidèle. Ce serait là le rôle de Suétone : je préfère celui de Tacite. Au lieu de peindre par les détails, on me permettra d'esquisser à grands traits. Quand la servante aux belles couleurs et aux yeux bleus eut fait disparaître la théière, les tasses, et le plateau dégarni de ses *shorties*, un mouvement se fit dans l'assemblée; les deux sexes, séparés jusqu'alors par une ligne de démarcation très-stricte et très-sévère, se confondirent ou du moins se mêlèrent. Je reconnus avec joie l'effet de ce breuvage enchanté, qui n'avait fait jusqu'à ce moment que prêter aux langues féminines une volubilité stérile. Les mères devinrent moins rigoureuses dans leur surveil-

lance ; les jeunes gens se rapprochèrent de celles qu'ils préféraient ; j'adressai la parole à la jeune fille aux cils noirs et au *long* regard, qui se trouvait près de moi ; et Godolphin lui-même quitta la sphère de son observation taciturne.

Cependant, il eût manqué quelque chose à ces plaisirs délicats, si la littérature, dans ce qu'elle a de plus élégant, ne fût pas venue s'y mêler, après que Cornélie nous eut fait le récit pathétique des désastres occasionés par l'irruption fortuite et violente d'un beau chat angora dans son boudoir, où cet animal, que la terreur commune qualifiait de fantôme, avait réduit en poudre de magnifiques porcelaines. Ce récit, interrompu par les exclamations et les citations de la femme auteur, eut quelque chose de dramatique et, par conséquent, de littéraire. Puis, un de nos jeunes héros, déclamant la dernière scène d'*Othello,* acheva d'exciter, par cette nouveauté piquante, toute la curiosité et toute l'admiration des auditeurs.

Vous riez, grave lecteur, et votre sourire est mêlé d'un certain mépris pour les amusemens que je retrace, pour les voluptés de la province et les jouissances délicates que le parfum de la théière prépare et consacre. Attendez un peu ; voyez, après cette fête littéraire, cette séance de déclamation tragique, s'ouvrir la vaste scène des *jeux innocens*, questions et réponses, bouts-rimés et charades, le jeu des rimes et celui des coqs-à-l'âne, le gage-touché et la main-chaude, la cligne-musette et les quatre-coins. Considérez, sans rire (si vous le pouvez, du moins), le grave visage de Cornélie, la longue et maigre physionomie de l'écouteur, les traits charmans de la jeune Écossaise, aux longs cils noirs et aux yeux bleus, et jusqu'à la figure de notre femme auteur, animés par le plaisir du jeu et par l'émotion, presque physique, de cette gaîté enfantine. Admirez surtout notre philosophe Godolphin, forcé de se

plier et de se prêter à la folie générale, et s'y habituant d'assez bonne grâce. Voyez-vous ce savant pour lequel les ellipses planétaires n'ont pas de secrets, ce grand astronome, ce médecin, cet observateur profond, s'appuyer sur le dos d'une chaise, se tenir debout sur un seul pied, et livrer aux jeunes demoiselles ses bras et ses épaules, dont elles font à peu près ce qu'elles veulent, qu'elles contournent de mille manières bizarres, plient et déplient, passent sur sa tête, tournent autour de son corps? Jamais savant ne fut plus assoupli, jamais membre d'aucune académie lettrée ou érudite ne se vit plus grotesquement affublé par une troupe de nymphes jeunes et folâtres. Marie (tel était le nom de l'Écossaise dont j'avais admiré la beauté) n'était pas la plus timide, ni la dernière à tourmenter le pauvre Godolphin : pour lui, je le soupçonnais de ne pas rester insensible aux charmes de celle qui taquinait si vivement sa philosophie. Les traits de l'érudit s'animaient d'une expression plus vive, quand Marie approchait, et, au moment où il lui adressa un compliment tourné avec grâce et malice, sa laideur m'eût presque semblé jolie.

Hélas! que ce compliment produisit un funeste effet! Je vis la femme savante pâlir, M[me] Cornélie rougir, la matrone croiser les bras, et ses deux filles pincer leurs lèvres. Certes, Godolphin n'était pas beau; mais, homme comme il faut, doué d'un esprit rare et de manières distinguées, il avait, quelle que pût être l'irrégularité de ses traits, fait sensation dans le cercle domestique où mon amour pour les plaisirs du thé m'avait introduit. On eut beau chercher à dissimuler, le reste de la soirée ne fut point exempt de contrainte : les femmes voulurent toutes attirer les regards de Godolphin, qui s'obstinait à trouver Miss Marie charmante. Jalousie! jalousie! ceux qui ont créé les langues

ont eu raison de te donner le genre féminin, car tu es née femme, et resteras telle.

Ici je m'arrête, et je ne puis m'empêcher de remarquer que ma véracité m'entraîne hors des limites qui devraient être respectées par moi. Avocat des collations où le thé domine, j'en ai montré les inconvéniens, je n'ai déguisé aucun de ces petits détails qui forceront un dandy anglais, bien emprisonné dans sa cravate et son corset, de hausser les épaules. Que sera-ce, si je termine mon récit par un tableau exact ; si je dis que, pour égayer la soirée, sur laquelle un voile de tristesse et de gêne commençait à se répandre, le grand homme maigre, que j'ai surnommé l'*écouteur*, nous proposa de l'imiter, et nous défia d'accomplir, après lui, le tour de force suivant. Il était question de placer, sur le tapis, une bouteille hermétiquement fermée, de la poser horizontalement, de s'asseoir sur ce siége roulant, et d'enfiler une aiguille, en tenant les jambes croisées, et n'appuyant sur la terre que le talon. Naïveté des mœurs provinciales ! Cet amusement, qui commença à huit heures précises, dura jusqu'à neuf heures et demie. En vain, la maîtresse de la maison se plaignait en bon écossais de ce quelle nommait un *zeu* (un jeu) *de petit garçon ;* en vain, la Sapho littéraire réclamait contre cette vulgarité. Godolphin, les deux dandys et moi-même, nous essayâmes de vaincre la difficulté : vingt fois, roulant sous notre poids mal équilibré, ce trône mobile nous jeta par terre, et Marie elle-même, la plus légère de l'assemblée, ne put y réussir. Le grand écouteur, apparemment fort habile dans ce noble art de l'équilibre, triompha seul de l'obstacle, et remporta la victoire, que je ne puis, aujourd'hui même, me rappeler sans plaisir, tant cette gaîté toute puérile est communicative, franche et sans regret !

Et Marie? et Godolphin? Négligée du reste de l'assemblée, objet des constantes attentions de mon ami, la jeune et jolie fille ne fut pas insensible à ses soins. Lectrice, ne l'avez-vous pas deviné? Deux mois après, le savant n'était plus seul; il composait son traité contre le célibat, et, dix mois plus tard, son in-octavo sur l'éducation des enfans. Pour moi, je m'obstine à regretter les réunions autour de la théière, et Godolphin, chaque fois que je le vois, me répète que « le *thé complet* de la petite ville de *** a fait le bonheur de sa vie. »

(*Attic fragments.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Comment on écrit l'histoire naturelle. — Les nouvelles ne prennent pas toujours le chemin le plus court pour arriver aux lieux où elles seront reçues avec le plus d'intérêt: s'il fallait appuyer cette vérité, en rapportant quelques exemples, on ne manquerait pas de citer le suivant.

Des journaux d'Amérique, échos des gazettes de Londres, apprennent aux Parisiens, avec un sérieux à mourir de rire, qu'un nombre prodigieux de rats infestent quelques parties des environs de leur ville; qu'une enquête ayant été ordonnée, pour constater les faits et rechercher les moyens d'arrêter les ravages de ces animaux voraces,

les commissaires ont fait un rapport dont voici la substance. « L'armée des rats a établi son quartier-général à Montfaucon, à cause de l'abondance de vivres qu'elle trouve en ce lieu, où l'on *abat* chaque jour une trentaine de chevaux. Un ordre admirable règne dans le camp : chaque troupe occupe le cantonnement qui lui est échu, et communique avec les magasins généraux par de petits chemins très-bien tracés : les subsistances sont donc assurées; mais les troupes rongeantes ne les obtiennent point sans périls; les propriétaires de l'abattoir, avec leurs auxiliaires, dressent quelquefois des embuscades, et surprennent les maraudeurs : ils assurent que, dans une seule attaque, les rats ont laissé sur le champ de bataille jusqu'à 2,650 morts. Les bulletins de quatre combats, non moins exacts, sans doute, que ceux des hautes puissances belligérantes, portent les pertes de l'ennemi à 9,191 soldats, non compris les blessés. Il serait dangereux, dit-on, de couper les vivres à cette armée; la faim la contraindrait peut-être à faire une irruption dans la capitale, et à subsister aux frais des habitans. » Le rapport contient beaucoup d'autres faits que les curieux pourront observer eux-mêmes à Montfaucon; éclaircir, commenter et compléter, s'ils n'aiment mieux attendre que de nouvelles informations leur viennent d'Amérique, après avoir séjourné quelque tems dans les gazettes de Londres. On s'est récrié plusieurs fois sur la manière dont on écrit l'histoire politique : il paraît, d'après ce qu'on vient de lire, que certaines personnes seraient fort disposées à écrire l'histoire naturelle de la même manière.

Poissons extraordinaires, pris sur les côtes de l'Australie, près de Sydney. — Des amateurs, s'étant réunis pour une partie de pêche, avec toutes les munitions nécessaires, choisirent un lieu peu fréquenté par les pêcheurs

qui approvisionnent les marchés de la ville : c'était l'embouchure d'un petit ruisseau. Les premiers coups de filet furent assez heureux; mais bientôt ils firent une capture non moins surprenante qu'agréable : leur filet tira du fond de l'eau cent cinquante poissons, tous de même espèce, et dont plusieurs ne pesaient pas moins de vingt livres. Ces habitans des mers étaient absolument inconnus; c'était leur première apparition hors de leurs profondes demeures. Des navigateurs, qui avaient parcouru toutes les mers, ne purent donner aucune lumière; les naturalistes consultèrent inutilement leurs livres : tout le savoir de la colonie fut en défaut. Il ne restait qu'un seul parti à prendre; c'était d'envoyer en Europe quelques-uns de ces nouveaux venus, et de prier les savans de Londres de leur imposer un nom. Quant au reste de la bande captive, elle fut soumise à des expériences gastronomiques dont les gourmets furent très-satisfaits. Le turbot seul peut soutenir la comparaison avec ces poissons anonymes. On ajoute qu'ils ne plaisent pas moins à la vue qu'au goût.

L'Australien (*the Australian*), journal de Sydney, d'où ces détails sont extraits, ne donne ni description ni dessin de ces poissons; il néglige l'essentiel, et s'étend avec complaisance sur ce que l'on pouvait se passer de savoir avec les circonstances minutieuses qu'il raconte. Mais, le fait qu'il rapporte méritait d'être connu, et trouvera peut-être un jour sa place dans l'histoire des migrations des poissons.

Observation sur les phénomènes des volcans, par Sir Humphrey Davy. — Dans un mémoire sur la décomposition des terres, publié en 1812, dans les *Transactions Philosophiques*, Sir Humphrey avait émis la conjecture que, dans l'intérieur du globe, la chaux, la soude et les autres alkalis, existent probablement à l'état métallique,

dégagés de l'oxigène et des autres substances qui leur donnent la forme et les propriétés qu'ils présentent à la surface de la terre ; et qu'exposés à l'action de l'air et de l'eau ces métaux pouvaient être la cause des feux volcaniques et de la production des laves qui, en se refroidissant, produiraient le basalte et autres roches cristallisées. Le Vésuve, par des circonstances locales, présentait des avantages particuliers pour constater la réalité de cette hypothèse ; l'auteur en a profité durant le séjour qu'il a fait à Naples, dans les mois de décembre 1819 et de janvier et février 1820. Une faible éruption avait eu lieu peu de jours avant son arrivée auprès de la montagne, d'où s'écoulait alors, et avec beaucoup d'activité, un courant de laves fourni par une ouverture située un peu au-dessous du cratère, qui lui-même lançait dans les airs, à quelques minutes de distance, des amas de pierres rouges et brûlantes. La lave, en sortant d'entre les rocs, était blanche ; sa surface paraissait être dans la plus violente agitation, causée par l'apparition continuelle de nombreuses bulles qui fournissaient d'épais nuages d'une fumée blanchâtre. La lave ne présentait aucun signe d'ignition très-vive, lorsqu'on la prenait avec une cuiller de fer et qu'on la laissait retomber. On en remplit, en partie, un flacon bouché à l'émeri, et quand, quelque tems après, on examina l'air qui était resté dans le flacon, on trouva qu'il n'avait rien perdu de son oxigène. Le nitrate de potasse, versé sur la surface de la lave, ne produisait pas l'augmentation d'ignition que l'on aurait attendue de la présence d'une matière combustible. Le gaz, dégagé de la lave, se trouva être, à l'examen, de l'air atmosphérique pur. Lorsqu'on recevait les vapeurs blanches fournies par les bulles sur une plaque d'étain réfroidie, le dépôt qui s'y formait était du sel commun pur, et les vapeurs elles-mêmes contenaient neuf pour cent d'oxigène, sans quantité appréciable de gaz acide carbonique ou sul-

fureux; quoique le dernier de ces gaz se trouvât en grande quantité dans la fumée qui sortait du cratère du volcan. Dans une autre occasion, Sir H. Davy examina les incrustations salines qui recouvrent les rocs voisins de l'ancien cratère du Vésuve, et constata qu'ils sont fournis, en grande partie, de sel commun avec une faible quantité de chlorure de fer, un peu de sulfate de soude, très-peu de sulfate ou de muriate de potasse et une très-petite partie d'oxide de cuivre. Une fois que les cristaux avaient pris une légère teinte pourprée, il y trouva des traces de muriate de cobalt. L'auteur conclut, des observations qu'il a faites à diverses époques, que la fumée blanche et épaisse qui s'élève en immenses colonnes, de dessus les courans de lave, et qui colore la lumière du soir et du matin des teintes les plus pures du rouge et de l'orange, est produite par les sels qui sont sublimés avec la vapeur. Ces vapeurs présentent le contact le plus frappant avec la fumée noire et épaisse fournie par le cratère, chargée de particules terreuses, et qui, durant la nuit, est très-lumineuse au moment de l'explosion. Ces phénomènes, observés avec le plus grand soin par l'auteur, réfutent complètement les anciennes hypothèses qui attribuent la production des feux volcaniques à des causes chimiques telles que la combustion d'immenses dépôts de charbon de terre, ou à l'action du soufre sur le fer, et sont parfaitement d'accord avec l'hypothèse de Sir Humphrey Davy, qui les fait dépendre de l'oxidation des métaux des alkalis sur une échelle très-étendue, dans d'immenses cavités souterraines, où l'air atmosphérique et l'eau peuvent souvent avoir accès. Le tonnerre souterrain que l'on entend, à de grandes distances sous le Vésuve, avant les irruptions, indique la vaste étendue de ces cavités; et l'existence d'une communication entre le Solfatara et le Vésuve est établie par le fait que, toutes les fois que le dernier est en activité, le premier

est dans un état de tranquillité comparative. Pour confirmer ces vues, l'auteur ajoute que presque tous les volcans d'une grandeur considérable de l'ancien monde sont placés dans le voisinage de la mer, et que ceux qui sont plus éloignés de la mer, comme les volcans de l'Amérique du Sud, peuvent recevoir l'eau de grands lacs souterrains; car M. de Humboldt rapporte que quelques-uns d'entre eux jettent de grandes quantités de poissons. L'auteur reconnaît, cependant, que l'hypothèse dans laquelle on suppose que le centre du globe est composé de substances tenues en liquéfaction par la chaleur, offre une explication encore plus simple des phénomènes des feux volcaniques.

Température des plantes. — Schutzer et Halder ont publié, à Tubingue, le résultat d'une série d'expériences faites sur ce sujet. En plaçant des thermomètres dans des tiges d'arbres, assez profondément pour que le bulbe du thermomètre arrivât au centre de l'arbre, et en répétant cette expérience sur des arbres vivans et sur des arbres morts, ils ont obtenu à peu près le même degré de température; d'où il résulte que les végétaux semblent conserver une certaine température moyenne qui ne peut pas être considérée comme étant produite par les fonctions des plantes, puisqu'on retrouve la même température dans le bois mort et dans le bois vivant, mais qui paraît pouvoir être expliquée par le peu de conductibilité pour le calorique, des fibres végétales et du bois, à travers lesquels la température des couches d'air environnantes ne pénètre que lentement dans l'intérieur de la plante.

Sciences Médicales.

Paralysie guérie par le tonnerre. — Un vaisseau qui traversait l'Atlantique fut frappé plusieurs fois de la foudre,

et les hommes qui le montaient, fortement électrisés. Parmi les passagers il y avait un homme qui était paralysé des extrémités inférieures, depuis plus de trois ans; il était au lit pendant que la décharge électrique eut lieu, et l'on ne fut pas peu surpris, quand on le vit sauter à bas de son hamac et courir sur le pont où il continua de marcher aussi solidement qu'aucun de ceux qui l'entouraient. Sa guérison n'a pas été temporaire, car, depuis, il a joui de l'usage complet de ses membres.

Ce fait se rattache à ce que l'on connaît déjà des heureux effets des fortes décharges de la pile sur les nerfs des muscles paralysés. Dans certains états de torpeur, d'indolence du foie, on a encore employé le même moyen avec beaucoup de succès.

Nouveau moyen de conserver les substances animales. — On sait de quelle utilité il est, en médecine, de conserver, après la mort, les organes qui présentent des altérations graves. Plusieurs moyens ont été employés jusqu'ici pour remplir ce but, mais ils sont tous ou dispendieux ou imparfaits. Le docteur Davy en propose un nouveau qui, par la modicité de son prix, pourrait être d'un usage général; c'est l'acide sulfurique étendu de beaucoup d'eau : quant à la perfection avec laquelle il conserve les substances animales, si l'on en croit le rapport de M. Davy, c'est le meilleur moyen que l'on puisse employer. « D'après les expériences que j'ai faites, dit-il, l'acide sulfureux paraît arrêter avec autant de force la putréfaction des substances animales que la fermentation des sucs des végétaux. Le sérum, le fibrine, et la matière colorante du sang, qui se décomposent si facilement et plus vite qu'aucune autre substance animale, traités par l'acide sulfurique, peuvent être exposés à l'air, pendant plusieurs semaines, ou plongés

dans l'eau, sans éprouver aucune espèce de putréfaction ; si l'on prolonge leur séjour dans l'eau plus long-tems, ces substances, comme toutes les matières animales traitées auparavant par l'acide sulfurique, deviennent molles, gélatineuses, et se réduisent en une espèce de pulpée, mais sans aucune odeur désagréable, ou ressemblant à celles qui résultent de la putréfaction : à ces deux avantages il en faut encore joindre un troisième ; c'est celui de donner plus de développement aux tissus les plus fins, et de rendre par là les études anatomiques plus faciles : il ne contracte pas les tissus comme le font l'alum et l'alcool, et il ne devient pas trouble et ne perd pas sa transparence, comme les solutions de nitre et des autres sels. »

Sentiment de suffocation soudaine et imminente. — Il y a beaucoup de maladies, de symptômes peut-être, qui n'ont pas encore été décrits dans les systèmes de nosologie et qui n'en occasionent pas moins beaucoup d'anxiété au médecin et menacent souvent le malade d'une mort instantanée. On peut citer surtout un sentiment de suffocation qui survient subitement, pendant le sommeil et sans signe positif d'aucun besoin, du cœur ou des gros vaisseaux. C'est ainsi qu'un malade qui a été long-tems tourmenté par la goutte et dont les mains sont en partie déformées des suites de cette affectation, bien que le cœur et les poumons ne présentent aucun signe d'altération, est pris, à des époques incertaines et ordinairement durant la nuit, d'un sentiment de suffocation tellement fort que ses jours sont dans le plus grand danger. Une saignée de quatre ou de cinq onces fait disparaître entièrement et instantanément ce terrible état de strangulation. Dans les intervalles de ces attaques il paraît jouir de la meilleure santé ; la respiration et la circulation sont libres. Si, dans ces momens, il n'a per-

sonne auprès de lui pour lui ouvrir une veine, il reste dans l'état le plus alarmant.

Statistique.

État comparé des produits du règne minéral et végétal, du nombre des bestiaux, des exportations et des importations de la France, de la Grande-Bretagne et de quelques autres puissances. — C'est au savant auteur de l'*Atlas Ethnographique* et de la *Balance politique du globe* que nous devons ces utiles et curieux renseignemens. Ils font partie du *Tableau de la monarchie française, comparée aux principaux états du monde*, grand et superbe travail, produit de recherches immenses et consciencieuses, qui est à la veille de paraître, et dont on trouvera le *prospectus* à la suite de ce numéro. C'est toujours avec un vif sentiment de plaisir que nous accueillons les communications que veut bien nous faire quelquefois M. Balby; car ce n'est point un charlatan de chiffres, cherchant à surprendre l'attention publique par des rapprochemens forcés et bizarres, entre des données qui ne sont pas comparables; mais un savant laborieux, plein de probité dans son érudition. Grâces à ses travaux et à ceux de plusieurs autres savans, français et étrangers, l'arithmétique politique se relève des anathèmes qu'Adam Smith a autrefois lancés contre elle, et qu'elle méritait alors par le caractère hasardé de ses recherches.

I. PRODUITS DU RÈGNE MINERAL.

	Or. Marks.	Argent. Marks.	Plomb. Quintaux.	Cuivre. Quintaux.	Fer. Quintaux.	Houille. Quintaux.	Sel. Quintaux.
France	»	4,300	25,000	2,000	4,055,000	20,500,000	5,000,000
Grande Bretagne	»	»	300,000	120,000	4,500,000	180,000,000	3,630,000
Empire d'Autriche	4,530	104,770	80,000	50,000	1,130,000	2,260,000	5,470,000
Empire Russe	19,320	100,032	18,000	74,000	2,123,000	»	7,500,000
Monarchie prussienne	»	20,000	59,000	15,000	2,349,000	4,600,000	1,216,000

II. PARTAGE DU SOL RELATIVEMENT AUX PRODUITS DU RÈGNE VÉGETAL.

	A la culture des céréales. Arpens (1).	En prairies et pâturages. Arpens	En vignobles. Arpens.	En forêts. Arpens.	Récolte en grains. Boisseaux (2).	Récolte en vins. Muids (3).
France	74,159,000	22,792,000	6,425,000	22,984,000	233,817,000	47,333,000
Grande-Bretagne	67,500,000	30,000,000	»	1,482,000	262,500,000 (4)	»
Empire d'Autriche	93,094,000	18,755,000	4,163,000	74,644,000	366,800,000	35,000,000
Russie d'Europe	200,000,000	40,000,000	?	300,000,000	553,000,000	? (5)
Monarch. prussien.	42,768,000	20,436,000	54,000	25,754,000	145,000,000	420,000

III. NOMBRE DES BESTIAUX.

	Chevaux et mulets.	Bœufs.	Brebis.	Cochons.	Chèvres.
France	2,550,000	6,682,000	35,200,000	4,000,000	870,000
Grande-Bretagne	1,900,000	10,500,000	44,100,000	5,250,000	»
Empire d'autriche	1,856,000	9,913,000	12,000,000	5,500,000	850,000
Russie d'Europe	12,000,000	19,000,000	36,000,000	15,800,000	»
Monarchie prussienne	1,332,000	4,276,000	9,066,000	1,496,000	163,000

IV. IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS.

Années (1825-1827)	Importations.	Exportations.
France	554,718,000	610,068,000
Grande-Bretagne	1,056,522,000	1,411,768,000
États-Unis	464,758,000	462,696,000

OBSERVATIONS.

(1) Un *arpent* ou *morgen* de Berlin contient 25,920 pieds français; l'*hectare*, selon l'Annuaire, en contient 94,768.

(2) Un *boisseau* ou *scheffel* de Berl. contient 2,758 21/22 pouces cubiq. français; l'*hectolitre* en contient 6,046.

(3) Un *muid* ou *eimer* de Berlin contient 5,776 pouces cubiques français.

(4) Cette évaluation nous paraît un peu trop forte.

(5) La Russie méridionale commence à produire beaucoup de vin; mais on n'en connaît pas encore la quantité.

Désastres éprouvés par la colonie de Bencoulen, dans l'île de Java. — La décadence de cet établissement néerlandais a fait une impression d'autant plus pénible, que l'on s'y attendait moins, et que de grandes espérances reposaient sur cette colonie. Elle possédait une grande étendue de côtes, un territoire fertile; les plantations prospéraient; de vastes entreprises avaient réuni des capitaux et des hommes industrieux; les travaux allaient commencer; la ville avait ses édifices publics, ses temples, un hôpital. Tout-à-coup l'alarme se répand, les habitans se disposent à quitter la ville, le gouvernement même semble partager la terreur commune, met ses bâtimens à l'enchère, et cède pour 300 piastres des constructions qui en avaient coûté 20,000. Les propriétés territoriales n'ont plus aucune valeur; les colons se préparent à les quitter. Quelle était donc la cause de la consternation universelle? c'était l'insurrection des indigènes, qu'on n'avait point contenus par des forces suffisantes. Ces hommes, accoutumés au joug de fer de leur souverain, n'étaient point préparés pour une administration plus douce. Après quelque tems d'un repos auquel on s'est trop confié, les désastres ont commencé : des tribus se sont armées l'une contre l'autre; les meurtres et les dévastations ont donné le signal d'une guerre civile. L'administration néerlandaise a vu trop tard que la présence d'une force armée lui était indispensable, pour maintenir la paix et l'ordre dans sa nouvelle acquisition; et que le passage du despotisme à une meilleure forme de gouvernement doit être gradué et conduit avec prudence. Ce précepte, d'une sage et bienfaisante politique, sera fortifié par un exemple de plus : malheureusement, c'est presque toujours à leurs dépens et à l'école de l'infortune que les peuples, aussi bien que les individus, acquièrent l'expérience, et apprennent à se laisser diriger par ses conseils.

L'Ophir de Salomon. — Quelle est cette région mystérieuse, si abondante en trésors, exploitée par Salomon, négligée par les successeurs de ce monarque, méconnue depuis tant de siècles? M. Ranking l'a reconnue dans les nouvelles conquêtes des Anglais dans l'Inde, dans le pays d'Ava! D'autres investigateurs ont conduit les flottes israélites dans les pays les plus célèbres par leurs mines d'or; ils ont fait aborder l'Amérique, plus de vingt siècles avant Colomb; mais qu'ils étaient loin de la vérité! puisqu'il faut croire, avec M. Ranking, que le plus sage et le plus habile des rois sut trouver, plus près de lui, la source de l'opulence qui rendit son règne si fameux. Voyons toutefois par quelle série de preuves notre antiquaire parvint à établir son opinion, qu'il regarde comme une *vérité sur laquelle on ne disputera point.*

« Premièrement, dit-il, on objecterait mal à propos la dissemblance des noms *Ophir* et *Ava;* qui ne sait que les Européens ne savent ni prononcer ni écrire les mots hindous? Le nom d'*Ava* est inconnu dans l'Inde; la ville que nous avons nommée ainsi s'appelle Aungwa, autant que nos lettres puissent représenter des sons auxquels nos organes ne sont point accoutumés. Le nom de *Birma* ou *Bramah* n'est pas moins défiguré : on n'y reconnaîtra certainement point celui de *Mranma* ou *Mianma*, que les habitans des nouvelles provinces anglaises donnent à leur pays. Marco Polo nomme ce pays *Miën*, peut-être d'après les Chinois qui le connaissent sous le nom de *Mien-tien.*

» Mais, ce qui est plus sûr et plus décisif que la science fallacieuse des étymologies, c'est qu'aujourd'hui même le commerce tire d'Ava tout ce que Salomon faisait transporter par les flottes qu'il envoyait à Ophir; de l'or, des pierres précieuses, le bois nommé *almug* ou *algum,* que l'on employait dans les constructions, disent les interprètes hé-

breux, et qui avait *la couleur et la dureté du corail:* ce devait être le bois d'aloès (*agallochium*).

» Joseph nous dit que la contrée d'où Salomon tirait une si grande quantité d'or était distinguée par l'épithète d'*Aurea;* et sur les cartes de Ptolémée, la place occupée par les états d'Ava et de Pégou porte les dénominations d'*Argentea Regio* et d'*Aurea Regio.* Cependant la plupart des écrivains, qui ont discuté cette question, s'appuient du témoignage de Joseph, pour placer leur *Ophir* en Afrique; et, en effet, cet auteur le fait entendre assez clairement; mais son témoignage est celui d'un ignorant.

» De plus, voyez l'architecture des Birmans: n'a-t-elle pas tous les caractères de la manière de construire des Égyptiens? Peut-on exiger une preuve plus certaine de l'identité d'Ophir et d'Ava? Enfin, on sait que les Juifs tiraient, des corps morts, quelques-unes de leurs drogues médicales; aujourd'hui encore, les Birmans regardent les momies comme une panacée universelle: voilà donc une surabondance de preuves en faveur de mon opinion. »

Telle est la substance des argumens auxquels M. Ranking n'imagine point qu'il soit possible de résister. Qu'on ne juge point, d'après cet exemple et quelques autres que l'on pourrait y joindre, des élémens dont se compose la conviction des antiquaires; parmi ces savans laborieux, il en est plusieurs qui ne procèdent que la sonde à la main, qui soumettent à une critique sévère les témoignages les plus vénérables par leur ancienneté, et ne s'appuient que sur des faits dont l'authenticité est universellement reconnue. Mais ceux qui ont traité la malencontreuse question de l'emplacement du pays d'Ophir n'ont guère été plus réservés que M. Ranking. Nous ignorerons donc encore long-tems où fut cet *el dorado* de l'antiquité israélite, ainsi que le port de Tarsis, où les vaisseaux de Salomon

furent construits, et d'où ils partaient pour revenir avec leurs riches cargaisons.

Commerce.

Commerce de la Chine avec les États-Unis.— D'après un relevé exact fait à la Chine, la somme totale des importations des États-Unis dans cet empire pendant la saison qui finit au 30 juillet 1827, monte à 4,243,617 dollars : elles ont été introduites par vingt-six bâtimens, dont

5	partis de New-Yorck.
5	..... de Philadelphie.
6	..... de Boston.
2	..... de Providence.
1	..... de Marblestead.
1	..... de Baltimore.
5	..... de directions indéterminées.
Total... 25	

Dans cet état, les cotons et les étoffes de laine figurent pour 895,000 dollars; les peaux de castor et autres pour 252,000; les plombs, cuivre et fer, pour 283,000, et le mercure pour 197,000.

Pendant cette même époque, les exportations de la Chine aux États-Unis, se sont élevées à 4,409,714 dollars; elles consistaient principalement en porcelaines, thé, étoffes de soie, etc., etc.

Comme les États-Unis n'ont pas eu, dans leur courte existence, d'établissemens coloniaux en Asie, c'est la nation d'origine européenne, qui inspire le moins d'ombrage aux Chinois, et avec laquelle ceux-ci aiment le mieux d'avoir des relations commerciales. Aussi, grâce à cette faveur, leur commerce avec la Chine s'accroît incessamment, et est bien loin encore d'avoir atteint son apogée.

Industrie.

Toiles peintes de Java. — L'habileté des fabricans européens n'a pas encore égalé quelques produits de l'industrieux et patient Javanais. Les toiles peintes qu'il fabrique sont tellement supérieures à celles de l'Europe, que le gouvernement néerlandais, redoutant cette concurrence pour les manufactures de la métropole, a pris le très-mauvais parti de gêner, par des entraves, le travail de ses colons. Ceux-ci emploient beaucoup de cire tirée du dehors: cette matière a été chargée de droits énormes, non par une spéculation fiscale, disent les administrateurs, mais afin de maintenir l'*équilibre* entre le débit des tissus de l'Europe et de ceux de l'Asie. Cet équilibre ne subsiste pas encore, car les toiles javanaises se soutiennent, dans tout l'Archipel Oriental, à 25 pour 100 au-dessus du prix de celles de l'Europe, parce qu'il a été reconnu qu'elles sont plus durables et de meilleur teint. Les teinturiers de Java sont presque tous Chinois : les couleurs qu'ils appliquent sur les toiles sont réellement inaltérables; en sorte que les lavages, multipliés jusqu'à ce que l'étoffe soit usée, ne la décolorent point. Quant à la peinture de ces toiles, elle est faite à la main, par des femmes et des jeunes filles. Les différentes couleurs sont appliquées successivement par le teinturier, et non par les *peintres :* le travail de celles-ci consiste à couvrir de cire toutes les parties de l'étoffe qui ne doivent point prendre la couleur. La pièce ainsi enduite est plongée dans le bain de teinture; dès qu'elle est sèche, elle revient entre les mains des peintres qui enlèvent la cire sur les parties qui doivent prendre une autre couleur, et ainsi de suite, jusqu'à ce que ce minutieux travail soit terminé : on ne peut qu'ad-

mirer la précision avec laquelle il est exécuté par des femmes et des enfans. Une population qui produit ces chefs-d'œuvre d'adresse est certainement capable de s'élever plus haut, et d'ajouter quelques nouveaux degrés de perfection aux arts de l'Europe. La supériorité des teintures chinoises est bien constatée, et universellement reconnue : il paraît aussi que les étoffes fabriquées dans l'Inde sont, toutes choses égales d'ailleurs, plus durables que celles de nos manufactures : l'Inde a beaucoup à apprendre de nous ; mais, en échange, elle peut aussi contribuer à notre propre instruction.

Agriculture.

Progrès des cultures dans l'Inde française. — Tandis que la Grande-Bretagne poursuit, dans l'Inde, le cours de ses conquêtes, et renverse des trônes pour agrandir son empire, les modestes établissemens français cherchent une autre source de prospérité, et la trouvent dans les améliorations intérieures. « On apprend de Pondichéry, dit la *Gazette de Madras,* que la corvette française *la Chevrette,* commandée par M. Fabré, a mis à la voile au commencement d'avril, avec une volumineuse cargaison de cannes à sucre qui seront réparties entre les habitans les plus instruits et les plus industrieux de la colonie française, qui ont manifesté l'intention d'établir des sucreries. M. Bellanger, botaniste, s'est chargé d'aller choisir, parmi les variétés de cannes de l'île de Java, celles qui peuvent être cultivées avec le plus d'avantage aux environs de Pondichéry. Des concessions de terres seront le prix des efforts et des succès des nouveaux planteurs et fabricans : on fait venir, de France, des machines à vapeur, des moulins, des appareils, etc., qui seront cédés au prix de fabrique, avec de grandes facilités pour le paiement. Les cultures

du café, du rocou et du mûrier pour l'éducation des vers à soie, ne sont pas moins encouragées que celle de la canne à sucre. On a fait venir d'Europe des teinturiers, des tisserands et leurs métiers; on en attend encore d'autres : l'industrie va s'élever au plus haut degré qu'elle puisse atteindre dans ce pays, si favorable à ses développemens. Voilà des entreprises philantropiques d'une utilité générale, et bien dignes de la reconnaissance des peuples. Elles font honneur à l'administration de M. Desbassyns, commissaire français à Pondichéry.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGTIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

